Traité théorique et pratique des ulceres : suivi d'une dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, et précédé d'un essai sur le traitément chirurgical de l'inflammation & de ses suites / par M. Bell ... ; traduit de l'anglois sur la quatrième & dernière edition; augumenté de quelques notes & de recherches sur la teigne par M. Bosquillon.

Contributors

Bell, Benjamin, 1749-1806. Bosquillon, M. 1744-1816 Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

A Paris : Chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, Quai des Augustins, no. 18, MDCCLXXXVIII [1788]

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/ecx56785

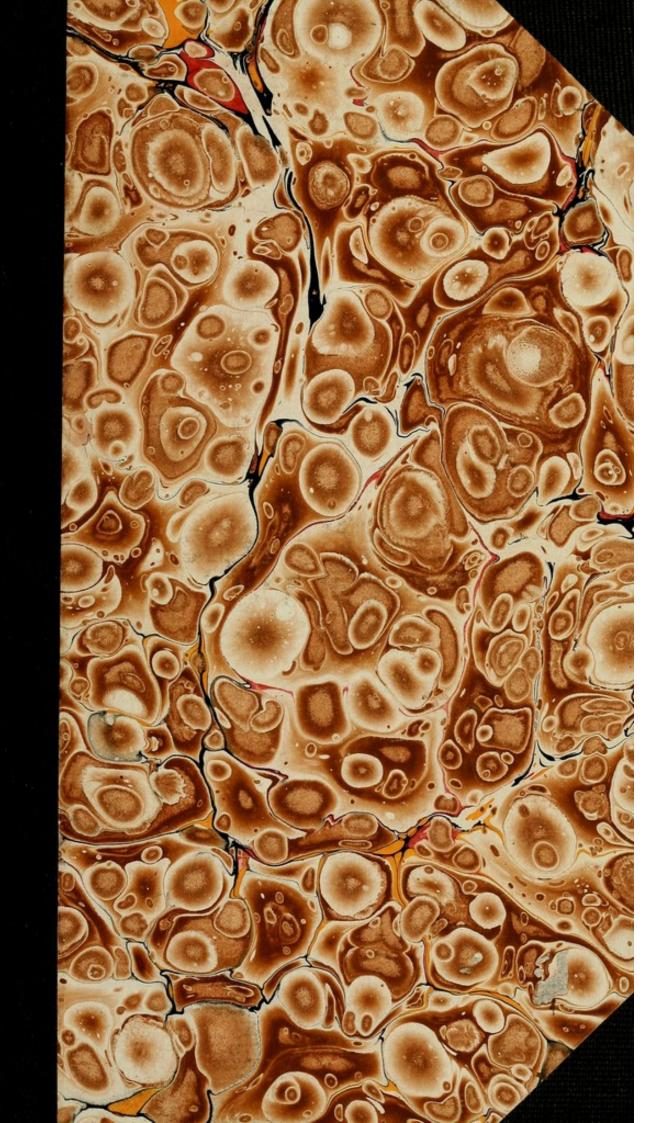
License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection 183 Euston Road London NW1 2BE UK T +44 (0)20 7611 8722 E library@wellcomecollection.org https://wellcomecollection.org



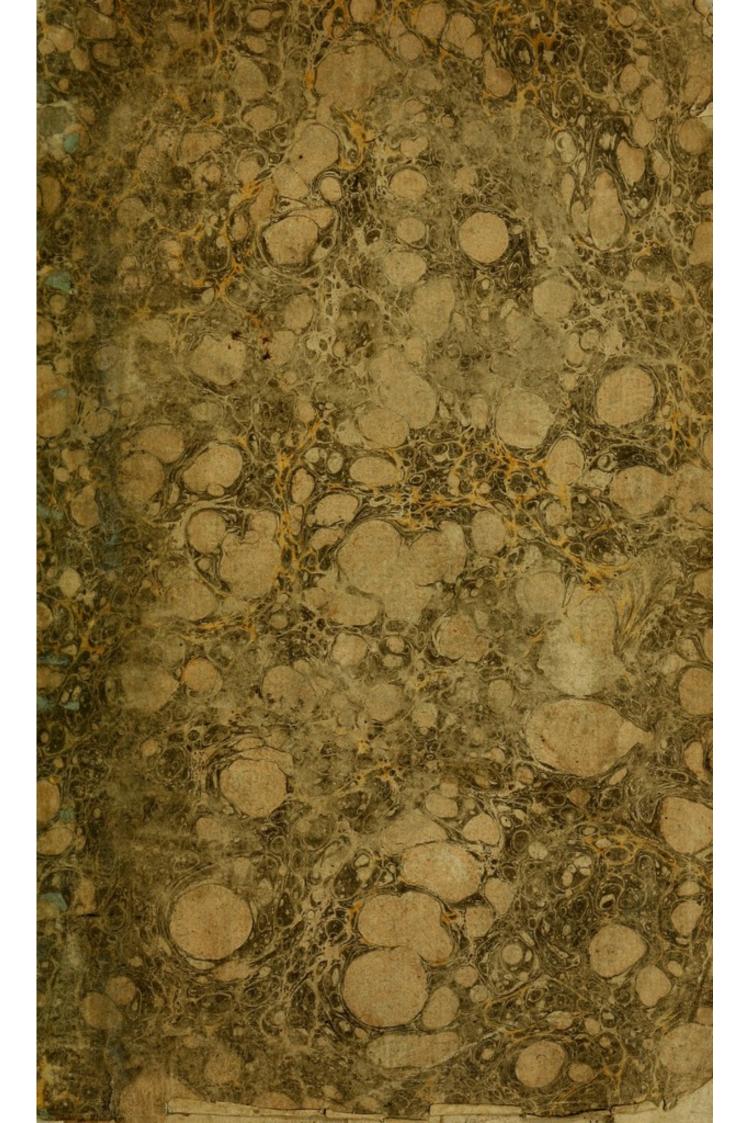
Boston Medical Library in the Francis A. Countway Library of Medicine ~ Boston

Digitized by the Internet Archive in 2011 with funding from Open Knowledge Commons and Harvard Medical School









peut donner, il faut que ce soit du moins à ce qu'il peut toujours donner. revenus publics; mais à ce qu'il doit donner : & si on les mesure à ce-qu'il Ce n'est point à ce que le peuple peut donner, qu'il faut mesurer les MONTESQUIEU.

de la Justice, corvées ou prestation en argent & impositions partigabelles, droits sur les consommations, contrôles & actes émanés Es impôts consistent en capitation, tailles, taillon, vingtièmes,

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE DES ULCERES.

TINTE IN A INTERNITORE OF THE SERVENCE OF THE

TRAITÉ

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DES ULCERES,

Suivi d'une DISSERTATION sur les Tumeurs blanches des Articulations,

Et précédé d'un Essat sur le Traitement Chirurgical de l'Inflammation & de ses suites;

Par M. BELL, Chirurgien de l'Hôpital Royal d'Édimbourg, &c.

Traduit de l'Anglois sur la quatrième & dernière Edition;

Augmenté de quelques Notes & de Recherches sur la Teigne;

Par M. Bosquillon, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Lecteur du Roi, Professeur de Langue Grecque au Collège Royal de France, Censeur Royal, & Associé honoraire de la Société de Médecine d'Edimbourg, &c.

Ad utilitatem vitæ omnia confilia factaque nostra dirigenda sunt. Tacir.

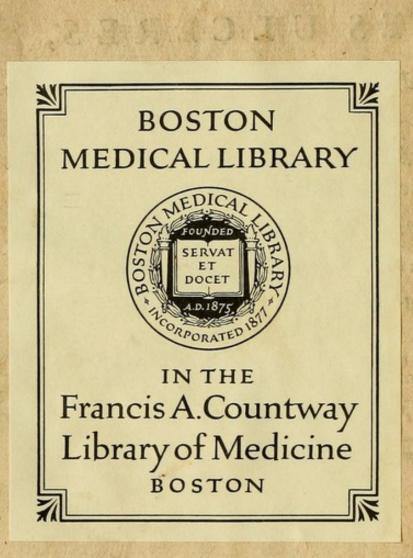


A PARIS,

Chez Théophile Barrois le jeune, Libraire, Quai des Augustins, N°. 18.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



MI I WAR T

A MONSIEUR PERCIVAL POTT,

Ecuyer, Membre de la Société Royale de Londres, & Chirurgien de l'hôpital de Saint Barthelemy de Londres.

MONSIEUR,

La pratique étendue dans laquelle vous étes engagé depuis long-temps, & le grand nombre de découvertes utiles, fondées sur l'expérience, dont vous avez enrichi la Chirurgie, vous ont justement mérité un rang distingué dans votre profession.

Ces titres seuls suffisent pour inspirer à tout Chirurgien le desir que son premier Ouvrage soit honoré de votre protection. Mais l'on pourroit m'accuser, avec raison, d'ingratitude, si je ne saisissois cette occasion de reconnoître publiquement les obligations dont je vous suis redevable, & de vous remercier des avantages dont j'ai joui, lorsque j'ai eu l'occasion, non-seulement d'observer votre pratique, mais même de connoître les principes & les raisons qui vous dirigeoient.

L'unique but que je me propose dans cette Dédicace, est de rendre mes sentimens de respect & de reconnoissance aussi publics qu'ils sont sincères. Ce seroit vous offenser que d'en dire davantage, ou que d'adopter le style ordinaire des Dédicaces. Permettez-moi d'ajouter que je suis avec un prosond respect,

MONSIEUR,

Voire très-humble & obéissant Serviteur, BENJAMIN BELL.

Edimbourg, 20 janvier 1784 (1).

⁽¹⁾ Cette Epître Dédicatoire est à la tête de la troisième Edition, & a été réimprimée avec la quatrième, qui est de 1787.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les Traités dont je donne la Traduction m'ont paru réunir une théorie généralement vraie, à une méthode curative, supérieure par sa simplicité & par ses essets, à toutes celles qui sont vulgairement adoptées. L'on n'a encore rien écrit de mieux sur les ulcères, & en particulier sur les Tumeurs blanches des articulations.

Le jugement que porte l'Auteur sur les différentes méthodes curatives, ses réflexions sur l'action des remèdes, enfin les détails qu'il donne sur chaque manière d'opérer, prouvent combien il est exercé dans sa profession: il prend par-tout l'expérience pour guide; il n'accorde rien à l'autorité de ceux qui l'ont précédé, & est continuellement en garde contre les préjugés les plus accrédités.

Un Ouvrage de la nature de celui-ci

branches de la Chirurgie, qui me paroissent plus essentielles que la partie des opérations, parce qu'elles sont réellement d'une utilité beaucoup plus générale. Personne n'ignore que les plaies & les ulcères sont, de toutes les maladies chirurgicales, les plus communes, & souvent les plus difficiles à guérir. L'Auteur prouve qu'en les traitant avec toute l'attention qu'elles exigent, l'on peut généralement en abréger la durée, mettre le malade à l'abri d'un grand nombre d'accidens plus ou moins graves, & souvent prévenir la perte de la partie affectée.

Il est certainement essentiel au Chirurgien de savoir bien opérer; mais il ne doit pas perdre de vue qu'il rendra encore plus de service au malade en évitant une opération toujours douloureuse, & qui consiste souvent dans la perte absolue de la partie affectée. La connoissance seule de la nature du mal peut le mettre en état de distinguer les cas où l'opération est absolument essentielle, de ceux où elle est inutile ou même

funeste. Ainsi, M. Bell observe, dans son Essai sur les Tumeurs blanches des articulations, que dans l'une des deux espèces qu'il admet, l'on a fréquemment recours, sans nécessité, à l'amputation, & que dans l'autre, ce moyen ne fait qu'accélérer la perte du malade, sans aucun espoir d'améliorer son état. Les exemples de ce genre ne sont pas absolument rares, & prouvent combien la Chirurgie est encore éloignée du degré de perfection où il semble qu'elle est parvenue; ce qui doit faire accueillir favorablement les Ecrits de ceux qui font des efforts pour détruire des erreurs qui ne sont malheureusement que trop accréditées, & qui s'opposent aux progrès de l'Art. L'on verra avec étonnement, en lisant cet Ouvrage, combien l'on commet d'erreurs de ce genre, par la manière dont l'on traite communément les plaies & les ulcères; il semble que l'on a non-seulement ignoré, depuis plusieurs siècles, le traitement des plaies les plus simples, mais même que l'on a employé des remèdes plus propres à les

aggraver, qu'à en accélérer la guérison : au lieu de modérer l'inflammation, qui est la suite nécessaire de toute solution de continuité, ou de la contenir dans de justes bornes, on l'aggrave généralement par les spiritueux, les réfineux & autres applications irritantes. Ainsi l'on voit tous les jours la coupure la plus légère devenir très-grave, & produire un ulcère très-difficile à guérir, par l'application des baumes, ou d'un taffetas chargé de réfine, malheureusement trop en vogue. Néanmoins une compresse imbibée d'eau fimple fuffiroit, dans ce cas, & dans d'autres même plus graves, pour obtenir une prompte guérison, comme j'ai tenté de le prouver par l'exemple de plusieurs Médecins & Chirurgiens célèbres, page 72.

La lecture de l'Ouvrage de M. Bell contribuera, à ce que je crois, à détruire les préjugés de ce genre. Les anciens Praticiens refuseront peut-être d'abandonner la méthode qu'ils ont adoptée, & qu'ils croient confirmée par une longue expérience; mais au moins les préceptes que renferment ces

Essais seront utiles aux générations futures qui les examineront avec plus de fang-froid. Les anciens préjugés ne sont pas moins incurables que les autres maladies invétérées de l'esprit; il est même communément impossible de se faire entendre de ceux qui y sont attachés; c'est pourquoi la vérité n'acquiert communément un degré de maturité convenable, que quand elle a, en quelque sorte, germé pendant des siècles dans les Ecrits de quelques hommes célèbres, qui ont préparé le vulgaire à la reconnoître. Telle est la réponse que l'on peut faire d'avance à ceux qui rejetteront, sans examen, les nouvelles observations de l'Auteur dont nous donnons la Traduction. Ce seroit abuser de la patience de mes Lecteurs que de m'étendre davantage sur cet objet.

Malgré le cas que je fais de l'Ouvrage de M. Bell, je ne puis dissimuler qu'il renserme plusieurs principes que je n'ai pu adopter; quelques uns demandent des éclair cissemens, & d'autres des modifications: c'est ce qui m'a déterminé à ajouter des notes, dans les-

quelles on verra que je m'écarte quelquefois des idées que présente le texte. J'ai cru devoir en agir ainsi pour rendre le Livre d'une utilité plus générale: c'est le seul motif qui m'a déterminé à entreprendre ce travail. Il sera bientôt suivi de la Traduction du Traité complet de Chirurgie du même Auteur, dont le sixième & dernier volume vient de paroître en Anglois : j'y fuivrai le plan que j'ai adopté dans cette Traduction.

Nous n'avions pas d'autre Traité complet de Chirurgie, d'une étendue convenable, que celui de Heister, qui a écrit en 1739. Depuis cette époque, l'on a fait des découvertes importantes & utiles, qui se trouvent répandues dans plusieurs écrits, qu'il est difficile ou même impossible de pouvoir raffembler, & que ceux qui sont fort occupés ne trouvent guère le temps de lire. Ces confidérations ont déterminé M. Bell a entreprendre un nouvel Ouvrage de ce genre, qui est très-propre à mettre les Lecteurs à même de connoître l'état actuel de la Chirurgie en Europe. Les différens Hôpitaux qu'il a eu occasion de parcourir, la lecture des Livres nouveaux, & une correspondance étendue avec plusieurs Chirurgiens étrangers, l'ont mis à même d'exécuter cette entreprise avec succès.

Les découvertes essentielles que l'on a faites dans chaque partie de la Chirurgie, sont l'objet dont il s'est particuliérement occupé; il a cru devoir négliger, ou même omettre à dessein, celles qui ne lui ont paru d'aucune utilité; il observe, par exemple, que les instrumens nouveaux, que l'on a multipliés à l'infini depuis quelques années, font, en général, plus propres à donner une idée du génie de ceux qui les ont inventés, qu'à faciliter les opérations pour lesquelles on les a proposés : il a cru en conséquence ne devoir indiquer que les plus simples & les plus aifés à manier, & rejetter ceux dont les avantages ne sont pas évidemment confirmés par l'expérience. L'Hôpital confidérable dans lequel il exerce sa profession, & la réputation dont il jouit, lui ont donné de

fréquentes occasions de réitérer les différentes opérations, ou de les voir pratiquer par les plus habiles Chirurgiens d'Edimbourg. Ce qui l'a mis à même de pouvoir parler avec quelque confiance de chacune en particulier; car ce n'est que dans les Hôpitaux que le Chirurgien peut acquérir une expérience assez étendue pour se former une idée juste de chaque méthode particulière. L'Auteur ne pouvoit donc se trouver dans des circonstances plus favorables pour entreprendre l'Ouvrage que nous annonçons.

M. Bell, sans s'étendre beaucoup sur la théorie, s'est étayé par-tout des raisonnemens qui lui ont paru les plus conformes à l'expérience, & les plus conséquens; il a évité soigneusement toute discussion sur les opinions douteuses & purement hypothétiques; mais il a mis la plus grande exactitude dans la description des symptomes des maladies: il ne laisse rien à desirer sur leurs causes les mieux connues, sur leurs suites ordinaires, & sur la méthode la plus convenable de les traiter. Quand il est question

d'une opération importante, il indique les parties voisines de l'endroit où elle doit se pratiquer, mais que l'opérateur doit éviter, ou qu'il est obligé de disséquer.

Cet Ouvrage n'est pas une simple compilation de ce qui a été écrit sur la Chirurgie. Non-seulement l'Auteur porte un jugement impartial sur les différentes découvertes des Modernes; mais il n'y a presque pas de Traité où il ne donne des observations importantes qui lui sont particulières; il s'écarte même quelquefois, dans la description des grandes opérations, de la méthode adoptée par les Chirurgiens les plus célèbres, lorsque l'expérience lui a démontré qu'on pouvoit employer des moyens plus simples ou plus utiles. Le but que je me suis proposé dans cette annonce, ne me permet pas d'entrer dans des détails particuliers sur cet objet; ce que j'en ai dit me paroît suffisant pour donner une idée du plan de l'Auteur, & juger de l'utilité que les Chirurgiens pourront retirer de son travail, qui renferme non-seulement toutes les découvertes

xvj PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

qui ont été consignées dans différens Ouvrages depuis près d'un demi-siècle, mais même la pratique des plus habiles Chirurgiens de l'Europe, qui n'ont pas encore eu le loisir d'écrire.

N. B. Les notes de l'Auteur sont indiquées par une étoile; les autres sont du Traducteur.

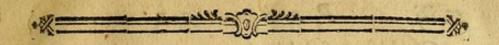


pour donne and which du plan de l'Ameur,

& juger de l'acilité que les Chirurgians

pourront fetirer de sen travail, qui ren-

PRÉFACE



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

LA Médecine & la Chirurgie ont fait de très-grands progrès depuis le commencement de ce siècle. La dernière sur-tout paroît s'être enrichie, pendant cet espace de temps, de connoissances plus réelles qu'elle n'en possédoit avant.

L'on pourroit objecter, d'après cette réflexion, qu'il n'est plus possible de rien offrit de neuf sur la Chirurgie, & que tout Ouvrage publié dans cette vue est, en quelque sorte, inutile. L'on a, il est vrai, beaucoup écrit, & jetté de grandes lumières sur les parties les plus importantes de cet Art; néanmoins il y en a encore plusieurs branches dont l'on s'est moins occupé, & il se trouve des maladies chirurgicales qui ne sont pas aussi bien connues, ni aussi exastement décrites que l'on devroit s'y attendre. Ce défaut semble être, en grande partie, l'effet de la renommée & de la réputation que produit le succès des opérations les plus importantes : ces opérations ont beaucoup plus sixé les regards du Public, que le traitement le plus heureux des maladies, qui ne paroissent pas d'une aussi grande conséquence : ce qui a naturellement détourné les Chirurgiens de l'attention qu'ils auroient dû apporter aux maladies de cette nature.

La partie des opérations de Chirurgie paroît, par cette raison, être parvenue au plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre; mais les Chirurgiens rencontrent tous les jours des maladies qui éludent toutes leurs ressources; ce qui fait à leur réputation, & à l'Art même en général, un tort qui ne peut être compensé par l'éclat passager que produit une grande opération.

Je pourrois citer plusieurs maladies où

DE L'AUTEUR.

cette négligence a été pernicieuse; mais je n'en connois guère de moins connues que celles qui sont l'objet des Essais suivans. La théorie sur-tout & la curation des ulcères sont encore très-imparfaites, quoique beaucoup d'Ecrivains en aient parlé: les descriptions qu'ils en ont données sont si rebutantes, & leurs distinctions si compliquées & si variées, qu'il n'est pas aisé au jeune Chirurgien de saisir avec justesse ces distinctions, ou de leur appliquer les remèdes convenables.

Les remèdes, tant internes qu'externes, que les Auteurs étrangers particuliérement ont indiqués contre les ulcères, font si nombreux, & souvent si opposés, qu'il n'est pas possible au Praticien même le plus exercé de pouvoir rendre raison de leur usage; on ne les a, en général, recommandés que d'après l'expérience; ce qui n'a que trop fréquemment sussi pour les faire adopter sans examen: car, avec un peu d'attention, l'on se seroit facilement convaincu que de

tous les Ecrits qui ont paru peut-être depuis plus d'un siècle sur cet objet, il n'y en a qu'un très-petit nombre où l'on trouve quelque chose de neuf; la pratique qu'ils renserment est, en général, copiée de quelques-uns des Auteurs qui ont précédé.

Cette réflexion, jointe au défaut de succès que j'ai éprouvé, beaucoup plus fréquemment dans le traitement des ulcères que dans toute autre maladie, m'a déterminé à m'occuper plus particuliérement des moyens de les guérir. L'expérience m'a appris qu'un traitement beaucoup moins compliqué que celui qui est généralement adopté, étoit plus efficace & en même temps moins embarrassant, tant pour le malade que pour le Chirurgien. Je ne prétends pas déterminer jusqu'à quel point la même méthode pourra réussir lorsque d'autres l'adopteront; je me contenterai d'observer que je n'ai rien recommandé dans l'Ecrit suivant, qui ne soit confirmé par des expériences réitérées. Il s'en faut

DE L'AUTEUR. XX

néanmoins de beaucoup que je m'imagine avoir épuisé ce sujet, ou rendu toute nouvelle découverte inutile. Quelles que soient les impersections de l'Ouvrage que je publie aujourd'hui, il pourra au moins procurer l'avantage d'en engager d'autres à s'occuper d'une branche essentielle de la Chirurgie, qui paroît avoir été sort négligée depuis long-temps: cet objet est certainement digne de leur attention, & paroît encore susceptible de quelques degrés de persection.

J'ai lu, il y a quelques années, le Traité de l'Inflammation & de ses suites au Collège de Chirurgie d'Edimbourg; l'approbation qu'il a reçue de quelques-uns de mes amis, m'a déterminé à le donner ici avec des changemens & des additions. D'ailleurs, il n'étoit guère possible de le placer plus convenablement, parce que la plupart des observations relatives à l'inflammation, sont applicables aux dissérens symptomes des ulcères.

Les Tumeurs blanches des articulations sont encore une maladie dont le traitement est singuliérement désectueux. J'avoue que ce que j'en ai dit n'est pas capable d'y jetter autant de joir que je l'aurois desiré: mais l'on n'a pas encore d'histoire exacte de ces tumeurs. J'ai eu plusieurs occasions de les voir traiter par la méthode ordinaire, & de disséquer les parties affectées après l'amputation; j'ai cru que mes Lecteurs seroient charmés d'avoir le détail des moyens que l'on a employés pour guérir ces tumeurs, & les observations que la dissection m'a donné lieu de faire. J'ai tâché de remplir cette tâche avec toute l'exactitude dont je suis capable. Je me suis peu étendu sur la méthode curative, parce que je n'avois rien sur cet objet qui pût faire beaucoup de plaisir à la plupart des Praticiens.

Je conviens que je n'ai rien indiqué de fort essentiel pour le traitement de l'espèce la plus fâcheuse de tumeurs blanches; mais il est fort important de distinguer ces maDE L'AUTEUR. xxiij

ladies en deux espèces, comme je l'ai proposé; car l'on ne peut nier qu'elles sont l'effet de deux causes très-différentes, dont l'une rend presque toujours le mal incurable; dans le second cas, au contraire, on peut non-seulement le pallier, mais même le guérir complétement. Il est donc essentiel d'apporter toute l'attention possible pour reconnoître la cause de ces tumeurs, asin de ne pas les considérer indisféremment, dans tous les cas, comme incurables, & ne pas recourir sur le champ à l'amputation, comme on le pratique communément.

Les premières Editions de cet Ouvrage ont été reçues si favorablement du Public, que j'ai cru ne pouvoir mieux lui en témoigner ma reconnoissance, qu'en faisant tout ce qui dépendoit de moi pour rendre cette troissème (1) Edition aussi correcte

⁽¹⁾ L'Auteur a fait mettre ce mot en italique pour indiquer que cette Edition, qui est annoncée comme la quatrième, ne disséroit nullement de la troisième.

XXIV PRÉFACE DE L'AUTEUR.

qu'il me seroit possible. J'y ai en conséquence apporté tous mes soins : l'on y trouvera un grand nombre d'additions ; j'ai parlé des nouvelles découvertes relatives aux objets que je traite, & j'y ai ajouté une Table des Matières très-étendue.



complication of the mountain as well as a



T A B L E DES SECTIONS.

PREMIERE PARTIE.

De l'Inflammation & de ses suites.

SECTION PREMIÈRE.

1	DES symptomes & des causes de l'inflamma-
	tion, page 1
S.	I. Des symptomes & des terminaisons du phleg-
	mon,
S.	II. Des causes déterminantes & prédisposantes de
	l'inflammation,
S.	III. De la cause prochaine de l'inflammation, 6

SECTION II.

Du traitement qu'exige l'inflammation p	our obtenis la
résolution,	11
S. I. Des cas où il ne faut pas tenter	la résolution
des tumeurs inflammatoires,	ibid.
S. II. Des remèdes que l'on doit employe	r pour obtenir

13

la résolution du phlegmon,

xxvj I A B L E	
S. III. Remarques sur les préparations de plos	mb, &
quelques autres applications sédatives,	15
SECTION III.	
FISH OFF SHE	10
De la suppuration,	27
S. I. Remarques générales sur la suppuration	, ibid.
S. II. De la formation du pus,	ibid.
S. III. Des remèdes nécessaires pour aider la	<i>Гирри-</i>
ration,	33
S. IV. Des abcès & du temps convenable	Marie Control
ouvrir,	42
S. V. Des différentes méthodes d'ouvrir les abo	
- the cartest of the cartest of the content of	AAA
SECTION IV.	
Day to the least of the assembly to	1.1.0
De la gangrène,	56
S. I. Remarques générales sur la gangrène,	
S. II. Observations sur les charbons, considérés	comme
une espèce de gangrène,	58
S. III. Des causes de la gangrène,	60
S. IV. Du pronostic de la gangrene,	62
S. V. Des remèdes nécessaires dans la gangrèn	e, 64



SECONDE PARTIE.

De la Théorie & du Traitement des Ulcères.

SECTION PREMIÈRE.

OBSERVATIONS sur les ulcères en général,	78
S. I. De la manière de classer les ulcères,	80
S. II. Des causes des ulcères en général,	82
S. III. Du pronostic des ulcères en général,	83
§. IV. On peut tenter, sans danger, la guér	ison
de tout ulcère, en usant de quelques pré	cau-
tions,	87
S. V. Des effets des cautères dans le traitement	des
ulcères,	89
S. VI. Les effets des ulcères sur la constitution,	dé-
pendent plutôt de la quantité que de la qualit	é de
l'écoulement,	90

SECTION II.

Observations sur l'ulcère purulent	simple, 104
S. I. Des symptomes, des causes &	
l'ulcère purulent simple,	ibid.
S. II. Remarques sur la régénération	n des parties qui
s'observe dans les ulcères,	106
S. III. L'affaissement des parties sais	nes contiguës est

exviij TABLE
une circonstance nécessaire à la guérison des ul-
une circonstance nécessaire à la guérison des ul- cères,
S. IV. Des effets de la compression pour la guérison
des ulcères,
S. V. Des avantages que l'on peut retirer de l'art,
pour favoriser le développement des tubercules grai-
nus dans les ulcères,
S. VI. Remarques sur les indications curatives, &
sur les remèdes nécessaires dans l'ulcère simple
purulent, 124
SECTION III.
Observations sur l'ulcère simple vicié, 142
S. I. Des symptomes, des causes & du pronostic de
l'ulcère simple vicié, ibid.
S. II. De la curation de l'ulcère simple vicié, 144
SECTION IV.
Observations sur l'ulcère fongueux, 152
S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère fon-
§. II. De la curation de l'ulcère fongueux, 154
5. 11. De la caration de l'accère jongaeux, 134
SECTION V.
016 : 6 2 1 60 1
Observations sur l'ulcère fistuleux, 160
S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère sistu-
leux, ibid.
S. II. Du traitement de l'ulcère fistuleux, 162

DES SECTIONS. Exist

SECTION VI.

The second of the second secon	10001
Observations sur l'ulcère calleux;	167
S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère	cal-
	ibid.
S. II. De la curation de l'ulcère calleux,	169
Material to Stateble relegious;	10 400
SECTION VII.	H.S.
Observations sur l'ulcère avec carie,	172
S. I. Des symptomes & du diagnostic de l'	Mary Control of the C
avec carie,	ibid.
S. II. Des causes & du pronostic de l'ulcère carie,	178
S. III. Du traitement des ulcères avec carie,	CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE
5. III. Du trattement des atteres avec carte,	102
SECTION VIII.	
Observations sur l'ulcère cancéreux,	195
S. I. Des symptomes & du diagnostic de l'ulcèr	ATTENDED BY THE PARTY OF THE PA
céreux,	ibid.
S. II. Des causes des maladies cancéreuses,	196
S. III. De la curation des affections cancéreuses	ALC: A LANGE
A STATE OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF	
SECTION IX.	
Observations sur l'ulcère cutané,	226
	A STATE OF THE PARTY OF THE PAR
S. I. Remarques générales sur les maladies	100
peau,	ibid.
	Service 3

xxx TABLE	
S. II. Des différentes espèces d'herpes ou de dartre.	5. 228
S. III. De la curation de l'ulcère cutané,	233
Recherches du Traducteur sur la teigne,	254
Many the Park of the Control of the	-)4
SECTION X.	200
Observations sur l'ulcère vénérien,	290
S. I. Variétés de l'ulcère vénérien,	ibid.
S. II. De la curation de l'ulcère vénérien,	300
	,
SECTION XI.	CERT
The state of the state of the state of the state of	55
Observations sur l'ulcère scorbutique,	310
S. I. Remarques générales sur le scorbut,	ibid.
S. II. Des symptomes & des causes de l'ulcère	
butique,	311
S. III. De la curation de l'ulcère scorbutique,	
3. 121 20 th children act interest years and	2-1
SECTION XII.	
Free Company solded at facion	LOUIS .
Observations sur l'ulcère scrophuleux,	320
S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère	Scro-
phuleux,	ibid.
S. II. De la curation de l'ulcère scrophuleux,	322
Att fraging they are well and always in the	12 18
SECTION XIII.	
Str notrogs	

Corollaires généraux sur le traitement des ulcères, 327

S. L. Remarques placedes for test-matadies de la

ubidi

TROISIEME PARTIE.

Observations sur les Tumeurs blanches des articulations.

SECTION PREMIÈRE.

DES symptomes & des causes des tumeurs blanches	,
§. I. Remarques générales sur les tumeurs blanches	
ibio	400
S. II. Des différentes espèces de tumeurs blanches, 33	2
S. III. Des symptomes de la première espèce de tu	-
meur blanche, ou de la rhumatisante, 33	3
§. IV. Des changemens observés par la dissection dans	s
la première espèce de tumeur blanche, 33	6
S. V. Des symptomes de l'espèce de tumeur blanch	ie
la plus difficile à détruire, ou de la scrophu	-
leuse,	8
S. VI. Changemens observés par la diffection dans	S
la tumeur blanche scrophuleuse, 34	0
S. VII. Des causes des tumeurs blanches des arti	-
culations,	I
S. VIII. Du diagnostic,	4

SECTION II.

De la curation des tumeurs blanches,

346

xxxij T	ABLE	DES	SE	CTI	ION	5.
---------	------	-----	----	-----	-----	----

S. I. Des effets des antiphlogistiques da	ns l'espèce
	346
S. II. Des effets du mercure, des frictio	LOAD OLD ADDED NO VEHICLE
autres remèdes dans les périodes plus a	vancés des
tumeurs blanches,	348
Table analytique des Matières,	359

Fin de la Table des Sections.

smere blanche (crophelessie ...

De la cucajua dei remoues thankies

E. VIII. Du. dege Ste ..

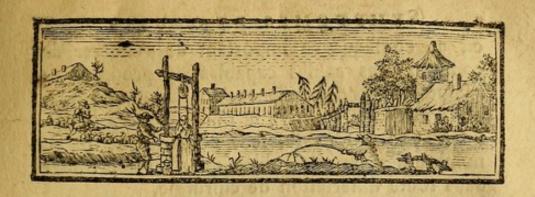
C. VII. De amples als examine Clarecter als anis

TI MODE OF

-175

364

0000



DE LA THÉORIE

ET

DU TRAITEMENT

DES ULCERES.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'inflammation & de ses suites.

SECTION PREMIÈRE.

Des symptomes & des causes de l'inflammation.

L'INFLAMMATION est, dans beaucoup de maladies, & sur-tout dans les plaies, les contusions & les ulcères, le symptome le plus embarrassant que le chirurgien ait à combattre : il

A

SYMPTOMES ET CAUSES

est en conséquence important de s'efforcer de connoître les causes capables de produire ce symptome, les circonstances qui l'accompagnent, & la méthode curative la plus propre à le dissiper. Ces raisons suffisent pour le mettre au nombre des premiers objets que l'on doit traiter

dans toute dissertation de chirurgie.

Toute partie organique du corps est, comme l'on sait, sujette à l'inflammation. Néanmoins, nous ne nous occuperons pas ici des inflammations internes, parce que les symptomes qui les accompagnent communément, sont plutôt du ressort de la Médecine que de la Chirurgie. Nous nous bornerons, en conséquence, à considérer les phénomènes que présente le plus fréquemment cette maladie, lorsqu'elle se manifeste extérieurement; & comme la plupart sont aisés à connoître, lorsque l'on connoît bien le phlegmon ou l'inflammation locale, nos observations rouleront particuliérement sur cette espèce.

S. PREMIER. Des symptomes & des terminaisons du phlegmon.

On entend communément sous la dénomination de phlegmon, une tumeur circonscrite, accompagnée de chaleur, de rougeur, de tension, & d'une douleur pulsative. Tels sont les premiers symptomes que l'on observe dans chaque espèce de phlegmon. Lorsque ces symptomes sont légers, & que la partie affectée n'est pas considérable, ils n'influent communément que trèspeu, ou même nullement, au moins d'une manière sensible, sur le système général; mais quand ils sont plus considérables, & que l'inflammation S'étend, le pouls devient, en général, plein, vif & dur; en même temps le malade se plaint d'une chaleur universelle, de soif, & d'autres symptomes sébriles.

Lorsque, par les efforts de la nature, ou par l'application des remèdes convenables, la douleur, la chaleur & la tension se dissipent, les autres symptomes dont nous avons parlé, & qui dépendent en grande partie ou entiérement des premiers, disparoissent également, & le malade recouvre promptement la fanté. Cette terminaison est celle que l'on met au premier rang, & que l'on desire en général le plus : on la nomme résolution.

Mais si, malgré l'application des remèdes communément usités, les disférens symptomes, tels que la chaleur, la douleur & la rougeur, augmentent en peu de temps, au lieu de diminuer; si les symptomes sébriles s'aggravent en même temps; si la tumeur acquiert, par degré, un volume plus considérable, & s'amollit; si on obferve une petite éminence vers le milieu, ou vers la partie la plus déclive; si sa surface est luisante, & que la douleur diminue, alors les dissérens symptomes de la sièvre se modèrent, &, en comprimant la tumeur, on y apperçoit la sluctuation d'un fluide. Ceci constitue la seconde terminaison de l'instammation, connue sous le nom de suppuration.

Si la douleur, la rougeur & la tension de la partie augmentent, pendant que la plénitude du pouls & les autres symptomes fébriles deviennent plus considérables; si l'on observe en même temps peu de changement dans le volume de la tumeur, il y a alors tout lieu de craindre que la mortification ou la gangrène ne survienne promptement.

La gangrène se maniseste d'abord par le changement de couleur de la partie assectée; sa rougeur vive se change en une couleur plombée ou livide; on apperçoit en même temps çà & là, sur sa surface, de petites vessies qui renserment une sérosité âcre; la douleur se dissipe, le pouls baisse, mais sa fréquence continue; la tumeur cesse ensin d'être tendue, devient entiérement noire & slasque, & se termine par une tache

réellement gangrénée ou morte.

Telles sont les suites ordinaires de l'inflammation. Néanmoins plusieurs auteurs ont admis une autre espèce de terminaison, savoir le squirrhe. Cette affection succède en esset, dans quelques cas, à l'inflammation, mais il s'en saut de beaucoup qu'elle en soit une suite ordinaire; de manière que, quoique l'on puisse, avec assez de raison, ranger les affections inflammatoires au nombre des dissérentes causes capables de déterminer le squirrhe, je présume que l'on ne peut pas convenablement parler de cette maladie dans un traité d'inflammation.

Après avoir indiqué les différens phénomènes que l'on observe en général dans le phlegmon, & la manière dont ils se terminent communément, nous allons considérer les causes qui disposent le plus fréquemment à cette maladie; nous indiquerons aussi la cause prochaine qui nous paroît être la plus probable; & nous finirons par nous occuper du pronostic, & de la méthode curative convenable aux différentes terminaisons de l'inflammation.

S. II. Des causes déterminantes & prédisposantes de l'inflammation.

LES causes déterminantes de l'inflammation sont, en général, tout ce qui tend à stimuler ou produire de la douleur & de l'irritation : telles sont les blessures de toutes espèces, soit simples, soit accompagnées de déchirures; les piquures, & les plaies faites avec quelque instrument que ce soit; les contusions & les brûlures produites par le cautère actuel ou potentiel; l'application des substances corrosives & irritantes, tels que les différens acides concentrés, les cantarides & la classe entière des rubésians. On peut encore rapporter à ces causes les ligatures & les tumeurs, qui agissent de la même manière, en produisant une compression extraordinaire sur quelques vaiffeaux fanguins ou quelques nerfs. L'exercice violent d'un membre quelconque, & l'action du froid fur une partie, peuvent également disposer à l'inflammation.

Telles sont les causes externes les plus communes du phlegmon; mais il y en a en outre d'autres qui tendent à produire le même effet, que l'on doit entiérement rapporter à la classe des causes internes : tels sont les différens vices des fluides, produits par la présence de quelque matière morbifique, comme il arrive dans le cas de maladie vénérienne, de la petite-vérole, de la rougeole & des écrouelles. Les sièvres qui se terminent par des inslammations critiques & des abcès, paroissent aussi agir de la même manière.

Je pense que l'on peut rapporter à l'un de ces A 3 différens chefs presque toutes les causes prédisposantes de l'inflammation. Néanmoins il est bon d'observer ici qu'il y a encore d'autres causes que l'on peut convenablement mettre au rang des causes prédisposantes : telles sont celles qui tendent à produire un état du système qui le rend plus susceptible des maladies inflammatoires qu'il ne l'est naturellement. La plus remarquable de ces causes est une constitution pléthorique, occasionnée par l'excès de nourriture, ou par le désaut d'exercice, ou même par la réunion de ces deux causes. Ces maladies s'observent plus fréquemment chez les jeunes gens que chez les vieillards, & elles assectent plus communément les hommes que les femmes.

S. III. De la cause prochaine de l'inflammation.

L'on a proposé différentes opinions sur la cause prochaine de l'inflammation, dont plusieurs, faute d'être étayées d'un degré suffisant de probabilité, n'ont jamais été généralement admises; & d'autres, après avoir prévalu pendant quelque

temps, ont enfin été également rejettées.

La doctrine adoptée depuis quelques années dans l'université d'Edimbourg sur cet objet, sera probablement considérée par la suite comme la plus propre à éclaircir la cause prochaine de toutes les affections inflammatoires; car, en l'admettant, il est aisé d'expliquer l'action des différentes causes qui excitent l'inflammation, de rendre raison des essets de la maladie, & de la manière d'agir des remèdes que l'on emploie pour la guérir.

En observant les différens phénomènes que

produit l'inflammation, il paroît qu'il y a évidemment, dans tous les cas, un accroissement d'action dans les vaisseaux de la partie affectée : en admettant cet accroissement dans les artères, il est aisé de rendre raison de toutes les circonstances de l'inflammation; & l'on peut, en conséquence, considérer cet état des vaisseaux de la partie, comme la cause prochaine de la maladie.

Cette opinion est fortement confirmée, comme nous l'avons déja observé, par l'énumération des différentes causes capables de déterminer l'inflammation; ces causes étant, en général, d'une nature irritante & stimulante, leur application sur une partie vivante ou fensible doit nécessairement être suivie d'une augmentation extraordinaire d'action dans les vaisseaux de ces parties. Ainfi, en raifonnant d'après l'analogie, l'on obferve que les sternutatoires appliqués sur la membrane interne du nez, les alimens sur l'estomac & les intestins, & le sang sur la surface interne des vaisseaux, agissent tous comme autant de stimulans sur ces différentes parties, dont ils augmentent l'action; de même les substances corrofives ou les autres irritans, appliqués sur les membranes des artères, y produisent naturellement les mêmes effets que sur les autres organes musculaires.

L'on peut ainsi rendre raison, d'une manière très-probable, de l'action de tous les stimulans directs, quand ils excitent l'inflammation. Néanmoins il arrive souvent que cette dernière a lieu dans des circonstances où l'on ne peut nullement soupçonner l'application des stimulans, ou de quelques substances irritantes. Dans ces cas, il paroît que l'action augmentée des artères & du

cœur est entretenue par le spasme ou la constriction des petits vaisseaux de la partie malade, ou de tout le système; ainsi la puissance tonique ou astringente du froid étant connue, il est aisé d'expliquer pourquoi les maladies inflammatoires sont plus fréquentes dans nos saissons froides, telles que l'hiver & le printemps. La gorge & les poumons sont aussi plus sujets aux affections inflammatoires, que les autres parties, parce qu'ils sont plus exposés à l'action immédiate du froid.

M. Cullen, qui confidère le spasme comme la cause prochaine de l'inflammation, dit, en traitant ce sujet, « que l'on doit présumer que » le spasme des petits vaisseaux a lieu dans l'in-» flammation, d'après l'état où se trouve alors » tout le système artériel. Dans toutes les inflam-» mations confidérables, dans celles même qui » n'affectent qu'une partie, il existe une affection » particulière qui se communique à tout le sys-» tême. C'est pourquoi l'inflammation survient fa-» cilement dans d'autres parties que celle qui étoit » primitivement affectée. Cette affection générale » est connue des Médecins sous le nom de dia-» thèse inflammatoire. Elle se manifeste le plus com-» munément chez les personnes dont les fibres » font d'une rigidité extrême; fouvent elle est » évidemment produite par la puissance tonique » ou astringente du froid; elle est augmentée par » tous les toniques & tous les stimulans appli-» qués fur le corps; elle est toujours accompa-» gnée de la dureté du pouls, & rien ne la » détruit plus efficacement que la saignée, en » raison du relâchement qu'elle occasionne. Il » est probable, d'après ces circonstances, que la

diathèse inflammatoire consiste dans l'augmen-

» tation de ton ou de contractilité, & peut-être

» même dans la contraction augmentée de tout

» le système artériel (1) ».

En admettant l'action augmentée des vaisseaux de la partie affectée comme cause prochaine de l'inflammation, il est aisé d'expliquer la manière d'agir des différentes causes prédisposantes, & de rendre raison des symptomes qui surviennent dans le cours de la maladie.

Par exemple, l'action augmentée d'une artère force les globules rouges ou d'autres parties plus denses du sang à passer dans un ordre de vaisfeaux plus petits, qui ne leur livrent que difficilement passage; ce qui suffit pour rendre raison de la tumeur, de la tension, de la douleur pulfative, que l'on observe toujours dans le phlegmon, & même, en quelque forte, de l'augmentation de chaleur, qui, dans ces cas, doit toujours être l'effet de l'accroissement de frottement. Néanmoins il est probable que l'excès de la chaleur animale seule, qui est une suite nécessaire de la quantité extraordinaire de fang que reçoit une partie, doit contribuer beaucoup à augmenter le degré de chaleur dans l'endroit où réside l'inflammation.

La méthode curative tend aussi, comme nous l'avons observé, à confirmer cette théorie de la cause prochaine; car les remèdes les plus essi-caces, dans la plupart des inflammations, sont réellement ceux que l'on recommanderoit pour détruire l'augmentation de ton d'une partie, si

⁽¹⁾ Voyez Elémens de Médecine pratique, tome premier, page 198 de la traduction que j'en ai donnée.

10 SYMPT. ET CAUSES DE L'INFLAMMAT.

l'on étoit convaincu que ce fût l'unique cause de la maladie. Ainsi l'on a recours à un régime sévère, à la saignée, & aux autres évacuations capables d'affoiblir, auxquelles l'on joint les applications émollientes sédatives, comme on le verra plus amplement lorsque nous parlerons plus

particuliérement des différens remèdes.

Dans la plupart des inflammations externes, excepté, peut-être, celles qui sont très étendues & très prosondes, & où les dissérens symptomes sont très-violens, le pronostic est en général savorable. Car si la résolution, qui est la terminaison la plus facile & la plus à desirer, ne survient pas, la suppuration en sera généralement la suite; alors le danger n'est pas communément sort grand, si d'ailleurs le malade est d'une bonne constitution.

Néanmoins, lorsque la partie enslammée occupe une étendue considérable, & qu'en même temps les symptomes locaux & généraux de la sièvre sont violens, il y a toujours beaucoup à craindre; car si les symptomes continuent à être violens pendant quelque temps, sans que l'on apperçoive aucune tendance à la résolution ou à la suppuration, il est certain, indépendamment du danger qui résulte de la sièvre même, que la gangrène surviendra, & la terminaison de cette dernière est toujours incertaine.



Wer a Erimens de Minist e possignes donte cremiera

il a supplied

SECTION II.

Du traitement qu'exige l'inflammation pour obtenir la résolution.

S. I. Des cas où il ne faut pas tenter la résolution des tumeurs inflammatoires.

LE but principal que l'on doit, en général, se proposer dans le traitement des tumeurs inslammatoires, est d'obtenir la résolution, qui est le moyen curatif le plus sûr & le plus prompt. Néanmoins j'ai dit que l'on devoit, en général, se proposer d'obtenir la résolution, parce qu'il y a quelques cas particuliers à excepter, & où il ne faut nullement la tenter.

Ainsi il faut toujours s'occuper d'obtenir la suppuration des tumeurs inflammatoires qui surviennent dans les sièvres & dans d'autres maladies internes, ou qui leur succèdent; car la suppuration étant, dans ces cas, un moyen dont se ser la nature pour se débarrasser des fluides surabondans qui se trouvent dans le système, il est probable qu'il seroit dangereux d'interrompre ses esforts; il est, au contraire, beaucoup plus sûr de les aider, autant qu'il est possible, en faisant usage des applications qui pourroient produire le plus promptement la suppuration de ces tumeurs (1).

⁽¹⁾ Les inflammations qui surviennent dans les circonstances indiquées par l'auteur, indiquent que la diathèse inflammatoire est répandue dans tout le système. Elles ne

Il y a encore d'autres tumeurs, qui sont dues à des causes internes, où il est peut-être présérable de ne rien saire pour favoriser la suppuration ou la résolution, mais de les abandonner entiérement à la nature.

Ainfi, dans les tumeurs inflammatoires qui furviennent quelquefois dans les écrouelles, il pourroit être dangereux d'appliquer les répercussifs; & il y a très-peu de cas où l'on puisse favorise la suppuration de ces tumeurs, parce que le traitement en est toujours très-embarrassant, lorsqu'elles ont été ouvertes naturellement ou par art. D'ailleurs, l'on fait qu'elles peuvent subsister fort long-temps fans aucun danger; je crois, en conséquence, qu'il est toujours plus prudent de ne jamais y toucher.

Dans la maladie vénérienne, nous avons un spécifique presque certain pour obtenir la guérison; & lorsque l'on ouvre les bubons, ainsi que les autres tumeurs inflammatoires qui y furviennent, ils deviennent communément très-embarrassans & très difficiles à guérir; il est en conséquence peut-être plus prudent d'en tenter toujours la résolution; car la suppuration ne met nullement à l'abri de la maladie; il est, au contraire, aussi essentiel que le malade subisse le traitement mercuriel, que s'il n'y avoit eu aucune évacua-

tion de la tumeur (1).

sont jamais de vraies crises, & il est toujours plus avantageux d'en tenter la résolution par l'usage des antiphlogistiques, que d'en favoriser la suppuration, dont les suires sont en général fâcheuses.

(1) L'expérience confirme ce que l'auteur avance ici : tout ce qu'on a objecté contre cette opinion n'est point fende. I amiffel of know and on

Il en est de même de l'érysipèle, qui est une espèce d'inslammation qui se distingue facilement du véritable phlegmon, en ce que la couleur de la partie enslammée n'est pas d'un rouge si vis, mais d'un brun plus soncé, tirant sur le cuivre, & que d'ailleurs le gonslement qui s'y sorme, au lieu de s'élever & de former une tumeur sensible, s'étend & se termine, en quelque sorte, imperceptiblement sur les parties voisines. Il paroît que la meilleure méthode est toujours de tenter la résolution de ces sortes de tumeurs; car quand elles parviennent à suppuration, il est rare qu'elles donnent un bon pus, ou qu'elles se guérissent facilement si l'on en fait l'ouverture.

Il résulte de ce que l'on vient de dire, que l'on ne doit pas tenter la résolution des tumeurs inslammatoires dans les cas seulement où elles sont de nature scrophuleuse, ou bien quand elles paroissent évidemment être la crise de quelque maladie; ce qui peut arriver dans les sièvres, ou dans d'autres maladies internes, même de nature chronique. Mais lorsque la cause déterminante est évidemment externe, & sur-tout lorsque le mal n'est pas encore fort avancé, on peut toujours tenter avec sûreté & hardiment la méthode répercussive.

§. II. Des remèdes que l'on doit employer pour, obtenir la résolution du phlegmon.

Dans le phlegmon commençant, lorsque les symptomes ne sont pas assez violens pour affecter tout le système, les topiques, & un régime convenable, suffisent souvent pour obtenir la résolution. Mais au contraire, lorsque l'inflammation

est vive, & qu'elle est accompagnée des symptomes généraux de la sièvre, il est alors néces-

saire de faire attention à ces derniers.

L'on a coutume, dans tous les phlegmons, de recourir aux fomentations chaudes & aux cataplasmes: néanmoins les somentations chaudes émollientes de toutes espèces, contribuant puissamment à savoriser la suppuration, comme je l'observerai plus particulierement par la suite, ce dont certainement tout praticien conviendra, il est évident que l'usage de ces remèdes ne convient nullement dans les cas où l'on peut tenter la résolution.

La première chose à laquelle il faut faire attention, dans tout phlegmon que l'on peut tenter de résoudre, est d'enlever toutes les causes déterminantes de la maladie qui peuvent se rencontrer : tels sont, par exemple, les corps étrangers qui restent dans les plaies, les esquilles d'os fracturé; il faut réduire les luxations, & écarter ensin tout ce qui peut avoir la moindre influence pour entretenir la suppuration.

Parmi les différens remèdes que l'on applique communément sur le phlegmon, on doit compter principalement sur ceux qui sont de nature sé-

dative, & ensuite sur les émolliens.

Les remèdes du premier genre sont toutes les différentes préparations de plomb dissous dans le vinaigre, & il est même à présumer que l'acide

végétal seul agit de la même manière.

L'on se sert aussi avec avantage, comme émolliens, de toutes les huiles douces obtenues par expression, de même que des onguens d'une consistance molle, qui sont faits avec quelques-unes de ces huiles & la cire pure.

S. III. Remarques sur les préparations de plomb & quelques autres applications sédatives.

Je m'abstiendrai, dans tout le cours de cette dissertation, d'entrer dans des détails minutieux sur la manière d'agir des médicamens qui y sont recommandés; non-seulement cela donneroit à cet ouvrage plus d'étendue que je ne me suis proposé, mais même pourroit paroître entièrement supersu à un grand nombre de lecteurs. Néanmoins je crois que l'on ne pourra pas me blâmer de m'être écarté, dans quelques circonstances, de mon plan général, afin de rendre sensible, autant qu'il sera possible, les avantages des moyens que je recommanderai : car je m'imagine que les simples affertions pratiques qui ne sont pas étayées par quelque raisonnement, ne peuvent jamais être aussi utiles ou aussi goûtées.

Quant à l'usage des applications sédatives dans les cas d'inflammation externe, mon dessein n'est pas de recommander généralement toute la classe des médicamens que l'on a reconnu être de cette nature dans dissérentes circonstances. Ainsi, quoique l'opium soit le plus puissant de tous les sédatifs, son application externe sur le corps humain étant toujours accompagnée de quelque degré d'irritation, il est probable que son usage externe ne pourra jamais être général dans les maladies inflammatoires, quelque utilité que l'on en ait retirée dans quelques affections particulières de

ce genre.

L'on ne peut douter que les fomentations chaudes émollientes ne foient de très-puissans sédatifs, parce qu'elles tendent, par leur nature, à diminuer la tension & la douleur, plus efficacement, peut-être, qu'aucun autre remède connu: néanmoins, d'après une longue expérience sur leurs effets, dans différentes inflammations locales, je suis très-convaincu que quand l'on veut obtenir la résolution, ces applications sont toujours nuisibles, en ce qu'elles savorisent constamment la suppuration des tumeurs inflammatoires, qui d'ailleurs auroient pu probablement se résoudre; ou bien, quand elles ne sont pas suivies de cet effet, elles occasionnent communément un tel état de relâchement dans les parties, qu'elles rendent toujours la guérison parsaite extrêmement longue.

En examinant, avec une attention convenable, les différens remèdes qui passent pour être de nature sédative, peut-être pourroit-on trouver de semblables exceptions, relativement à l'usage du plus grand nombre, dans chaque espèce de

phlegmon.

Néanmoins, autant que j'ai pu m'en convaincre par ma propre expérience, par celles de plusieurs praticiens de cette ville, & celle de M. Goulard, ainsi que de plusieurs autres Médecins François, je crois que l'usage du plomb & de ses préparations, dans ces circonstances, n'est pas sujet aux mêmes objections; on peut, au contraire, assurer que ces applications sont plus utiles, comme résolutives, dans les phlegmons, que toutes celles dont l'on se sert communément.

M. Goulard, en exaltant son remède savori, s'est laissé entraîner trop loin, il en a trop généralisé les essets, & lui a attribué plus d'essicacité, que probablement on ne lui en trouvera; cependant on est toujours redevable à cet auteur, non

d'avoir

d'avoir découvert un nouveau médicament; car toutes les préparations de plomb qu'il a recommandées, étoient déjà connues des praticiens fous une forme quelconque; mais d'avoir rendu, d'un usage plus général, un remède très-efficace pour résoudre les tumeurs inflammatoires.

Quant à la nature des préparations de plomb, que l'on dit être sédative, je pense qu'il s'en faut de beaucoup que cette dénomination soit impropre; non-seulement d'après les essets les plus frappans du plomb, pris intérieurement, qui indiquent évidemment une vertu sédative, mais même d'après son action immédiate & sensible, quand il est appliqué extérieurement sur une partie enslammée: cette action, lorsque la préparation est d'une force convenable, consiste, presque constamment, à diminuer la douleur & la tension, & à communiquer en même temps à la partie une sensation calmante agréable.

J'ai observé que l'acide végétal produisoit, jusqu'à un certain point, les mêmes effets dans quelques circonstances particulières (1). J'ai cru, en conséquence, ne pouvoir en parler plus con-

venablement que dans ce chapitre.

M. Goulard, dans sa Dissertation sur l'usage externe des préparations de plomb, les recommande toutes, comme à-peu-près également avantageuses, dans les dissérens périodes de l'inslammation. Lors même que les tumeurs sont entié-

⁽¹⁾ L'acide du vinaigre, celui du citron & de plusieurs autres végétaux, appliqué sur une partie enslammée, modère la douleur & les démangeaisons, en raison de sa vertu sédative: l'immersion des extrémités, dans l'eau acidulée, calme même les douleurs de goutte.

rement en suppuration, l'usage convenable de son extrait de saturne, dit-il, en rend presque toujours l'ouverture inutile; non en agissant comme répercussif, car il ne lui accorde pas cette qualité, mais en occasionnant une exsudation de la matière contenue dans la tumeur.

Il ajoute que l'application du même remède est convenable dans les différentes espèces de gangrène. Néanmoins, mon expérience sur les préparations de plomb, ne peut me déterminer à les recommander dans aucun de ces deux cas: j'en ai fait quelquefois l'essai dans la gangrène, sans qu'elles aient produit aucun effet sensible. M. Goulard a fort recommandé ces préparations pour guérir des abcès où le pus étoit complétement formé; mais j'avoue que jamais je n'ai fongé à y recourir lorsque la maladie étoit portée à ce point. Ainsi ce n'est que quand l'état inflammatoire subsiste véritablement, & qu'il y a lieu de compter encore sur la résolution, que je pense que l'on doit conseiller ces sortes d'applications.

Les effets funestes que produit le plomb, pris intérieurement, ont déterminé quelques auteurs à s'élever contre l'usage de ses préparations,

appliquées même à l'extérieur.

On ne peut douter que le plomb, pris à l'intérieur, sous différentes formes, a agi souvent comme poison; il est même certain que quelques-unes de ses préparations, appliquées extérieurement, ont produit, dans quelques circonstances, des symptomes sâcheux; mais, en accordant que ces symptomes n'étoient pas produits par quelque autre cause, je puis assurer, avec quelque consiance, qu'ils sont, au moins en général, des effets très-rares du remède dont il s'agit; car j'ai eu souvent occasion d'employer, à l'extérieur, le plomb & ses préparations, & je ne me rappelle pas d'avoir vu un seul exemple où il ait produit des symptomes fâcheux, quoique fréquemment, sur-tout dans les brûlures, une très-grande partie de la surface du corps eût été couverte de ces préparations pendant plusieurs jours, & même des semaines entières.

Le fucre de faturne vaut, peut-être, toutes les autres préparations de plomb que l'on emploie à l'extérieur, si même il ne leur est pas supérieur : il en réunit tous les avantages, & n'en diffère qu'en ce que l'on est beaucoup plus certain du vrai degré de force de la préparation que l'on emploie, que quand on préfère toute autre. Dans l'extrait de saturne de Goulard, de même que dans l'acetum lithargyrites (1) de nos dispensaires (qui, comme on peut l'observer en passant, sont à-peu-près le même remède), l'on peut, il est vrai, être très-certain de la quantité de plomb que l'on met sur le vinaigre; mais la crystallisation est l'unique moyen de s'assurer, avec quelque exactitude, de ce qui a été dissous par le menstrue; car la dissolution varie par une infinité de circonstances accidentelles; telles, surtout, que la force de l'acide, & le degré exact de la chaleur que l'on applique. Comme nous ne fommes pas toujours les maîtres de diriger avec exactitude ces circonstances, l'on doit, dans tous

⁽¹⁾ C'est-à-dire, vinaigre lithargé, qui se prépare en mettant quatre onces de litharge sur une livre de vinaigre, que l'on laisse digérer pendant trois jours sur un bain de sable.

les cas, préférer le sucre de saturne pour l'usage extérieur.

La meilleure manière d'employer ce remède paroît être sous la forme de dissolution aqueuse: les proportions suivantes remplissent, en général, le but qu'on se propose.

Prenez une demi-once de sucre de saturne; faites-le dissoudre dans quatre onces de bon vinaigre; & ajoutez-y deux livres d'eau de sontaine distillée.

L'addition du vinaigre rend la solution beaucoup plus complète; car quand on emploie une aussi grande quantité de plomb sans ce menstrue, il s'en sépare communément une partie qui tombe au sond.

Telle est la forme sous laquelle j'emploie ce remède; mais comme plusieurs présèrent l'extrait & l'eau de Goulard, je crois qu'il est bon de donner ici sa méthode de le préparer. L'extrait se fait de la manière suivante.

Prenez litharge d'or seize onces; vinaigre une pinte, qui contient trente deux onces; mettez-les dans un vaisseau de terre vernissée, & faites-les bouillir une heure ou une heure un quart sur un seu doux, en remuant toujours avec une spatule de bois; ôtez ensuite le vaisseau du seu, décantez la liqueur, & gardez-la pour le besoin.

L'eau dont se servoit M. Goulard, & qu'il appelloit eau végéto-minérale, « se fait en mettant » une cuiller à casé d'extrait de saturne, sur » une pinte d'eau commune, & deux cuillerées » à casé d'eau-de-vie : on peut augmenter ou » diminuer la quantité de l'extrait & de l'eau-vie, suivant les circonstances tirées de la » nature de la maladie, & de la sensibilité plus

» ou moins grande de la partie sur laquelle on

» applique le remède (1) ».

Lorsque l'on emploie l'une ou l'autre de ces diffolutions dans les cas d'inflammation, il est essentiel de tenir les parties affectées constamment humides; & l'on remplira très-bien cette indication, en faisant des cataplasmes avec la dissolution de mie de pain. Si la partie enflammée est tellement sensible & douloureuse qu'elle ne puisse supporter le poids des cataplasmes, circonstance qui n'est pas fort rare, on pourra les remplacer affez bien par des morceaux d'un linge doux, humectés de la dissolution; mais, toutes les fois que l'on n'est pas arrêté par cet obstacle, les cataplasmes sont préférables, en ce qu'ils retiennent plus long-temps l'humidité. Ces applications feront toujours froides, ou, au moins, leur chaleur ne doit pas être plus considérable qu'il est nécessaire, pour que le malade ne se plaigne ni de douleur, ni de mal-aise. Il faut les laisser presque constamment sur la partie, & avoir toujours soin de les renouveller avant qu'elles ne durciffent.

Nous avons mis les émolliens au nombre des remèdes que l'on a recommandés pour l'usage externe dans les cas d'inflammation. Ils sont souvent très-utiles, lorsque la tension & l'irritation de la peau sont considérables. Ainsi, en frottant légérement les parties affectées, deux ou trois sois le jour, avec quelque huile douce tirée par expression, on diminue beaucoup la tension, l'irri-

⁽¹⁾ Je n'ai pas suivi ici le texte; mais j'ai copié M. Goulard, page 277 de son Traité sur l'usage du plomb, édition de 1760.

tation & la douleur, & l'on favorise en même temps singuliérement la résolution de la tumeur.

Dans tous les cas d'inflammation, les applications émollientes peuvent procurer quelque
foulagement. Mais les préparations de plomb,
dont je viens de parler, font encore plus avantageuses dans toutes les maladies de ce genre;
& comme les onguens quelconques amortissent
considérablement l'action du plomb, l'on évitera,
autant que l'on pourra, d'employer ces deux
genres de remèdes conjointement, de crainte
que leur action ne se détruise mutuellement; &
l'on ne prescrira les émolliens, que quand leur
application deviendra absolument nécessaire, en
raison des circonstances dont je viens de faire
mention, c'est-à-dire, quand l'irritation, la tension & la douleur seront portées à l'excès.

L'on a aussi condamné, d'après un principe dissérent, les substances onclueuses, dans des cas de cette nature : on a cru qu'elles tendoient à boucher les pores, & par conséquent à arrêter la transpiration des parties sur lesquelles on les appliquoit. Il n'est cependant pas probable que ces substances puissent jamais nuire beaucoup à la résolution de l'inflammation en bouchant les pores de la peau; car je crois que la résolution doit toujours se faire d'une manière sort dissé-

rente que par la transpiration.

Lorsque la partie affectée d'inflammation n'est pas fort sensible, ou qu'elle est prosondément située, l'on a souvent recours, avec beaucoup d'avantage, à l'acide végétal. La manière la plus essicace d'en faire usage, paroît être sous sorme de cataplasme fait avec de très-sort vinaigre & de la mie de pain. Il me semble aussi avoir

quelquesois observé que l'usage alternatif de ce remède, & de la dissolution de saturne que j'ai recommandée, avoit, dans des cas semblables, produit des essets plus salutaires que ceux que l'on obtient communément en continuant long-

temps l'un des deux remèdes.

Il est, en général, très-utile, en même temps que l'on sait usage de ces moyens, d'appliquer les sangsues, ou les ventouses scarisiées, le plus près possible de la partie affectée; on ne doit même jamais s'en abstenir dans les inflammations locales: il saut que, dans tous ces cas, le corps, & sur-tout la partie affectée, soient dans le repos le plus parsait possible. Il est inutile de dire qu'il est essentiel, dans toute maladie inflammatoire, d'observer un régime sévère & rafraîchissant, & de s'abstenir totalement des liqueurs spiritueuses & fermentées.

Dans les inflammations légères, il sussit, en général, de continuer, un temps convenable, les remèdes dont nous avons parlé, pour remplir les indications qui se présentent. Mais lorsque le pouls est plein, dur ou vif, & qu'il survient d'autres symptomes sébriles, la saignée générale devient alors absolument nécessaire. La quantité de sang que l'on doit tirer, doit toujours être proportionnée à la violence de la maladie, à l'âge ou à la force du malade. L'usage des doux laxatifs, des diaphorétiques rafraîchissans, est aussi toujours suivi de fort bons essets.

Il est important, après ces évacuations, de procurer du repos & de la tranquillité au malade; c'est même souvent le service le plus réel que l'on puisse lui rendre dans les cas d'inflammation. Aucun remède n'est plus propre à remplir

B 4

cette indication, que l'opium; il faut toujours y avoir recours lorsque la douleur & l'irritation font violentes, comme il arrive très-fréquemment dans les inflammations fort étendues. L'opium, donné à grande dose, est toujours fuivi d'un foulagement remarquable dans les plaies confidérables, fur-tout à la fuite des amputations & des autres grandes opérations, de même que dans les piquures de toute espèce. Mais, dans tous ces cas, il faut, comme nous l'avons observé, pour obtenir de l'opium les avantages que l'on en attend, l'administrer à très-fortes doses; autrement, loin d'être utile, il semble produire un effet contraire : c'est peut-être particuliérement pour cette raison que les narcotiques ont été très-injustement blâmés dans toutes les inflammations (1).

Si l'on fait une attention convenable aux différentes circonstances dont nous venons de faire mention, la résolution de la tumeur commencera, en général, à se faire au bout de trois ou quatre jours, & quelquesois dans un espace de temps plus court. Au moins on pourra connoître, avant que ce période soit écoulé, comment se terminera la maladie. Si l'on apperçoit que la chaleur, la douleur & les autres symptomes qui accompagnent l'inflammation, se modèrent, & sur-tout que la tumeur commence à diminuer, sans qu'il survienne aucun signe de gangrène,

⁽¹⁾ On ne doit jamais administrer les narcotiques que quand les vaisseaux sont suffisamment désemplis, & que l'inflammation commence à se modèrer. J'ai observé qu'en France les malades supportoient rarement de grandes doses d'opium, & son usage exige beaucoup de circonspection.

l'on peut être presque assuré qu'en continuant à suivre le même plan, l'on obtiendra enfin une

résolution parfaite.

Si, au contraire, les différens fymptomes augmentent au lieu de diminuer; & sur-tout si, comme je l'ai déjà observé, la tumeur devient plus large & s'amollit un peu, en même temps que la douleur pulsative augmente, on peut assurer, en quelque sorte, que la suppuration aura lieu: il faut, en conséquence, abandonner sur le champ les applications, que l'on avoit jugé convenables lorsque l'on croyoit qu'il étoit possible d'obtenir la résolution; & tâcher d'aider la nature, autant que l'on pourra, dans la formation du pus, ou dans ce qu'on appelle la maturité de la tumeur.

C'est pourquoi, dans toute inflammation, on ne persévérera dans l'usage des disférentes évacuations, & sur-tout des saignées, qui pouvoient être convenables lorsqu'on tentoit d'obtenir la résolution, qu'autant qu'on les jugera absolument nécessaires pour modérer les symptomes sébriles; car, lorsque l'on a trop assoibile le système, si la suppuration survient, ses progrès sont toujours beaucoup plus lents & plus incertains, qu'ils ne l'auroient été si l'on avoit sait une attention convenable à ces évacuations; le malade est moins en état de supporter l'écoulement de pus qui doit nécessairement suivre l'ouverture de l'abcès, sur-tout lorsque le dépôt est considérable.

J'ai remarqué plus haut, que quand, en général, il n'y a pas, dans l'espace de trois ou quatre jours, d'apparence de résolution, il est très-probable que la suppuration aura lieu;

CURATION DE L'INFLAMMATION.

& l'on doit, en conséquence, nécessairement changer le traitement. Il faut néanmoins observer que ceci doit être pris dans un sens limité; car le temps de quitter une méthode curative pour passer à une autre, doit toujours dépendre particuliérement du siège de l'inflammation; parce que les maladies de ce genre se terminent beaucoup plus promptement par la suppuration, quand elles affectent certaines parties, que dans d'autres.

Ainfi, les tumeurs inflammatoires quelconques, qui attaquent le tissu cellulaire, & toute partie molasse, se terminent beaucoup plus facilement & plus promptement que celles qui affectent les parties membraneuses qui ont une certaine fermeté. C'est pourquoi les inflammations des membranes de l'œil & des testicules sont très-violentes; elles continuent souvent plusieurs jours, & même plufieurs semaines, sans que leurs symptomes se modèrent, ou sans se terminer par la suppuration. Dans ces cas, où la maladie est la même pendant un temps très-considérable, on ne doit pas craindre de continuer les résolutifs beaucoup plus long-temps qu'ils ne conviennent en général dans d'autres circonstances; il ne faut même les quitter que quand la suppuration est décidée, ou que quand la violence des fymptomes donne lieu de craindre la gangrène ou quelque obstruction incurable. Lorsque cela arrive, il n'y a pas de doute que l'on doit toujours tenter de favorifer la suppuration de la tumeur.

neral, il aly a pas, C l'espace de trois ou

queure pours, d'apparence de réfellution, il est secs - probable que la communion aura lieu;

que quand, en gé-

SECTION III.

De la suppuration.

S. I. Remarques générales sur la suppuration.

UN entend, en général, par suppuration, l'action par laquelle les substances contenues dans les tumeurs & les ulcères se convertissent en une matière blanchâtre, épaisse, opaque, légérement fétide, à laquelle on donne le nom de pus. Plusieurs auteurs ont cru que ce changement étoit l'effet des efforts que fait naturellement le système; mais il n'est pas douteux que l'art peut, dans tous ces cas, aider beaucoup ces efforts. Avant que de parler du traitement convenable pour remplir cette indication, je crois qu'il est à propos de commencer par examiner les différentes opinions que l'on a proposées relativement à la fuppuration : cet examen est d'autant plus nécessaire ici, qu'il contribuera à éclaircir plufieurs des observations que je donnerai par la fuite.

§. II. De la formation du pus.

PLUSIEURS auteurs se sont imaginé que le pus étoit sormé par les vaisseaux sanguins, les nerss, les muscles & les autres solides, dissous dans les fluides des parties affectées de tumeurs inflammatoires. Boerhaave (*), Platner (**) & plusieurs autres

auteurs ont embrassé cette opinion.

D'autres, au contraire, ont cru que la matière purulente s'engendroit dans le sang; & que quand elle étoit complétement formée, elle se déposoit dans les abcès, les plaies & les ulcères.

Il sussit, pour résuter la première opinion, d'observer que des plaies & des ulcères qui ont une étendue très-considérable, subsistent souvent très-long-temps sans que l'on observe aucune perte de substance; ce qui néanmoins devroit nécessairement avoir lieu, si les dissérens écoulemens qui en résultent étoient l'esset de la dissolution des parties solides des endroits où ils sont situés. Les cautères offrent aussi une preuve du même genre; car ils produisent un écoulement habituel de pus pendant des années entières, sans qu'il en résulte aucune altération sensible dans l'état des solides.

La seconde opinion est probablement sondée sur ce que l'on a quelquesois vu des abcès se former tout-à-coup, sans que l'on se soit apperçu qu'il ait précédé aucune inflammation; & l'on a cru, en conséquence, que la matière qui étoit contenue dans ces abcès, s'étoit séparée tout-à-coup du sang dans un état de suppuration parfaite.

Il est cependant probable que, si on y avoit apporté une attention convenable, on auroit toujours observé quelque degré d'inflammation avant la formation du pus dans une partie quelconque. Mais comme, dans beaucoup de cas,

^(*) Aphor. 387. (**) Vide Institutiones Chirurgia, §. 54, &c.

l'inflammation est extrêmement légère, & qu'elle n'est pas accompagnée de beaucoup de douleur, il est souvent possible qu'elle passe très-rapidement à l'état de suppuration, avant que le malade ait pu s'en appercevoir; ce qui n'est pas absolument rare, sur-tout dans les abcès internes. Il est vrai que l'on parle de métastases très-subites de matière purulente, qui se porte d'une partie du corps à l'autre; mais quand même ces métastases surviendroient sans l'intervention de l'inflammation (1), ce qui paroît fort douteux, elles ne suffiroient point pour former une forte objection contre ce que nous avons avancé, parce que l'on ne doit confidérer ces cas que comme des efforts particuliers du système, qui font fort rares.

Il faut encore remarquer que, si la matière purulente existoit fréquemment dans le sang toute formée, comme cela devroit être nécessairement, si l'opinion que nous examinons actuellement étoit bien sondée, on auroit certainement pu y reconnoître cette matière, au moins dans quelques cas: mais je ne pense pas que l'on en ait jamais découvert aucune de ce genre. D'ailleurs, le pus que l'on trouve dans les plaies & les ulcères

⁽¹⁾ Hippocrate observe, aphor. 32 & 33, sect. IV, que les métastases se portent vers les parties qui ont été affectées de douleurs avant la maladie, ou dans la convalescence; l'expérience journalière confirme cette observation. D'où l'on doit conclure que les métastases sont, en général, précédées d'une inflammation si modérée, que l'on y fait peu d'attention. Le désaut de sensibilité de la partie affectée, ou la décomposition spontanée des suides, contribuent alors à rendre insensibles les symptomes de la suppuration.

fang complétement formé.

Il me paroît plus probable que la formation du pus consiste en un changement produit par un certain degré de sermentation qui s'établit dans la partie séreuse du sang, lorsqu'elle est déposée dans les cavités des ulcères & des abcès; & ce changement est l'esset de la chaleur naturelle de la partie, ou de celle qu'on y applique artificiellement.

Le serum est la seule partie du sang propre à la formation du pus; & l'application d'un certain degré de chaleur sussit pour le produire. Pringle est le premier qui, par les expériences rapportées dans l'appendix qu'il a ajouté à son Traité des Maladies des Armées (*), a rendu cette opinion très-probable. Ces mêmes expériences surent ensuite complétement confirmées par plusieurs autres, de la même nature que sit M. Gaber, qui en a donné le détail dans le second volume des Acta Taurinensia.

Pringle a observé que le serum pur, conservé quelques jours dans un sourneau, dont la chaleur étoit toujours égale à celle du corps humain, se troubloit d'abord, & déposoit un sédiment purulent blanc. La partie rouge du sang, dans un espace de temps égal, & au même degré de chaleur, perdoit son rouge soncé, & se changeoit en une couleur d'un noir livide, de manière que, si on en mêloit une partie avec de l'eau, elle paroissoit avoir une teinte brune. Le

comes de la l'apparation.

^(*) Expérience 45.

férum, mis en digestion avec une petite quantité de globules rouges, & exposé aux mêmes cir-

constances, prenoit la même couleur.

Les expériences de M. Gaber tendent toutes, comme nous l'avons déjà observé, à éclaircir & à confirmer la même opinion; &, en particulier, que le pus pur, non mélangé, est uniquement formé par le sérum. L'addition des globules rouges au férum, & le crassamentum (1), mis en digestion seul, donnèrent précisément les mêmes réfultats que ceux que j'ai cités plus haut d'après Pringle (*). Plufieurs auteurs pensent que la graiffe est un des principaux ingrédiens qui entrent dans la composition du pus. Néanmoins, Gaber a remarqué, en tentant, avec cette substance, les expériences rapportées ci dessus, qu'elle ne donnoit aucune apparence de pus. Les parties charnues, mises en digestion avec le sérum ou l'eau, ne se sont pas non plus converties en pus.

D'où l'on peut conclure que l'addition de l'une de ces substances au sérum, loin de le rendre capable de former un bon pus, produit toujours un esfet entiérement opposé; & que l'on ne peut

obtenir le pus que du férum pur.

Je remarquerai ici, une fois pour toutes, que ce que l'on entend par sérum pur, n'est pas cette vapeur subtile qui, dans l'état de fanté, se dépose constamment dans dissérentes cavités, uniquement pour les lubrésier & les humester, & est ensuite, en général, absorbée de nouveau; mais ce sérum est de la même nature que le sluide, qui se sépare spontanément du sang,

⁽¹⁾ Le crassamentum est la partie rouge du sang pure. (*) Acta Taurin. vol. II, p. 87.

lorsqu'on le laisse reposer, après qu'il est sorti d'une artère ou d'une veine. Quoiqu'on n'y admette aucun mêlange de globules rouges, il est toujours plus ou moins chargé de lymphe coagulable (1): il est même absolument nécessaire qu'il en contienne une certaine quantité pour être

propre à former le pus.

L'on peut présumer que les différens essets dont nous venons de faire mention, produits par le sérum exposé à un degré de chaleur modérée hors du corps, peuvent facilement avoir lieu lorsque les mêmes causes agissent sur ce liquide rensermé dans les cavités des ulcères & des abcès; & il est probable, d'après le résultat des dissérentes expériences que l'on a tentées sur cet objet, que le sérum doit produire un pus plus ou moins parfait ou plus ou moins vicié, suivant qu'il se trouve plus ou moins dégagé de la graisse, des globules rouges, & des autres substances.

Cette opinion, sur la formation du pus, est plus satisfaisante que toutes celles que l'on a proposées jusqu'à présent : on doit particuliérement l'adopter, en ce qu'elle rend sensible,

⁽¹⁾ L'on confond communément la lymphe coagulable du sang avec le sérum, qui contient également une substance coagulable. Hewson est le premier qui, dans ses expériences sur la nature du sang, p. 4, a distingué ces deux substances. Il entend par lymphe la partie du sang qui se coagule spontanément, lorsqu'il est reçu dans un vase; la matière coagulable, au contraire, conserve sa sluidité, quoique exposée à l'air, & elle ne se coagule, de même que le blanc d'œus, que quand on l'expose à un certain degré de chaleur, ou quand on la mêle avec quelque liqueur spiritueuse, ou quelque autre préparation chimique. C'est cette dernière matière qui forme le vrai pus.

comme on le verra par la suite, la manière d'agir de tous les remèdes communément reconnus pour favoriser le plus efficacement la suppuration.

S. III. Des remèdes nécessaires pour aider la suppuration.

LORSQUE, par les raisons que nous avons exposées plus haut, l'on juge convenable de recourir aux moyens capables de favoriser la suppuration d'une partie enslammée, il faut abandonner sur le champ les remèdes que nous avons
recommandés dans la vue de tenter la résolution.

On s'abstiendra, comme nous l'avons déjà dit, de procurer de nouvelles évacuations; & si le malade est fort affoibli, il peut être nécessaire de permettre un régime moins sévère, & même

un peu de vin.

Il est certain qu'une inflammation trop sorte nuit toujours à la suppuration, soit en accélérant les progrès de la gangrène, comme on le verra par la suite; soit en déterminant dans le tissu cellulaire, qui est, en général, le siège des abcès, une quantité de globules rouges, mêlés avec le sérum, qui devroit seul s'extravaser pour former un bon pus. Néanmoins, pour qu'il ne s'épanche que la quantité de sérum propre à la suppuration, & que sa fermentation se fasse convenablement, il ne saut jamais permettre que les symptomes inflammatoires tombent tout-à-coup; autrement il est très-probable qu'il en résultera un abcès, dont la matière sera de très-mauvaise qualité.

Ainsi, quoique, dans la petite-vérole, dont l'éruption doit être considérée comme autant de

petites tumeurs inflammatoires, la faignée & les autres évacuations, portées à un certain point, soient fréquemment utiles, il ne survient jamais une suppuration louable, lorsque le malade a été fort affoibli par quelque évacuation confidérable (1). La même chose arrivera certainement, dans de semblables circonstances, aux abcès fort étendus. Il ne faut, en conséquence, jamais permettre que le malade prenne une quantité de nourriture capable de porter l'inflammation à un trop haut degré, ni l'affoiblir, par les évacuations & la diète, au point de tomber dans l'extrémité contraire.

Après avoir fait usage de ces moyens, pour procurer, dans le tissu cellulaire, un épanchement de férum propre à la formation du pus, il faut s'occuper d'exciter une fermentation convenable, & de l'entretenir, de manière que ses progrès se fassent facilement & régulièrement

jusqu'à la parfaite maturité du pus.

L'on remplira particulièrement cette indication en appliquant extérieurement des remèdes capables d'entretenir un degré convenable & constant de chaleur dans la partie : il est même probable que, faute de faire attention à cette circonstance, la plus grande partie des tumeurs mollasses ne parviennent pas à la suppuration,

⁽¹⁾ Cette comparaison ne me paroît pas juste : on ne peut pas comparer la suppuration de la petite-vérole à celle qui succède au phlegmon; & j'ai fréquemment vu des petites véroles bénignes succèder à des hémorragies très-considérables. Il faut, dans toutes les inflammations, insister sur les saignées, tant que la sièvre est violente, que le pouls est fort, & qu'il n'y a point de signe de putridité.

& qu'elles prennent différentes confistances, telles que celle de mélicéris, de stéatome & autres, suivant le degré de chaleur à laquelle elles sont exposées, soit en raison de la violence de l'inflammation qui les a produites d'abord, ou en raison de la chaleur naturelle de la partie sur laquelle elles sont situées (1); car tant qu'il ne se trouve pas un degré de chaleur convenable & continuel, le férum s'extravase simplement, sans jamais produire de pus. Dans l'ascite & les autres espèces d'hydropisie, de grandes quantités de sérum restent très-long-temps extravasées sans qu'il survienne de suppuration; uniquement parce que ces épanchemens, qui n'ont pas été précédés d'inflammation, n'ont reçu aucun degré de chaleur extraordinaire, & que celle qui est

C 2

⁽¹⁾ Cette opinion me paroît fort hasardée. La chaleur du corps humain suffit pour produire la suppuration, toutes les fois que la lymphe coagulable est épanchée. Dans l'hydropifie, il n'y a pas de suppuration, parce que le sérum n'est pas furcharge de lymphe coagulable; c'est principalement la vapeur subtile, dont l'auteur a parlé plus haut, qui est alors épanchée sans être absorbée. Les mélicéris, les stéatomes & autres tumeurs de ce genre, sont produites par d'autres substances que le sérum pur, ou la partie coagulable de la lymphe. Néanmoins, Gaber a observé que le sérum étant conservé long-temps en repos dans un vase fermé hermétiquement, le sédiment puriforme se dissipoit entièrement, & il restoit au fond du vase des petites particules, comme sablonneuse, d'une substance calcaire. Ce qui lui donne lieu de conjecturer que le sérum pourroit peut-être contribuer à la formation du squirrhe. An, dit-il, ex ea calcarea materie schirri origo est explicanda? Miscellan. Taurin. vol. II, p. 89, no. 20. Mais on peut reprocher à cet auteur d'avoir confondu par-tout le sérum avec la lymphe; ce qui souvent jette de l'obscurité dans les résultats de les expériences.

naturelle aux parties où ils se sont communément, est rarement assez considérable pour pouvoir sa-

vorifer la suppuration.

Il n'est peut-être pas aisé de déterminer le degré de chaleur le plus convenable à la suppuration; mais le pus doit probablement se former d'autant plus promptement que la chaleur est plus considérable, pourvu qu'elle ne soit pas

portée à un degré excessis.

C'est au moins ce que prouvent les expériences de Gaber (*); & cette observation est encore confirmée par ce que l'on remarque tous les jours dans les cas de phlegmon, où, tout égal d'ailleurs, la tumeur passe plus ou moins promptement à la suppuration, suivant qu'elle est située à une distance plus ou moins grande du cœur (1). C'est pourquoi les tumeurs inflammatoires qui affectent les extrémités, particuliérement les jambes, parviennent très-lentement à suppuration; celles, au contraire, qui paroissent sur le tronc & vers la tête, suppurent très-rapidement. Ainfi, plusieurs inflammations des oreilles & de l'intérieur de la gorge, arrivent fréquemment à un état parfait de maturité, & souvent même naturellement, dans l'espace de quarante-huit heures, à compter du moment où elles ont commencé à se manifester.

^(*) Gaber, en parlant du pus qui se forme ou se dépose dans le sérum, mis en digestion à un degré de chaleur égal à celui du corps humain, dit : Eo autem citius subsidebat, quo calor erat major. Loco citato.

⁽¹⁾ Cette observation est susceptible d'un grand nombre d'exceptions. Les inflammations produites par des causes externes suppurent, en général, aussi promptement aux extrémités que dans le voisinage du cœur, &c.

Cette observation doit, par conséquent, nous rendre très-attentifs à conserver le degré de chaleur convenable dans toute partie enslammée que l'on se propose de mener à suppuration, sur-tout lorsque cette partie est fort éloignée du cœur; car alors la chaleur artificielle devient particuliérement nécessaire, & il est probable que, en en faisant un usage convenable, il n'y auroit presque point de tumeur qui, quoique située aux extrémités, ne pût suppurer dans le même espace de temps que celles des oreilles & des autres parties dont nous venons de parler.

Non-seulement l'expérience m'a convaincu de ce que je viens d'avancer sur les avantages singuliers que l'on peut obtenir en faisant une attention convenable à cet objet; j'ai en outre fait, il y a quelques années, des expériences suivies sur ce sujet; mais comme toutes m'ont donné des résultats presque entiérement semblables à ceux qu'a rapportés Gaber, je n'en ai pas confervé de registre exact : néanmoins, je me rappelle particuliérement qu'à une chaleur égale au centième degré du thermomètre de Farenheirt, la matière purulente se précipita du sérum une

même à quatre-vingts degrés.

Ces expériences me suggérèrent d'abord l'idée que l'on pourroit retirer de grands avantages d'entretenir un degré convenable de chaleur dans les parties enslammées; & j'ai eu, en esset, depuis des occasions fréquentes d'observer que le traitement avançoit beaucoup plus promptement dans ces circonstances que je ne m'y serois attendu, ou qu'il ne m'auroit été possible d'en rendre raison en suivant une autre méthode.

fois plus promptement que quand la chaleur étoit

Les fomentations émollientes & les cataplasmes sont les moyens que l'on emploie communément pour appliquer la chaleur fur une partie enflammée; & il est probable que rien ne remplit plus efficacement l'objet que l'on fe propose, lorsqu'on les renouvelle régulièrement & fréquemment. Mais, par la manière ordinaire dont on les applique, en ne renouvellant les cataplasmes qu'une fois ou deux le jour, je pense qu'ils doivent toujours faire plus de mal que de bien; car aussi-tôt que le degré de chaleur qu'ils avoient d'abord est dissipé, l'humidité qu'ils confervent, réunie à l'évaporation qui succède nécessairement, doit toujours rendre la partie beaucoup plus froide que si on l'eût simplement enveloppée dans de la flanelle, fans faire usage de ces applications.

Pour retirer tous les avantages possibles de ces moyens, il faut prendre de la slanelle trempée dans une décoction émolliente chaude, & l'appliquer, après l'avoir exprimée le plus chaudement que le malade peut la supporter, sur la partie enslammée, la laisser au moins une demiheure à chaque sois, & la renouveller quatre

ou cinq fois le jour.

On applique aussi, immédiatement après la somentation, un large cataplasme émollient chaud, que l'on renouvelle toutes les deux ou trois heures au plus tard. Entre les dissérentes e spèces de cataplasmes émolliens que l'on recommande communément, on doit peut-être présérer la bouillie ordinaire, saite avec la mie de pain & le lait, à laquelle on ajoute un peu de beurre ou d'huile. Ce cataplasme non-seulement jouit de tous les avantages que l'on retire des autres, mais il n'y en a pas, en outre, que l'on puisse se procurer plus facilement dans tous les temps.

L'on ajoute fréquemment aux cataplasmes maturatifs, l'oignon, l'ail & d'autres végétaux âcres. Cette addition peut être utile lorsqu'il n'y a pas un degré convenable d'inflammation à la tumeur, & qu'il est probable que l'on accélérera la suppuration en augmentant un peu les symptomes inflammatoires : mais dans ces cas, où les stimulans sont nécessaires, il n'y a pas de moyen plus commode ni même plus certain de les appliquer, que d'ajouter aux cataplasmes une petite quantité de galbanum purifié, ou de quelque autre gomme chaude, dissoute dans le jaune d'œuf. L'on peut encore, dans quelques cas, remplir la même indication avec plus de certitude, en mêlant une petite quantité de cantharides au cataplasme que l'on se propose d'appliquer.

Mais ces substances stimulantes ne sont point nécessaires toutes les sois que l'inflammation est portée à un degré convenable; il y a même lieu de croire, d'après les observations que nous venons de saire, qu'elles pourroient être nui-

fibles dans beaucoup de cas.

On retire souvent beaucoup d'avantage des emplâtres composées de gommes chaudes, dans les tumeurs accompagnées de peu ou point d'inflammation, & que l'on dit être communément de nature froide, parce qu'elles sont, en général, indolentes, & suppurent très-lentement. Ces emplâtres sont alors utiles, non seulement en raison du stimulus & de l'irritation qu'elles occasionnent, mais même en raison de la chaleur qu'elles entretiennent dans la partie. Elles sont particuliérement nécessaires lorsque le malade est obligé de sortir,

& ne peut renouveller assez fréquemment les cataplasmes, ni les appliquer aussi convenablement: excepté ces cas, les derniers sont toujours présérables, pour des raisons faciles à faisir.

Les ventouses, appellées communément seches, c'est-à-dire appliquées sans l'usage du scarificateur sur la partie affectée, ou le plus près possible, sont souvent utiles pour savoriser la suppuration des tumeurs inflammatoires. Non-seulement ces ventouses peuvent être nécessaires ou utiles dans les derniers cas dont j'ai parlé, où il paroît qu'il y a désaut d'inflammation; mais même dans toutes les tumeurs qui étoient réellement d'une nature indolente, & où il y avoit encore quelque espérance d'obtenir la suppuration. J'ai rarement retiré autant d'avantage de tout autre remède.

On peut, en général, s'attendre à obtenir une suppuration parfaite en faisant usage de ces différentes applications, avec les restrictions dont j'ai fait mention, pendant un temps plus ou moins considérable, en raison du volume de la tumeur, de sa situation, & des autres circonstances.

On connoît que la matière contenue dans la tumeur est à un point de maturité parfaite, lorsqu'on s'apperçoit de la rémission de tous les symptomes inslammatoires: la douleur pulsatile, qui étoit fréquente avant, se dissipe alors; le malade se plaint d'une douleur plus sourde, plus constante & plus prosonde; la tumeur s'élève dans quelques-unes de ses parties, en général vers son milieu: on observe dans cet endroit, si la matière n'est pas rensermée dans un cyste, ou prosondément située, une couleur d'un blanc jaunâtre, au lieu de la couleur rouge soncée qui

existoit d'abord; &, en comprimant cette partie; on apperçoit sensiblement la fluctuation d'un fluide qui est au dessous. Il arrive cependant quelquefois que l'abcès étant recouvert de muscles & d'autres parties épaisses, l'on ne peut facilement distinguer la fluctuation, quoique le concours des circonstances ne permette guère de douter qu'il y ait un amas même considérable de matière; mais il est rare qu'elle soit située si prosondément qu'on ne puisse la découvrir en y apportant une attention convenable.

Cette circonstance est très-importante dans la pratique, & elle exige plus d'attention qu'on n'y en apporte communément. Il n'y a aucune partie des fonctions du Chirurgien, où l'expérience réitérée soit plus utile que dans ce cas, quelque simple qu'il paroisse. Il est certain que rien ne fait reconnoître plus facilement un homme qui a beaucoup pratiqué & observé, que la facilité avec laquelle il reconnoît des amas de pus profondément situés: rien, au contraire, n'est plus nuisible à la réputation du Chirurgien, que de porter, dans des cas semblables, un jugement peu exact ou faux; car, dans les maladies de ce genre, l'événement démontre ensin, en général, la vérité à tous ceux qui y sont intéresses.

Outre ces symptomes locaux, dont j'ai fait l'énumération, qui démontrent l'existence du pus, le malade est sujet, lorsque la suppuration commence, à des frissons fréquens. Néanmoins, il est rare qu'on les observe distinctement, à moins que l'amas du pus ne soit considérable, ou qu'il soit situé intérieurement sur quelque viscère. Mais ils ont constamment lieu dans tous les grands abcès; & lorsqu'ils se trouvent réunis aux autres

fymptomes de suppuration, ils contribuent tou-

jours à assurer le véritable genre de la maladie.

S. IV. Des abcès, & du temps convenable de les ouvrir.

C'EST une règle générale, dans le traitement des abcès, de ne point donner d'issue aux matières qu'ils renserment, avant que la suppuration soit complétement formée; lorsqu'on les ouvre long temps avant ce temps, & qu'il y reste encore une dureté considérable, leur traitement devient communément sort embarrassant, & il est rare qu'ils se guérissent facilement.

Il est cependant nécessaire de s'écarter, dans quelques cas, de cette règle générale, & d'ouvrir les abcès beaucoup plus tôt, sur-tout lorsqu'ils sont critiques; tels que cenx qui surviennent dans le cours des sièvres malignes. Dans la peste, l'on conseille aussi communément d'ouvrir ces tumeurs, dès qu'elles sont suffissamment avancées, & de ne pas attendre qu'elles soient parvenues à un point parsait de maturité (1); car l'on a observé que les malades retiroient alors plus

⁽¹⁾ L'on a remarqué, dans les dernières pestes qui ont régné en Europe, que les abcès qui survenoient dans cette maladie, devoient se traiter de la même manière que ceux qui étoient produits par une cause ordinaire. Ainsi Chenot veut qu'on savor se la suppuration de ces abcès, & qu'on les ouvre dès qu'elle est formée. M. Samoëlowitz confirme cette pratique; il ajoute même que l'expérience lui a démontré, dans la peste de Moscow, que la méthode contraire étoit pernicieuse. J'ai fait la même observation dans les abcès qui surviennent dans le cours des sièvres lentes nerveuses: le moyen le plus sûr est de tenter la

d'avantage de l'évacuation prompte de la matière, qu'ils ne souffroient de l'ouverture un peu

prématurée des tumeurs de cette nature.

Les abcès, situés sur une articulation, ou sur quelque grande cavité, telles que la poitrine ou l'abdomen, doivent toujours s'ouvrir dès qu'on y apperçoit la moindre fluctuation, sur-tout quand ils paroissent s'étendre prosondément; car la résistance étant égale de chaque côté, la tumeur a autant de disposition à se rompre à l'intérieur qu'à l'extérieur; & l'on sait que la suite des abcès considérables qui s'ouvrent, sur-tout dans quelques-unes des grandes cavités, est le plus communément mortelle, comme le prouve le cas suivant, dont j'ai été témoin il y a quelque temps, & que l'on auroit pu prévenir avec trèspeu d'attention.

Un Chirurgien célèbre, & fort occupé, fut consulté par un jeune homme qui, paroissant jouir d'une bonne santé, portoit un abcès sort considérable sur le côté gauche de la poitrine. On y découvroit très sensiblement, par la compression, la sluctuation d'un sluide. Deux consultans, qui étoient présens, convinrent qu'il falloit ouvrir l'abcès, pour donner issue à la matière qui y étoit contenue. Celui qui étoit chargé

résolution par les antiphlogistiques, ou de modèrer l'inflammation locale par les sangsues & les ventouses scarisées. Voyez les notes que j'ai ajoutées aux Elémens de Médecine pratique de M. Cullen, n°. 694. Néanmoins, dans les cas d'étranglement, où la partie est tellement tendue & enslammée qu'il y a lieu de redouter la gangrène, il faut avoir recours aux incisions prosondes, le plus promptement possible.

44 DE LA SUPPURATION.

de l'opération ayant beaucoup d'affaires, ne put fixer de temps plus proche pour la faire, que le troisième jour, à compter du moment où l'on étoit venu le consulter : mais malheureusement le malade mourut subitement dans son lit, la nuit qui précéda le jour où l'on devoit ouvrir l'abcès.

En examinant le cadavre, on apperçut que la tumeur avoit totalement disparu, sans qu'il se sût fait aucune ouverture à l'extérieur. Mais en ouverant la poitrine, l'on vit que la matière de l'abcès s'étoit épanchée intérieurement sur les poumons, ce qui avoit produit sur le champ la suffocation.

Excepté les cas que je viens de citer, il faut toujours observer la règle générale, de n'ouvrir les abcès, comme je l'ai remarqué, que quand la suppuration est complétement sormée. Après avoir déterminé le temps convenable de donner issue à la matière accumulée, il me reste à examiner la manière de faire l'ouverture.

S. V. Des différentes méthodes d'ouvrir les abcès.

LES auteurs recommandent deux moyens différens d'ouvrir les abcès, savoir le caustique & l'incision. On a fait plusieurs objections contre le premier, qui, sans avoir aucun avantage évident sur la simple incision, produit beaucoup plus de douleur lorsque la partie enslammée est fort sensible; d'ailleurs, ses esses sont plus lents, & le Chirurgien n'en est jamais tellement le maître, qu'il en puisse borner précisément l'action aux parties qu'il a en vue de détruire; car tous les caustiques, quelque attention qu'on y apporte, s'étendent quelquesois plus loin, & pénètrent plus profondement qu'on ne le desire ou qu'on se le propose. J'en vis, il y a quelques années, un exemple remarquable, dans une circonstance où il n'y avoit pas apparence que l'on pût s'at-

tendre à un accident de cette nature.

L'on avoit appliqué le caustique sur la partie antérieure du scrotum, dans la vue d'obtenir la cure radicale d'un hydrocèle; mais soit qu'il y eût très-peu d'eau d'accumulée, ou qu'il se sût formé, dans cet endroit, une adhérence du testicule à la tunique vaginale, ce qu'il ne m'est pas posfible de déterminer, le caustique pénétra jusqu'à la substance du testicule, & occasionna au malade, comme il est facile de se l'imaginer, une douleur des plus vives. L'on obtint, il est vrai, la guérison par ce moyen; mais le danger qui doit résulter d'un pareil accident, quoiqu'il ne puisse arriver que rarement, suffit, à ce que je crois, pour former une forte objection contre l'usage des caustiques dans tous les cas de ce genre. Il me paroît qu'on les abandonne généralement aujourd'hui (1), & que l'on donne, avec raison, la préférence au bistouri.

Les tumeurs qui ne sont pas sort étendues, s'ouvrent communément en faisant, avec la lancette ou le bistouri, une incision longitudinale, que l'on dirige de manière qu'elle se termine sur la partie la plus déclive de la tumeur, en la prolongeant, autant qu'il paroît nécessaire, pour que la matière puisse sortir librement. L'on pense, en général, qu'il suffit, dans ces cas,

⁽¹⁾ Lorsque les tumeurs sont considérables, & que l'on veut obtenir une suppuration longue & abondante, le caustique est présérable au bistouri.

que l'incision s'étende sur environ les deux tiers de la tumeur.

Néanmoins, l'on ouvre communément, dans toute leur longueur, les abcès qui ont une étendue confidérable : plusieurs auteurs conseillent même, lorsque les tégumens sont fort distendus, d'en emporter une partie. Mais l'on ne doit suivre que rarement, ou même jamais, cette pratique; parce que l'on ne voit guère d'abcès dont le volume augmente au point de détruire entiérement la force contractile des tégumens; & tant que cette force subsiste à un degré quelconque dans une partie, il y a lieu d'espérer qu'elle recouvrira ses premières dimensions. Il est même étonnant combien cette observation peut être généralifée. On a fouvent vu la peau recouvrir entiérement son ton, après en avoir été complétement privée long-temps.

Telles sont les différentes manières d'ouvrir les abcès avec le bistouri. Néanmoins, toutes sont sujettes à quelques inconvéniens; premiérement, dès que l'incision est faite, la matière contenue dans la tumeur, s'évacue tout-à-coup & d'un seul jet; d'où il résulte souvent, quand l'amas de pus est considérable, des syncopes & d'autres symptomes désagréables : secondement, cette manière d'opérer donne un libre accès à l'air sur une grande étendue de la surface ulcérée; ce qui est constamment suivi d'essets très-sacheux.

fur-tout dans les abcès confidérables.

Il n'y a pas de praticien qui ne connoisse les essets funestes que l'air produit sur tous les ulcères; mais son influence pernicieuse sur les abcès nouvellement ouverts, est réellement, dans beaucoup de cas, une chose étonnante. D'abord Il en résulte un changement total dans la nature de la matière; un pus très-louable se transforme quelquesois en une matière ichoreuse mal digérée; il survient ensuite de la vîtesse dans le pouls, des sueurs colliquatives, & d'autres symptomes de sièvre hectique, qui communément sont périr le malade en peu de temps, lorsque l'amas de pus est considérable, ou qui se terminent par une phthise consirmée, plus ou moins promptement mortelle.

J'ai eu de fréquentes occasions d'observer ces effets suncites, & il est très-probable qu'ils sont tous produits uniquement par l'admission de l'air; car l'on voit un grand nombre de malades porter pendant très-long temps, à la suite des maladies inflammatoires, des abcès considérables, où le pus est parfaitement formé, sans qu'il se manifeste aucun symptome de sièvre hectique. Mais j'ai observé, toutes les sois que ces abcès excédoient un volume médiocre ou ordinaire, & qu'on y faisoit une large incision, qu'il survenoit presque toujours dissérens symptomes de sièvre hectique, généralement même, en moins de quarante-huit heures, à compter du moment de l'ouverture de l'abcès.

Il est peut-être difficile d'expliquer comment l'admission de l'air dans un abcès produit des essets si puissans & si subits. L'irritation qu'il excite sur une grande étendue de la surface ulcérée, est probablement une des raisons de ces essets. Il est possible que l'air, en agissant comme un stimulus sur les extrémités des pores absorbans qui s'ouvrent dans l'ulcère, donne lieu à une absorption plus considérable de matière; ou même, qu'en augmentant l'état putride de la

matière épanchée, il communique à toute celle qui est absorbée plus d'activité pour produire les

différens symptomes d'hétisie.

Plusieurs circonstances rendent au moins trèsprobable que l'augmentation de putridité est la cause principale des effets funestes que produit l'admission de l'air dans les ulcères; car, premiérement, la matière qui fort des abcès est communément douce, & n'exhale aucune odeur désagréable lorsque l'ouverture est récente; mais on la voit presque constamment perdre sa consistance, devenir âcre, & plus sétide au bout d'un petit nombre de pansemens; ce qui est une preuve certaine qu'elle a acquis un degré plus considérable de putridité. L'on peut encore, d'après ce principe, rendre raison de l'action de plusieurs remèdes dont l'on fait communément usage dans le traitement des ulcères, & sur-tout de l'air fixe, ce puissant antiseptique qui a été tant recommandé par un grand nombre de praticiens. If up . non

L'on sait aussi, d'après des expériences réitérées, que les autres substances, de même que la partie du sang dont se forme le pus, se putréfient, en général, plus promptement par l'admission de l'air, que quand elles en sont à l'abri, quoique exposées au même degré de chaleur (*).

Il résulte de ces observations qu'il est nécessaire d'user des plus grandes précautions pour empêcher, autant qu'il est possible, que l'air ne frappe la surface interne d'un abcès quelconque. Je remarquerai que l'on peut y parvenir très-

^(*) Voyez les expériences de Pringle & de Gaber sur ce sujet. Loc. cit jatel santinagua a facilement

facilement & efficacement, en ouvrant les abcès de ce genre par le moyen d'un séton, au lieu

de recourir au caustique ou au bistouri.

Cette méthode de donner issue aux matières contenues dans les tumeurs par l'introduction d'un séton, renserme tous les avantages que l'on pourroit obtenir par l'incision, & jouit en outre de celui de vuider les tumeurs, quelque volumineuses qu'elles soient, non tout à coup, mais par degrés insensibles; elle s'oppose efficacement à la libre admission de l'air; communément elle n'est pas suivie, à beaucoup près, d'autant de douleur & d'inslammation; & il n'en résulte jamais aucune cicatrice incommode ou désagréable, comme il arrive fréquemment après une large incision.

L'on avoit autrefois coutume, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, de faire l'ouverture des grands abcès, de même que de ceux qui étoient d'un volume médiocre, en pratiquant de larges incisions, suivant la méthode ordinaire : il en résultoit les conséquences dont je viens de faire mention. Plusieurs malades étoient attaqués de sièvres hectiques si rebelles, qu'ils n'en relevoient jamais; & d'autres, qui paroissoient se rétablir avec le temps, restoient communément tellement assoiblis, qu'ils devenoient très-sujets à d'autres maladies, dont il étoit rare qu'ils pussent parsaitement guérir.

Telles étoient les suites les plus fréquentes du traitement des abcès considérables par l'incision, & l'on en observera fréquemment de semblables dans les endroits où cette pratique est encore en usage : mais depuis que l'on a commencé à se servir généralement du séton dans notre hôpital,

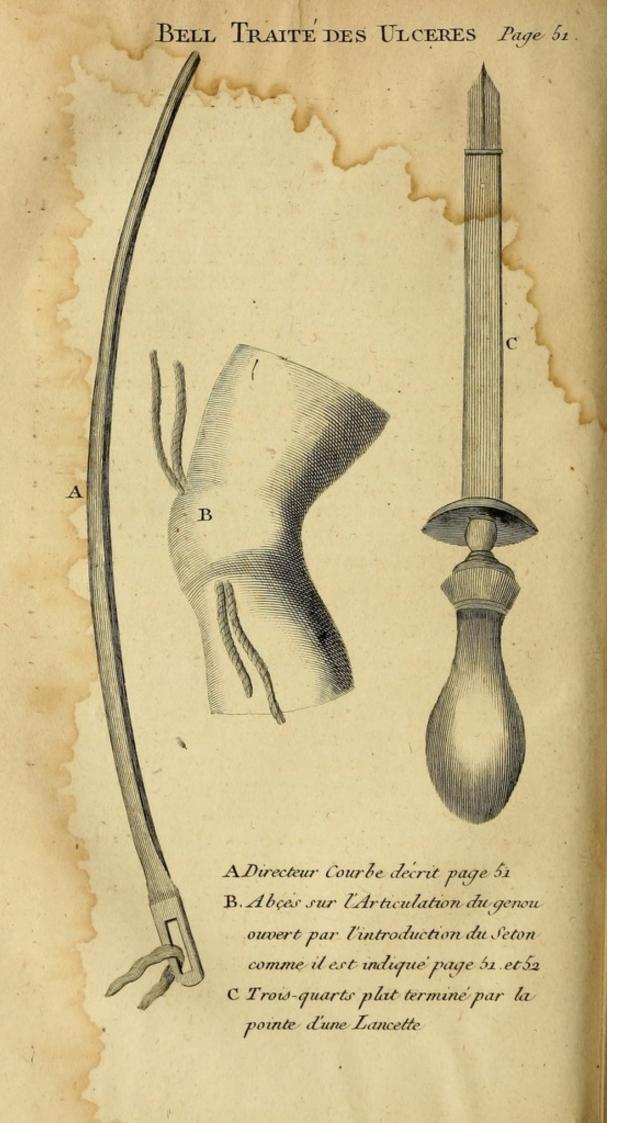
on n'éprouve que rarement ou point de ces défagrémens. L'on a ouvert plusieurs tumeurs trèsconsidérables de cette manière : les suites en ont généralement été très-heureuses, lorsque les malades jouissoient d'ailleurs d'une bonne santé : il en est même encore résulté un autre avantage, c'est que fréquemment on a obtenu la guérison dans un espace de temps au moins une sois plus court que celui qui est communément nécessaire

lorsque l'on pratique de larges incisions.

Plusieurs auteurs ont parlé de l'ouverture des abcès par l'introduction du séton; l'on a même fréquemment fait usage de ce moyen dans des cas où il y avoit un amas médiocre de matière. Néanmoins, je crois que cette méthode n'a jamais été si générale qu'elle l'est depuis vingt ans, tant dans l'hôpital que chez les particuliers. On en est particuliérement redevable à M. James Rae, chirurgien d'Edimbourg; car on ne peut s'empêcher de convenir qu'il a le premier proposé l'usage général des sétons dans ces cas. Il a même inventé plusieurs instrumens, à l'aide desquels on peut facilement, introduire le féton dans prefque tous les abcès, quelque profondément qu'ils soient situés, & quelles que soient les parties sur lesquelles ils s'étendent, sans courir aucun risque de blesser les gros vaisseaux sanguins, les nerfs ou les tendons qui se trouvent dans le voisinage.

On conserve, dans l'hôpital d'Edimbourg, plusieurs instrumens de ce genre, dont l'on peut faire choix suivant le volume des abcès. L'invention en est très-ingénieuse; &, comme je l'ai déjà observé, ils remplissent, on ne peut mieux, leur objet. Mais le directeur courbe que j'ai fait graver dans la figure, remplit également





bien l'indication que l'on a en vue, & paroît plus convenable en raison de son extrême simplicité. L'on s'en servira de la manière suivante.

On fait d'abord, avec la lancette, dans la partie supérieure de l'abcès, une ouverture suffisante pour recevoir le séton; l'on introduit ensuite le directeur, enfilé d'une mêche de coton. telle que celle dont on se sert pour les chandelles, ou de foie molle, d'un volume proportionné à la groffeur de la tumeur; l'on dirige inférieurement la pointe de l'instrument jusqu'à ce que l'on puisse la sentir à l'extérieur, exactement dans la partie la plus déclive de la tumeur. L'on fait alors, avec le bistouri, une incicision sur l'extrémité inférieure du directeur, que l'on fait tenir ferme par un aide; il faut que cette ouverture soit un peu plus grande que la première, pratiquée avec la lancette, fans quoi, l'orifice inférieur n'étant pas plus large que le supérieur, la matière pourroit transuder par la partie supérieure; ce qui est toujours incommode pour le malade; mais on évitera cet inconvénient, en faisant attention à cette circonstance. L'on retire ensuite le directeur par en bas avec le féton, jusqu'à ce qu'il en sorte deux ou trois pouces par l'orifice inférieur; & afin qu'il puisse couler facilement la première fois qu'on l'introduit, ainsi que dans les pansemens suivans, l'on enduit de quelque onguent émollient la quantité dont on doit se servir.

On peut changer le séton vingt-quatre heures ou environ après l'avoir introduit; &, pour cet esfet, on en tire en bas une longueur suffisante pour retrancher toute la partie qui se trouvoit rensermée dans l'abcès; ce qui se réitère ainsi

Da

tous les jours aussi long-temps que les circons-

tances paroiffent l'exiger.

On obtient, par ce moyen, un écoulement régulier & lent de la matière; les parois de l'abcès ont la liberté de se contracter graduellement; le frottement du féton sur leurs surfaces y excite une inflammation légère, qui contribue à les unir, & à produire entre elles une adhérence étroite, beaucoup plus promptement que par toute autre méthode. A mesure que l'écoulement se modère, on diminue par degrés la groffeur du féton; ce que l'on obtient facilement en ôtant un des fils du coton tous les deux ou trois jours. On le supprime enfin entiérement lorsqu'il ne sort guère plus de matière que pourroit en produire l'irritation seule du féton; &, en comprimant légérement les parties quelques jours après, par le moyen du bandage roulé, on peut, en général, s'attendre à une guérison affurée & durable.

En parlant de l'introduction du séton, j'ai recommandé expressément de la faire de haut en
bas, c'est-à-dire, en pratiquant une ouverture à
la partie supérieure de l'abcès, parce que quand
l'on fait la première ouverture sur la partie déclive de la tumeur, il en sort sur le champ une
grande quantité de matière; ce qui produit l'asfaissement des parois de la partie supérieure,
& rend le passage du directeur à travers toute
l'étendue de l'abcès beaucoup plus dissicile, que
quand on opère de la manière que je viens d'indiquer. Lorsqu'elle est convenablement exécutée,
le sond de la tumeur reste jusqu'au dernier moment aussi distendu que les autres parties, parce
qu'il s'échappe très-peu de matière par l'orisice

fupérieur. L'on en retire encore l'avantage de conserver propre & sèche la partie du séton qui reste pour les pansemens suivans; avantage qu'on ne peut obtenir lorsqu'on fait l'introduction d'une manière opposée.

Ces détails paroîtront peut-être trop minutieux & même superflus à quelques lecteurs; mais je pense qu'on ne peut jamais trop s'étendre, lorsqu'il s'agit d'exposer avec clarté, & de rendre

évidente une pratique utile.

Tout ce que je viens de dire sur l'usage des sétons, dans les cas d'abcès produits par des inflammations récentes, est également applicable aux tumeurs qui subsistent depuis fort long-temps, lorsqu'elles renferment une matière de nature purulente, ou qui n'a pas beaucoup plus de consistance que le pus. Toutes les tumeurs enquistées du genre des mélicéris, mais dont la matière est un peu sluide, se traitent avec autant de succès de cette manière que les abcès récens. Ainsi cette pratique n'est nullement bornée à un seul genre de tumeurs; il est même probable qu'on peut en faire usage dans d'autres espèces, pour lesquelles on ne l'a pas encore recommandée.

Cette méthode convient particuliérement dans toutes les suppurations des parties glanduleuses, où l'admission de l'air est suivie de conséquences plus fâcheuses que dans les autres parties. Ainsi, lorsque l'on juge convenable d'ouvrir les tumeurs scrophuleuses mollasses, on obtient communément une guérison beaucoup plus prompte & plus facile en se servant du séton, qu'en faisant une large incision. Les bubons vénériens parvenus à un point de maturité parsaite, se guérissent beaucoup plus promptement & avec moins

D 3

de désagrément par cette méthode, que par toute autre, lorique les tégumens ne sont pas fort amincis par une distension extrême long-temps continuée.

Les effets avantageux de cette pratique, dans tous les cas d'abcès, étant aussi sensibles, M. Rae en fit enfin usage, il y a plusieurs années, dans l'hôpital d'Edimbourg, pour l'hydrocèle, ou l'amas d'eau dans la tunique vaginale du testicule; & on l'a depuis souvent adoptée dans des cas semblables. Néanmoins, les effets que j'en ai vu fréquemment résulter dans cette maladie, m'obligent d'avouer que je suis très-incertain si l'on doit la préférer ou non à la simple incision. Je ne connois, à la vérité, aucun cas où l'opération, convenablement faite, ait manqué de produire une cure radicale; mais le frottement que produit sur le corps du testicule le féton que l'on y applique immédiatement dans cette opération, occasionne, en général, un degré très-confidérable d'inflammation; souvent même j'ai cru remarquer que cette inflammation étoit plus forte que celle qui résulte communément de l'incision. Mais de nouvelles expériences pourront décider une question aussi importante.

Telle étoit mon opinion en 1778, lorsque je publiai la première édition de ce livre. Depuis ce temps, je n'ai eu aucune raison de changer d'idée; je me suis seulement convaincu de plus en plus que le traitement de l'hydrocèle par le séton est beaucoup plus douloureux qu'aucune des autres méthodes curatives aujourd'hui adoptées; & ses effets ne sont pas plus certains que ceux de l'incision simple. En conséquence, quoiqu'il ne me soit pas encore possible de parler avec précision des avantages de cette opération, je suis maintenant persuadé que l'on doit, dans

tous les cas, préférer l'incision.

Lorsqu'on se décide à faire usage du féton dans de pareils cas, la méthode de l'introduire avec un directeur courbe d'un volume convenable, comme nous l'avons indiqué pour les abcès, me paroît plus simple, sans être peut-être, à d'autres égards, meilleure que celle qui a été recommandée depuis peu par M. Pott, qui se sert du trois-quart ordinaire. Il me paroît que cette manière d'opérer n'est ni aussi sûre, ni aussi aisée à exécuter; car il est arrivé à des chirurgiens habiles, qui existent encore, de percer la substance du testicule en se servant, dans le cas d'hydrocèle, de cet instrument, dont l'introduction est fort difficile, en raison de sa forme ronde. Si cependant l'on adopte l'usage du trois-quart, dans la vue d'obtenir une cure palliative ou radicale, on réussira beaucoup plus facilement en préférant au trois-quart ordinaire celui dont l'extrémité ressemble à celle d'une lancette, comme il est représenté dans la figure. J'ai fait faire, il y a quelques années, un large instrument de ce genre, pour la paracentèse de l'abdomen, qui, ayant réussi autant qu'on pouvoit l'espérer, a été fouvent mis en usage depuis, & est aujourd'hui très-généralement adopté (*).

^(*) M. Thomas Hay, chirurgien d'Edimbourg, a inventé, il y a quelques années, un directeur courbe, tel que celui que je recommande ici, qui a été depuis mis en usage pour l'introduction du séton dans le cas d'hydrocèle, & qui a très-bien réussi.

SECTION IV.

De la gangrène.

S. I. Remarques générales sur la gangrène.

A PRÈs avoir parlé suffisamment des terminaifons de l'inflammation par la résolution & la suppuration, la gangrène ou la mortification est l'objet dont nous devons maintenant nous oc-

cuper.

Nous avons déjà fait une énumération particulière des différens signes qui annoncent la gangrène; & il est inutile d'en faire ici une récapitulation complète. On peut seulement remarquer que la mortification parfaite, ou le dernier état de la gangrène, se reconnoît uniquement en ce que la partie malade devient totalement noire, toute douleur & toute sensation cessent, & il s'en exhale une fétidité confidérable; enfin, la mollesse ou la flaccidité s'y manifeste aussi en général, & se réunit à la dissolution totale des différentes parties dont l'organe est composé.

Je me suis contenté de dire que la flaccidité se manifeste, en général, parce que les différens fignes que j'ai rapportés plus haut, font ceux qui s'observent le plus fréquemment; mais il y a quelques exemples de ce qu'on appelle gangrène sèche, où le dernier état de mortification subsiste très-long-temps dans les parties affectées, sans qu'elles deviennent fort flasques, ou qu'elles

tombent en dissolution.

Néanmoins, cela n'arrive jamais à la suite de l'inflammation; on l'observe communément dans les endroits où la circulation du sang a été arrêtée par une compression quelconque, telles que les tumeurs, les ligatures, ou d'autres causes semblables, capables d'obstruer les artères principales qui s'y rendent. Lorsque le cours du sang est complétement arrêté, ces causes produisent toujours une gangrène très-lente: alors les parties ne reçoivent plus de nouveaux sluides: & comme il continue à se faire une évaporation considérable, il n'est pas possible qu'il y survienne un degré d'humidité aussi grand que dans les autres cas de gangrène. Ainsi, l'on a assez convenablement nommé cette espèce gangrène sèche.

Les auteurs rapportent encore d'autres variétés de cette maladie, telle que la gangrène blanche (*), dans laquelle les parties que l'on suppose mortifiées ne deviennent pas noires, mais conservent presque leur couleur naturelle, &c. L'on peut néanmoins douter que ces maladies puissent proprement se rapporter à la gangrène : l'on n'observe jamais de semblables variétés dans l'espèce de gangrène qui succède à l'inflammation, dont nous devons nous occuper dans cet ouvrage. Je crois, en conféquence, qu'il n'est pas nécessaire de faire ici des recherches ultérieures sur cet objet, d'autant plus que presque toute la méthode curative que nous allons indiquer, convient, à peu de chose près, aux différentes variétés de la maladie.

Aucune maladie inflammatoire ne se termine plus fréquemment par la gangrène, que celle qui

^(*) Quesnay, Traité de la Gangrene, p. 337.

porte le nom d'érysipèle. Le phlegmon, qui se trouve compliqué, même légérement, avec une affection érysipélateuse, ce qui arrive assez fréquemment, paroît toujours acquérir la même tendance, il suppure, comme je l'ai déjà remarqué, plus difficilement que le véritable phlegmon, & est plus sujet à passer à l'état de gangrène.

Il n'y a pas de moyen plus convenable & plus efficace pour prévenir la gangrène dans toute espèce d'inflammation, que de tenter d'en obtenir la résolution ou la suppuration. J'ai indiqué suffisamment plus haut les différens remèdes qui conviennent pour remplir ces deux indications. Mais, dans quelques cas, la maladie est déjà fort avancée, & la gangrène a commencé à se manifester, lorsque l'on a recours au Chirurgien; dans d'autres, l'inflammation est portée à un tel point, & ses progrès sont si rapides, que la gangrène survient malgré tous les remèdes qu'il est possible d'appliquer; quelquesois même cela arrive si promptement, qu'à peine a-t-on pu parfaitement distinguer l'état inflammatoire, que la gangrène commence à se manifester.

§. II. Observations sur les charbons, considérés comme une espèce de gangrène.

CE progrès rapide de la maladie s'observe, le plus fréquemment, dans les cas de charbons, où l'inflammation passe si promptement à la gangrène, qu'il est rare d'observer aucune tumeur sensible, lorsque les parties noircissent, & sont affectées d'une véritable gangrène, ce qui arrive souvent dans l'espace de vingt-quatre heures, à compter du premier moment de l'attaque.

Les progrès rapides que fait communément cette maladie, la rendent la plus terrible & peut-être même la plus dangereuse espèce d'instammation. Lorsqu'elle attaque quelques-uns des viscères internes, comme cela arrive quelquesois, il est probable qu'elle doit toujours être mortelle; car aucun remède connu ne peut arrêter sa marche vers le dernier état de mortification. Néanmoins, les charbons qui affectent les parties externes, sans s'étendre beaucoup, & qui ne sont situés sur aucun vaisseau sanguin, ni sur aucun ners considérable, se terminent fréquemment d'une manière moins fâcheuse, c'est-à-dire, par la perte des parties affectées.

Comme les charbons se manisestent communément sans aucune cause externe évidente, il est très-probable qu'ils sont dus, en général, à un état scorbutique ou putride des sluides; car, lorsque la putrescence domine dans le système, toute affection inflammatoire qui survient, passe alors beaucoup plus rapidement à l'état de gangrène, que l'inflammation ne le fait dans toute

autre circonstance.

Ce qui confirme particuliérement que la cause des charbons peut se rapporter à un état de putrescence du système, c'est qu'ils sont un symptome très-fréquent des maladies pestilentielles. On les observe, il est vrai, quelquesois en Ecosse, où l'on ne voit jamais la peste; mais il s'en faut de beaucoup que le véritable charbon soit une affection commune.

Dans ces cas, il est très-aisé de rendre raison de la gangrène, par la disposition aux maladies putrides qui existoit précédemment: mais de quelle manière est-elle produite par l'inslammation dans les autres circonstances où l'on ne peut admettre une pareille disposition? C'est ce qui va faire l'objet de nos recherches.

S. III. Des causes de la gangrène.

Nous avons tâché de prouver que l'action augmentée des vaisseaux d'une partie, étoit la cause immédiate ou prochaine de l'inflammation; je pense que la même cause suffira, dans beaucoup de cas, pour expliquer la manière dont sur-

vient la gangrène.

Un des effets évidens de l'action augmentée des vaisseaux qui s'observe dans toutes les inflammations, est l'introduction forcée d'une plus grande quantité des parties les plus denses du sang dans les petits vaisseaux capillaires qui ne font pas naturellement conformés de manière à leur livrer passage. Si cet effet n'est pas considérable, la circulation se rétablit fréquemment en peu de temps, sans aucune conséquence fâcheuse; lors même qu'il s'est fait un épanchement médiocre de la partie séreuse du sang dans le tissu cellulaire, souvent le fluide est absorbé de nouveau, & l'on obtient ainsi la guérison par la résolution. Mais si l'action des vaisseaux est augmentée à un tel point que cet épanchement devienne plus confidérable, la suppuration doit en être la suite la plus ordinaire.

De même lorsqu'une forte cause déterminante agit sur un sujet déjà disposé aux maladies inflammatoires; telle est, par exemple, une plaie avec déchirement chez un jeune homme fort & vigoureux, l'irritation violente qui s'ensuit augmente tellement l'action des vaisseaux, que les

parties rouges s'extravasent en même temps que le férum; d'où il réfulte un amas de fluide qui fermente très-facilement, en raison du degré considérable de chaleur que la maladie entretient : cette fermentation ne peut déterminer la suppuration, parce que la matière sur laquelle elle agit (*) n'en est pas susceptible de sa nature; & la partie rouge du fang étant particuliérement disposée à passer à la fermentation putride (**), il doit nécessairement en résulter la gangrène, que l'on peut ici considérer comme le dernier

terme de la putréfaction.

Dès que la gangrène s'est une fois formée de cette manière dans une partie, il n'est pas difficile de rendre raison de ses progrès. Les particules putrescentes de la tumeur, s'introduisant dans le tissu cellulaire des parties voisines faines, propagent de cette manière la contagion, & y déterminent très-promptement la même maladie. La gangrène s'étend ainsi jusqu'à ce qu'elle rencontre une partie, peut-être naturellement plus irritable que les autres, ou devenue telle par l'usage des différens remèdes que j'indiquerai. Le stimulus que les particules putrides produisent toujours, détermine facilement dans cette partie un certain degré d'inflammation nouvelle, qui

^(*) M. Gaber, en parlant de ses expériences sur la partie rouge du fang, dit qu'il n'en put jamais obtenir de véritable pus; & il ajoute même, " vero similius ergo sangui-» nem cæteris puris principiis admixtum, ipsum magis fæti-" dum & deterius reddere, &c. ". Loco citato, p. 87.

^(**) Car quelques substances animales, telles que l'urine, la bile, & la partie rouge du sang, se putrésient prompsement. Expériences de Pringle, Appendix, p. 6.

rend les parties plus fermes, plus compactes, & par conféquent moins perméables à la contagion putride; & la suppuration, qui est la suite nécessaire de l'inflammation, sépare, en général, complétement & très-promptement, la partie ma-

lade de celles qui font faines.

Enfin, c'est un fait généralement connu des praticiens, que la séparation des parties malades n'a jamais lieu qu'elle n'ait été précédée d'une semblable inflammation, dont la suppuration est la suite; & il me paroît au moins très-probable que la cause que j'ai donnée de ces symptomes est la véritable, d'après les différentes circons-

tances dont j'ai fait mention.

Je crois avoir rendu raison, d'une manière assez satisfaisante, des symptomes locaux de la gangrène. Quant à la soiblesse du pouls, qui survient toujours dans les gangrènes étendues, & qui est certainement le changement le plus remarquable qui s'opère en général dans le système, on doit la considérer comme une conséquence très-naturelle de cette soiblesse, qui paroît accompagner constamment & nécessairement l'état de putrescence des sluides, quelle qu'en soit la cause : circonstance dont nous avons particulièrement démontré la réalité par l'exemple des sièvres putrides & du scorbut, dont les principaux symptomes caractéristiques sont toujours la langueur du pouls & la soiblesse générale.

S. IV. Du pronostic de la gangrène.

Le pronostic de la gangrène doit toujours être au commencement fort douteux; car, dans les plus légères affections de ce genre, le système

63

est quelquesois tellement altéré par la contagion que lui communique l'absorption de la matière putride, que les malades périssent tout-àcoup, avant que l'on ait pu s'appercevoir d'au-

cun danger imminent.

Néanmoins, lorsque, à la suite d'une inslammation produite par une cause externe, la gangrène n'est ni fort prosonde, ni fort étendue, and ne paroît pas faire de progrès, le pronostic doit être beaucoup plus favorable que dans les cas où, provenant tout-à-coup par une cause interne, elle s'étend fort prosondément, & surtout paroît faire de nouveaux progrès: dans cette circonstance, le danger est toujours extrême.

Dans tous les cas de gangrène confidérable, occasionnée même par une cause externe, on ne peut pas regarder le malade comme à l'abri du danger, non-seulement tant que les parties mortifiées ne sont pas séparées, mais même tant qu'elles ne font pas entiérement détachées des parties saines. Le poison des miasmes putrides est d'une nature si pénétrante & tellement pernicieuse, que l'on a vu souvent des malades périr très-promptement, sans que l'on pût en soupçonner d'autre cause que ces miasmes, longtemps après que les progrès de la gangrène avoient cessé. Il est à présumer que, dans ces cas, les miasmes putrides produisent la mort, particuliérement par leur influence délétaire (1) fur le système nerveux. Dans les gangrènes qui subsistent long-temps, la masse générale des fluides peut

⁽¹⁾ Je me suis servi de ce terme, parce que je n'en connoissois pas de plus propre à exprimer l'action destructive des poisons.

64 DELAGANGRÈNE.

quelquefois être uniquement altérée par l'absorp. tion des vapeurs putrides; mais comme les malades affectés de la gangrène périssent fréquemment tout à coup, avant qu'aucune putridité ait paru s'étendre dans le système, l'on doit en conclure que cela est très-probablement dû à quelque affection des nerfs ou du fenforium commun, d'où ils tirent leur origine. De quelque manière que le foyer putride d'une partie gangrénée agisse, les exemples fréquens de son influence pernicieuse, confirment ce que nous avons avancé, & en particulier que quiconque est affecté d'une gangrène réelle, ne peut être regardé comme à l'abri du danger, tant que les parties malades ne sont pas totalement détachées de celles qui font faines.

S. V. Des remèdes nécessaires dans la gangrène.

Lorsque l'on n'a pas prescrit la saignée ou d'autres évacuations pendant l'état inflammatoire qui a précédé la gangrène, & que les symptomes généraux d'inflammation, particuliérement le pouls vif, plein ou dur, continuent à être violens, il est absolument nécessaire, sur-tout lorsque le malade est jeune & pléthorique, de vuider médiocrement les vaisseaux par une saignée générale, quand même la gangrène auroit déjà commencé à se manifester. La saignée, en diminuant la fièvre, & en modérant la chaleur universelle, est fréquemment un moyen sûr de prévenir les progrès de la maladie : on peut réellement regarder, sous ce point de vue, la saignée comme antiseptique; souvent même elle agit plus puissamment comme telle, dans ce cas particulier

de gangrène, que les différentes substances auxquelles on attribue généralement une vertu anti-

feptique.

Les doux laxatifs, l'usage abondant des liqueurs rafraîchissantes acidulées, deviennent nécessaires, pour les mêmes raisons que l'on recommande la saignée. Mais à mesure que la mortissication continue & sait des progrès, le malade est très-sujet à s'assoiblir, & le pouls devient languissant; il saut, en conséquence, être très-circonspect à l'égard de toutes les évacuations, & sur-tout de la saignée, & ne jamais les prescrire qu'autant qu'elles paroissent absolument nécessaires pour modérer les symptomes inflammatoires qui semblent être trop violens.

Il arrive encore très-fréquemment, quand l'inflammation a fait des progrès confidérables, que le malade est extrêmement affoibli par de fortes évacuations, ou uniquement par l'effet de la maladie; il faut alors suivre une méthode curative entiérement opposée à celle qui vient d'être indiquée, sur-tout si le pouls est foible, & que les autres symptomes de fièvre ne soient pas violens. L'indication principale, dans ces circonstances, est de prévenir l'excès de foiblesse, par l'usage convenable des cordiaux, & en particulier des toniques. Les mêmes moyens contribuent en outre à mettre le système en état de se débarrasser des parties mortifiées, ou de les détacher; car, comme nous l'avons déjà observé, c'est toujours par le secours de l'inflammation que s'opère la féparation des parties gangrénées de celles qui sont saines : notre principal objet doit être, en conséquence, d'aider la nature autant qu'il est possible, en déterminant,

par tous les moyens convenables, cette disposition particulière du système, que l'expérience nous a appris être la plus favorable pour produire l'inflammation, & qui consiste dans un état de pléthore des vaisseaux, en général, réuni à l'augmentation de ton de ces mêmes vaisseaux, comme nous avons tâché de le prouver en parlant des causes prédisposantes de l'inflammation.

On pourroit peut-être s'imaginer que cette indication est, jusqu'à un certain point, opposée à ce que nous venons de dire de l'utilité de la · faignée dans quelques cas de gangrène. Mais, en y réfléchissant, cette contradiction apparente disparoîtra. L'on sait qu'il n'y a aucune maladie où le remède le plus efficace ne puisse, prescrit à trop grande dose, souvent devenir aussi pernicieux, que celui qui feroit le plus contraire. Il en est de même de l'inflammation; portée à un certain degré, elle est souvent nécessaire pour la guérison de la gangrène; mais lorsqu'elle est trop forte, elle devient toujours extrêmement nuilible.

Il est nécessaire, pour remplir cette indication, de prescrire un régime nourrissant, avec une certaine quantité de bon vin (1) proportionnée aux forces du malade, & aux symptomes de la maladie.

Ce régime, & sur-tout l'usage convenable du vin, procure communément un avantage plus réel que toute la classe des cordiaux chauds,

⁽¹⁾ Les syncopes fréquentes, le pouls petit & précipité, sont les principaux symptomes qui exigent de recourir au vin : tant qu'il subsiste des signes d'inflammation, il est très nuisible, ainsi que le régime nourrissant.

stimulans. Néanmoins, lorsque le malade est fort affoibli & très-languissant, on peut en prescrire quelques-uns, tels que l'alkali volatil, & la confection cordiale (1), dont on réglera la dose suivant la fituation du malade.

De tous les médicamens recommandés jusqu'à présent contre la gangrène, il n'y en a certainement aucun aussi efficace que le quinquina; fouvent il arrête, d'une manière très-sensible & très-active, le cours de la maladie : comme tonique très-puissant, il est probable qu'il agit en fortifiant le système général, & qu'en le rendant ainsi plus susceptible de cette tendance inflammatoire, que nous avons prouvé être si nécessaire pour opérer la séparation des parties gangrénées, il le met en état de s'en débarrasser : peut-être agit-il aussi, dans quelques circonstances, comme antiseptique, uniquement en s'opposant à la putréfaction. Je pense néanmoins que ses effets sont, en général, plus considérables comme tonique, que comme antiseptique.

Quelle que soit la manière d'agir du quinquina, il n'y a pas d'espèce de gangrène où l'on puisse convenablement s'en passer, excepté dans le premier période de la maladie, où les symptomes inflammatoires sont encore violens; mais dès qu'ils sont suffisamment modérés, on peut toujours l'employer avec sûreté & avantage.

E 2

⁽¹⁾ Cette confection est une espèce d'électuaire, composé avec trois onces de conserve d'écorce d'orange, une once & demie de muscades confites, un gros de gingimbre confit, une demi-once de canelle en poudre, & suffisante quantité de syrop d'écorce d'orange, pour en tormer un électuaire. Voyez la nouvelle pharmacie d'Edimbourg.

Quant à la dose de ce médicament, on ne peut établir de règle plus convenable que d'en donner toujours autant & aussi fréquemment que l'estomac peut en supporter. Mais l'usage de ce remède est sujet à un grand inconvénient, que l'on rencontre dans presque tous les cas de gangrène; l'estomac en soutient rarement une suffisante quantité en substance. Je remarquerai cependant qu'il n'y a pas de meilleure manière de le donner, sur-tout dans cette maladie, où I'on ne doit jamais compter autant sur aucune des préparations les plus agréables du quinquina.

J'ai généralement observé que l'estomac ne le supportoit jamais mieux que quand il étoit uni avec quelques eaux spiritueuses, dont l'usage ne peut être blâmé dans les cas de gangrène, où cette écorce convient. J'ai vu réussir la formule suivante, qui n'est nullement désagréable, chez des malades dont l'estomac rejettoit toute autre

préparation.

Prenez eau alexitère simple, de canelle spiritueuse, aa unc. iij. aromatique, . . . unc. ij. écorce de quinquina réduite en poudre subtile, une demi-once; mêlez.

Le malade en prendra deux cuillerées toutes les demiheures, & l'on aura soin à chaque sois de bien remuer la phiole.

De cette manière, le malade prend un gros de quinquina par heure; ce qui, en général, produit, en moins de vingt-quatre heures, un changement confidérable dans la maladie. Il est essentiel que ce remède soit réduit en poudre fort fine, car souvent les malades en supportent de grandes quantités de cette manière, quoiqu'ils le rejettent, même donné à très-petites doses,

lorsqu'il est en poudre grossière.

On a beaucoup employé, depuis peu, une espèce de quinquina d'une couleur rouge plus foncée que celui qui est communément en usage. Je crois qu'il est bon de donner ici le résultat de mes expériences sur cette espèce. Je ne prétends porter aucun jugement sur ses effets dans les fièvres intermittentes, parce qu'on en voit très-rarement à Edimbourg, & dans ses environs; mais j'ai observé, dans les cas de gangrène, que, quand il s'agissoit de corriger l'écoulement séreux & fétide des ulcères putrides, cette espèce étoit fort inférieure au meilleur quinquina ordinaire de couleur brune ou de canelle. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'en citer ici un exemple remarquable. Un gentilhomme portoit, depuis plusieurs années, un ulcère fistuleux, dont l'écoulement devenoit toujours, deux ou trois fois le mois, séreux, putride, & très-âcre. L'action du quinquina ordinaire fut si sensible dans ce cas, qu'au bout de quelques doses la matière devenoit communément épaisse & beaucoup moins fétide. Ayant remarqué que le goût & les autres qualités fenfibles du quinquina rouge étoient plus forts que ceux de l'espèce ordinaire, j'en conçus d'abord une idée favorable, & j'en prescrivis, entre autres, à ce malade; mais il en fit usage, pendant plusieurs jours, à la même dose qu'il avoit coutume de prendre l'autre, sans en retirer aucun avantage : j'eus recours de nouveau au quinquina ordinaire; la matière, qui étoit séreuse & fétide, se convertit promptement en un pus d'une confistance convenable.

Convaincu qu'une seule expérience ne suffit pas pour se former une idée juste d'un médicament, je résolus de réitérer la même expérience dans d'autres circonstances semblables. Ce que j'ai fait trois fois depuis, & le résultat a toujours été le même; le quinquina rouge n'a jamais produit aucun changement fur la nature de l'écoulement; & l'effet de l'autre a toujours été uniformément le même. Mon malade même est tellement convaincu aujourd'hui de l'inefficacité du premier, qu'on ne peut le déterminer, qu'avec peine, à en prendre, quoique d'abord il en eût la plus grande idée, non-seulement d'après l'opinion que j'avois tâché de lui en donner, mais même d'après les grands éloges que d'autres lui en avoient faits.

Cet exemple est le plus remarquable de tous ceux où j'ai eu occasion de comparer les esfets des dissérentes espèces de quinquina; mais j'ai également vu le rouge ne pas réussir dans d'autres cas, où l'espèce ordinaire a été sensiblement utile: ainsi, sans pouvoir assurer que le quinquina rouge n'est jamais utile dans la gangrène, & dans les ulcères de la nature de celui que je viens de décrire, je suis néanmoins porté à le considérer, d'après le résultat des expériences que j'ai faites à son sujet, comme fort inférieur à l'autre. Mais il faudroit un plus grand nombre d'observations pour déterminer une question aussi importante.

L'on unit souvent, avec avantage, l'acide vitriolique au quinquina; & la meilleure manière de le prescrire est d'aciduler toutes les boissons

du malade avec l'élixir de vitriol.

Ce sont là presque les seuls remèdes internes sur lesquels on peut compter dans les cas de

71

gangrène. L'on en a cependant recommandé beaucoup d'autres; mais l'on peut obtenir, avec plus de certitude, les avantages que l'on en attend, en adoptant quelques-uns des médicamens dont je viens de parler, ou en les réunissant tous.

Quant aux applications externes, les auteurs indiquent un grand nombre de remèdes, & particuliérement ceux qui sont de la classe des antiseptiques; tels que toutes les gommes chaudes & les baumes, les eaux-de-vie, & même l'esprit de vin. Asin que ces remèdes puissent pénétrer plus sûrement jusqu'aux parties saines que l'on veut préserver de la putrésaction, on recommande généralement de faire de prosondes scarifications sur les parties malades, & de pénétrer

même jusqu'à celles qui sont saines.

Ces médicamens sont, à la vérité, utiles pour préserver de la corruption les substances animales mortes; mais il est très-douteux qu'ils agiffent toujours de la même manière sur les corps vivans. Il est même à craindre, en raison de l'irritation violente qu'ils occasionnent toujours lorsqu'on les applique sur la fibre vivante, qu'ils ne produisent un mauvais effet, dans des cas tels que celui dont il s'agit, où il ne faut, comme nous venons de le dire, qu'un degré très léger d'inflammation. Les incisions que l'on fait jusqu'aux parties faines, dans la vue de faciliter l'action de ces mêmes remèdes, peuvent encore être nuisibles, non seulement parce que l'on risque de blesser les vaisseaux sanguins, les ners & les tendons qui se trouvent dans les endroits où on les pratique; mais même parce que l'on permet aux fluides putréfiés de pénétrer jusqu'aux parties qui n'étoient pas affectées; car si les scarifications

ne sont pas suffisamment prosondes pour atteindre parfaitement jusqu'à ces parties, les applications antiseptiques ne peuvent remplir l'effet qu'on se propose. Il y a, en conséquence, long-temps que j'ai cru que l'on pourroit entiérement abandonner les scarifications (*), non-seulement pour les raisons que je viens d'exposer, mais parce que jamais je n'en ai retiré aucun avantage (1).

(*) L'expérience m'a convaincu de ce que je viens d'avancer contre l'usage des scarifications, ainsi que du peu de convenance & de l'inessicacité des applications stimulantes fort échaussantes dans les cas de mortification : néanmoins ce n'est pas sans méssance que je me suis déterminé d'abord à adopter cette opinion, qui alors étoit en grande partie nouvelle, au moins à Edimbourg. Mais je suis charmé de voir, dans un ouvrage récemment publié, que cette pratique est recommandée par un auteur dont l'autorité est d'un grand poids. Voyez les observations de chirurgie de Percival Pott.

L'on trouve dans le même ouvrage l'histoire d'une espèce de gangrène qui affecte les doigts des pieds, dans laquelle le quinquina n'est que peu ou point esficace, mais où l'opium, donné à grande dose & fréquemment réitéré,

est un remède très-puissant.

(1) Plusieurs auteurs célèbres, frappés des effets sunestes des scarifications dans les cas de gangrène, se sont
élevés avec sorce contre leur usage. Il est étonnant que
l'on voie encore un grand nombre de Chirurgiens renommés suivre aveuglément une pratique pernicieuse, adoptée
dans des siècles d'ignorance & de barbarie; car l'expérience démontre que les incisions ne conviennent que
dans les inflammations produites par étranglement, ou
dans celles qui, affectant des parties aponévrotiques profondément situées, ne se manifestent par aucune tumeur
externe qui annonce la gangrène. Mais lorsque la gangrène est l'effet de la putridité ou de la diminution de
l'énergie du sensorium commun, les scarifications accélèrent, avec une promptitude étonnante, la dissolution
putride, tant par l'irritation considérable qu'elles ocea-

L'on appliquoit autrefois très-communément la thériaque dans tous les cas de gangrène:

sionnent, qu'en donnant accès à l'air. A mesure que cette espèce de gangrène fait des progrès, l'inflammation augmente dans les parties environnantes, qui deviennent d'un rouge très-fonce, & font fort tendues : ce n'est qu'en modérant cette inflammation que l'on peut espérer d'obtenir une suppuration louable, capable de séparer les parties mortifiées. Les scarifications, loin de produire cet effet, donnent fréquemment lieu à des hémorrhagies que l'on ne peut arrêter. C'est en vain que l'on prétend par cette méthode faciliter la fortie des matières viciées, ou faire pénétrer les antiseptiques. Les progrès de la gangrène & de la putréfaction dépendent de l'état général du système; on ne peut en diminuer l'activité que par un régime convenable, & les remèdes internes : les escharotiques & les stimulans de toute espèce que l'on applique à l'extérieur, s'opposent à une bonne suppuration, en augmentant l'inflammation qui environne les parties gangrénées, & accélèrent même les progrès de la mortification, plutôt qu'ils ne les modèrent. Il faut donc absolument bannir tous les spiritueux du traitement des plaies, lorsque l'on craint la gangrène, ou qu'elle s'est déjà manifestée. L'onguent même de flyrax, que les Chirurgiens françois regardent comme un spécifique dans ces cas, ne peut jamais être utile, & nuit presque toujours en raison des substances réfineuses stimulantes qu'il contient; & l'on devroit, à l'exemple des autres nations de l'Europe, le bannir entiérement de la pratique de chirurgie.

En résléchissant attentivement sur les essets des médicamens externes qui ont été recommandés dans ces circonstances fâcheuses, l'on ne peut disconvenir qu'il est en général plus avantageux de rappeller la pratique simple adoptée dans les siècles les plus reculés, qui consistoit dans l'eau tiède, & les cataplasmes émolliens. C'est ainsi, suivant ce que dit le prince des poëtes, que Eurypyle, blessé au siège de Troye, demandoit à être traité:

Νίζ' υδατι λιαρφ έπὶ δ' ήπια φάρμακα πάσσε, Έσθά.

74 DE LA GANGRÈNE.

quelques praticiens en font encore usage; mais je l'ai vu employer plusieurs fois sans pouvoir dire qu'elle ait jamais produit aucun avantage sensible.

Les avantages que l'on retire communément des nombreuses applications antiseptiques recommandées dans la gangrène, peuvent s'obtenir avec plus de facilité, & généralement même avec plus de certitude, des embrocations légérement stimulantes, qui, en excitant une légère irritation sur la surface de la partie malade, produisent, au moins communément, un degré d'inflammation tel qu'on doit le desirer, sur-tout en aidant leur action par l'usage du quinquina donné à grande dose, comme nous l'avons indiqué plus

Cette pratique fut celle de tous les médecins célèbres de l'antiquité, & en particulier d'Hippocrate, qui, en deux mots, nous a tracé le véritable traitement des plaies, qui consiste, suivant ce grand homme, à modérer l'inflammation, favoriser la suppuration & la cicatrice, s'abstenir de vin, & ne permettre que très-peu d'alimens : Ἰνσθαι δε τὰ ελκεα ἀφλέγμαν τα χρη ποιέειν, καὶ ἀνακαταίρε ειν, διδόναι δεθδωρ εἰς πόσιν, δινον δε μη, σιτιά παθρα,

πολλά δέ μή. De morbis mulier. lib. I.

Benevoli, célèbre chirurgien italien, a adopté cette pratique, & dit n'avoir trouvé aucun remède plus efficace que l'eau tiède, fans mêlange d'aucune autre substance, pour diminuer la tension excessive des parties gangrénées, & arrêter les progrès de la putridité. Il se contentoit de laver fréquemment les plaies avec de l'eau tiède, & de les couvrir de plumaceaux & de compresses qui en étoient imbibées: il ne vouloit pas même se servir de somentations émollientes, parce qu'il avoit observé que tout ce qui altéroit la pureté de l'eau en diminuoit la vertu. Voyez l'ouvrage de cet auteur, intitulé: Dissertationi sovra l'origine dell' Ernia intestinale, & le tome II des Œuvres de Bertrandi, pages 172 & 173. Turin, 1786.

haut. J'ai souvent vu une légère dissolution de sel ammoniac dans le vinaigre & l'eau, employée dans cette vue, très-bien réussir; un gros de ce sel sur deux onces de vinaigre & six onces d'eau, forme un mêlange sussifiamment actif pour remplir toutes les indications de ce genre. On peut augmenter ou diminuer le degré de stimulus, suivant les circonstances, en ajoutant une plus ou

moins grande quantité de fel.

Les incisions ne conviennent pas, en général, dans la gangrène, pour les raisons que nous venons d'exposer. Néanmoins, lorsqu'elle s'étend très-prosondément, il est utile de scarisser les parties malades, & d'en enlever une portion : c'est peut-être le moyen de diminuer considérablement le poids de la matière putride morte, & de modérer en conséquence, non-seulement la fétidité, qui, dans ces cas, est toujours considérable; mais même de donner aux parties saines plus de facilité pour se débarrasser de ce qui reste de gangréné. Néanmoins, lorsque l'on a recours aux scarisscations dans cette vue, il faut toujours prendre garde qu'elles ne pénètrent jusqu'aux parties saines.

Lorsque, par les moyens que nous avons recommandés, ou par les effets des efforts naturels du système, il commence à s'établir une lègère inflammation entre les parties malades & celles qui sont saines, l'on doit, en général, attendre, avec assez de certitude, que la séparation totale aura lieu dans le temps convenable; & toutes les sois que la suppuration parfaite a commencé à se manifester convenablement, on ne peut guère douter que les parties mortissées se sépareront avec beaucoup de promptitude & de facilité. Lorsque la suppuration est bien établie, il faut considérer l'ulcère comme un simple ulcère purulent, & le traiter, en général, de la même manière que tous ceux de ce genre, par des pansemens très-simples & très-légers : l'on s'occupera en même temps de soutenir les forces par un régime suffisamment nourrissant, & par l'usage du quinquina & du vin, que l'on donnera en aussi grande quantité qu'il paroîtra être néces-

faire (1).

Les ulcères qui subsistent après les affections gangréneuses peu étendues, se guérissent, en général, de la manière que je viens d'indiquer; néanmoins, lorsque la gangrène attaque les extrémités, & pénètre jusqu'aux os, elle détruit quelquefois toutes les parties molles environnantes, ce qui rend l'amputation du membre absolument nécessaire. Mais il ne faut jamais y recourir que quand il s'est fait une séparation entière & parfaite des parties gangrénées; de manière que l'on doit regarder comme une maxime reçue dans tous les cas de gangrène, de ne jamais faire l'amputation du membre avant que la maladie ne foit entiérement arrêtée, ou même qu'il ne se soit fait une féparation complète des parties mortifiées de celles qui sont saines; car, quoique les parties immédiatement contigues à celles qui font évidemment malades, paroissent saines à l'extérieur, on ne peut avoir aucune certitude que celles qui sont directement au-dessous, resteront telles jusqu'à ce que la séparation ait lieu : ainfi, tant

⁽¹⁾ Quoique M. Bell insiste souvent sur l'usage du vin, il ne faut le permettre qu'avec beaucoup de circonspection, & le tremper de beaucoup d'eau.

que cette dernière n'est pas évidemment accomplie, nous ne pouvons jamais être assurés que la maladie ne reviendra pas, peut-être sur le

moignon même qui reste.

Néanmoins, dès que la féparation des parties mortifiées commence à se faire, il n'y a pas de temps à perdre pour l'opération; car tant qu'il reste quelque partie corrompue en contact avec celles qui sont saines, l'économie doit toujours beaucoup souffrir de l'absorption des particules putrides, qui a certainement lieu pendant tout ce temps.



A ito tus idus incivial us ll'up.

SECONDE PARTIE.

De la Théorie & du Traitement des Ulcères.

SECTION PREMIÈRE.

Observations sur les ulcères en général.

Les auteurs ont donné des définitions trèsdifférentes de l'ulcère. Néanmoins, il femble que l'on doit, en général, entendre par ce terme, une solution de continuité dans une partie molle du corps, d'où il fort du pus, de la fanie, ou quelque autre matière viciée, soit que la maladie tire son origine d'une cause interne ou externe.

Plusieurs auteurs ont borné ce terme aux écoulemens produits par quelque désordre interne: en quoi ils se sont certainement trompés; car la plus simple plaie, entiérement indépendante de toute autre maladie, doit, à mesure qu'elle approche de la guérison, se terminer toujours par

un ulcère, si la résolution n'a pas lieu.

Pour nous conformer à l'usage, nous avons, dans notre définition, borné le siège des ulcères aux parties molles; néanmoins, il est certain qu'il en furvient aussi aux os. Ainsi, toute espèce

de carie, accompagnée de perte de substance, peut convenablement s'appeller ulcère; car elle en a réellement les apparences, & produit les mêmes effets.

Pour éviter néanmoins la confusion à laquelle donnent communément lieu les nouvelles diffinctions qui ne sont pas absolument nécessaires, je me propose de considérer la carie comme un symptome accidentel des ulcères, & d'en parler sous la dénomination générale d'ulcères accom-

pagnés de carie.

On distingue communément les ulcères par différens noms, pris des circonstances particulières qui les accompagnent. L'on a, en conféquence, indiqué différentes méthodes curatives propres à chaque espèce. Ces dénominations seroient utiles, & mériteroient d'être conservées, si elles étoient fondées sur des caractères suffisamment distinctifs, qui pussent réellement influer sur la théorie ou le traitement des maladies; mais comme il est évident que la plupart ont été admises d'après des circonstances peu communes, ou purement accidentelles, & qu'elles n'offrent, en conféquence, aucune différence réelle, il n'y a aucun avantage à admettre ces dénominations; il est même à présumer qu'elles peuvent être souvent nuisibles, en faisant adopter une pratique fort compliquée, dans des cas où un traitement beaucoup plus simple pourroit suffire pour remplir l'indication qui se présente.

Les différentes circonstances qui ont déterminé les diverses dénominations des ulcères, sont :

1°. Les apparences générales qu'offrent les folides des parties affectées, tels que les ulcères calleux, fongeux, fistuleux, &c.

2°. La nature de la matière que produit l'ulcère, lui a fait donner les épithètes de ichoreux, de fordide, & de purulent, suivant qu'il en sort une matière ichoreuse, tenue, ou une plus visqueuse épaisse, appellée matière sordide & purulente.

3°. Leur durée, tels que les ulcères récens &

habituels.

4°. Les symptomes qui les accompagnent, qui sont modérés ou violens, d'où viennent les dénominations d'ulcères bénins ou malins; &,

5°. On les a nommé vénériens, scorbutiques ou scrophuleux, lorsque l'on a cru qu'ils dépendoient de la maladie vénérienne, du scorbut, ou

des écrouelles.

Il peut être utile pour les Médecins de connoître ces termes & d'autres qui ont été adoptés, afin de mieux faisir les idées des auteurs, & de pouvoir s'exposer mutuellement les apparences des maladies. Néanmoins, il est évident qu'un grand nombre de distinctions que l'on trouve dans les livres, sont prises de circonstances trop triviales pour avoir aucune influence réelle sur les maladies; elles ne peuvent, par conséquent, qu'embarrasser & arrêter ceux qui commencent à s'occuper de cette branche de la médecine.

S. I. De la manière de classer les ulcères.

L'ORDRE suivant me paroît être extrêmement simple & naturel, & renfermer toutes les espèces possibles d'ulcères; je pense même, qu'en y fai-sant une attention convenable, il en rendra la méthode curative plus essicace & plus certaine qu'elle ne l'est généralement.

On peut, en adoptant cette division, établir deux

deux classes générales d'ulcères. Dans la première, nous comprendrons tous ceux qui sont purement locaux, & qui ne dépendent d'aucune maladie du système.

La seconde classe renfermera tous les ulcères qui sont l'esset de quelque désordre de la cons-

titution, ou qui s'y trouvent réunis.

L'importance de cette distinction est évidente par la différence immense que l'on doit nécessairement mettre entre le traitement des ulcères qui ne sont que des affections topiques, & celui de ceux qui dépendent de quelque maladie du système. C'est souvent faute de faire une attention convenable à cette différence, que le traitement des ulcères devient communément si long & si incertain; car, en se hâtant trop de former le diagnostic, & en traitant un ulcère, qui n'est qu'une affection purement locale, avec des remèdes indiqués pour quelque maladie du fystême général, on fait subir à un grand nombre de malades un traitement fort inutile, qui peut même produire un tort irréparable à leur conftitution.

L'on tombe fréquemment dans une erreur contraire, quelquesois suivie de conséquences sort désagréables, particulièrement lorsque l'on traite comme de simples affections locales des ulcères qui sont certainement dus à quelque désordre général de la constitution : c'est en vain que l'on espère alors obtenir la guérison uniquement par des remèdes locaux, si l'on ne s'occupe en même temps de la maladie primitive. Il arrive aussi quelquesois qu'en traitant un ulcère comme une maladie de la constitution, l'on se trompe sur sa nature : ce qui nécessairement donne lieu d'appliquer

mal-à-propos les remèdes; d'où il résulte que la guérison est non-seulement fort retardée, mais même que la constitution en souffre souvent très-

essentiellement à d'autres égards.

Ainsi, l'on prend assez fréquemment un ulcère qui dépend d'une affection scorbutique, pour une affection lépreuse ou même vénérienne, & on le traite en conséquence. Il n'est pas douteux qu'une erreur de ce genre conduit à une méthode curative dont les suites sont fréquemment fâcheuses.

L'unique cause de pareilles erreurs dans la pratique, est le défaut d'un nombre suffisant de symptomes propres à faire connoître les différentes espèces d'ulcères. Je tâcherai d'y remédier dans les fections suivantes, en faifant, avec autant de clarté & de briéveté qu'il me sera possible, l'énumération des différens symptomes caractéristiques de chaque espèce. Les variétés dont nous avons parlé renferment toutes les distinctions effentielles; mais comme elles ne font pas, à beaucoup près, aussi nombreuses que celles dont les auteurs font communément l'énumération, les moyens que nous avons proposés pour les distinguer ferviront probablement à caractérifer les ulcères d'une manière plus précife qu'on ne l'a fait en général jusqu'ici.

S. II. Des causes des ulcères en général.

LES causes qui peuvent, dans différentes circonstances, donner lieu aux ulcères, sont trèsvariées; mais en les examinant de près, il paroît qu'on peut les rapporter à quelques-unes des classes fuivantes.

fonnelles ou déterminantes; telles sont les plaies en général, les coups qui se terminent par la suppuration, les brûlures, & l'inflammation, quelle que soit sa cause, lorsqu'elle se termine

par la gangrène ou la suppuration.

2. A celles que l'on peut convenablement nommer prédifposantes; telles que tous les désordres du système en général, qui sont accompagnés de déterminations vers quelques parties, ou d'affections particulières de ces mêmes parties; comme il arrive dans les sièvres de toutes espèces qui se terminent par ce qu'on appelle abcès critique, de même que dans la maladie vénérienne, les écrouelles & le scorbut.

3. Les ulcères peuvent être l'effet des deux causes précédentes réunies. Ainsi, une écorchure, ou une excoriation légère, qui se guérit facilement chez une personne d'une bonne constitution, produit fréquemment un ulcère très-désagréable & très-difficile à guérir, lorsqu'il existe quelques-uns des vices (1) dont nous venons de faire mention.

S. III. Du pronostic des ulcères en général.

La nature & les effets des causes capables de produire les ulcères étant aussi variés, il est évident que le pronostic ne doit pas moins varier dans toutes les maladies de ce genre.

⁽¹⁾ La diathèse inflammatoire seule suffit pour aggraver des excoriations légères chez les personnes pléthoriques, sans qu'il existe aucun vice particulier, sur-tout si l'on y applique des substances irritantes, comme cela se fait communément.

Il doit dépendre, 1°. de la nature des causes déterminantes qui ont donné lieu à la maladie;

2°. De la fituation des ulcères; &,

3°. De l'âge & de la constitution du malade. Quant au premier de ces chess, il est évident que la cause occasionnelle doit insluer beaucoup sur la nature du mal. Ainsi, un ulcère qui succède à une plaie simple, faite par un instrument tranchant propre, sera toujours, tout égal d'ailleurs, plus aisée à guérir, qu'un ulcère qui est la suite d'une sorte contusion, ou d'une plaie faite avec un instrument mal-propre qui n'est pas tranchant.

Les plaies étroites, faites avec des instrumens pointus, sont aussi beaucoup plus difficiles à guérir que celles qui ont de larges ouvertures;

ce qui est dû à deux causes différentes.

qui, dans les plaies faites avec des instrumens pointus, est très-sujette à s'insinuer entre les tégumens communs & les muscles, & même entre les interstices des différens muscles; ce qui donne fréquemment lieu à des fistules très-difficiles à

guérir.

2°. La douleur & l'inflammation sont toujours beaucoup plus fâcheuses dans les plaies produites par des instrumens pointus, que dans celles dont les parties ont été complétement divisées dans une certaine étendue; car l'expérience prouve que l'irritation, produite par une division partielle d'un nerf ou d'un tendon, est toujours beaucoup plus considérable que celle qui survient dans des parties qui ont été entiérement coupées. De-là l'usage d'agrandir toutes les plaies de cette nature; souvent ce moyen dissipe plus

efficacement la douleur & les symptomes inflammatoires, que tous les remèdes, tant internes qu'externes, que l'on recommande généralement en pareils cas.

Secondement, l'on a observé que la situation des ulcères influoit beaucoup sur leur guérison; & l'on peut remarquer que cela a lieu à deux

égards.

1°. Relativement à la nature & à l'organisation des parties sur lesquelles se trouvent les ul-

cères; &,

2°. Relativement à leur situation sur le tronc, ou bien sur les extrémités supérieures ou inférieures.

Ainsi, l'on a remarqué depuis long-temps, & l'expérience l'a consirmé depuis, que les ulcères des parties molles charnues se guérissent beaucoup plus facilement que ceux où les tendons, les aponévroses des muscles, les glandes, le périoste ou les os sont affectés.

La douleur que produisent les ulcères des parties musculaires molles est moins violente, l'écoulement est, en général, de meilleure qualité, & la guérison est communément plus prompte, que quand quelques autres parties sont le siège de la maladie. D'une autre part, lorsque les ulcères affectent le tissu cellulaire, les tendons, le périoste ou les os, la guérison en est toujours beaucoup plus facile, lorsqu'ils se trouvent sur le tronc, que quand ils sont sur quelqu'une des extrémités; & il n'y a aucun praticien qui n'ait remarqué que les jambes & les pieds étoient la situation la plus sâcheuse pour les ulcères de toute espèce.

La situation basse de ces dernières parties paroît

être la principale cause de cette différence; car il faut que les fluides y circulent, dans une direction entiérement contraire à leur propre poids, à une telle distance du cœur, que l'influence de cet organe ne peut être fort considérable. Toutes les fois que quelques unes de ces parties perdent leur ton, ou que, par un accident quelconque, leur organisation est dérangée, il est très-ordinaire d'y voir survenir des gonslemens, sur-tout de nature séreuse. Lorsque ces gonflemens ont lieu dans le voisinage des ulcères, ils y occasionnent une affluence extraordinaire de matière; d'où il réfulte que la qualité de l'écoulement en est enfin également altérée; & en conséquence la guérison se prolonge, jusqu'à ce que les parties aient recouvré leur ton naturel par le repos & un régime convenable.

C'est particulièrement en raison de cette circonstance que le repos & la situation horizontale de la partie malade contribuent, en grande partie, à la guérison des ulcères des jambes. Un des grands avantages que produisent les bas lacés dans ces cas, dépend aussi de ce qu'ils tendent à prévenir ces espèces de gonslemens. Mais je m'occuperai plus particuliérement de cet

objet dans la suite de cet ouvrage.

La situation des ulcères doit encore beaucoup influer sur leur pronostic, relativement à leur voisinage des gros vaisseaux sanguins & des nerss considérables; car il est à craindre que ces derniers n'en soient à la sin affectés; il en est de même lorsque les ulcères sont situés sur quelques unes des grandes articulations, ou dans leur proximité: il est aussi quelquesois à craindre, en raison de la situation des ulcères, que la

matière ne pénètre dans la cavité de la poitrine ou de l'abdomen.

J'ai observé, en troisième lieu, que l'âge & la constitution du malade influoient aussi beaucoup

sur le pronostic des ulcères.

Ainsi, chez les jeunes gens qui jouissent d'une bonne santé, toutes les secrétions sont communément mieux proportionnées, tant par leur quantité que par leur qualité, que chez les veillards & les cacochymes; car il est rare que, chez ces derniers, les organes secrétoires soient en état d'exécuter convenablement leurs sonctions. Les dissérens écoulemens des ulcères doivent être presque entiérement considérés comme des secrétions de la masse générale des fluides; leur bonne ou mauvaise qualité doit par conséquent tellement dépendre de l'état sain des solides, qu'il n'est pas surprenant que la santé générale du malade y inslue autant que je viens de le dire.

La cure des ulcères dépend d'un si grand nombre de circonstances, qu'il est évident qu'en ne peut sormer de pronostic juste qu'en faisant une attention convenable à toutes leurs variétés.

S. IV. On peut tenter, sans danger, la guérison de tout ulcère, en usant de quelques précautions.

La première question qui se présente; relativement au traitement des ulcères, est de déterminer si l'on peut tenter de les guérir ou non. L'on convient généralement que l'on doit entreprendre la guérison de tout ulcère récent; mais l'on a toujours pensé qu'il étoit dangereux de supprimer ceux qui subsistent depuis longtemps, ou qui paroissent contribuer à guérir ou à prévenir quelque maladie, à laquelle la conttitution étoit sujette avant. C'est pourquoi presque tous ceux qui ont traité cet objet se sont vivement élevés contre cette pratique, qu'ils regardent comme téméraire & même dangereuse.

Il n'est pas douteux qu'il seroit très-imprudent de guérir tout-à-coup des ulcères dont l'éccu-lement est abondant, & qui subsistent depuis sort long-temps: le système pourroit alors beaucoup soussirir de la suppression subite d'une évacuation considérable de fluide, dont il étoit accoutumé de se débarrasser depuis long-temps par ce moyen. L'on a vu des ulcères de ce genre, desséchés tout-à-coup naturellement, ou par l'usage imprudent des applications astringentes, être suivis de la mort.

Néanmoins, il n'y a personne, excepté les vieillards décrépits, ou ceux qui restent dans l'inaction, qui veuille supporter l'incommodité qui résulte d'un ulcère de mauvais genre, dont la situation est désagréable, & qui doit probablement durer toute la vie. C'est pourquoi il seroit important de découvrir un moyen de guérir sans

danger les maladies de ce genre.

Je pense que l'on peut, avec un peu de précaution, tenter la guérison de toute espèce d'ulcère. L'unique précaution nécessaire, avant d'employer les moyens convenables pour parvenir à ce but, est de commencer par établir quelque autre écoulement par le moyen d'un cautère ou d'un séton : le premier est très-aisé à diriger; car l'on peut produire à volonté un écoulement plus ou moins considérable de matière, en augmentant ou diminuant le volume & la grosseur des pois dont l'on fait usage.

S. V. Des effets des cautères dans le traitement des ulcères.

LE cautère étant ainsi établi, dès que l'éconlement commence à se faire convenablement, & que sa quantité égale presque celle de l'ulcère, on peut tenter, sans aucun danger, de guérir le dernier; & si l'ulcère n'a pas subsisté sort longtemps, on peut diminuer, par degré, la largeur du cautère, & le réduire à ne contenir qu'un seul pois; d'où il résultera un écoulement habituel très-peu incommode.

Lorsque, au contraire, l'ulcère est fort ancien, & qu'il paroît sur-tout avoir contribué à prévenir quelque autre maladie dangereuse, il n'est pas douteux qu'il faut conserver toute la vie le cautère, sans en diminuer la largeur; ce qui n'est pas un grand inconvénient, au moins en comparaison des incommodités qui résultent d'un

ulcère confidérable.

Le raisonnement seul suffit, à ce que je crois, pour persuader que cette pratique est au moins exempte de danger; car il est probable que, quelque ancien que soit un ulcère, sa suppression ne pourra produire aucun mal, si l'on établit un cautère qui rende une égale quantité de matière, & qu'on le laisse substitute, d'après la guérison du premier. Je puis même ajouter, d'après la grande expérience que j'ai dans cette partie de la chirurgie, que rien n'est communément plus essicace pour la guérison des anciens ulcères, que les cautères; & je n'en ai jamais vu résulter aucun accident considérable.

L'on a fait les objections suivantes contre la

pratique que je recommande ici.

1°. Un égout artificiel, que l'on doit garder toute la vie, est presque aussi embarrassant & aussi désagréable, à cause des précautions qu'il exige, qu'un ulcère naturel; &,

2°. La nature étant depuis long-temps accoutumée à l'écoulement particulier de la matière morbifique que fournissoit l'ulcère, il ne faut pas, en tentant d'innover, courir le risque de troubler ses opérations déterminées & habituelles.

Il est fort aisé de résuter la première de ces objections, & je l'ai même déjà sait en partie. On ne peut guère admettre qu'un simple cautère, situé dans l'endroit que l'on juge le plus convenable, soit aussi désagréable qu'un ulcère considérable, qui d'ailleurs peut être situé dans un endroit très-incommode. L'expérience journalière offre une preuve évidente de ce que j'avance; car il y a peu de maladie plus disgracieuse que les grands ulcères, sur-tout lorsque la matière qu'ils rendent est tellement limpide & âcre, qu'elle irrite les parties voisines, comme il arrive fréquemment.

S. VI. Les effets des ulcères sur la constitution, dépendent davantage de la quantité que de la qualité de l'écoulement.

L'on oppose, en second lieu, comme je viens de le dire, contre la pratique de guérir les anciens ulcères, le danger que l'on suppose résulter, pour la constitution, de la rétention d'une matière morbifique, d'un genre particulier, qui avoit coutume de s'évacuer par ce moyen.

Ceux qui font cette objection prétendent d'ailleurs que la matière que rend le cautère peut bien égaler en quantité celle de l'ulcère, mais que sa qualité est différente, & par conséquent beaucoup moins salutaire.

L'on ne peut nier qu'il y a généralement une très-grande différence entre la matière que rend un cautère, & celle d'un ulcère; dans le dernier cas, elle est fréquemment aqueuse, piquante & âcre; celle des cautères consiste, au contraire, communément en un pus doux & louable.

Le raisonnement que je viens de rapporter paroît, au premier abord, très-concluant; il est même probable qu'il a particuliérement déterminé plusieurs Chirurgiens à rejetter la pratique dont il s'agit. Néanmoins, je pense qu'en l'examinant attentivement, on ne le trouvera pas fort solide; il est même on ne peut plus évident, pour peu qu'on y résléchisse, que les ulcères sont plus utiles à la constitution ou autrement, par la quantité que par la qualité de matière qu'ils rendent.

Ainsi, l'on a observé qu'un cautère même qui n'a jamais rendu qu'un pus très-doux & très-simple, est aussi dangereux à supprimer, quand il a subsisté long-temps, qu'un ulcère dont la matière a toujours été extrêmement âcre. Ce qui ne pourroit avoir lieu si l'opinion commune étoit bien sondée, sur-tout si les essets pernicieux qui suivent l'exsiccation des anciens ulcères étoient uniquement dus à la répercussion de la matière nuisible, qui avoit coutume de s'évacuer par leur moyen.

On ne trouvera pas surprenant que la quantité seule de matière qui s'évacue alors, puisse, indépendamment de toute autre circonstance,

influer beaucoup sur le système, en résléchissant sur la quantité étonnante de fluide nécessaire pour fournir de pus un cautère même médiocre; car, indépendamment de la matière que l'on apperçoit & que l'on enlève à chaque pansement, il se fait constamment, & en tout temps, une exhalation & une absorption considérables des parties féreuses les plus limpides; circonstance qui seule suffit pour rendre raison de la foiblesse que produisent fréquemment des cautères dont

l'étendue paroît très-médiocre (*).

Cette objection auroit sans doute beaucoup de force, si nous étions certains qu'il existat précédemment dans la masse du sang des matières âcres & putrides, telles que celles que rendent fréquemment les ulcères, & que ces derniers servissent uniquement d'égout à ces mêmes matières; mais il est probable, & je pourrois même dire certain, que l'ulcère seul forme ces matières, & qu'il n'en existoit aucune antérieurement dans le fang; ce qui doit nous déterminer à considérer cette objection comme de peu ou

d'aucune valeur.

Il est aisé de se convaincre que les diverses espèces de matières que rendent fréquemment les ulcères, n'ont jamais existé dans le sang. Aucune analyse de ce fluide n'a encore pu les y faire reconnoître; il n'est pas même possible

^(*) Pringle dit à ce sujet : « Une once de sérum, au-» tant que j'ai pu m'en affurer, que l'on laisse reposer » quelques jours, ne fournit pas plus de cette matière, » (c'est-à-dire de pus), que ce que pourroit produire dans » une journée un cautère ou un féton ». Voyez expérience LXV; Appendix du Traité des Maladies des Armées.

de concevoir comment des fluides si âcres & si dissérens du sang des personnes saines, pourroient circuler dans les vaisseaux délicats & irritables de l'économie humaine, sans produire des essets dangereux ou même mortels; car l'on sait que l'écoulement de certains ulcères, particulièrement de ceux que l'on nomme en général phagédéniques, est souvent âcre, au point d'excorier non-seulement les parties voisines, mais même de rendre quelques les pansemens dangereux pour le Chirurgien.

Dans quelques ophthalmies, l'écoulement que fournissent les yeux est si âcre, qu'il excorie les parties voisines; l'évacuation séreuse des vésicatoires, qui est communément bénigne, acquiert

aussi quelquesois beaucoup d'âcrimonie.

Dans quelques cas de scorbut, le sang même acquiert, il est vrai, fréquemment un degré confidérable de putrescence : mais ce n'est pas toujours dans les ulcères qui surviennent pendant le cours de cette maladie que l'on observe des humeurs aussi corrosives que celles dont nous parlons; car l'ulcère phagédénique des auteurs est une maladie très-différente du véritable ulcère putride décrit par Lind & les autres auteurs qui ont traité du scorbut.

En outre, quand on prouveroit réellement que ces différentes matières existent essectivement dans le sang, même complétement formées, comment seroit-il possible que ces sluides morbisques pussent spécialement s'évacuer par le moyen de ces ulcères, ou de toute autre voie, de manière qu'il ne restât dans la masse commune que les sluides doux & de nature bénigne? Quelque peu probable que paroisse cette hypothèse, ceux qui

Coutiennent l'opinion dont il s'agit, la regardent comme vraie (1).

(1) Tout ce que l'auteur vient de dire contre la théorie de ceux qui ne veulent pas que l'on entreprenne la guérifon des anciens ulcères, est on ne peut plus juste. Les craintes que l'on a dans ces circonstances me paroissent être le fruit de l'ignorance & des préjugés. Les anciens entreprenoient hardiment la guérison des ulcères téléphiens, chironiens & autres de ce genre, comme le prouvent les dénominations qu'ils leur ont données, prifes des noms de ceux qui s'étoient distingués par leurs talens pour guérir ces mêmes ulcères, sans qu'il en résultat aucune suite facheuse. Il est certain qu'ils dépendent rarement d'un vice particulier des fluides; & que quand même ils en dépendroient, leur guérison n'aggraveroit pas la maladie primitive. Ainfi, l'on guérit un ulcère scrophuleux sans aggraver les écrouelles; il en est de même de ceux qui sont vénériens ou scorbutiques. Je conviens néanmoins qu'il s'évacue habituellement, par le moyen des ulcères anciens, une quantité étonnante de lymphe coagulable, qui, refluant dans la masse du sang, produit un état de pléthore, dont les effets peuvent être quelquefois dangereux; mais on préviendra facilement ces effets par les saignées, les antiphlogistiques, le régime végétal, l'exercice & les exutoires perpétuels, dans les cas sur tout où le malade paroît être d'une conflitution pléthorique. Si la mort est quelquefois survenue peu de temps après la deffication spontanée d'anciens ulcères, elle n'étoit pas l'effet du reflux de la matière morbifique, comme on le croit vulgairement, mais d'un spasme général produit par d'autres causes, telles que les congestions de différens viscères; car en y faisant une attention scrupuleuse, l'on verra que toute partie qui est vivement affectée après la dessication d'un ancien ulcère, l'étoit légérement long-temps avant : ainfi nous voyons fouvent chez les phthifiques, que quand la maladie est portée au plus haut degré, les vésicatoires se dessèchent naturellement, & que tous les moyens que l'on emploie pour obtenir la suppuration sont infructueux, en raison de l'excès du spasme. L'on voit de même les ulcères anciens se desfécher dans le temps du frisson, qui est le prélude de la

L'insuffisance de cette théorie est évidente; ce qui doit nous déterminer à la rejetter, quoique nous ne puissions pas y substituer d'opinion plus satisfaisante; mais il paroît certain que les apparences & les altérations diverses qu'offre l'écoulement des ulcères, dépendent, en grande partie, de quelque affection particulière des solides & des organes secrétoires qui y sont intéresses; & je crois que l'on peut en conclure que toute autre hypothèse ne mérite pas notre attention.

Le siège général des ulcères est le tissu cellulaire. Il est aujourd'hui démontré qu'il s'épanche naturellement dans les cellules de cette membrane, de même que dans toutes les autres cavités du corps, un férum limpide, transparent, dont l'usage principal est d'entretenir l'humidité de ces mêmes cellules, & de favoriser l'action des muscles, auxquels ce tissu sert de lien. C'est particuliérement ce liquide, réuni à une plus grande quantité de la partie coagulable du fang, qui, à un degré convenable de chaleur, forme, comme nous l'avons remarqué ailleurs, cette matière que l'on appelle pus. Nous croyons, & l'expérience démontre que c'est ce sérum qui constitue l'écoulement naturel des ulcères dans l'état de fanté; & les variétés qu'offre cet écoulement, souvent dans le même ulcère, dans des temps différens, sont l'effet des changemens qui arrivent au férum.

sièvre. Bien plus, tout état de soiblesse ou de mal-aise suffit pour modérer ou supprimer l'écoulement des exutoires chez ceux qui en portent habituellement; & il n'en résulte d'accident fâcheux, que dans les cas où la soiblesse est portée à un degré considérable, par une cause interne quelconque.

Différentes circonstances influent fréquemment sur ces changemens, comme nous l'observerons par la suite; néanmoins, ils paroissent dépendre, en grande partie, de quelque affection particulière des vaisseaux qui servent à séparer ces sluides de la masse du sang; car l'application d'un topique sussit souvent pour changer entiérement l'apparence de la matière que rend l'ulcère; ce qui n'arriveroit jamais, si ce changement dépendoit d'une altération de la masse générale du sang.

L'on est fondé à croire que les causes déterminantes & autres des ulcères peuvent, en raison de leur nature, produire des essets très-dissérens sur les organes secrétoires soumis à leur action. Ainsi, il est naturel de présumer que l'esset d'une brûlure sera très-dissérent de celui d'une coupure; une contusion doit de même produire un autre esset qu'une piquure, &c. Il résultera aussi des dissérences très-considérables, relatives à l'état particulier où se trouvoit le malade dans le temps

qu'il a été blessé.

Il n'est peut-être pas aisé d'expliquer comment ces dissérentes causes produisent des essets si variés sur les solides ou sur les vaisseaux secrétoires des parties ulcérées; il n'est pas même possible de déterminer, d'une manière précise, de quelle nature sont les changemens particuliers qu'elles opèrent sur ces parties : mais comme toutes les causes connues des ulcères sont d'une nature irritante ou stimulante, il est probable qu'elles agissent en produisant quelque affection inslammatoire des extrémités des vaisseaux qui s'ouvrent dans les ulcères; & qu'en conséquence la nature de l'écoulement doit, à tous égards, dépendre

dépendre beaucoup du degré d'inflammation qui est ainsi excité.

Nous avons tâché de prouver, dans la première Partie de cet Ouvrage, qu'un des effets certains de l'inflammation étoit de pousser une plus grande quantité de globules rouges dans les petits vaisseaux, qu'ils n'en peuvent naturellement recevoir. Quand cela arrive à des vaisseaux qui versent dans les ulcères les liquides qu'ils contiennent, & sur-tout lorsque l'inflammation est violente, la matière doit considérablement disserer, par sa couleur, son odeur & son âcrimonie, du véritable pus, qui, comme nous l'avons démontré, est uniquement le produit du sérum pur.

Il est évident, d'après ce principe, que l'on peut rendre raison de plusieurs variétés que l'on observe dans la matière des ulcères : mais d'autres circonstances influent également sur quelques-uns des changemens qui y surviennent. Le degré de chaleur sur-tout, dans lequel on entretient la partie, comme je le remarquerai plus spécialement par la suite, & le séjour plus ou moins long des fluides dans la cavité des ulcères, doivent, à plusieurs égards, y influer beaucoup, & occasionner particuliérement des variétés dans le

degré de confistance de la matière.

L'une ou l'autre de ces circonstances, ou toutes, diversement modifiées, suffisent pour expliquer très-clairement les variétés qu'offre la matière des plaies & des ulcères, sans avoir recours à la doctrine absurde de leur préexistence dans la masse du sang. Mais, quand même le cas seroit dissérent, quand même il ne seroit pas aussi aisé de rendre raison de ces variétés, l'idée qu'elles

dépendent, en grande partie, de quelque action ou conformation particulière des vaisseaux de la partie affectée, me paroîtroit encore plus évidente & plus probable qu'aucune de celles que l'on a proposées jusqu'ici; elle est même aussi certaine qu'un grand nombre de faits que l'on observe journellement, & dont nous ne pouvons nullement rendre raison, quoiqu'on ne doute

point de leur réalité.

Ainsi, il sera peut-être toujours impossible d'expliquer comment les nerss, qui paroissent tous conformés de même, agissent pour produire l'ouie, la vision, le goût & les autres sens différens; ou comment le foie, les organes fecrétoires de la bouche, des oreilles, &c. peuvent extraire des fluides d'une nature si différente de la même masse du sang, dans laquelle ces sluides ne paroissoient pas exister primitivement : néanmoins, personne ne doute de ces faits. Nous fommes également fondés à croire, jusqu'à ce que le contraire soit évidemment démontré, que les différentes apparences des ulcères, relativement aux variétés de la matière qu'ils produisent, sont dues, au moins le plus fréquemment, à quelques-unes des causes locales dont nous avons fait l'énumération, plutôt qu'à un vice quelconque de la masse générale du sang.

Je me suis contenté de dire le plus fréquemment, parce qu'il y a quelques cas de scorbut & d'autres maladies putrides dans lesquels le sang est, comme nous l'avons déjà remarqué, tellement dissous, qu'il s'échappe par les ulcères & les autres exutoires, sous la forme d'une sanie sanguinolente: mais cela est extrêmement rare, excepté dans le dernier degré du véritable scorbut, qui ne se voit guère dans aucun pays; & quand même ces exemples seroient plus communs qu'ils ne le sont réellement, ils ne suffiroient point pour rendre raison de toutes les variétés de ma-

tière que produisent les ulcères.

La principale objection que l'on a faite contre la pratique de guérir les ulcères qui subsistent depuis long-temps, paroît donc, d'après un examen sérieux, n'être pas plus confirmée par la théorie que par l'expérience, comme nous l'avons démontré plus haut. La plupart des auteurs ont, il est vrai, fortement recommandé de ne jamais tenter la guérison de ces sortes d'ulcères; mais il est probable que tous se sont laissés séduire par l'idée savorite qu'il existoit une matière morbisque dans le système, ou qu'un petit nombre ayant pris cette marche & établi des principes, les autres les ont suivis sans discernement, sans avoir recours à l'expérience.

Bien plus, je pense, & il est même très-évident, que les ulcères qui subsistent long-temps, loin d'être utiles à la constitution, sont fréquemment sujets à beaucoup d'inconvéniens & de dangers. Ainsi, il est très-ordinaire de voir les ulcères de la peau & des autres parties situées immédiatement au-dessus des os, pénétrer si prosondément, qu'elles affectent le périoste, & quelquesois la substance même de l'os; ce qui produit toujours des caries très-douloureuses & souvent dangereuses. L'on peut éviter tous ces accidens, en

l'on pourroit attendre de tout autre écoulement. La const tution doit aussi, à un autre égard, souffrir beaucoup plus d'un ulcère habituel, que

établissant un cautère dans une fituation conve-

nable; il en réfultera même tous les avantages que

d'un cautère qu'on substitueroit à ce dernier; car l'on conviendra certainement qu'une grande partie de la matière qui s'épanche dans les ulcères, doit être absorbée par les vaisseaux lymphatiques, & entraînée dans le torrent de la circulation; par conséquent lorsque cette matière est d'une nature corrofive irritante, comme il arrive fréquemment dans les anciens ulcères, elle doit, avec le temps, finguliérement altérer, non-seulement la masse générale des fluides, mais même les solides.

Il est, en conséquence, très-ordinaire de voir des obstructions très-fâcheuses & même dangereuses, affecter les glandes externes situées dans les cours des vaisseaux lymphatiques qui partent de ces ulcères; &, comme il n'est pas douteux que les glandes internes font sujettes, par la même cause, à des affections du même genre, on ne peut nier que cette circonstance suffit pour aggraver le danger qui résulte des ulcères anciens.

Il paroît, de quelque manière que l'on considère cet objet, que l'on doit, tant pour le soulagement que pour la sûreté des malades, tenter la guérison de toute espèce d'ulcère : ce que l'on pourra toujours faire sans courir aucun risque, en usant de la précaution d'établir un égout artificiel affez confidérable pour remplacer

l'ulcère.

J'ai cru devoir donner ces généralités sur l'utilité de tenter la guérison des ulcères; j'y ai beaucoup infifté, parce que l'opinion généralement reçue me paroît être fort mal fondée, & ne pas avoir été adoptée d'après l'expérience, mais uniquement d'après un raisonnement hypothétique.

Après avoir prouvé que l'on doit tenter la guérison des ulcères, il reste à examiner la méthode qu'il faut suivre pour y parvenir. Presque tous les auteurs qui ont donné des préceptes sur cet objet, admettent, suivant leur manière de s'exprimer, quatre états dissérens, qu'il faut que l'ulcère parcourre spour parvenir à la guérison: ces états sont ceux de digestion, de détersion, d'incarnation & de cicatrisation. L'on a recommandé dissérens remèdes comme convenables à ces divers états, & à chacun d'eux uniquement: j'observerai même que les auteurs en ont parlé avec autant de certitude & de précision, que s'il étoit possible de diriger à volonté chaque circonstance du traitement.

Ainsi, l'on a mis au rang des digestifs toutes les espèces de térébenthine, de même que l'onguent égyptiac, les poudres & les teintures de
myrrhe, l'euphorbe, l'aloës, &c. L'on a recommandé, comme détersifs, l'onguent d'Arceus,
le mercure précipité rouge, &c. L'on prescrit,
dans la vue de favoriser l'incarnation ou la naifsance des nouvelles chairs, les poudres de mastic, d'encens, &c.; & l'on a vanté, comme cicatrisans pour accomplir la cure, un grand nombre
de remèdes, tant simples que composés, particuliérement tous les bols astringens, les terres,
l'eau de chaux, &c.

Néanmoins, ces nombreuses divisions des ulcères en dissérens états, ainsi que les indications, curatives que l'on en a déduites, & les remèdes que l'on a recommandés pour remplir ces indications, contribuent beaucoup à en rendre le traitement plus compliqué qu'il ne doit l'être, d'après les nouvelles observations que l'on a faites (1). Les indications que je vais proposer dans les sections suivantes, paroîtront, à ce que je crois, justes & simples; & l'on verra probablement que les essets des méthodes curatives que je recommande, sont beaucoup plus essimples que ceux qui résultent communément d'un traitement plus compliqué.

Nous allons considérer, en particulier, les différentes classes & les diverses espèces d'ulcères; & l'on observera, comme je l'ai déjà annoncé, que les signes que j'ai adoptés pour caractériser chaque espèce, sont pris des circonstances les plus communes; de manière qu'elles indiquent & exigent quelque changement dans la méthode

curative.

Ainsi, l'on verra que tous les ulcères de la première classe disserent beaucoup entre eux par leurs symptomes, & que chacun d'eux exige quelques variétés dans leur traitement. Je présume que ceux de la seconde classe seront également aisés à distinguer, par de semblables circonstances, non-seulement les uns des autres, mais même de chacun de ceux qui appartiennent réellement à la classe précédente.

Nous comprendrons, comme je l'ai dit, dans la première division des ulcères, tous ceux qui sont purement locaux, & qui ne dépendent pas de quelque maladie de la constitution. Nous considérerons sous ce point de vue les espèces sui-

vantes; savoir,

⁽¹⁾ Il est évident, d'après ce que dit ici l'Auteur, que les Chirurgiens modernes, en s'écartant de la méthode simple que prescrit Hippocrate pour la curation des ulcères, commettent journellement des fautes très-pernicieuses pour les malades.

SURLES ULCERES. 103

1. L'ulcère simple purulent;

2. L'ulcère simple vicié;

3. L'ulcère fongueux;

4. L'ulcère fistuleux;

5. L'ulcère calleux;

6. L'ulcère avec carie;

7. L'ulcère cancéreux; &

8. L'ulcère cutané.

Je renfermerai dans la feconde classe tous les ulcères qui sont l'effet de quelque désordre du système, ou qui en dépendent. Les espèces de ce genre sont, l'ulcère vénérien, le scorbutique, ou le scrophuleux.

Je considérerai d'abord les différentes espèces d'ulcères comprises dans la première classe; & je passerai ensuite à celles dont j'ai fait l'énu-

mération dans la feconde division.

of the state of th

of whybromism and obstanting and transplant



SECTION II.

Observations sur l'ulcère purulent simple.

S. I. Des symptomes, des causes & du pronostic de l'ulcère purulent simple.

L'on entend par ulcère purulent simple, une affection purement locale, accompagnée d'un degré très-léger de douleur & d'inflammation, qui fournit toujours une matière d'une nature purulente douce, & d'une consistance convenable.

Je me suis déterminé à commencer par cette espèce, parce qu'elle est la plus simple de toutes, tant par ses symptomes que par la méthode curative qu'elle exige. Il faut, pour obtenir une guérison permanente, réduire toutes les autres espèces d'ulcère à l'état qui caractérise celle-ci: c'est pourquoi je donnerai à son sujet des observations plus détaillées qu'il n'auroit été d'ailleurs nécessaire; & lorsque les espèces dont je parlerai par la fuite, seront parvenues au point d'exiger le même traitement que celle dont il s'agit ici, je renverrai toujours à ce que j'aurai dit dans cette Section, afin d'éviter les répétitions.

J'ajouterai aux circonstances indiquées dans la définition de cette espèce d'ulcère, que les bourgeons charnus qui y prennent naissance, ont une apparence ferme, fraîche, rouge & faine; &, lorsqu'il ne survient aucun accident imprévu, la guérison fait, en général, des progrès réguliers

sur l'ulcère purulent simple. 105 non interrompus, jusqu'à ce que la cicatrice soit formée.

L'on peut observer, en considérant l'origine des ulcères, que cette espèce même, qui est la plus simple de toutes, peut être due à un grand nombre de causes dissérentes; mais, d'après la définition que nous avons donnée, il est aisé de voir que l'on ne doit y comprendre que les causes qui sont de nature à produire uniquement une affection locale, sans occasionner le moindre de-sordre dans le système.

Nous rangerons au nombre de ces causes les plaies de toutes espèces qui ne se réunissent pas sur le champ sans qu'il se forme de pus, qu'elles soient accompagnées ou non de perte de substance. Nous rapporterons aussi à ce chef toutes les opérations chirurgicales qui exigent quelque

incision dans une partie quelconque.

On peut encore mettre au nombre des causes de ces ulcères les brûlures, de quelque manière qu'elles soient produites, soit par le seu, l'eauforte, les liquides bouillans, &c.; de même que les contusions; en un mot, tous les accidens externes qui se terminent par la suppuration, & auxquels succède une solution de continuité.

Mon dessein n'est pas cependant d'assurer que l'ulcère simple purulent est toujours la conséquence nécessaire & immédiate des dissérentes causes dont j'ai fait l'énumération, car l'on observe fréquemment le contraire : les brûlures, sur-tout, produisent quelquesois des ulcères viciés, très dissiciles à guérir : les contusions, de même que toutes les autres causes dont nous avons fait mention, sont fréquemment accompagnées des mêmes essets. Je prétends unique-

ment que l'une ou l'autre de ces causes peut, en général, être considérée comme la cause primitive ou originelle de ces ulcères, indépendamment des apparences qu'ils offrent avant que d'être réduits à l'état d'ulcère simple purulent.

Le pronostic de cet ulcère est très-savorable dans presque tous les cas: il varie cependant en raison de la perte plus ou moins grande de sub-stance, de la situation de l'ulcère, & de la constitution du malade. Il sussit de faire attention à ces circonstances, & à ce que nous avons déjà dit des ulcères en général, pour qu'il ne reste aucun doute sur le pronostic que l'on doit porter.

Avant d'examiner, en particulier, les moyens que l'on doit employer pour obtenir la guérison de l'ulcère simple, je crois devoir donner un petit nombre d'observations générales sur la manière dont paroît agir la nature pour opérer la guérison des ulcères, & sur les effets que l'on peut attendre des secours de l'art, asin de parvenir au même but.

\$. II. Remarques sur la régénération des parties qui s'observe dans les ulcères.

A mesure qu'un ulcère se guérit, on y observe évidemment une régénération de parties, qui tend avec sorce à diminuer la perte de substance occasionnée par maladie ou accident. L'on donne généralement le nom de tubercules grainus à cette nouvelle substance, en raison de sa sorme grainue: ces tubercules croissent en plus ou moins grande quantité dans toutes les plaies, suivant que le malade est jeune ou vieux, & suivant le degré de santé dont il jouit; au point que, chez les jeunes gens pléthoriques, l'accroissement des parties est souvent si considérable, qu'elles s'élèvent au-dessus du niveau des tégumens voisins, & exigent l'application de dissérens caustiques pour le modérer.

Lorsque la perte de substance est ainsi réparée, autant qu'il est possible, le reste de la cure confiste dans la formation de la cicatrice, qui est, ou l'esset de la nature seule, quand elle produit, en quelque sorte, l'exsication de la surface grainue qui s'est manisestée d'abord, & sorme de cette manière une espèce d'épiderme ou cuticule; ou bien l'art parvient à l'obtenir, en appliquant des substances astringentes dessicatives.

Je me suis servi, ici & ailleurs, des termes de régénération de parties, ou de tubercules grainus, sans prétendre néanmoins qu'il se fasse réellement une nouvelle génération des parties musculaires ou autres parties organisées, qui ont été détruites par les plaies ou les ulcères; j'ai voulu uniquement donner une idée de cette production, qui a toujours lieu, à un certain point, dans les ulcères accompagnés de perte de substance, lorsque la constitution est saine.

Il n'est peut être pas aisé de déterminer la véritable nature de cette production; mais il est évident, par les phénomènes qu'elle présente, qu'elle est très-vasculaire; d'où il est probable qu'elle est produite, tant par l'alongement ou l'extension des petits vaisseaux sanguins qui ont été divisés, que par une quantité considérable de tissu cellulaire inorganique, qui est, à son tour, formé, comme il y a tout lieu de croire, par une matière que sourpissent les orisices de ces

vaisseaux, & qui leur sert principalement comme

de foutien ou de moyen de connexion.

Je ne crois cependant pas qu'une très-grande perte de substance puisse jamais être réparée entiérement de cette manière. La nature, il est vrai, répare, dans quelques circonstances particulières, des pertes accidentelles très-confidérables; mais ses opérations en ce genre sont fort limitées. Chez les jeunes gens, lorsque les différentes parties n'ont pas encore acquis leur dernier degré d'accroissement, & que les vaisseaux continuent à s'étendre, l'on voit fréquemment des pertes considérables de substances se réparer presque complétement : mais l'on ne doit jamais, à ce période même de la vie, attribuer entiérement ces guérisons, comme on le fait communément, à la génération de nouvelles parties; car, en y réfléchissant, il est très-évident qu'une circonstance d'une nature entiérement opposée, contribue beaucoup, dans tous ces cas, à la guérison parfaite.

S. III. L'affaissement des parties saines contiguës est une circonstance nécessaire à la guérison des ulcères.

Que les ulcères soient accompagnés de perte de substance ou non, il se fait, en général, jusqu'à un certain point, pendant qu'ils guérissent, une régénération de parties, comme nous l'avons déjà remarqué. Néanmoins, il est évident que le vuide qui a lieu dans ces cas, est plutôt rempli par l'assaissement ou l'amaigrissement des parties divisées, que par toute autre cause. L'esset, il

est vrai, en est définitivement le même pour la guérison, que s'il s'engendroit une nouvelle substance; car si la cavité d'un ulcère est diminuée, ou même entiérement détruite par l'affaissement ou aux dépens des parties qui l'environnent, il n'y a pas de nécessité qu'il s'en régénère d'autres: & en esset, la guérison a souvent lieu, sur-tout chez les vieillards, sans qu'il y ait aucune régénération évidente de parties; ce que l'on observe même dans des ulcères très-considérables & très-étendus.

Ce procédé de la nature est, jusqu'à un certain point, sensible dans les plus petits ulcères; mais il l'est davantage dans ceux qui sont considérables, & particuliérement dans ces vastes ulcères qui succèdent communément à l'amputation de quelque extrémité, telle, par exemple,

que la cuisse.

On n'observe jamais, dans ces cas, aucune régénération considérable de parties, & la guérison s'accélère toujours en proportion de la facilité qu'acquiert la peau de se contracter par l'affaissement ou l'amaigrissement des parties environnantes: cet affaissement ou cette diminution de volume, n'est pas borné à quelques parties, mais il a également lieu dans toutes, excepté peut-être dans les os uniquement.

Ainsi, lorsque la cicatrice est formée après l'amputation d'un membre, tous les vaisseaux, & même les plus larges, sont presque entièrement oblitérés dans une étendue considérable; au moins on n'en trouve aucun vestige, excepté les membranes minces qui constituoient leurs tuniques, & qui sont retirées au point de ne plus former que des cordes extrêmement petites; les

fibres des différens muscles sont aussi considérablement diminuées; & le tissu cellulaire paroît souvent être presque entiérement détruit. J'ai eu plusieurs occasions de disséquer les moignons de quelques malades après leur mort, & j'y ai toujours observé les changemens dont je viens de

parler.

Il y a une autre espèce d'ulcère, dont il est encore plus probable que la guérison est particuliérement accomplie par l'influence de la même cause. Les lèvres des plaies considérables, faites par incision, avec peu ou point de perte de substance, se gonslent & se tuméfient extraordinairement dans l'espace de vingt-quatre heures; ce qui les écarte tellement l'une de l'autre, que le tout ressemble à un large ulcère sordide. La plaie resteroit fort long-temps dans cet état, si on la négligeoit, ou si on y appliquoit des remèdes âcres irritans; mais dès que, par des cataplasmes chauds émolliens, & d'autres panfemens convenables, l'on a obtenu un écoulement abondant de pus, l'inflammation diminue, le gonflement des lèvres s'affaisse, & l'ulcère se contracte, par degrés, au point que ses bords, qui étoient fort séparés, se rapprochent l'un de l'autre.

Le même phénomène est très-sensible pendant la guérison de tout ulcère accompagné de beaucoup d'inflammation; & une grande partie du traitement consiste à dissiper la douleur, l'irritation & le gonslement, qui ont toujours lieu dans ces cas.

Tout suroncle léger offre les mêmes apparences : dès qu'il est ouvert, il reste toujours un ulcère, & la cure consiste principalement à sur l'ulcère purulent simple. 111 dissiper l'inflammation & la tumeur des parties environnantes.

L'on pourroit m'objecter que je n'ai donné que des exemples de tumeurs contre nature, peut-être originairement produites par quelque cause âcre irritante, qu'il sussit de détruire pour voir le gonssement s'affaisser, & les ulcères qui en dépendent se contracter & se guérir. Mais j'ai prouvé que la même chose arrivoit dans la substance des parties saines, sur-tout après l'amputation d'un membre, comme je l'ai déjà remarqué. Dans tous ces cas, les vaisseaux sanguins, les ners & les muscles paroissent avoir sousser un

affaissement très-considérable.

L'on fait que cela arrive aussi à toutes les plaies transversales profondes, qui pénètrent les muscles au point de s'étendre jusqu'à l'os : alors on obtient rarement la guérison par la résolution, surtout lorsqu'il y a eu perte de substance; & à mesure que la cicatrice se forme, il se fait toujours un affaissement évident des extrémités des parties divifées. Dans tous ces cas, immédiatement après la guérison, tant que la maigreur est encore considérable, la perte de substance produite par la plaie n'est jamais si grande & si apparente, qu'elle le devient au bout d'un certain temps, lorsque la santé & l'appétit sont rétablis, & que toutes les parties du corps, particulièrement celles qui ont été divifées, ont, en grande partie, recouvré leur premier volume : l'enfoncement occasionné par les plaies de ce genre paroît alors plus considérable qu'il n'étoit avant, & ne laisse aucun doute que la cicatrice s'est formée aux dépens des parties voifines.

Néanmoins, quand la plaie ne pénètre que

dans le tissu cellulaire, ou qu'elle ne divise pas entiérement les muscles, la cavité qu'elle a produite diminue réellement, par degré, avec le temps, au point de disparoître quelquesois totalement. Mais cela est l'esset de l'augmentation du diamètre des parties qui sont au-dessous; ce qui ne peut jamais arriver dans le cas que nous avons supposé, d'une plaie accompagnée de perte de substance, & pénétrant jusqu'à l'os.

Cette opinion, que la guérifon des plaies dépend, en grande partie, de l'affaissement des parties environnantes, a été d'abord proposée par un Chirurgien françois très-instruit, M. Fabre, & elle a subit le sort de toutes les nouvelles doctrines; les uns l'ont rejettée, & prétendent que cet affaissement n'a nullement lieu; d'autres lui ont attribué des effets beaucoup plus grands que ceux que l'on trouve qu'elle produit, en

examinant la chose attentivement.

Tel est le sentiment de M. Fabre; mais M. Louis, autre chirurgien célèbre de Paris, prétend que toutes les plaies qui ne se cicatrisent pas par la résolution, se guérissent entiérement par affaissement, ou aux dépens des extrémités des parties qui ont été divisées : tous deux assurent positivement qu'il ne se fait jamais aucune régénération durable de parties pendant la guérison des ulcères (*).

Cette assertion est néanmoins entiérement contradictoire à ce qui s'observe journellement, & paroît être uniquement l'esset d'une imagination vive, qui cherche à désendre avec ardeur une

^(*) Voyez Mémoires de l'Académie de Chirurgie, t. IV. opinic n

opinion favorite. Je conviens que la guérison des ulcères est, en grande partie, sur-tout chez les vieillards, l'effet de la cause que j'ai assignée; néanmoins, il est probable que peu de praticiens nieront que, dans beaucoup de cas, sur-tout chez les jeunes gens, il se forme des productions très-considérables de cette substance vas-culaire que nous avons décrite plus haut; au point que quelquesois il est très-difficile de détruire ces excroissances, & de les contenir dans des limites convenables.

On pourroit encore prouver qu'il se fait fréquemment, jusqu'à un certain point, une régénération de parties, d'après dissérens auteurs qui rapportent des exemples remarquables de pertes de substance prosondes & étendues qui ont étépresque entiérement réparées par la nature. Mais cela seroit étranger à notre objet, & paroît être absolument inutile; car tout praticien de bonne-soi conviendra que ces exemples ne sont pas rares.

Je crois qu'il est évident, d'après les dissérentes preuves que nous en avons données, que l'affaissement des parties voisines a au moins une grande part à la guérison des plaies; mais cette opinion ne peut recevoir autant d'extension que paroissent vouloir lui en donner ceux qui l'ont introduite: & l'on peut conclure de tout ce qui a été dit sur cet objet, que les ulcères sont, en général, réparés par cette espèce de production nouvelle; mais que la guérison dépend beaucoup de la contraction de la peau, qui a lieu en raison de l'affaissement ou de la diminution de volume des parties qui sont au-dessous.

Lorsqu'il survient quelque tumeur contre nature, comme on l'observe particuliérement dans

114 OBSERVATIONS

les ulcères scrophuleux, la cure s'opère uniquement par la résolution de ces tumeurs; mais dans les autres cas, où il y a une véritable perte de substance, il faut que les extrémités même des parties saines subissent, comme nous l'avons remarqué, un affaissement tres-considérable.

S. IV. Des effets de la compression pour la guérison des ulcères.

CET objet, considéré sous ce point de vue, explique clairement une pratique essentielle connue depuis long-temps, mais presque entiérement abandonnée de nos jours, sans aucune raison évidente. Je veux parler de l'usage des bas lacés, qui a été sort recommandé pour les ulcères des jambes, par Wiseman & d'autres écrivains anciens, dans la vue de prévenir les tumeurs œdémateuses auxquelles sont communément sujets

ceux qui sont affectés de ces maladies.

Il n'est pas douteux que les bas lacés sont très-propres à prévenir ces sortes de tumeurs; mais je suis persuadé que, dans tous ces cas, ils sont beaucoup plus souvent utiles, en savorisant l'affaissement des parties adjacentes, que nous avons prouvé être si nécessaire pour la guérison des ulcères. Cet esset est uniquement dû au degré de compression que ces bas procurent : ils doivent, par conséquent, être également avantageux dans quelque partie du corps que se trouvent les ulcères; & j'ai, en esset, constamment observé que ceux du bras recevoient plus d'avantage d'une légère compression continuelle, quand on pouvoit y recourir, que de tous les remèdes que l'on emploie communément.

Comme la compression seule est utile dans ces cas, on peut l'obtenir plus convenablement, tant fur les jambes qu'ailleurs, par le moyen d'un bandage roulé suffisamment large, que l'on applique en spirale, d'une extrémité du membre à l'autre, s'il est nécessaire, jusqu'un peu audessus de la partie malade; mais lorsqu'il n'y a pas de tumeurs œdémateuses, il suffit, en général, de commencer par placer le bandage trois pouces environ au-dessous de l'ulcère, & de le faire passer deux ou trois pouces au-dessus. Dans les ulcères des jambes, il doit commencer aux doigts du pied, & se terminer à l'articulation du genou, ou au moins deux pouces audessus de l'ulcère : lors même qu'il survient des tumeurs œdémateuses aux ulcères des cuisses, comme il arrive souvent, le bandage doit également commencer aux doigts des pieds. Néanmoins, cela est rarement nécessaire lorsqu'il n'y a pas de gonflement à la jambe. Le bandage roulé est un moyen de comprimer plus immédiatement la partie sur laquelle on l'applique, que le bas lacé; il s'adapte aussi beaucoup mieux, & occafionne, en général, moins de mal-aise au malade. Il est d'ailleurs plus aifé de se le procurer; car la difficulté d'adapter le bas lacé avec l'exactitude qu'il exige, est telle, que peu d'ouvriers font capables d'en faire de convenables; l'on peut, au contraire, se procurer facilement le bandage roulé dans tous les temps.

L'on choisit pour ce bandage des bandes de deux pouces & demi de large; & l'expérience a prouvé qu'une flanelle légère d'Espagne ou d'Welch, étoit présérable à toute autre substance; non-seulement elle entretient plus de chaleur

H 2

dans les parties que le lin, qui est communément utile dans les ulcères de toute espèce; mais en raison de sa mollesse & de son élasticité, elle n'est pas sujette à irriter les parties sur lesquelles on l'applique, & à y produire de petites galles, comme on le voit arriver fréquemment lorsqu'on se sert de bandes de toile.

Il est inutile de dire que ce bandage doit toujours être appliqué de manière à soutenir particuliérement la peau, & rapprocher, autant qu'il est possible, les bords de la plaie; car comme la peau ne se régénère jamais, & que l'ancienne même ne s'alonge pas, il saut tâcher de recouvrir, avec tout ce que l'on aura pu en épargner facilement, les parties mises à nud par sa rétraction, parce que toutes celles qui n'en sont pas recouvertes, ne sont désendues, quand la cicatrice est formée, que par une espèce d'épiderme fort inférieur, tant en sorce que par ses autres

qualités, à la véritable peau.

En faisant une attention convenable à cet objet, on en tirera beaucoup plus d'avantage qu'on ne se l'imagine communément pour la guérison des plaies & des ulcères; car la plupart sont situés de manière qu'ils peuvent se guérir par la réunion des parties divisées, pourvu que la perte de substance ne soit pas considérable. Cette méthode curative est bien supérieure à toute autre; on doit l'adopter toutes les sois que la réunion peut convenablement se pratiquer immédiatement après que la plaie est faite. Mais si, comme il arrive très-souvent, l'on néglige, dans les premiers momens, cette précaution, ou si elle n'est pas pratiquable, en raison de la rétraction extrême des parties, il est encore fréquemment

SUR L'ULCÈRE PURULENT SIMPLE. 117

possible d'obtenir leur réunion dans un période

plus avancé de la maladie.

Car, dans les grandes plaies, lorsqu'il y a eu une suppuration abondante pendant environ quatorze jours, & que l'inflammation primitive est en grande partie diminuée, quoique les bords aient alors pris les caractères d'un ulcère, il est possible de les réunir parfaitement par une compression convenable, ou, au moins, de les rapprocher au point de diminuer considérablement le vuide qui s'étoit formé; ce qui rend la cure de ces maladies beaucoup plus courte & plus facile qu'on ne l'observe en suivant une méthode différente.

Il est aisé de comprendre, d'après ce que j'ai dit de l'usage de la compression, pour remplir l'objet dont j'ai parlé, qu'il faut s'en abstenir dans toute espèce d'ulcère, tant qu'il subsisse un degré considérable d'inflammation; mais dès que ce symptome est entiérement dissipé, on peut toujours avoir recours à la compression sans rien craindre.

Le remède dont je m'occupe présentement, la compression, est si généralement utile pour la guérison des ulcères, que l'on doit peut-être l'employer dans tous les cas, dès que l'état in-flammatoire est passé. Il n'est pas douteux que l'on peut guérir par d'autres méthodes; mais j'ose avancer que, dans les ulcères les plus sâcheux, tels que les ulcères habituels des jambes, on peut, en général, obtenir une guérison plus durable, en faisant un usage convenable de la compression, que par aucun des moyens connus jusqu'ici.

La seconde partie remarquable du procédé que

fuit la nature dans la guérison des ulcères, consiste, comme nous l'avons déjà observé, dans la formation d'un certain genre de substance nouvelle, dont nous avons, en quelque sorte, tenté d'expliquer la production, en supposant que cette substance étoit formée par l'extension des vaisseaux divisés, réunie à un accroissement considérable du tissu cellulaire. Elle se manifeste, dans tout ulcère, chez les personnes saines, sous la forme d'un nombre infini de tubercules trèspetits, d'un rouge vif, brillant, & en général d'une texture assez ferme.

Ces tubercules grainus offrent des apparences très-différentes, chez ceux dont la fanté est altérée, suivant la nature particulière de la maladie à laquelle ils se trouvent unis. Je parlerai, en particulier, dans les sections suivantes, de toutes les variétés qui résultent de l'état morbifique du corps. En faisant l'énumération des différentes espèces d'ulcères, j'indiquerai aussi les diverses méthodes d'aider la nature, non-seulement pour corriger l'état morbifique de ces productions, mais même favoriser leur accroissement lorsqu'elles sont sermes & saines; car, quoiqu'elles soient particulièrement l'ouvrage de la nature, l'art peut fréquemment, dans différentes circon-stances, lui être d'un grand secours.

J'indiquerai, par la suite, en particulier, les moyens nécessaires pour remplir cet objet; mais je crois devoir faire précéder quelques observations sur la tendance générale de ces productions, afin que l'on puisse mieux juger de leurs effets.

"La recorde partie remorquable de procédé

de par enoun des mémers courus

S. V. Des avantages que l'on peut retirer de l'are pour favoriser le développement des tubercules grainus dans les ulcères.

L'AVANTAGE principal que l'art peut procurer à cet égard pour la guérison des ulcères, consiste à écarter les causes qui tendent à retarder les essorts naturels du système. Les obstacles que la nature rencontre dans sa marche, sont extrêmement variés; mais je crois que l'on peut assez convenablement les rapporter à deux chess généraux; savoir, premiérement, aux causes que l'on peut regarder uniquement comme internes par leur nature; & , en second lieu, à celles qui agissent simplement comme externes ou locales.

Les obstacles du premier genre, sont les défordres généraux auxquels la constitution est sujette; car l'expérience prouve que l'état de santé est le seul propre à produire les tubercules grainus convenables.

Ainsi, la guérison des ulcères qui surviennent dans la maladie vénérienne, les écrouelles & le scorbut, ne peut jamais convenablement s'accomplir, si l'on ne détruit d'abord le vice général de la constitution.

L'on a également remarqué que l'amaigrissement extrême, produit par le désaut de nourriture ou par des évacuations immodérées, étoit trèspréjudiciable à l'accroissement des nouvelles parties. Le système ne peut sussire à réparer les pertes accidentelles, telles que celles qui sont produites par les ulcères, s'il ne reçoit une plus grande quantité de matière nutritive que celle qui seroit nécessaire dans les cas où il n'y a pas de pareilles pertes; il est par conséquent évident qu'en tenant le malade à une diète très-sévère, la perte de substance se réparera beaucoup plus lentement qu'en suivant une méthode opposée. La pléthore extrême, un régime très-nourrissant & échauffant, ne conviennent, il est vrai, nullement dans quelque espèce d'ulcère que ce soit; mais la maigreur, ainsi qu'un régime sévère, capable d'affoiblir le malade, ne sont pas moins préjudiciables.

Il faut, en conséquence, prendre, dans tous ces cas, un parti mitoyen, & entretenir le malade dans une situation telle au moins qu'il ne soit pas beaucoup plus soible que dans l'état ordinaire ou naturel de santé: mais il faut, à cet égard, se conduire principalement suivant que l'exige chaque cas particulier; car la diathèse inflammatoire est portée à un tel point chez quelques malades, que la moindre écorchure peut s'enslammer, & produire beaucoup de malaise: lorsqu'il survient des ulcères un peu considérables chez des personnes d'un tel tempérament, il est souvent nécessaire de leur faire observer un régime très-sévère.

Il arrive fréquemment que d'autres, d'une constitution contraire, qui sont fort affoiblis, & qui n'ont aucune disposition particulière aux maladies inslammatoires, supportent très-bien, & se trouvent mieux d'un régime plus nourrissant que celui auquel ils étoient accoutumés avant (1);

⁽¹⁾ Je crois que cela n'arrive que dans quelques ulcères d'une nature particulière, auxquels sont sujets les pauvres mal nourris. Alors le changement seul de nourriture suffit

de manière qu'il faut toujours abandonner au jugement du praticien le soin d'indiquer le régime qui paroîtra le plus convenable à la situation par-

ticulière de chaque malade.

Les obstacles locaux qui s'opposent à la formation des nouvelles parties dans les ulcères, sont fort variés : on peut néanmoins les rapporter tous à deux chefs généraux; savoir, premiérement, aux causes qui agissent seulement d'une manière méchanique, en excitant une irritation; & secondement, à celles qui sont évidemment de nature corrosive.

L'expérience journalière prouve que les tubercules grainus des ulcères se forment toujours, tout étant égal d'ailleurs, beaucoup plus promptement lorsque la partie est entiérement exempte de douleur. Il est aisé, en y faisant une attention convenable, d'en appercevoir la raison. Tout ce qui produit douleur doit déterminer, dans les vaisseaux divisés, un degré extraordinaire d'action ou de resserrement, comme il arrive dans toute partie sensible qui est irritée. Cet état des vaisseaux est entiérement opposé à celui que nous avons prouvé être le plus favorable à la production des nouvelles parties; car il est trèsprobable, suivant ce que nous avons remarqué ailleurs, que cette production est l'effet de l'alongement des vaisseaux divisés; par conséquent, plus on tiendra ces derniers dans un état de liberté & de relâchement, plus ils s'étendront promptement dans tous les cas.

souvent pour guérir des maladies qui ont résisté à tous les remèdes. Hunter en donne un exemple remarquable à la fin de son Traité des Maladies vénériennes.

L'on remarque, en conséquence, que tout ce qui tend à entretenir une inflammation considérable dans les ulcères, contribue, jusqu'à un certain point, à arrêter entiérement la production

des tubercules grainus.

Cette observation prouve combien il est nécessaire d'écarter des plaies & des ulcères, tout corps étranger, ou tout ce qui tend à produire irritation; elle sert en même temps à rendre raison des avantages considérables que l'on retire des pansemens rares, & de l'usage des applications simples & douces; au lieu de suivre la pratique autresois adoptée, de faire des pansemens beaucoup plus fréquens, avec même des onguens & des lotions très-compliqués & irritans.

Les causes locales du second genre, qui tendent à s'opposer à la génération des tubercules grainus, & que l'on prétend être de nature corrofive, sont principalement les écoulemens de matière viciée qui surviennent si facilement dans les ulcères, par négligence ou par défaut d'un traitement convenable; car, en général, toute matière qui diffère beaucoup, par fa nature, sa couleur & sa consistance, du pus doux & louable, possède constamment un degré plus ou moins confidérable d'acrimonie ou de caufticité: cette acrimonie est, dans quelques cas, f remarquable, que non-seulement les tubercules grainus en font corrodés & ne peuvent s'élever, mais même les parties voifines faines en sont souvent très-affectées.

L'on doit particuliérement s'occuper, dans toutes les maladies de ce genre, de corriger cet état d'acrimonie, & tenter de convertir la matière de l'ulcère en ce que l'on appelle un pus louable.

J'indiquerai par la suite, dans autant de sections particulières, les moyens propres à remplir cette indication.

Les différens obstacles qui s'opposent à la formation des points grainus étant une sois détruits, la nature accélérera toujours, autant que les circonstances le permettront, leur accroissement; & lorsque, au bout d'un temps convenable, le vuide des ulcères est rempli, autant qu'il est possible, par l'accroissement des tubercules charnus, ou par l'esset de la compression, ou par ces deux moyens réunis, il ne reste plus, comme nous l'avons déjà observé, pour que la guérison soit parfaite, qu'à obtenir la cicatrice. Ce qui est encore fréquemment, en grande partie, l'ouvrage de la nature; mais souvent l'art peut beaucoup l'aider par l'usage des applications convenables.

J'ai remarqué que, tant qu'il restoit quelque vuide à remplir dans les ulcères, & que, pour cet esset, les parties bourgeonnoient encore, & s'étendoient, rien ne convenoit mieux que les applications les plus douces; mais lorsque la perte de substance est entiérement réparée, ou au moins qu'elle l'est autant que le permettent les forces du malade, & les autres circonstances dans lesquelles il se trouve, il est convenable, & même nécessaire, de recourir aux applications, qui auroient été préjudiciables pendant l'état d'extension des vaisseaux.

Toutes les poudres & les lotions légérement flyptiques, capables de contracter ou de resserrer les extremités des vaisseaux divisés, & de dessécher le tissu cellulaire inorganique dans lequel ils sont enveloppés, sont propres à favoriser la production de cette membrane mince & délicate que l'on nomme cicatrice, & qui recouvre la surface de l'ulcère: cette peau est toujours d'abord sort tendre, mais elle acquiert communément, avec le temps, plus de force, & s'épaissit aux dépens du même tissu cellulaire qui avoit originairement contribué à sa formation.

Ces observations générales sur la manière dont semble s'opérer la guérison des ulcères, me paroissent suffisantes, & pouvoir s'appliquer, en grande partie, à chaque espèce. Je vais, en conséquence, parler du traitement particulier de l'ulcère simple purulent.

h a citation of a majorator

S. VI. Remarques sur les indications curatives, & sur les remèdes nécessaires dans l'ulcère simple purulent.

CETTE espèce d'ulcère est accompagnée de trèspeu d'inflammation; l'on n'y apperçoit non plus aucun gonslement contre nature, mais uniquement un vuide, produit par une perte réelle de substance, ou par la rétraction des parties qui ne sont que divisées, & l'écoulement en est d'une nature purulente bénigne. Les seules indications qui se présentent à remplir pour obtenir la guérison, sont:

Premiérement, de diminuer, autant qu'il est

possible, le vuide que l'ulcère a produit;

Et secondement, de favoriser la formation de

la cicatrice.

La première de ces indications ne peut être efficacement remplie que par le concours de deux circonstances différentes; il faut qu'il se forme, jusqu'à un certain point, de nouveaux tubercules SUR L'ULCÈRE PURULENT SIMPLE. 125

grainus; & que la diminution ou l'affaissement des parties inimédiatement contiguës à l'ulcère ait lieu.

Nous avons déjà prouve qu'un degré considérable d'inflammation, ou la présence d'une matière âcre corrosive, étoient extrêmement nuisibles à la production des nouvelles parties : ainsi cette partie de la curation doit entiérement, ou au moins particuliérement, consister à employer les moyens les plus propres à empêcher l'action de ces deux causes.

Il faut, pour remplir cette indication, éviter premiérement les gommes échauffantes, les baumes & les teintures spiritueuses, que tous les anciens auteurs recommandent dans les différentes espèces d'ulcères, & qu'un grand nombre de praticiens étrangers continuent encore à em-

ployer.

L'on peut, il est vrai, dans quelques espèces d'ulcères, faire usage de plusieurs remèdes de ce genre sans beaucoup d'inconvéniens, & il est même possible qu'ils soient utiles dans quelques circonstances; mais ils sont toujours pernicieux dans l'ulcère simple : il faut donc, dans les ulcères de ce genre, absolument rejetter ces médicamens, & éviter toute application capable d'occasionner beaucoup de douleur ou d'irritation; parce que tout ce qui produit cet effet doit toujours augmenter l'inflammation, & par conféquent nécessairement retarder la guérison, pour les raisons que nous avons déjà exposées. On peut faire les mêmes objections contre l'usage du basilicum ordinaire même, & du liniment d'Arceus des boutiques; car tout onguent dans lequel entre une grande quantité de résine ou de térébenthine, irrite toujours beaucoup.

L'on ne doit, dans ces cas, employer les onguens, que dans la vue d'exciter le moins de douleur possible en renouvellant les pansemens: en conséquence, toute préparation composée des remèdes les plus doux, est alors préférable à toute autre.

Tout onguent semblable au cérat de la pharmacopée d'Edimbourg, remplira très-bien cette indication. Ce cérat se prépare avec de la cire blanche purifiée, le sperme de baleine, & l'huile d'olive récente, sans aucune autre addition.

Les doses de chacune de ces substances sont, quatre onces de cire, trois onces de sperma-céti, & une livre d'huile. Cette composition forme un onguent d'une consistance très-convenable, que l'on doit avoir dans toutes les boutiques, comme un des plus utiles pour le pansement de tous les ulcères simples.

Il est quelquesois utile, dans les ulcères dont nous parlons, d'employer un onguent qui contienne une certaine quantité de plomb : le cérat de Goulard est une préparation de ce genre fort convenable, dont je crois devoir donner ici la composition, telle qu'on la trouve dans l'ouvrage de cet auteur.

Prenez quatre onces de cire purifiée, & une livre d'huile; tenez-les sur un seu doux, jusqu'à ce que la cire soit sondue, ayant soin de remuer le mêlange doucement. On mêlera quatre onces d'extrait de saturne (*) avec six livres d'eau, que l'on versera petit à petit sur la cire & l'huile, que l'on aura laissé resroidir dans un vaisseau d'une grandeur convenable. On les mêlera bien

^(*) Pour la préparation de l'extrait de saturne, voyez page 20.

ensemble, en les remuant avec une spatule de bois, & l'on aura toujours soin que la quantité d'eau que l'on aura versée soit complétement absorbée avant d'en ajouter de nouvelle. On peut rendre ce cérat plus ou moins sort, en y ajoutant plus ou moins d'extrait. Cet onguent, de même que tous les autres, doit toujours se préparer en petites quantités, parce qu'il est de la plus

grande importance, dans le traitement des ulcères, de n'employer pour les pansemens que des dro-

gues très-fraîches, & absolument exemptes de rancidité.

L'on peut, en général, appliquer, sans produire la moindre douleur, des plumaceaux ordinaires, enduits d'une couche légère de l'un de ces onguens; & en s'en servant de cette manière, il n'en résulte jamais aucun inconvénient. Quelques auteurs ont condamné l'usage de toutes les applications huileufes fur les ulcères, dans la crainte qu'elles ne rancissent; mais je puis assurer, d'après l'expérience, que cela n'arrive pas lorfqu'on les emploie avec les précautions convenables. Il n'est pas même aisé de concevoir qu'aucune préparation du genre de celles dont nous avons parlé, puisse, quand elle est composée de drogues fraîches, devenir putride dans l'intervalle des différens pansemens, qui doivent très-rarement être plus éloignés l'un de l'autre que de vingt-quatre heures.

On condamne aujourd'hui très-généralement, & avec beaucoup de raison, les pansemens fréquens; mais souvent les praticiens abandonnent une erreur pour tomber dans l'extrémité contraire: quelques-uns recommandent de ne renouveller les applications de ce genre qu'une sois

en cinq, six ou huit jours. Si jamais cette méthode peut convenir, les cas en sont fort rares: elle ne procure aucun avantage à l'ulcère. J'ai vu mettre fréquemment en usage ces deux méthodes, & je puis affurer que, excepté dans les derniers périodes de la maladie, où la cicatrice est sur le point de se former, tout ulcère se guérit, en général, plus facilement en changeant tous les jours l'appareil, que quand on le renouvelle moins souvent : il en résulte d'ailleurs l'avantage de tenir le malade propre, & de conserver l'air de l'appartement qu'il occupe dans un plus grand degré de pureté, que quand on suit une méthode contraire. Je suis, en conséquence, trèsconvaincu qu'il ne faut pas panser les ulcères fort fréquemment, mais que l'extrémité contraire est encore plus préjudiciable : dans les hôpitaux sur-tout, où il est si difficile de conserver l'air fort pur, cette circonstance exige la plus grande attention; au moins elle en mérite plus qu'on ne lui en accorde communément. La quantité de matière que rendent les ulcères, doit particuliérement déterminer la fréquence des pansemens. Il ne faut jamais lever l'appareil qu'on ne puisse le faire sans produire de mal-aise; mais toutes les fois qu'il s'amasse une quantité considérable de matière dans la cavité de l'ulcère, il est nécessaire de renouveller tous les jours les panfemens.

L'impression que l'air produit sur les ulcères qui y sont exposés, est le principal inconvénient que l'on croit résulter des pansemens fréquens; mais il sussit de tenir les nouveaux appareils prêts, de manière à pouvoir les appliquer immédiatement après avoir levé les autres, pour éviter

les mauvais effets qui pourroient résulter de l'action de l'air. Néanmoins, cet objet est d'une telle importance, qu'il exige l'attention la plus sérieuse; car la trop libre admission de l'air interrompt toujours la guérison, non-seulement il agit sur les ulcères comme une cause d'irritation très-puissante, mais même il tend à altérer la nature de la matière qu'ils rendent.

Plusieurs praticiens objectent encore que l'usage des applications onctueuses dans le traitement des ulcères, est sujet à relâcher les parties, & à les priver de leur ressort, au point d'empêcher les nouveaux tubercules grainus de devenir aussi fermes qu'ils le seroient, si l'on s'abstenoit de ces

fubstances.

Les émolliens, appliqués chaudement pendant long-temps, sur-tout les fomentations & les bouillies, produisent, il est vrai, cet effet; mais il n'a jamais lieu lorsque l'on étend très-légérement fur les plumaceaux un onguent tel que celui que nous avons recommandé; cet onguent est même préférable à la charpie sèche seule; car à moins que les ulcères ne fournissent une grande quantité de matière, elle occasionne toujours beaucoup d'irritation, & produit, jusqu'à un certain degré, les mêmes effets qu'un doux escharotique. Cette circonstance paroît avoir été très-bien connue de plusieurs anciens qui recommandent fréquemment la charpie sèche pour réprimer l'accroissement des parties, lorsqu'il est trop confidérable, pendant le traitement des ulcères.

J'ai blâmé, depuis long-temps, l'usage peu réfléchi de la charpie sèche pour les ulcères, comme on peut en juger d'après ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent, que j'ai publié il

y a fix ans, & depuis je n'ai eu aucune raison de changer d'opinion. Néanmoins, l'empire de la contume est si puissant, que l'on n'abandonnera peut être pas encore de si-tôt l'usage de la charpie seche aussi universellement qu'on devroit le faire; mais une longue expérience sur les objets de cette nature, ne me laisse aucun doute que cet utage général contribue beaucoup à retarder la guérison des ulcères; & quiconque aura le courage de s'écarter de la pratique adoptée, & de se fervir, pour les pansemens ordinaires, de quelques onguens doux, aura lieu d'en être trèssatisfait. Je ne prétends cependant recommander ces onguens que dans l'état purulent simple des ulcères; c'est le cas où l'on peut s'attendre à en retirer beaucoup d'avantage. Malgré tout ce que l'on trouve de contraire à cette opinion, nonseulement dans les écrits de plusieurs anciens, mais même dans ceux de que ques modernes, je fuis très-convaincu que l'on obtiendra plus facilement & plus promptement la guérison, lorsque l'ulcère sera dans l'état que je viens d'indiquer, en se servant des onctueux, que par tout autre moyen. J'avoue cependant que les applications de ce genre produisent peu ou point d'effet dans quelques ulcères fordides & fongueux. Les fubstances chaudes irritantes, que j'indiquerai par la fuite, font les seuls moyens dont on peut alors attendre du soulagement.

Il faut donc, dans tous les ulcères du genre de ceux dont nous parlons, que les plumaceaux qu'on applique immédiatement sur la plaie à chaque pansement, soient légérement enduits de quelque onguent tel que celui que nous avons

recommandé.

Cette partie du traitement exige, en second lieu, que l'on emploie les moyens propres à entretenir la matière de l'ulcère dans son état de purulence convenable, tant pour la couleur que pour la consistance. Cet objet demande une attention extrême, sans quoi la matière la mieux conditionnée dégénère toujours tôt ou tard en une espèce très-mauvaise. L'écoulement le plus doux & le moins âcre que les ulceres puissent tournir, n'a lieu qu'autant que la matière qui le constitue est vraiment purulente : il faut, en conséquence, prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'elle subsiste dans cet état.

Pour remplir cette indication dans l'espèce simple d'uicère dont nous nous occupons présentement, on s'occupera particuliérement de conferver dans la partie affectée un degré de chaleur convenable : cela est absolument nécessaire dans quelque partie que se trouve l'ulcère; mais surtout lorsqu'il est sur les extrémités, car la chaleur naturelle de ces parties n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable que dans le tronc & dans les autres endroits, où l'action du cœur a

plus d'influence.

Nous avons démontré, dans le traité de l'inflammation, combien un degré convenable de chaleur est, dans tout abcès, nécessaire à la formation du pus : ce degré n'est pas moins essentiel dans le traitement des ulcères, & exige toujours une attention particulière; car il arrive tressouvent que, pour avoir négligé cette seule circonstance, des ulcères simples dégénerent en ulcères très-difficiles à guérir.

Tant que l'inflammation subliste, à un certain degré, dans les ulcères, les cataplasmes émolliens

chauds sont le moyen le plus facile & le plus convenable d'entretenir la chaleur; mais il faut les abandonner dès que les symptomes inflammatoires sont fort modérés, parce que l'usage trop fréquent & trop long-temps continué des émolliens chauds est sujet, en raison de leur vertu très-relâchante, à produire, comme nous l'avons déjà observé, un relâchement trop considérable, ou à détruire le ton des parties sur lesquelles on les applique. L'on peut d'ailleurs également bien remplir cette indication, en appliquant sur l'appareil des couvertures, épaisses ouatées avec la laine, le coton ou d'autres substances semblables, qui conservent très-bien la chaleur.

J'ai eu souvent occasion d'observer les bons essets qui résultent de ce genre de traitement, lorsqu'on y apporte toute l'attention qu'il exige. Il n'est pas aussi essentiel dans les cas d'ulcères simples, que dans ceux d'un fort mauvais genre : néanmoins on ne doit jamais le négliger, même

dans les ulcères les plus légers.

On a remarqué que, dans presque toutes les espèces d'ulcères, les bouillies étoient des applications très-utiles dans l'une ou l'autre partie de la cure. Il n'y a pas de doute qu'elles peuvent l'être réellement en raison de leurs qualités émollientes, tant qu'il y a beaucoup d'inflammation; mais je suis persuadé que le plus grand avantage qui en résulte est dû, indépendamment de toute autre circonstance, au degré de chaleur qu'elles procurent, dont l'esset est de contribuer à une bonne suppuration.

Néanmoins, lorsqu'on fait usage des bouillies dans cette vue, elles peuvent faire plus de mal que de bien, à moins de les renouveller beaucoup

plus fréquemment qu'on ne le fait communément. Il faut, pour en obtenir tous les avantages qu'elles peuvent procurer, les changer au moins toutes les trois heures. Mais j'ai traité ce sujet fort au long dans mon Essai sur l'inflammation: il est, sen conséquence, inutile de m'en occuper davantage ici; car les observations que j'ai faites relativement aux essets de la chaleur pour aider la suppuration, peuvent s'appliquer, avec autant de force & de convenance, au cas dont il s'agit.

Ces différentes circonstances, c'est-à-dire, le soin de prévenir l'irritation, en se servant de substances très-douces à chaque pansement (1), & celui de conserver un degré de chaleur convenable dans la partie affectée, sont les moyens les plus certains que l'on puisse employer, tant pour favoriser l'accroissement des nouvelles parties, que pour obtenir & entretenir une bonne suppuration. Il faut donc y faire une attention particulière, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus rester de vuide à remplir, ou jusqu'à ce que la nature semble avoir contribué à la production des nouvelles parties, autant que le permettent les circonstances de la maladie.

La seconde partie essentielle de la première

⁽¹⁾ L'on pourroit donner pour preuve des avantages qui résultent de l'usage des substances douces & onctueuses, dans ces circonstances, la facilité avec laquelle le cérat de Galien guérit fréquemment des ulcères même anciens : ce qui a fait mal-à-propos regarder ce médicament comme dessicatif; car il est certain que les substances qu'il contient sont plus propres à relâcher qu'à dessécher : d'où l'on doit conclure qu'il n'agit qu'en diminuant l'irritation qui s'opposoit à la formation des tubercules grainus qui accélérent la cicatrice.

indication curative des ulcères consiste, comme nous l'avons déjà observé, dans une douce compression. Je remarquerai qu'il faut l'employer conjointement avec les différens moyens dont je viens de parler, & la continuer autant de temps. Ainsi, dès que l'état inflammatoire est disfipé, & que l'on a obtenu une suppuration louable. on peut faire tur le champ une légere compression, par le moven du bandage roulé, comme nous l'avons recommandé plus haut, & la continuer jusqu'à la fin du traitement. Il faut, comme je l'ai prescrit, appliquer ce bandage de manière qu'il produite non-seulement une douce compression sur les parties qui environnent immédiatement l'ulcère, mais même qu'il serve à soutenir la peau & les autres tégumens, afin d'en prévenir la rétraction, qui surviendroit sans cette précaution, fur-tout dans les ulcères considérables.

Quand, par une attention convenable aux circonstances les plus essentielles du traitement, & en continuant plus ou moins de temps les remèdes nécessaires, en raison de la grandeur des ulcères & de la constitution du malade, on est ensin parvenu à réparer, autant qu'il étoit possible, la perte de substance, il faut s'occuper de la dernière indication curative, c'est-à-dire,

de la formation de la cicatrice.

Nous avons déjà observé que la cicatrice est fréquemment l'ouvrage de la nature seule : néanmoins, dans beaucoup de cas, quoique la perte de substance paroisse entiérement réparée, la guérison parsaite est difficile à obtenir; la surface de l'ulcère reste dans un état de crudité, & rend une grande quantité de matière. Il faut alors absolument abandonner les onguens que j'ai

SUR L'ULCÈRE PURULENT SIMPLE. 13

recommandés pour la première partie du traitement, & en substituer d'autres d'une nature plus

ftyptique & defficative.

L'onguent blanc, préparé avec la céruse, tel qu'on le trouve dans différens dispensaires, remplit très bien cette indication; je le crois même préférable au cérat fait avec la pierre calaminaire, que l'on emploie si communément à l'extérieur comme dessicatif. L'eau de chaux est aussi très-efficace dans les ulcères de ce genre ; il fuffit fouvent de les laver deux ou trois fois le jour avec cette eau, & d'y appliquer l'onguent de céruse ou le cérat ordinaire, pour obtenir la guérison, lorsqu'on ne peut plus rien espérer des émolliens. Les esprits ardens peuvent également remplir la même indication, c'est-à-dire, arrêter l'écoulement de ces sortes d'ulcères, dessécher ou resserrer la substance cellulaire molle qui recouvre leur surface, & en former une cicatrice folide.

L'accroissement des nouveaux tubercules grainus est quelquesois si considérable, qu'ils s'élèvent au dessus de la surface des parties saines, & empêchent qu'il ne se forme une cicatrice convenable. Lorsque cela arrive, il saut recourir aux astringens, ou même aux escharotiques, dont le plus essicace, entre les doux caustiques, est le vitriol bleu. Ce remède sussitiur presque toujours, excepté dans les ulcères très-rebelles; mais lorsqu'il ne réussit pas, il n'y a pas de remède essiqu'il ne réussit pas, il n'y a pas de remède essiqu'il ne réussit pas, il n'y a pas de remède essiqu'il ne soulle que la pierre à cautère.

Dans les cas légers de ce genre, la charpie sèche seule suffit souvent pour obtenir la guérison, pourvu que l'on applique en même temps sur le

tout un bandage suffisamment serré.

I 4

J'observerai néanmoins que cet état est fréquemment plus embarraffant & plus difgracieux que toute autre partie de la curation des ulcères; car il arrive fouvent, chez les personnes même qui jouissent de la meilleure constitution, quand d'ailleurs tout ce qui a précédé annonce une heureuse guérison, que l'on ne peut pas obtenir de cicatrice, & que les points grainus, nouvellement formés, restent dans un état de crudité, fans montrer aucune tendance à la guérison. Dans ce cas, lorsque les moyens que nous avons indiqués ne sont d'aucune efficacité, l'on pourra souvent obtenir une guérison complète, en appliquant au-dessous du bandage roulé des compresses imbibées des spiritueux forts dont nous avons parlé plus haut, & fur-tout de l'eau-devie de France. En même temps qu'on emploie les spiritueux de cette manière, on peut les remplacer alternativement par la teinture de myrrhe, ou par la folution de vitriol bleu dans l'eau. J'ai plusieurs fois vu cette pratique réussir, lorsque tous les moyens dont l'on se sert communément dans ces circonstances n'avoient produit aucun effet.

Je viens de faire l'énumération des topiques qui m'ont paru les plus efficaces pour la guérifon des ulcères; mais il y a quelques circonstances qui, quoique plus générales, n'exigent

pas moins d'attention.

Dans toutes les espèces d'ulcères, même dans les plus simples, le repos du corps, sur-tout de la partie affectée, est tellement essentiel, que si l'on néglige cette circonstance, tous les remèdes externes deviennent communément peu utiles. Dans les maladies de ce genre, qui attaquent

les extrémités inférieures, le membre affecté doit toujours être, autant qu'il est possible, dans une position horizontale, qui est celle qui favorise le

plus la circulation des fluides.

Presque tous les praticiens, tant anciens que modernes, ont regardé le repos & la position horizontale comme absolument nécessaires à la guérison des ulcères des extrémités inférieures. Néanmoins, l'on a prétendu, dans quelques écrits nouveaux, qu'il s'en falloit de beaucoup que le repos sût essentiel dans ces cas, & que les malades guérissoient aussi facilement & aussi sûrement en allant & venant, qu'en observant le rement en allant & venant, qu'en observant le re-

pos le plus parfait.

Cela peut arriver quelquesois dans des ulcérations très-légères : il est même possible, avec le secours d'un bandage sussifiamment serré, ou d'un bas lacé appliqué de manière à soutenir convenablement les parties, de guérir souvent des ulcères d'un mauvais genre, en permettant au malade un exercice modéré : mais il me paroît, en général, au moins autant que j'ai pu m'en assurer par l'expérience, que les règles que nous ont laissées les anciens sur ce point, sont très-bien sondées; car la guérison des ulcères des extrémités est plus ou moins prompte, suivant que l'on observe le repos avec plus ou moins d'exactitude.

Il arrive souvent, comme je l'ai dit plus haut, que des ulcères même de mauvais genre se guérissent sans le repos ou sans la position horizontale du membre malade. J'en ai vu des exemples fréquens : je suis même actuellement chargé du traitement de plusieurs ulcères dont la guérison avance, quoique les malades sortent tous les jours:

mais je ne leur ai jamais accordé cette liberté que par nécessité; car rien ne paroît plus certain que les ulcères des extrémités inférieures se guérissent plus promptement, plus facilement & avec un avantage plus réel, lorsqu'on tient la partie dans une position horizontale, que quand on permet au malade de continuer de faire de l'exercice. Néanmoins, lorsque les circonstances dans lesquelles se trouvent les malades les empêchent de jouir des avantages qu'ils pourroient retirer du repos, nous sommes réduits à la nécessité de recourir à d'autres moyens pour tenter d'obtenir la guérison des ulcères. Il n'y en a aucun qui réuffisse mieux, dans ce cas, que la compression que l'on procure par le moyen du bandage roulé, de la manière que nous l'avons constamment indiqué plus haut, ainsi que dans les éditions précédentes de cet ouvrage.

Comme le repos est toujours très-gênant pendant le traitement des ulcères des jambes, l'on a proposé dissérens moyens d'y suppléer; nonseulement l'on a avancé que l'on pourroit obtenir la guérison sans le repos ou la position horizontale, quelques auteurs ont même prétendu que

l'un & l'autre étoient préjudiciables (*).

Nous avons déjà remarqué que les ulcères des jambes peuvent guérir, quoique les malades sortent tous les jours, sur-tout si l'on entretient pendant la curation une compression convenable. Néanmoins, aucune des raisons que l'on a appor-

^(*) Quelques écrivains avoient déjà avancé cette affertion; mais depuis peu, M. Underwood de Londres s'est étendu fort au long sur cet objet, dans un Traité sur les ulcères des jambes.

L'on a donné, dans presque chaque espèce d'ulcere, des règles particulières relativement au régime; l'on a, en général, recommandé une diete austère. Néanmoins, cette manière de vivre est presque constamment nuisible quand on l'observe fort long-temps; il est rare qu'elle ne soit pas suivie d'un relâchement considérable de l'habitude du corps, & qu'elle ne produise d'autres effets désagréables, particuliérement sur la nature de la matière que rendent les ulcères.

horizontale.

Il paroît qu'il suffit, à cet égard, de se mettre en garde contre tout excès dans le boire ou le manger; car tout ce qui est capable de produire seulement une légère sièvre passagère avec inflammation, est toujours très-préjudiciable dans ces cas: l'on a même souvent remarqué qu'au lieu d'un régime plus sévère que de coutume, tel qu'on le recommande communément, les malades s'étoient bien trouvés de manger plus qu'ils ne saisoient dans l'état de santé.

140 OBSERVATIONS

L'écoulement de la matière purulente produit toujours une telle foiblesse dans les grands ulcères, où il est très-abondant, que cette circonstance seule suffiroit, en général, pour affoiblir extrêmement le malade, fi l'on ne le mettoit en état d'y réfister par une nourriture convenable: l'on voit même constamment ces ulcères guérir avec beaucoup plus de facilité, lorsqu'on entretient le malade dans son état de vigueur ordinaire, que quand on l'affoiblit par une diète trèsaustère. Bien plus, j'ai plusieurs sois observé que des ulcères même du plus mauvais genre, qui avoient long-temps réfifté à toutes les applications & à tous les remèdes ordinaires, s'etoient promptement cicatrisés par l'usage seul d'un régime nourrissant.

Les purgatifs, & en général tout ce qui tend à affoiblir la constitution, ne conviennent point pour les mêmes raisons qui sont rejetter un régime austère (1). Il n'est même jamais nécessaire de recourir à aucun remède interne, dans cette espèce d'ulcère, lorsque l'on fait une attention convenable aux dissérentes circonstances que nous avons indiquées pour le traitement. Je sais qu'il est assez ordinaire dans ce cas, de même que dans

⁽¹⁾ Les purgatifs sont toujours nuisibles dans les ulcères simples; non-seulement ils affoiblissent extrêmement, mais ils occasionnent une irritation considérable, qui accélère le pouls, & suffit fréquemment pour altérer la qualité de la matière que rend l'ulcère. En faisant attention à la nature de la maladie, l'on se persuadera facilement qu'ils conviennent rarement après la guérison; & que tout ce que l'on a dit de la nécessité des purgatifs dans ces cas, n'est sondé que sur des préjugés vulgaires, que les gens de l'art doivent mépriser.

SUR L'ULCÈRE PURULENT SIMPLE. les autres espèces d'ulcères, de prescrire différens remèdes, sur-tout le quinquina, le nitre & les autres purgatifs rafraîchissans; mais je pense que tout remède propre à agir sur le système en général, n'est d'aucune utilité dans l'ulcère simple purulent dont il est question ici. Comme la maladie est purement locale, il faut uniquement compter sur les topiques pour la guérison. L'on a, il est vrai, souvent employé avec avantage le quinquina, l'acier & les autres toniques, dans des cas où l'ulcère rendoit une très-grande quantité de matière, sur-tout lorsqu'elle étoit tenue & âcre; mais lorsqu'on ne peut pas la corriger par les applications externes que nous avons recommandées, l'on découvre communément qu'elle doit son origine à quelque maladie générale de la constitution : ce qui constitue une espèce différente d'ulcère, qui exige, en conséquence, d'autres remèdes.



and the contraction of the contr

the file of the standard of th

*MANDES BUILD BUILD BUILD BUILD BUILD BUILD BUILD

design of the the the tree was surfered with the light

28 County to chading second of the

SECTION III.

Observations sur l'ulcère simple vicié.

L'ULCÈRE simple purulent, dont nous venons de donner la description dans la section précédente, est l'espèce la plus bénigne, & même, si l'on peut se servir de ce terme, la plus naturelle des dérangemens qui peuvent survenir pendant la fanté: tout ulcere qui s'écarte des caractères propres à cette espèce, doit être regardé comme vicie; & nous comprendrons fous cette dénomination tous ceux qui différent de l'ulcère fimple par l'apparence & la nature de leur écoulement. Ceux qui se distinguent par quelque affection remarquable des parties folides exigent une méthode curative distincte & séparée, & forment, comme nous l'avons déjà remarqué, autant d'efpèces différentes, dont je parlerai dans autant de fections particulières. Les ulcères qui diffèrent de l'ulcère simple, uniquement ou particuliérement par la nature de leur écoulement, ne peuvent former des espèces séparées, pour plufieurs raifons, mais fur-tout en ce qu'ils exigent tous à peu près la même méthode curative, & que leurs différences ne sont qu'accidentelles.

§. I. Des symptomes, des causes & du pronostic de l'ulcère simple vicié.

Les variétés qui s'observent le plus communément dans la matière que rendent les ulcères, sur l'ulcère simple vicié. 143 lorsqu'elle s'écarte de son état le plus naturel, qui est celui de purulence, sont les suivans:

1°. Un écoulement aqueux, limpide, quelque-

fois verdâtre, que l'on nomme sanie;

2°. Une matiere légérement rouge, aqueuse & généralement très-âcre, appellée matière icho-reuse; &,

3°. Une espèce de matière plus visqueuse &

glutineuse, appellée matière sordide.

Souvent cette dernière est d'un rouge tirant sur le brun, & ressemble un peu au marc de casé, ou à des grumeaux de sang mêlés avec de l'eau. Toutes ces espèces exhalent une odeur beaucoup plus tétide que la matière purulente, & il n'y en a aucune qui n'ait un peu d'âcrimonie; mais celle que l'on nomme généralement matière ichoreuse, l'emporte beaucoup sur les autres par son âcreté; souvent elle est si irritante & si corrossive, qu'elle détruit une grande étendue des parties voisines.

L'âcrimonie des différentes matières dont nous venons de faire mention, empêche les ulcères qui les produisent de se remplir de nouveaux points grainus; ces ulcères s'étendent, en conséquence, de plus en plus; &, au lieu d'avoir une couleur rouge saine, ils sont d'un brun soncé, ou ils ont quelquesois l'apparence d'escharres noires. Tous excitent, en général, des douleurs plus ou moins vives, suivant le degré d'âcrimonie de la

matière qu'ils rendent.

On peut mettre au nombre des causes de cette espèce d'ulcère, toutes celles que nous avons indiquées dans la section précédente, telles que les plaies en général, les brûlures, les contusions, & ensin toutes les causes capables de

produire l'ulcère simple purulent; car cette dernière espèce même, quelque bénigne qu'elle paroisse d'abord, dégénère très-facilement en celle dont nous parlons, si on la néglige, ou si on y applique des substances irritantes propres à aggraver le mal.

Je crois devoir encore observer ici que l'ulcère simple se change en espèces du plus mauvais genre, beaucoup plus fréquemment quand il est sur certaines parties que sur d'autres : ainsi, comme les tendons & les expansions aponévrotiques des muscles ne fournissent pas l'espèce de sérum nécessaire à la formation d'un bon pus, les ulcères qui s'y forment sont communément beaucoup plus sâcheux & plus difficiles à guérir, que ceux qui sont situés dans le tissu cellulaire, où il se fait, en général, une secrétion abondante d'un fluide propre à sormer le pus.

Le pronostic des ulcères, du genre de celui dont nous parlons, est toujours favorable lorsqu'ils sont purement locaux, lorsqu'ils ne dépendent pas de quelque maladie du système, & qu'ils ne subsistent pas depuis long-temps, surtout s'ils affectent des jeunes gens qui jouissent d'une bonne santé. Mais dans le cas contraire, c'est-à-dire, lorsque le malade est sont âgé, lorsque l'ulcère est sort étendu, qu'il dépend de quelque vice de la constitution, & qu'il subsiste depuis long-temps, le pronostic doit toujours être fort douteux.

S. II. De la curation de l'ulcère simple vicié.

Nous avons déjà remarqué que la mauvaise qualité de la matière que rendent les ulcères, procède, procède, en général, de quelque affection particulière des solides ou des organes secrétoires des parties malades, qui sournissent des fluides qui ne peuvent être convertis en un bon pus. Nous avons tâché de développer la nature de cette affection; & il est évident, par les preuves que nous en avons données, qu'elle dépend du degré d'inflammation ou d'action augmentée dans les vaisseaux des parties affectées, qui varie suivant que les ulcères ont été produits par telle ou telle cause.

Indépendamment de ce que nous avons avancé pour tâcher d'établir cette opinion, elle paroît encore confirmée par la nature des remèdes, que l'expérience a prouvé être les plus efficaces pour la guérison de ces sortes de maladies; car ces remèdes se tirent particuliérement de la classe de ceux qui sont évidemment les plus propres à mo-

dérer la douleur, & à diffiper l'irritation.

Ainsi, l'on voit fréquemment, dans un espace de tems très-court, quelquesois même en vingt-quatre heures, les somentations émollientes chaudes & les cataplasmes du même genre, non-seulement diminuer beaucoup la douleur, mais même produire un mieux sensible dans la nature de l'écoulement; & en les continuant plus long-temps, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la disposition à l'inflammation soit entiérement dissipée, ils suffisent très-souvent pour convertir la matière, quelque mauvaise qu'elle puisse être, en un pus naturel & louable.

En conséquence, la méthode la plus convenable de traiter ces ulcères est de somenter la partie trois ou quatre sois le jour, pendant une demi-heure à chaque sois, avec une décoction

K

émolliente, d'y appliquer ensuite des plumaceaux enduits de quelques-uns des cérats que nous avons recommandés, & de recouvrir le tout de bouillies chaudes, que l'on renouvellera dès

qu'elles se refroidiront.

Rien n'accélère plus la guérison des ulcères de ce genre, que la cessation de la douleur : c'est pourquoi il est fréquemment nécessaire, lorsque la douleur est vive, d'avoir recours aux narcotiques, dont l'usage est souvent fort avantageux dans ces circonstances. Mais lorsqu'on les prescrit, il faut en augmenter la dose, & les réitérer suivant que l'indique la violence de la douleur.

Il faut, en même temps, faire attention à la constitution, & varier en conséquence le traitement, fuivant la fituation dans laquelle se trouve le malade : lorsqu'il est, par exemple, fort affoibli par un ulcère de longue durée, ou par toute autre cause, il faut tâcher de réparer les forces en augmentant la nourriture; s'il est, au contraire, fort pléthorique, & sujet aux maladies inflammatoires, il convient de le tenir à un régime plus févère.

Dans les ulcères de ce genre, qui surviennent dans la première de ces circonstances, c'est-àdire, lorsqu'il y a un état de foiblesse considérable, le quinquina est souvent efficace; il agit fréquemment, dans ces cas, comme un remède très-puissant, & améliore sur-tout la nature de

l'écoulement.

Mais il faut, pour que le quinquina produise cet effet, le prescrire à une dose beaucoup plus forte qu'on ne le fait communément. On le donne rarement, dans les maladies de ce genre, plus de trois ou quatre fois par jour, à la dose d'un fcrupule ou d'un demi-gros à chaque fois. Néanmoins, si l'on veut en retirer un avantage sensible, il est nécessaire de le réitérer six ou huit fois dans le même espace de temps, & d'en faire prendre un gros à chaque sois; car il est rare

qu'à cette dose il ne soit très-efficace.

Il faut observer de plus, qu'en prescrivant le quinquina de la manière que je viens d'indiquer, l'on n'est pas, en général, obligé d'en donner une beaucoup plus grande quantité que celle que l'on emploie communément en total, suivant la manière commune de le donner à petites doses; car de grandes doses fréquemment réitérées produisent, en général, plus d'avantage réel dans l'espace de douze ou quatorze jours, qu'on n'en retire communément en continuant ce remède un grand nombre de semaines à petites doses.

Néanmoins, l'usage du quinquina exige beaucoup de précaution dans les ulcères de ce genre qui attaquent des personnes d'une constitution inflammatoire ou pléthorique. On ne peut guère, dans ces circonstances, le donner à grande dose, tant que la disposition à l'inflammation n'est pas

considérablement diminuée.

En faisant une attention convenable aux différentes circonstances dont nous venons de faire l'énumération, & en tenant en même temps la partie malade en repos, & dans une position convenable, il en résulte communément, ou même toujours, que la matière se convertit promptement en un bon pus. Lorsque l'on a une sois obtenu cet avantage, tous les autres symptomes de l'ulcère s'améliorent, en général, en très-peu de temps: au moins cela arrive communément quand l'ulcère ne dépend pas de quelque maladie générale du système : circonstance que je n'admets pas dans ce cas, parce qu'elle constitueroit une espèce d'ulcère différente de celle dont nous nous

occupons présentement.

Dès que l'écoulement est converti en une suppuration louable, l'on a, en quelque sorte, obtenu le point le plus essentiel à la guérison; car les parties n'étant plus corrodées par la matière âcre dont elles étoient continuellement arrosées, mais étant, au contraire, recouvertes du baume le plus naturel qu'on puisse y appliquer, elles prennent communément, en peu de temps, une belle couleur rouge vermeille. Alors rien n'empêche les nouveaux tubercules grainus de se former; & la perte de substance se répare, autant qu'il est possible, avec plus ou moins de promptitude, suivant la prosondeur & l'étendue de l'ulcère, suivant la situation de la partie affectée, & l'âge ainsi que la constitution du malade.

Lorsque l'on est parvenu, par ces moyens, à ramener les ulcères de ce genre à l'état de l'ulcère purulent simple, il faut les traiter, jusqu'à leur guérison parfaite, exactement de la manière que nous avons indiquée dans la section précédente, c'est-à-dire, n'y appliquer que des substances adoucissantes, avoir en même temps soin de conserver les parties dans un degré de chaleur convenable, & les comprimer légérement dès que les symptomes inslammatoires sont totale-

ment diffipés.

Il arrive fréquemment, quand on est parvenu, par un traitement convenable, à procurer à cette espèce d'ulcère la meilleure apparence, & à convertir la matière en un pus très-louable, que l'on ne peut néanmoins le

SUR L'ULCÈRE SIMPLE VICIÉ. 149 cicatriser, & que l'écoulement en est toujours aussi abondant.

Lorsque cela arrive, & que les moyens que nous avons indiqués dans la dernière section, pour obtenir la cicatrice, ne réuffissent pas, ce qui peut arriver fréquemment, un cautère d'une grandeur suffisante, placé dans un endroit convenable, contribuera fouvent plus à terminer la guérison, que tous les remèdes que l'on applique

communément en pareils cas.

Rien n'est plus capable de procurer la guérison permanente des anciens ulcères quelconques, que l'ufage d'un exutoire proportionné à l'écoulement habituel. Les astringens & les dessicatifs peuvent bien recouvrir les ulcères d'une cicatrice légère ou d'une espèce d'épiderme; mais, dans les cas de cette nature, ces moyens procurent rarement

une guérison de longue durée.

Indépendamment du danger qui résulte de guérir les anciens écoulemens avant de leur en substituer d'autres, toute cicatrice obtenue par le moyen des astringens étant extrêmement foible, s'ouvre, en général, promptement en raison de la furabondance des fluides qui doit réfulter de la rétention de cette quantité considérable de sérum que la constitution avoit coutume de pousser au-dehors, pour fournir à la formation du pus que rendoit l'ulcère.

C'est pourquoi, dans tous les ulcères de ce genre, & même dans toute maladie qui subsiste depuis long-temps, la curation doit principalement consister dans un cautère suffisamment large pour que la quantité de matière qu'il doit rendre soit, jusqu'à un certain point, proportionnée à celle que l'ulcère avoit coutume de produire.

K 3

L'on établit communément ces espèces d'égouts le plus près possible de la partie assectée. Néanmoins, il est probable que la situation du cautère est peu importante, pourvu qu'il rende autant de matière que l'ulcère : en conséquence, on le placera sur l'endroit le plus commode pour le malade.

Lorsque le cautère a coulé quelque temps, & que l'on a persisté dans l'usage des remèdes que j'ai recommandés, l'on obtient enfin ordinairement la guérison complète de ces sortes d'ulcères.

Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai eu plusieurs occasions d'observer les bons essets que produisent les cautères pour la guérison des anciens ulcères habituels. J'ai, dans quelques cas, obtenu la cicatrice par leurs moyens, lorsque tous les autres remèdes avoient été employés inutilement; d'autres sois, les ulcères se sont renouvellés lorsqu'on a supprimé les cautères, & se sont guéris de nouveau en recourant au même moyen.

Je pourrois citer, d'après les auteurs, différens exemples non-seulement de la difficulté de guérir les ulcères habituels, lorsque l'on ne commence pas par établir un cautère, mais même des suites très-pernicieuses qui en résultent. Néanmoins, comme il n'y a pas de praticien à qui l'expérience n'ait sourni des exemples de ce genre, je pense qu'il est inutile de recourir à l'autorité des livres.

Dans les ulcères qui n'ont pas subsissé longtemps, il ne conviendroit nullement, quelle que soit leur étendue, d'assujettir le malade à un cautère pour obtenir la guérison : la constitution n'a pas été assez long-temps accoutumée à l'évacuation que produisent les ulcères récens, pour qu'il puisse résulter aucun danger de supprimer cette évacuation. Ainsi, ce que nous avons dit n'est pas applicable à ces sortes d'ulcères; mais, je le répète, on ne peut tenter sans danger la guérison de ceux qui sont anciens, si l'on n'établit d'abord un cautère d'une grandeur suffisante.

Tout cautère est sujet à des inconvéniens qui rebutent communément les malades; ce qui détermine souvent les praticiens à éviter ces moyens: mais il est évident qu'aucune considération de ce genre ne doit influer sur le traitement.

L'on a particuliérement recommandé le nitre dans l'espèce d'ulcère dont nous nous occupons actuellement : j'en ai cependant prescrit dans ce cas, de même que dans les autres espèces d'ulcères, de très-grandes quantités, avec toutes les précautions nécessaires, sans en avoir jamais observé aucun este sensible. L'on a, il est vrai, guéri des ulcères en faisant usage du nitre; mais, dans tous les essais que j'en ai fait, jamais ce remède n'a suffi seul pour obtenir la guérison, sans employer en même temps le bandage roulé, & les autres applications locales.



La docteur out accompanie cas acceptioned

eft communication of the property of the contraine state of the contrained of the co

an condition as gaidfarplens areas

area mineral area animale ve

pendantra sa

SECTION

Observations sur l'ulcère fongueux.

IL se forme fréquemment dans les ulcères des excroissances fongueuses, qui acquièrent communément un tel volume, qu'il en résulte des ulcères fort différens de l'ulcère primitif, par leurs apparences, leurs effets & la curation; ce qui m'a déterminé à en faire une section séparée.

S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère fongueux.

On entend par fongosités des excroissances contre nature qui s'élèvent dans les ulcères, communément plus molles & plus spongieuses, que les tubercules grainus qui se manifestent dans l'état de fanté. Ces excroissances ne parviennent pas, en général, à un volume fort confidérable, mais lorfqu'elles durent fort long-temps, ou qu'on les néglige, elles deviennent, dans certains cas, très-volumineuses : elles font d'abord lâches & molles, comme nous l'avons observé; néanmoins elles acquièrent quelquefois, en vieillissant, un très-grand degré de dureté.

La douleur qui accompagne ces excroiffances est communément légère, & le contraire s'obferve rarement. L'écoulement qu'elles produisent varie suivant l'espèce d'ulcère dont elles dépendent.

SUR L'ULCÈRE FONGUEUX. 153

Ainsi, lorsqu'une hypersarcose (c'est le terme sous lequel on désigne ces excroissances) survient dans un ulcère simple purulent, uniquement par désaut de soin, l'écoulement continue fréquemment à être d'une assez bonne qualité; mais, au contraire, lorsque l'hypersarcose dépend d'un ulcère qui rend une matière viciée sort âcre, comme il arrive quelquesois, l'écoulement est communément de la même nature.

Quant aux causes de la maladie, j'ai observé, en parlant de l'ulcère simple purulent, que, dans l'état de fanté, & fur-tout chez les jeunes gens, les nouveaux tubercules grainus qui se forment dans cet ulcère, étoient très-sujets à prendre un tel accroissement, qu'ils s'élevoient au-dessus de la surface des parties voisines. L'on prévient trèssouvent avec succès cet inconvénient, en suivant les préceptes que nous avons donnés; mais la maladie dont nous nous occupons présentement a lieu lorsque, faute d'attention, l'on permet alors aux tubercules grainus de prendre un accroissement plus considérable : si l'on néglige même encore plus long-temps l'ulcère, comme il arrive souvent, sur-tout chez le peuple, cette espèce de fongosité dégénère en une maladie très-fâcheuse. C'est de cette manière que surviennent communément les excroissances les plus dures.

Il y a une autre variété d'hypersarcose, que l'on observe quelquesois dans le cours du traitement des plaies & des ulcères, lorsque l'on n'a pas eu la précaution d'en guérir le fond avant de permettre aux nouveaux tubercules grainus de prendre un certain accroissement. Il sussit alors qu'il reste des clapiers, ou que quelques parties corrompues n'aient pu être poussées au-dehors,

& agissent comme corps étrangers, pour que les tubercules grainus qui s'étoient manifestés d'abord continuent à croître; mais, au lieu de former la cicatrice, lorsqu'ils sont parvenus au niveau des parties saines, ils les surpassent de jour en jour, & constituent enfin la maladie dont il s'agit.

Lorsqu'une fongosité s'est ainsi formée, ses progrès ne cessent que quand l'on est parvenu à découvrir & à détruire, par l'art ou naturellement, la cause qui l'a originairement produite, ce qui arrive lorsqu'il s'établit au-dessous de la tumeur une suppuration abondante, & que la matière s'ouvre une issue au-dehors. Alors le siège de la maladie étant à découvert, on peut recourir au traitement convenable.

S. II. De la curation de l'ulcère fongueux.

En faisant une attention convenable aux cas & aux deux causes dont nous avons parlé, il est aisé de découvrir celle qui a originairement donné lieu à la maladie; & cette cause étant bien connue, on peut déterminer avec certitude la méthode curative que l'on doit adopter; mais fans cela, il n'est pas possible d'en suivre aucune, parce que les remèdes nécessaires dans chacun de ces deux cas, sont d'une nature fort opposée.

Lorsque l'on s'est assuré que les fongosités sont uniquement produites par l'accroissement excessif des parties, & qu'il n'y a aucune maladie cachée dans le fond de l'ulcère; lorsque la tumeur est fort large, & sur-tout lorsqu'elle ne s'élève pas beaucoup, il faut avoir recours sur le champ aux

escharotiques.

L'on a recommandé beaucoup de remèdes de

ce genre : plusieurs auteurs ont même proposé

le cautère actuel; & d'autres veulent que l'on enlève tout à coup, avec le bistouri, toutes les

fongosités.

Il n'est point douteux que ces deux méthodes sont très-essicaces dans tous les cas, & beaucoup plus promptes que toute autre; mais elles paroissent si cruelles, qu'on ne trouve presque pas de malade qui veuille s'y soumettre; & d'ailleurs, il n'y a personne qui ne sache que cette maladie peut se guérir avec autant de certitude, quoique peut-être moins promptement, par des

remèdes beaucoup plus doux.

La pierre infernale est bien supérieure, dans ces cas sur-tout, à tous les caustiques artificiels recommandés par les auteurs : elle agit plus promptement, & ne produit pas plus de douleur que beaucoup de caustiques plus doux; elle a seule l'avantage de ne jamais manquer son esset; & il s'en saut de beaucoup qu'elle soit aussi surjette à couler & à s'étendre sur les parties voisines, que quelques-unes des préparations de ce genre, dont l'usage devient, pour cette raison, souvent sort embarrassant.

Il faut fondre le caustique, & y tremper une petite brosse ou un petit pinceau, dont l'on touche les parties que l'on veut détruire. En réitérant cette opération tous les jours, ou de deux jours l'un, l'on détruira les fongosités plus ou moins promptement, suivant le volume & la dureté de la tumeur. Une forte dissolution de vert-degris, de sel ammoniac non purissé, de vitriol bleu ou blanc, appliquée de la même manière, enlève aussi communément ces sortes d'excroisfances.

Il est quelquesois nécessaire de varier ces caustiques : j'en ai essayé un grand nombre; mais aucun n'est aussi généralement utile, comme je viens de le dire, que la pierre insernale. Je me suis quelquesois servi, dans des cas semblables, d'une sorte dissolution d'argent ou de mercure crud dans l'esprit de nitre; les essets de la première dissolution sont toujours, comme on peut se l'imaginer, très-puissans; néanmoins ils ne disserent pas beaucoup de ceux que produit communément la pierre insernale; ils sont seulement un peu plus considérables. Cette espèce de caustique est une simple dissolution d'argent dans l'acide nitreux, que l'on fait évaporer jusqu'à siccité.

En faisant dissoudre une once de mercure pur dans une once & demie d'acide nitreux concentré, l'on obtient peut-être un des plus forts caustiques que l'on puisse préparer. Dans les cas où il est nécessaire d'en employer de moins actifs, on peut diminuer la force de ce remède, en se servant d'une moindre quantité de mercure, & d'un esprit de nitre plus foible. Mais lorsque l'on veut détruire des excroissances dures calleuses, il faut choisir la dissolution la plus forte; elle ne cause pas plus de douleur que celles qui sont plus foibles, & elle est toujours plus efficace. Je remarquerai ici qu'une forte dissolution de ce genre est peut-être le meilleur cauftique que l'on puisse employer pour détruire toute espèce de poireaux, & particuliérement ceux qui sont vénériens. Lorsqu'on se sert de ce caustique pour les poireaux ou pour les excroifsances fongueuses dont il s'agit ici, il ne faut jamais l'appliquer tout d'un coup sur une surface étendue. Lorsque les fongosités ne sont pas conSUR L'ULCÈRE FONGUEUX. 157

sidérables, on peut étendre, sans danger, sur toute Jeur surface, une petite quantité de dissolution : mais dans les affections de cette nature qui sont fort étendues, il vaut mieux se borner à une petite portion de l'excroissance; car il suffit d'en toucher tous les jours une petite partie pour parvenir, en général, à la détruire en entier en peu de temps. Après l'usage de l'un des caustiques dont je viens de parler, on recouvrira les parties de charpie sèche, & l'on se gardera d'y appliquer, comme on le fait communément, aucune espèce d'onguent, parce qu'ils tendent toujours à dé-

truire l'activité du caustique.

J'ai supposé, dans ce que je viens de dire, que la surface de la fongosité étoit d'une étendue considérable, & qu'elle ne s'élevoit pas beaucoup au-dessus du niveau des parties saines contigues. Toutes les fois que le contraire a lieu, c'est-à-dire, lorsque l'excroissance s'élève beaucoup, & que sa base est étroite, la méthode la plus courte & la plus facile est de l'enlever par le moyen d'une ligature suffisamment serrée, que l'on applique autour de sa racine, & qu'on refserre un peu chaque jour. Ce moyen détruit promptement la circulation dans la tumeur, & la fait tomber en peu de temps.

Lorsque l'excroissance a, comme nous l'avons observé, une base étroite, & sur-tout lorsqu'elle est un peu pendante, il est très-aisé d'en faire la ligature; mais lorsque sa base est plus large que sa partie supérieure, il n'est pas possible, sans employer d'autre secours, d'empêcher la ligature de glisser. Néanmoins, on pourra toujours y parvenir sûrement, & avec beaucoup de

facilité, de la manière suivante.

On prend une forte aiguille droite, fixée à un manche, & percée vers sa pointe; on l'introduit, de part en part, dans la base de la tumeur; on fait passer dans l'œil de l'aiguille deux forts fils cirés; ensuite on la retire, & on laisse les bouts de fils pendre de chaque côté de la tumeur: on fait alors une forte ligature autour de la moitié de la fongosité, avec les deux extrémités de l'un des fils, & l'on ferre de la même manière l'autre moitié avec les deux autres bouts de fils; il suffit de serrer convenablement, de temps en temps, chacun de ces fils, pour que les deux hémisphères de la tumeur tombent, en général, très-promptement. L'idée de la pratique que je recommande ici, est prise de la description d'une aiguille courbe de ce genre, que M. Chefelden a recommandée pour extirper, par la ligature, les amygdales tuméfiées; opération qu'on ne pourroit jamais convenablement tenter dans ce moyen, stiotte de stad al supra comos

Lorsqu'on est parvenu à détruire les carnosités par l'une de ces méthodes, il faut traiter la plaie de la manière que nous avons indiquée pour

Pulcère simple purulent, superio meg au 51331

La seconde espèce de songosité est, comme nous l'avons observé, l'esset des nouveaux tubercules grainus de l'ulcère, qui ne portent pas sur une base solide, parce que le sond est rempli d'une matière purulente ou de quelques autres corps étrangers. Cette espèce se distingue, en général, très-facilement de la précédente; elle s'élève avec beaucoup plus de facilité, & il s'en faut qu'elle soit aussi serme; elle est, au contraire, toujours plus molle & plus slasque, que les tubercules grainus même qui indiquent un état sain.

SUR L'ULCÈRE FONGUEUX. 159

En faisant attention à ces circonstances & à toutes celles qui accompagnent l'ulcère, il est rare que l'on reste long-temps en doute sur la cause des carnosités : dès que l'on est parvenu à la découvrir, il faut commencer par donner jour à la matière renfermée dans la tumeur, en y faifant une ouverture convenable. Il fuffit ensuite de prendre garde que la plaie commence à se remplir par son fond, pour obtenir facilement la guérison, en suivant la méthode ordinaire. On ne doit jamais, dans ce cas, recourir aux escharotiques, à moins que les fongosités ne soient très-considérables; car les tubercules grainus sont communément si mols & si spongieux dans ces sortes d'ulcères, qu'ils se diffipent d'eux-mêmes pendant le traitement, sans le secours d'aucun caustique.

Ces espèces de songosités sont, en général, les seules qui donnent de l'embarras dans les ulcères locaux, excepté peut-être celles qui sont un symptome des ulcères accompagnés de carie, dont je donnerai la description dans une section séparée. L'on pourra objecter que les variétés dont nous venons de faire mention, peuvent être considérées comme symptomatiques, & qu'elles ne doivent pas, en conséquence, constituer des maladies distinctes. Néanmoins, j'ai cru qu'il étoit convenable d'en faire une section particulière, non seulement pour les raisons que j'ai données plus haut, mais sur-tout parce que leur traitement est fort différent de celui qu'exige tout

autre symptome des ulcères.

con frequentment dure & callent: il prend chots le nom de fiftule; à caute de la relienblance que l'on a juppelé qu'il avois avec non fitte :

SECTION V.

Observations sur l'ulcère fistuleux.

S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère fistuleux;

L'on donne le nom d'ulcère fistuleux à une espèce d'ulcère qui communique avec une ou plusieurs cavités de dissérentes grandeurs & de dissérentes dimensions, situées, en général, dans le tissu cellulaire, entre les tégumens communs & les muscles, ou entre les interstices des muscles même.

Ces différentes cavités, connues communément fous le nom de clapiers, servent, en quelque sorte, de réservoirs, tant à la matière qui se forme dans le corps de l'ulcère, qu'à celle que sournissent les parois de ces mêmes cavités : c'est pourquoi, quand on détermine par la compression la matière contenue dans ces clapiers à se porter dans ces sortes d'ulcères, ces derniers en rendent une quantité beaucoup plus considérable qu'on auroit lieu de l'attendre, en ne considérant que l'étendue de leur surface.

Cette description de l'ulcère fistuleux indique l'état le plus simple de la maladie; mais lorsque cet ulcère subsiste long-temps, ou que l'on fait usage des astringens dessicatifs, sa surface interne devient fréquemment dure & calleuse : il prend alors le nom de fistule, à cause de la ressemblance que l'on a supposé qu'il avoit avec une

flûțe;

flûte : la fistule à l'anus, maladie bien connue &

fort fâcheuse, est de ce genre.

La cause la plus fréquente des clapiers qui se forment dans les ulcères & les abcès, est le séjour de la matière purulente qui, étant rensermée, se porte naturellement vers la partie la plus déclive : si l'on ne lui ouvre pas alors une issue pour qu'elle puisse s'évacuer promptement & librement, elle s'introduit, avec beaucoup de facilité, dans les lames du tissu cellulaire, qui, en raison de sa mollesse, n'oppose aucune résistance. Les progrès de cette matière augmentent par degrés, jusqu'à ce qu'elle se fasse jour ellemême, dans un endroit quelconque, sur la surface du corps, ou dans quelques-unes des cavités voisines.

Les bandages trop serrés produisent fréquemment le même effet, lorsqu'on les applique directement sur les ulcères, & qu'ils ne sont pas placés de manière à agir également sur les parties voisines saines, un peu au-dessus & au-dessous des ulcères : il faut, en conséquence, toujours éviter cette faute.

Il est rare que l'on ne puisse pas donner un pronostic favorable dans tous les ulcères sissuleux récens, ou même anciens, pourvu qu'ils soient situés de manière que l'on puisse y porter les remèdes convenables, & que la constitution soit d'ailleurs saine. Mais lorsque la maladie est fort ancienne, & sur-tout lorsque les clapiers s'ouvrent dans une articulation, ou s'étendent tellement que l'opération est impraticable, la guérison en devient fort dissicile & sort douteuse. Aucune maladie ne résiste plus fréquemment à toutes les ressources de l'art, que

quelques espèces de ce genre, particuliérement la fistule à l'anus.

S. II. Du traitement de l'ulcère fistuleux.

Tous les anciens Auteurs & plusieurs des modernes recommandent, dans les affections récentes de ce genre, de faire usage d'injections, qu'ils appellent vulnéraires ou cicatrisantes. Lorsque la maladie est plus avancée, & que, par la longueur du temps, les parois des clapiers sont devenues calleuses, l'on prescrit des injections & des poudres escharotiques. Mais aucun de ces remèdes n'a jamais produit de bons essets permanens, & leur usage trop fréquent a souvent rendu durs & calleux des clapiers qui étoient de nature trèsbénigne.

D'autres ont conseillé, dans tous les cas de ce genre, sur-tout lorsque la maladie paroît un peu tenir de la nature des ulcères sistuleux, d'ouvrir les clapiers d'un bout à l'autre, & d'en enlever toutes les parties calleuses, afin de convertir le tout en un seul ulcère, & de le traiter

ensuite suivant la méthode ordinaire.

Il n'est pas douteux que l'on peut très-fréquemment obtenir la guérison par cette méthode; mais, indépendamment de la douleur considérable, & de la cicatrice extrêmement large & désagréable qui en résulte toujours, cette pratique n'est pas, dans tous les cas, sans danger.

Elle ne peut jamais, par exemple, convenir pour les fistules qui s'étendent fort avant dans le recourir à un pareil moyen dans les cas où les fistules pe 'nètrent fort profondément, & s'étendent, comme il arrive fréquemment, au-dessous des gros vaisseaux sanguins, des tendons ou des nerfs.

Quand même cette pratique seroit absolument exempte de danger, on ne devroit l'adopter dans presque aucun cas: car l'on peut, par une opération beaucoup plus simple & moins douloureuse, obtenir toujours la guérison avec autant de certitude, que par une simple incision, ou la destruction totale des parties.

L'on doit se proposer, dans le traitement de tout ulcère fistuleux, de procurer l'aglutination de ses parois, de manière à détruire tout le vuide

qui existe.

Les moyens les plus efficaces pour remplir cette indication, consistent premiérement à faire une ouverture dans la partie la plus déclive du clapier, pour donner un passage libre à la matière; secondement, à exciter, par une irritation légère, un degré modéré d'inflammation sur la surface interne du sinus; car il est prouvé que cet état inflammatoire est le plus propre à produire une adhérence entre deux parties quelconques, de manière à obtenir, au bout d'un temps convenable, une union solide des parois des clapiers entre elles.

L'on remplira complétement ces deux indications, en introduisant, par l'orifice de l'ulcère, un séton qui suivra tout le cours du sinus jusqu'à son extrémité opposée, sur laquelle on pratiquera, de la manière que nous l'avons prescrit pour les abcès, une ouverture assez large pour

que la matière puisse sortir facilement.

L'on choisira un séton de coton ou de soie plus ou moins épais, suivant la largeur des sinus; on le diminuera de grosseur par degré, à mesure

L 2

que la guérison avancera, en ôtant un fil ou deux tous les deux ou trois jours. Enfin, lorsque le vuide occasionné par le sinus sera rempli, & qu'en conséquence l'éconlement fera confidérablement modéré, on supprimera entiérement le séton. L'on appliquera alors sur la partie un bandage un peu serré, qu'il fuffira de continuer un temps convenable pour obtenir, en général, une guérifon complète.

L'on doit donc s'occuper d'abord, dans tous les cas de ce genre, de découvrir la direction du sinus : ce que l'on peut communément faire avec facilité en y introduisant la sonde, ou bien en observant l'endroit dans lequel la matière forme une pointe lorsqu'on lui a donné le temps de s'accumuler, & en s'assurant d'où elle vient, en comprimant la partie. Il faut ensuite introduire un séton, de la manière que nous l'avons indiquée, dans chaque clapier qui s'ouvre dans l'ulcère.

Cette méthode de guérir les ulcères fistuleux par le féton, est exempte de toute espèce de danger, & admissible dans presque tous les cas posfibles. Lors même que les clapiers s'étendent profondément entre les muscles & les vaisseaux sanguins, & qu'il seroit par conséquent dangereux de faire usage du bistouri ou d'injections irritantes, on peut toujours employer, avec beaucoup de fûreté & d'avantage, un féton que l'on introduit par le moyen du directeur, comme nous l'avons indiqué dans le traitement des abcès.

La pratique que nous recommandons ici manque rarement de produire l'effet qu'on en attend dans les ulcères fiftuleux simples, de quelque nature qu'ils soient; & elle réussit même, en général, dans ceux que l'on peut confidérer comme de

vraies fistules.

Je suis très-persuadé, d'après l'utilité générale que l'on retire du féton dans des ulcères femblables qui affectent les autres parties, que ce moyen feroit beaucoup plus efficace que tous ceux que l'on a employés jusqu'ici dans les cas de fistules à l'anus, malgré les inconvéniens qui peuvent en résulter, en raison du siège de la maladie. J'en ai vu obtenir les plus grands succès dans les ulcères de ce genre qui affectent le périnée. Le séton convient particuliérement dans cette circonstance, parce que la cicatrice qui reste après avoir ouvert un clapier profond avec le bistouri, suivant la méthode ordinaire, devient fréquemment, dans ces parties, plus fâcheuse & plus douloureuse pour le malade, que l'affection primitive que l'on se proposoit de guérir.

Lorsque l'on est enfin parvenu à détruire, par ces moyens, les clapiers, il faut traiter les ulcères dont ils dépendoient suivant la méthode ordinaire, comme nous l'avons indiqué dans les deux sections que nous avons données sur les espèces d'ulcères auxquelles on doit les rapporter.

J'observerai que cette partie de la chirurgie doit beaucoup au savant Pott, pour avoir simplissé, en grande partie, le traitement des sissules à l'anus & au périnée. L'on avoit autresois coutume, dans ces cas, & l'on continue même encore, comme nous l'avons remarqué, d'enlever entiérement les parties affectées, qu'elles soient calleuses ou non; ce qui non-seulement occasionne une grande douleur sans nécessité, mais même produit très-rarement une guérison aussi agréable ou aussi prompte que celle que l'on obtient en mettant uniquement les parties à découvert par une simple incision, qui est l'unique

moyen que l'on doit tenter, dans les cas même les plus fâcheux. Si l'on ne guérit pas par cette opération seule, ou par le séton, lorsqu'on peut l'introduire, de la manière que nous venons d'indiquer, l'on n'y parviendra jamais en emportant les parties malades, à moins qu'elles ne soient toutes évidemment calleuses, & extrêmement dures; car il n'est pas douteux qu'alors leur extirpation peut, dans quelques cas, être nécessaire: lors même que la dureté est extrême, on retire fouvent beaucoup d'avantage de mettre uniquement les clapiers à découvert, en faisant une fimple incision dans toute leur longueur : l'issue libre que l'on donne par ce moyen à la matière, réunie à la nouvelle suppuration que l'on procure par les incisions, est souvent un moyen trèscertain de détruire les callosités; & lorsque l'on y est parvenu, on obtient communément une guérison complète.



SECTION VI.

Observations sur l'ulcère calleux.

S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère calleux?

ON nomme calleux tout ulcère dont les bords, au lieu de se contracter & de diminuer la grandeur de la plaie, se tiennent écartés, se rident, & acquièrent enfin une épaisseur contre nature, qui souvent les élève beaucoup au-dessus du niveau des parties voisines. Les ulcères deviennent, en général, calleux par négligence ou par un mauvais traitement; & la matière qu'ils rendent alors est communément aqueuse & viciée.

L'on observe aussi particuliérement dans cette espèce, des veines variqueuses symptomatiques, fur-tout lorsque l'ulcère est situé sur les extrémités inférieures. Ce symptome paroît être nonfeulement l'effet de la difficulté que le fang trouve à retourner de ces parties vers le cœur, il est encore dû, en grande partie, au resserrement que les callosités occasionnent dans le cours des veines; circonstance qui doit nécessairement influer beaucoup sur les ulcères étendus de ce genre.

Plusieurs Auteurs, même parmi les modernes, ont donné le nom de variqueux à cette espèce, en ce qu'ils ont cru que les ulcères de ce genre étoient, en quelque sorte, alimentés par la matière

qu'ils recevoient de ces veines gonflées qui paroissent fréquemment s'ouvrir dans ces ulcères (*).

Cette erreur vient évidemment de ce que l'on n'a pas fait attention à la cause de ces gonslemens des veines, & de l'idée fausse que l'on avoit adoptée jusqu'ici sur la formation du pus & des autres espèces de matière. L'on croyoit généralement autresois que ces matières circuloient avec le sang, & s'en séparoient; mais j'ai tâché de démontrer, dans l'essai précédent, que cette opi-

nion n'avoit aucun fondement réel.

Toutes les causes des callosités qui surviennent dans les ulcères, peuvent se rapporter à un seul chef général; savoir, la négligence & le mauvais traitement. Les remèdes irritans ou très-relâchans, appliqués fans jugement, suffisent pour produire des callosités dans les ulcères : elles surviennent aussi lorsque l'on permet, par une négligence absolue, aux excroissances fongueuses de se former, ou que l'on laisse séjourner trop long temps dans leurs cavités les matières qui ont servi pour les pansemens ou d'autres corps étrangers. Ces substances agissent, à la longue, comme autant d'obstacles qui s'opposent à la diminution ou à la contraction des ulcères; ce qui empêche les petits vaisseaux qui se trouvent sur leurs bords de suivre leur direction naturelle, & les oblige de se porter supérieurement, quelquesois même en arrière; & la pression habituelle des bandages, qui deviennent alors nécessaires, y occasionne enfin une dureté ou une callofité morbifique, qui forme toujours, tant qu'elle subsiste, un

⁽ Voyez Turner's Art of Surgery, vol. II, p. 3.

sur l'ulcère calleux. 169 obstacle à la guérison complète, avec quelque jugement que l'on traite d'ailleurs les ulcères.

S. II. De la curation de l'ulcère calleux.

D'APRÈS ce que nous venons d'observer sur la cause de la maladie, il est évident que l'on doit s'occuper d'abord, pour obtenir la guérison,

de détruire totalement cette cause.

L'on abandonnera en conséquence, sur le champ, tous les remèdes contraires dont on aura pu faire usage jusqu'alors; & si l'on apperçoit que le mal dépend de quelques songosités, ou d'autres corps étrangers, il faut les enlever le plutôt possible, ainsi que tout ce qui pourroit sormer un obstacle à la guérison. Après avoir complétement rempli ces indications, avoir détergé & mis l'ulcère dans un état savorable à la guérison, l'on s'occupera de détruire les callosités; car tant qu'il en restera, l'on se slattera en vain d'obtenir la guérison par quelque application que ce soit.

Il est souvent possible, lorsque les maladies de ce genre sont sort récentes, de remplir avec succès les dissérentes indications curatives par les seuls cataplasmes émolliens chauds, continués un temps suffisant pour ramollir les callosités. Mais ces cataplasmes ne réussissent que dans les premiers périodes de la maladie; car lorsqu'elle a subsisté assez long-temps pour que les bords de la plaie aient acquis une dureté extraordinaire, les émolliens & les emplâtres chargés de gomme, que plusieurs Auteurs recommandent communément dans ces cas, ne procurent jamais aucun avantage

sensible.

On ne peut, dans ce cas, compter que sur le bistouri ou le caustique : ce dernier moyen, convenablement dirigé, n'est pas moins certain que l'autre; & on doit toujours y recourir, parce que son usage est plus facile. L'on préférera aussi la pierre infernale aux autres caustiques, pour les raisons que nous en avons données dans la première section. La dissolution d'argent ou de mercure, que nous avons décrite en parlant de l'ulcère fongueux, convient également ici. En appliquant l'un de ces caustiques de deux jours l'un fur les bords calleux de ces ulcères, on parviendra à les détruire promptement. Ces moyens, réunis aux bouillies, que l'on continue aussi longtemps que l'exige l'état fordide des ulcères, suffisent pour les ramener promptement à l'état de l'ulcère simple purulent; & alors le traitement que nous avons recommandé pour cette espèce, manquera rarement d'accomplir la guérison.

Nous avons mis les veines variqueuses au nombre des symptomes dont nous avons fait précédemment l'énumération : l'on pourroit s'imaginer que ces veines devroient également disparoître,
leur cause étant détruite. Néanmoins cela n'arrive guère, parce qu'il est rare que les vaisseaux
sanguins qui ont été distendus au point d'être privés totalement de leur ton, le recouvrent promptement. En conséquence, il ne suffit pas, dans
cette espèce d'ulcère, pour obtenir la guérison,
de détruire la cause qui produisoit originairement
ces gonslemens des veines : il faut, de plus, soutenir les parties affoiblies, afin de les mettre en état
de recouvrir plus facilement leur sorce ordinaire.

Rien n'a été plus efficace pour remplir cet objet que le bas lacé ou le bandage spiral, que nous avons déjà recommandé pour différentes circonftances du traitement des ulcères. Néanmoins, dans les varices fort anciennes l'on n'obtiendra de ce remède l'effet que l'on desire, qu'en le continuant très long-temps. Il est rare que la maladie soit si fâcheuse, que l'on ne puisse obtenir la guérison en employant uniquement les moyens que nous avons indiqués, ou au moins que l'on ne parvienne à pallier tellement les accidens qui résultent du gonslement des veines, que l'on rende entièrement inutile l'opération douloureuse, si fréquenment recommandée dans ce cas, qui consiste à emporter les parties malades ou gonssées, comme cela se pratique dans les cas d'anévrismes.

Nous avons déjà eu différentes occasions de parler des effets de la compression pour la guérison des ulcères : ces effets sont sur-tout remarquables dans les ulcères dont les bords sont calleux. Cette callosité ou cette dureté n'est cependant pas l'unique obstacle qui s'oppose à la guérison : les parties contiguës sont toujours très-tumésées, & l'on ne peut obtenir une guérison durable, qu'après avoir dissipé complétement ce symptome.

Il est très-probable que ce gonslement des parties voisines est l'esset des embarras qui se forment dans les petits vaisseaux des bords de la plaie, par la pression qu'y exercent les callosités dont ces vaisseaux sont environnés : c'est pourquoi ce gonslement se dissipe quelquesois par les cataplasmes émolliens que l'on emploie pour détruire la dureté qui l'avoit produit. Mais lorsque ces moyens sont absolument insussissans, la compression que procure l'usage convenable & continuel d'un bandage roulé de flanelle, sussit presque toujours pour obtenir une guérison parsaite.

SECTION VII.

Observations sur l'ulcère avec carie.

S. I. Des symptomes & du diagnostic de l'ulcère avec carie.

JE ne comprends ici sous la dénomination d'ulcère avec carie, que l'espèce de maladie de ce genre qui est unie à une affection locale d'un os. Le spina ventosa, le rachitis & quelques autres maladies des os, peuvent, dans quelques circonstances particulières, recevoir la même dénomination; mais il est probable que les affections des os qui surviennent dans ces maladies, tiennent à quelque vice général du système, qui est plutôt l'objet de la médecine que de la chirurgie. Ce seroit, en conséquence, nous écarter beaucoup de notre plan que de nous en occuper ici. Mon but est de donner une description aussi claire & aussi courte qu'il est possible de cette espèce de carie, qui est particuliérement du ressort de la chirurgie; espèce dans laquelle nous pouvons fouvent, avec une attention convenable, rendre plus de service réel que dans la plupart des autres maladies chroniques qui exigent un traitement chirurgical.

J'observerai aussi que quand les maladies des os dont je viens de faire mention, sont parvenues au point de pouvoir être considérées comme des affections locales, ce qui arrive fréquemment lorsque la diathèse générale dont elles dépendent est dissipée, on peut convenablement leur appliquer les règles que je vais donner pour les cas

les plus simples de carie.

On ne peut se former une idée plus claire & plus simple de la carie, qu'en la considérant comme une maladie des os exactement de la même nature que le sphacèle ou la gangrène des parties molles; ce qui, je pense, est très évidemment démontré par les symptomes, les causes & la méthode curative de la maladie.

Les vaisseaux sanguins n'étant pas, à beaucoup près, si nombreux dans les os que dans les parties molles, leurs anastomoses doivent être moins fréquentes; en conséquence, quand une artère considérable qui traverse un os est détruite, les parties qui en recevoient des rameaux doivent nécessairement être beaucoup plus affectées que toute autre partie ne le seroit par une semblable cause dans des organes plus mols.

D'ailleurs, comme tous les vaisseaux sanguins que reçoivent les os ne s'y rendent que par l'entremise de la membrane qui les environne, c'est-à dire le périoste, sur lequel ils sont, en général, un trajet considérable avant de pénétrer plus avant, il n'est pas sort rare de voir la carie assecter un os qui n'a pas soussert d'autre mal apparent que la destruction d'une très-petite por-

tion de sa membrane.

Je ne prétends pas cependant que la carie soit toujours l'effet de la destruction d'une partie du périoste; on observe fréquemment le contraire: bien plus, cette cause seule ne suffit jamais pour produire la carie, à moins que le mal ne soit assez considérable pour affecter le tissu même de l'os, ou détruire, comme nous l'avons déjà

observé, quelque artère principale; mais toutes les sois qu'un accident a occasionné l'un de ces deux effets, la carie s'en suit presque toujours.

Il n'est jamais possible de déterminer, d'une manière précise, si la carie surviendra ou non par la première inspection d'un os qui est à nud, à moins que sa substance ne soit évidemment affectée. Je crois pouvoir assurer, d'après un grand nombre d'observations, que quand l'os n'est que privé de sa membrane, il y a au moins autant de probabilité pour que contre la carie; mais il faut communément peu de temps pour dissiper cette incertitude.

Lorsque, au bout de quatre jours au plus, l'os qui a été mis à nud conserve encore sa couleur naturelle, l'on peut, en général, en conclure, avec assez de certitude, qu'il ne surviendra pas de carie, & adopter, en conséquence, hardiment la méthode curative qui convient pour une plaie simple. Néanmoins, cette méthode n'est jamais convenable tant qu'il reste quelque incertitude sur l'état de l'os. Il est donc trèsimportant de se mettre à même de déterminer promptement si l'os à découvert est affecté de carie ou non.

Lorsque l'on a entrepris, sans y faire attention, la guérison d'une plaie où la carie commençoit, & que l'on est parvenu à obtenir la cicatrice, il faut détruire de nouveau toutes les parties qui se sont régénérées; ce qui occasionne au malade beaucoup de douleurs inutiles, & prolonge beaucoup plus la guérison que si l'on avoit pris, dès le commencement, les mesures convenables.

Néanmoins, lorsque la carie doit affecter un

os mis à nud, elle se maniseste communément, comme nous venons de le dire, en très-peu de temps. Vers la fin du troisième ou du quatrième jour, l'os commence à perdre sa couleur naturelle; il devient d'abord d'un blanc pâle, & prend ensuite une légère teinte de jaune. Toutes les sois que ce symptome survient, l'on ne peut pas être long-temps en doute sur ce qui doit en résulter.

L'os reste quelquesois dans cet état plusieurs jours, & acquiert, par degrés, une couleur plus soncée, semblable à du suif; ce qui dure communément plus ou moins de temps, suivant le degré de violence avec laquelle l'os a été affecté: il passe ensuite par les dissérentes nuances du brun & du noir, jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur noire extrêmement soncée; & alors l'on peut regarder cette portion de l'os comme parvenue peut-être au dernier degré de mortisication.

La matière que rendent les ulcères de ce genre n'a jamais la confistance du bon pus; elle est, en général, beaucoup plus liquide, & elle acquiert, dès que la carie a commencé à se manisester, une odeur sétide extrêmement désagréable, qui augmente toujours à mesure que la maladie sait des progrès. Ensin, cette matière prend une couleur noirâtre, & devient fréquemment d'une âcreté extraordinaire.

A mesure que la couleur noire ou la mortification fait des progrès, il semble, en quelque sorte, qu'il se forme dans les parties affectées des petits trous qui augmentent par degrés au point que les os même les plus solides paroissent enfin comme spongieux; la partie mortisée semble alor fe détacher, & en la comprimant, on fait com munément fortir de ses différentes ouvertures une grande quantité de matière semblable à de la graisse, & d'une sétidité extrême. Cette matière teint tellement tout ce qui s'écoule de l'ulcère, & lui communique une odeur si particulière, qu'il n'est guère possible qu'un praticien qui l'a une sois bien connue, se trompe jamais sur l'existence de la carie. Cette circonstance seule constitue peut-être le signe le plus certain que l'on puisse avoir dans les cas de carie cachée.

Lorsque l'os est carié, les parties charnues de l'ulcère n'ont jamais une apparence saine; elles sont molles & plus slasques que dans leur état naturel; au lieu d'être d'une couleur rouge vermeille, elles sont d'un brun soncé & légérement

luifant.

Les tubercules grainus croissent néanmoins assez promptement dans ce cas, & souvent leurs progrès seroient trop rapides, si on ne les arrêtoit. Il est même toujours nécessaire de les arrêter tant que les parties malades de l'os ne sont pas détachées par les esforts de la nature, ou enlevées par l'art, asin de s'assurer que la guérison commence par le sond de l'ulcère; car ces productions molles augmentent fréquemment dans les ulcères accompagnés de carie, lorsqu'on les néglige fort long-temps, au point de former des excroissances très-considérables & sort sâcheuses.

Nous avons supposé jusqu'ici qu'il n'y avoit qu'une portion de la substance de l'os d'affectée; dans ce cas, il suffit quelquesois qu'une seule lame s'en détache pour obtenir la guérison. La carie qui affecte toute la circonférence de l'os présente les mêmes phénomènes, excepté qu'elle fait

des

SUR L'ULCÈRE AVEC CARIE. 177

des progrès plus rapides, & qu'il est souvent nécessaire d'enlever toute la portion malade.

Tels sont les symptomes qu'offre la carie produite par un accident externe qui a mis l'os totalement à découvert : mais ce genre de maladie se forme souvent d'une manière plus cachée; & alors elle devient toujours, à tous égards, beau-

coup plus embarraffante. A polity obnici al

La matière des ulcères anciens qui affectent le tibia, ou quelque autre os peu recouvert de parties molles, peut pénétrer jusqu'au périoste, y produire une inflammation & une suppuration capable de corroder l'os même, & devenir souvent l'origine de caries sort sâcheuses, qui s'opposent constamment, tant qu'elles subsistent, à la parfaite guérison de ces sortes d'ulcères, quels que soient les remèdes que l'on mette en usage; car si l'on parvient, par le moyen des astringens sort dessicatifs, à produire une cicatrice, la guérison n'est jamais que de peu de durée; la maladie revient toujours au bout de peu de temps.

Lorsque, dans les cas que nous venons de décrire, l'ulcère externe n'est pas accompagné d'une grande perte de substance, & que l'os est encore suffisamment recouvert, il n'est pas toujours aisé de reconnoître la carie; ce qui jette fréquemment dans un grand embarras pour déterminer la méthode curative que l'on doit adopter. Néanmoins, un peu d'attention suffit, en général, pour découvrir la carie, sur-tout lorsqu'on a déjà eu occasion d'observer des cas semblables.

L'on peut être certain de la carie, lorsque, en introduisant la sonde par quelque ouverture qui s'est faite dans la plaie, on découvre des

inégalités sur la surface de l'os.

Mais ce moyen n'est pas toujours pratiquable, parce qu'il n'y a souvent aucune ouverture sensible sur la surface de l'ulcère, ou, s'il y en a quelques-unes, elles sont si petites, que l'on ne peut y introduire aucun instrument; d'autre sois, l'ouverture est suffisamment grande, & la carie existe certainement, mais l'on ne peut atteindre avec la sonde jusqu'à la partie affectée, en raison de la pdirection oblique du clapier qui y conduit contratte de la pour de la pour

Néanmoins, dans ce cas même où il n'est pas possible d'atteindre immédiatement l'os, l'on sera rarement sort embarrassé, en examinant attentivement l'aspect qu'offre l'ulcère & la nature de l'écoulement.

Lorsqu'il y a carie, toutes les nouvelles parties qui se sont manisestées dans l'ulcère, sont, en général, comme nous l'avons remarqué, molles & slasques; les points grainus, au lieu de sormer une surface régulière, croissent en placards, à peu près de la grossenr de petites noix, & sont communément d'un brumsoncé, au lieu d'être d'un rouge vermeil.

Si, lorsque ces signes se manifestent, la matière que rend l'ulcère devient tenue, noire & d'une couleur graisseuse, sur-tout si elle exhale l'odeur particulière & très-sétide que produit toujours la carie, on peut être presque aussi sûr de l'état réel où se trouve l'os dans tous les cas de ce genre, que s'il étoit exposé à la vue.

§. II. Des causes & du pronostic de l'ulcère avec

L'on regarde communément comme cause

SUR L'ULCÈRE AVEC CARIE.

de la carie tous les accidens qui peuvent mettre l'os à nud, en détruire la substance, ou le corroder. Néanmoins, tous les praticiens favent que les tégumens communs & le périoste sont trèsfréquemment détruits sans que la carie s'en suive, & qu'une perte même confidérable de la fubstance de l'os ne suffit pas tonjours pour la

L'on peut donc, en général, regarder comme causes de la carie tout ce qui est capable de détruire la circulation dans l'os en entier ou dans l'une de ses parties, soit en le corrodant ou autrement. is a sufficient of the autrement of the

L'on peut mettre au nombre de ces caufes les plaies en général qui pénètrent jusqu'au périoste ou jusqu'aux os; les continions violentes & l'inflammation du périoste, quelle que soit sa cause, lorsqu'elle se termine par un abcès ou la gangrène; la matière âcre des ulcères qui pénètre jusqu'au périoste & le détruit; enfin, les spiritueux & les poudres âcres irritantes que l'on applique fur les os qui ne font qu'à nud, comme le recommandent très-universellement presque tous les anciens (1) qui ont écrit sur cette partie de la chirurgie. I imborgo up otoso

Nous avons observé plus haut que la perte de substance de l'os ne produit pas toujours la carie. Ainsi, l'on enlève fréquemment des

⁽¹⁾ Il faut observer que l'Auteur, en parlant des anciens, n'entend que ceux qui ont écrit depuis le temps où les Arabes se sont occupés de la médecine pusqu'à nos jours; car la pratique qu'il recommande dans tout le cours de son ouvrage, a été généralement adoptée des Medecins grecs.

portions considérables du crâne, lorsqu'il est fracturé, sans que la carie affecte les autres parties de l'os; & j'ai eu plusieurs occasions de me convaincre que la même chose arrive également dans

d'autres parties du corps.

Je conviens cependant que l'on n'en voit pas des exemples aussi fréquens dans les autres os que dans ceux du crâne; ce qui est très probablement dû à ce que ces derniers reçoivent une beaucoup plus grande quantité de vaisseaux sanguins qu'aucun des os longs. Tout accident capable d'ailleurs d'enlever une portion d'os, ne peut, en raison de cette structure, arrêter la circulation dans les parties contiguës avec autant de facilité que dans les os durs des extrémités, où il se distribue beaucoup moins de vaisseaux sanguins. Or, nous avons déjà tâché de prouver que c'est à cette gêne de la circulation que l'on doit toujours attribuer la carie.

Le pronostic des différentes espèces de carie dépend de plusieurs circonstances, dont les prin-

cipales font:

La situation des parties malades, la nature & l'organisation de l'os affecté, la nature & le degré de la cause qui a produit la plaie, l'étendue de la carie, l'âge & la constitution du malade.

Ainfi, l'on conviendra facilement que la carie des os du crâne, des côtes, ou des vertèbres, (tous fitués au-dessus ou même sur des organes très-essentiels à la vie) doit être beaucoup plus dangereuse qu'une maladie d'ailleurs exactement s'emblable, qui affecteroit quelque os des extrémités.

La carie qui est bornée au milieu d'un os est aussi beaucoup moins dangereuse, par la même raison que celle qui se trouve dans le voisinage de quelque articulation, parce qu'il est toujours à craindre que cette dernière n'en soit affectée

par la fuite.

La consistance ou la texture de l'os influe aussi beaucoup sur la carie; car les exsoliations des os durs & compactes sont beaucoup plus longues que celles des os plus mols & remplis de vaisseaux. Ainsi, les maladies de ce genre qui affectent le crâne, sont, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup plus dangereuses qu'ailleurs. Néanmoins, la carie des os qui composent cette boîte osseuse, n'est jamais, à beaucoup près, aussi longue quand elle est guérissable, que celle qui attaque la substance dure de l'humerus, du femur ou du tibia.

La nature de la cause de la maladie contribue aussi beaucoup à déterminer le pronostic. Ainsi, une plaie faite avec un instrument sort tranchant, qui a détruit non-seulement une portion du périoste, mais même une partie de l'os, ne produit pas, en général, une carie si prosonde ou si étendue que celle qui succède communément aux contusions violentes des os où il n'y a peutêtre pas de perte immédiate de substance.

L'étendue de la partie malade est encore, comme nous venons de le dire, une circonstance qui influe beaucoup sur la guérison dans tous les ulcères, mais particuliérement dans les cas de carie: car l'on observe constamment que, toute proportion gardée, il faut, pour séparer une large esquille d'un os qui est à nud, beaucoup plus de temps qu'il n'est, en général, nécessaire pour enlever une esquille plus petite.

Enfin, la jeunesse ou la vieillesse du malade,

l'état de santé ou de maladie, occasionnent des dissérences très-considérables dans les progrès de la guérison. Cette observation est vraie dans toute espèce d'ulcère, mais particulièrement dans ceux qui sont accompagnés de carie; car la carie rend toujours la guérison si longue, qu'il y a peu de constitution en état de supporter l'écoulement que sournissent ces ulcères, à moins que les malades ne soient d'ailleurs parsaitement sains & très-robustes.

Telles sont les principales circonstances qui exigent l'attention du Chirurgien dans le traitement des ulcères accompagnés de la carie des os: ce n'est qu'en s'attachant à bien les connoître toutes, qu'il pourra former un pronostic juste.

S. III. Du traitement des ulcères avec carie.

pulli keausour in dece

LA carie étant aux os ce qu'est la gangrène aux parties molles, il est évident que l'on ne peut en tenter convenablement la guérison, sans enlever d'abord toutes les parties malades.

Lorsque l'on obtient, par accident ou par art, la réunion des parties qui recouvrent la carie, la portion morte de l'os, qui n'a aucune connexion avec les parties vivantes ou saines, fait l'office d'un corps étranger irritant; d'où il réfulte en peu de temps un abcès ou un amas de matière, qui oblige d'ouvrir les parties nouvellement réunies.

Les parties mortes se séparent, en général, de celles qui sont saines, par les efforts naturels du système, chez ceux qui sont d'une bonne constitution.

Il paroît, comme nous l'avons déjà remarqué

en parlant de la gangrène, que la nature produit cet effet en excitant un léger degré d'inflammation dans les extrémités des parties saines, qui établit, en quelque sorte, des bornes entre ces

dernières & celles qui sont malades.

Il se fait, en conséquence de cette inflammation, une exudation séreuse des orifices des vaisseaux sains; d'où résulte une suppuration nécessairement suivie de la production de nouveaux points grainus; ce qui suffit pour détacher promptement toutes les parties mortes de celles qui sont vivantes.

Telle est la marche que suit évidemment la gangrène, lorsqu'elle affecte les parties molles : avec très-peu d'attention on reconnoîtra les mêmes phénomènes dans la carie, excepté que, dans le dernier cas, les efforts que sait la nature pour dissiper la maladie, s'exécutent rarement avec autant de promptitude, parce que les os recevant, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup moins de vaisseaux sanguins, doivent être moins disposés à l'inflammation.

L'on peut obtenir les plus grands avantages pour le traitement de la carie, en observant attentivement le procédé que suit la nature pour se débarrasser des maladies de ce gente; car, en la prenant pour guide dans le choix & l'ordre des remèdes, on obtient fréquemment en peu de semaines, ce qu'elle ne peut, étant abandonnée à elle-même, exécuter qu'en plusieurs mois

Il est évident, d'après les observations précédentes, que la principale indication à remplir dans toute espèce de carie, consiste à exciter & entretenir, aussi long-temps qu'il est nécessaite, par des applications convenables réquemment

M 4

réitérées, un degré d'inflammation dans les parties saines de l'os, suffisant pour obtenir la sépa-

ration totale des parties mortifiées.

Nous supposons la maladie au point que la partie affectee de l'os est entiérement à nud; ce qui arrive dès le commencement même dans le premier cas de carie que nous avons décrit; dans le second, au contraire, il faut, pour amener l'ulcère à ce point, détruire les parties corrompues & celles qui recouvrent la carie, dès que l'on est assuré de son existence par les différens

symptomes qui la caractérisent.

On doit au moins mettre les parties à découvert, autant qu'il est nécessaire, pour parvenir à reconnoître la maladie de l'os dans toute son étenduc. Une simple incision, faite le long de la partie affectée de carie, est, en général, sussifiante pour cet esset; mais lorsque la maladie occupe une surface fort étendue, il saut faire une incision cruciale, ou même emporter totalement une partie des tégumens, & tant que la portion malade de l'os n'est pas entiérement enlevée, prendre de temps en temps les précautions convenables pour qu'il ne se forme pas de nouvelles parties, ou au moins qu'elles ne croissent pas au point d'empêcher celles qui sont cariées de se détacher.

Je ne sais si les Auteurs ont jamais eu en vue l'indication dont je viens de faire mention pour le traitement de la carie; mais les remèdes que l'on a employés dans ces cas, sont, en général, très-différens de ceux que la raison indique évidemment, & même de ceux qui ont été employés, avec beaucoup de succès, par plusieurs praticiens

modernes. a de l'im equet-pe

Les préceptes que tous les anciens donnent

fur cet objet, & ceux que suivent encore quelquesuns des modernes, confistent, dans toute espèce de carie, ou même lorsque l'os est uniquement à nud, à y appliquer immédiatement des poudres & des teintures d'aloës, d'euphorbe, de myrrhe & d'autres gommes échauffantes. Il est probable qu'ils ont originairement eu recours à ces moyens dans le dessein de corriger le degré extrême de fétidité & de putréfaction, qui a toujours lieu dans les cas de carie. L'on a continué cette pratique uniquement pour suivre l'usage, sans en donner aucune autre raison satisfaisante; car, excepté la vertu, dont jouissent ces préparations, de corriger l'odeur qu'exhalent les parties cariées, elles ne produisent d'autres effets que d'irriter & enflammer les parties molles de l'ulcère, fans nullement influer sur la maladie principale de l'os.

L'on ne peut espérer quelque avantage de ces remèdes qu'autant qu'ils irritent les parties saines de l'os. Or, dans les caries un peu prosondes, ils ne peuvent jamais pénétrer ou porter leur action jusqu'à ces parties; ce qui est une preuve qu'ils n'ont aucune influence sur la maladie prin-

cipale.

D'une autre part, lorsqu'il n'y a pas de carie ou d'affection de cette nature, les remèdes de ce genre, appliqués sur les os uniquement dépouillés de leur périoste, ne sont jamais nécessaires, sous quelque point de vue que ce soit; au contraire, ils peuvent souvent déterminer une véritable carie, qui est la maladie que l'on se proposoit de prévenir.

Le cautère actuel est encore un remède que recommandent fréquemment presque tous les Auteurs, sur-tout dans les périodes plus avancés de la carie. Néanmoins, indépendamment de la répugnance que témoignent les malades contre ce
moyen, en raison de la douleur qu'il occasionne,
& de sa cruauté apparente, il est évident, par
sa nature même, que son application ne convient
nullement dans toutes les maladies de ce genre.
Je ne nie pas que l'on en a guéri par l'usage
du cautère; mais l'on ne peut guère douter que
les mêmes maladies auroient été beaucoup plus
promptement détruites, si l'on n'avoit pas employé un tel remède; car, de quelque manière
qu'on l'applique, il est évident que ses effets doivent être pernicieux.

Si l'on applique le cautère de manière à détruire entiérement les parties malades de l'os, comme on le recommande communément, les parties faines qui font au-dessous doivent, en raison du degré de chaleur nécessaire pour l'objet qu'on se propose, toujours souffrir au point d'être bientôt affectées de carie, de même que celles

que l'on se proposoit de faire tomber.

Si l'on emploie, au contraire, le cautère avec plus de modération, l'on ne peut faire tomber la partie malade de l'os, & l'on court grand risque de retarder les efforts que fait le système pour se débarrasser de la portion cariée : une chaleur même fort modérée suffit pour détruire les points grainus que la nature a déjà formés pour cet esset; & il n'est guère possible de déterminer le juste degré de chaleur nécessaire pour détruire les parties malades sans affecter celles qui sont saines.

Dans les cas où, pour quelques raisons particulières, l'on ne jugeroit pas le cautère actuel convenable, les mêmes Auteurs recommandent différens caustiques artificiels; & d'autres confeillent, comme le moyen le plus court, d'enlever tout d'un coup toutes les parties malades avec un ciseau & un maillet.

Les objections que nous venons de faire contre l'usage du cautère, sont parfaitement applicables à ces remèdes; ainsi, dans toute espèce de carie, il faut absolument rejetter toute application d'une nature aussi précaire, sur-tout lorsqu'il est possible de remplir la même indication d'une ma-

nière moins dangereuse & plus certaine.

La méthode la plus efficace & la plus sûre d'exciter le degré nécessaire d'inflammation, & la seule qui soit toujours propre à remplir l'indication que l'on se propose dans les cas légers de carie, consiste à faire un certain nombre de petits trous sur toute la surface de l'os carié, à une telle prosondeur que le malade ne ressente que très-peu de douleur.

Cette opération, réitérée tous les trois ou quatre jours sur dissérentes parties de la portion malade de l'os, détruit non-seulement avec promptitude leur adhérence, mais excite de plus une légère inflammation, que l'on entretient jusqu'à ce qu'il s'établisse une bonne suppuration, qui, en général, sussit pour entiérement détacher, en peu de temps, toute la masse qui est cariée.

Il est aisé de pratiquer ces trous avec un stilet ou un persorateur, tel que celui qui sert à fixer la couronne du trépan. On se servira de ce perforateur avec beaucoup de facilité & de promptitude, en le fixant, non dans le manche de l'instrument qui est communément en usage, mais dans un manche semblable à celui du poinçon dont se servent les tonneliers. L'opération que je viens de décrire est, en général, très-essicace dans les cas de caries légères peu étendues, & qui ne pénètrent pas au-delà de la première ou seconde lame de l'os. Néanmoins, lorsque la maladie est très-étendue, & sur-tout lorsqu'elle attaque la substance même de l'os, on abrège beaucoup l'opération, en se servant, au lieu du persorateur, d'une très-petite couronne

de trépan.

Cet instrument, appliqué à des distances convenables sur la surface de la partie cariée, & introduit autant qu'il est nécessaire pour procurer au malade une douleur très-légère, comme nous l'avons recommandé plus haut, savorise singuliérement le degré d'inflammation que nous avons prouvé être absolument nécessaire dans tous les cas de cette nature. Il convertit, en quelque sorte, la portion cariée en autant de parties cariées plus petites, & procure la séparation de l'os sain qui est au-dessous, beaucoup plus facilement que si toute la surface ne sormoit qu'une seule pièce continue.

Dès que l'on s'apperçoit que les bords de quelques-unes des parties commencent à se détacher, on peut toujours en accélérer considérablement la séparation parfaite, en introduisant tous les jours au-dessous de ces parties l'extrémité d'une spatule ordinaire ou d'un élévateur,

pour relever un peu leurs bords.

L'on fait souvent usage de la couronne de trépan ordinaire pour enlever entiérement la pièce, lorsque toute la substance des différentes lames de l'os est cariée; mais je ne suppose pas, au période dont il s'agit, la carie assez avancée pour que cette méthode puisse convenir.

Après avoir fait usage de quelques-uns des

L'eau de chaux est aussi un moyen de corriger considérablement cet état putride de la matière que rendent les os affectés de carie : elle devient rarement fort sétide, lorsque l'on humecte tous les jours les ulcères avec des linges trempés dans cette eau. On ne doit jamais omettre ce remède dans tous les cas de ce genre, parce qu'il paroît d'ailleurs propre à détruire la cohésion de la matière osseuse. Depuis que j'ai employé l'eau de chaux dans les ulcères avec carie, j'ai plusieurs sobservé qu'elle accéléroit beaucoup l'exfo-

liation.

Dès que toutes les parties cariées sont entiérement tombées, la plaie se trouve réduite à l'état de l'ulcère simple purulent, & il faut la traiter en conséquence. Les Auteurs, en général, recommandent expressément de ne jamais appliquer d'onguent ou aucune espèce de graisse dans

tous les cas de carie, ou bien lorsque l'os est à nud; mais comme ils n'ont donné aucune raison plaufible de cette défense, j'ai tenté depuis longtemps les applications de ce genre dans les cas de carie, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient; & j'ai continué depuis à en faire usage tous les jours, avec autant de liberté pour les

os que pour les autres parties.

De tous les livres que j'ai confultés sur cet objet, aucun ne m'a plus satisfait que le traité du célèbre Monro sur la carie des os; & je me trouve heureux de voir que la pratique que j'ai recommandée est foutenue par l'autorité d'un aussi grand praticien. Cet Auteur, après avoir parlé de l'application des médicamens onclueux fur les os, reconnoît non-seulement que leur usage n'est pas dangereux, mais même il les recommande comme extrêmement utiles, & dit : " Je puis » maintenant vous affurer, après un grand nom-» bre d'essais, qu'aucun médicament ne prévient » si efficacement la corruption des os mis à nud, » & ne contribue davantage à les recouvrir promp-» tement de chair, que les onguens (*) ».

J'ai supposé jusqu'ici, comme on l'a vu, que la maladie ne pénétroit pas fort avant dans la substance de l'os; mais lorsque cela arrive, & qu'une portion confidérable de sa circonférence est affectée, ou bien lorsque la maladie s'étend

^(*) L'on trouve dans cette favante differtation l'histoire particulière de chaque espèce de carie, & la liste des Auteurs qui ont écrit fur cet objet, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, avec les différentes méthodes curatives - proposées par chacun d'eux. Voyez vol. V des Essais de Medecine d'Edimbourg.

SUR L'ULCÈRE AVEC CARIE. 191

autour de l'os en entier, ce qui s'observe souvent, il n'y a pas de moyen plus prompt que d'enlever tout d'un coup les parties malades, soit avec la couronne de trépan fréquemment appli-

quée, ou avec une petite scie à ressort.

L'on a proposé plusieurs moyens d'emporter les portions d'os cariées qui sont situées prosondément; l'on a conseillé de recouvrir les parties contiguës de lames minces d'acier, pour éviter de les blesser avec la scie; & l'on a inventé des scies de dissérentes espèces, que l'on a cru né-

cessaires pour couper l'os.

Presque toutes les parties de la chirurgie sont déjà trop chargées d'instrumens; mais aucune opération n'en paroît moins exiger de nouveaux que celle qui consiste à enlever une portion d'os cariée. Dans quelque endroit que la maladie soit fituée, il faut hardiment diviser les tégumens & les muscles qui recouvrent la carie; &, lorsque les os de quelques-unes des extrémités font affectés, une scie droite ordinaire réussit mieux, dans presque tous les cas, que tout autre instrument, pourvu que l'incision soit assez grande pour permettre d'introduire au-deffous de l'os un morceau de cuir ferme, afin de mettre à l'abri les parties molles qui sont au côté opposé du membre. Néanmoins, lorsque l'os est situé profondément, une petite scie à ressort de forme circulaire, suffit pour couper les parties de l'os que l'on ne peut facilement atteindre avec la scie ordinaire.

L'on enleve ainsi la portion de l'os malade avec le trépan ou la scie : cette méthode s'emploie souvent avec beaucoup d'avantage pour le crâne, pour les os des mains & des pieds, ainsi que pour ceux des jambes & des bras, lorsque la

carie ne s'étend pas sur le col & la tête de ces os, au point d'assecter les articulations. Mais, dans ce dernier cas, l'on est presque toujours obligé de recourir ensin à l'amputation du membre malade, à moins qu'il ne survienne ankylose, ou que la nature opère la guérison d'une manière quelconque; car la carie des extrémités des os larges est du nombre des maladies contre lesquelles l'art n'a encore découvert aucun remède.

Mais toutes les fois que la carie est bornée au milieu de quelques-uns des os des extrémités, excepté peut-être quand elle se trouve sur celui de la cuisse, où l'épaisseur des parties est trèsconsidérable, elle ne suffit pas pour conseiller l'amputation; car si la santé du malade n'est pas fort altérée, il est, en général, possible, avec un peu de patience & d'attention, d'aider tellement la nature à détacher les parties affectées, que l'on parvient fréquemment à obtenir enfin une guérison complète. L'on ne doit jamais désesperer, tant que l'on peut enlever sans danger la partie cariée; car, quelle que soit son étendue, il est rare, quand il est possible de l'enlever complétement, que la nature, de son côté, ne remplisse pas le vuide qui reste : l'on trouve même, dans différens traités de chirurgie, plufieurs exemples d'os entiers régénérés.

Nous avons remarqué plus haut que l'amputation du membre malade étoit presque l'unique remède sur lequel on pût compter lorsque la carie attaquoit les grandes articulations. L'on a cependant proposé, & même tenté, de conserver, dans ces cas, les membres ainsi affectés, en coupant les extrémités des os cariés. M. Park, habile chirurgien de Liverpool, a publié un traité sur

SUR L'ULCÈRE AVEC CARIE. 193 cet objet, dans lequel il donne l'histoire d'une maladie de l'articulation du genou, où cette opération a réussi. Tout homme dont les tentatives donnent l'espoir de pouvoir conserver des membres qu'il seroit d'ailleurs nécessaire d'amputer, mérite la plus grande considération, & le public doit beaucoup à M. Park pour les peines qu'il s'est données, dans la vue de favoriser le fuccès de l'opération dont nous venons de faire mention. Néanmoins, plusieurs circonstances donnent lieu de croire qu'elle ne sera jamais d'une utilité fort générale. Indépendamment des autres objections que l'on peut faire contre cette opération, le danger qui l'accompagne est évidemment beaucoup plus grand que celui qui réfulte communément de l'amputation du membre; l'étendue de l'ulcère que produit cette opération, est plus considérable; la suppuration est, en conféquence, plus abondante, & la matière ne s'évacue pas avec autant de facilité. Mais je ne crois pas nécessaire de discuter ici plus au long cet objet, parce que j'aurai occasion de m'en occuper plus particuliérement dans un autre ouvrage, auquel je travaille présentement.

Il est inutile de dire que, pendant le traitement de la carie, la constitution du malade, la manière de vivre, & le régime en général, exigent les mêmes précautions que nous avons recommandées pour les autres espèces d'ulcères.

Lorsque le malade est d'une constitution fort inflammatoire, il faut qu'il s'abstienne de tout aliment échaussant & fort nourrissant; s'il est, au contraire, soible & fort maigre, comme il arrive très-souvent lorsque ces maladies sont longues, l'on peut toujours lui permettre un

régime nourrissant, & capable de rétablir les forces. L'on recommande encore beaucoup, dans ces cas, les toniques, & l'on a souvent remarqué que le quinquina y étoit très-utile; mais il

faut toujours le donner à grande dose.

Le quinquina est presque l'unique remède interne convenable dans les cas de carie : mais quelquefois les parties molles qui recouvrent celle qui est cariée, se gonflent tellement & deviennent si douloureuses, que les narcotiques sont nécessaires. Il paroît néanmoins qu'alors la douleur est, en grande partie, l'effet de la tension que l'élargissement de l'os occasionne dans le périoste; ce qui m'a souvent engagé de tenter des scarifications légères, ou l'application des sangsues sur les parties malades même. Ces moyens ont fréquemment procuré du soulagement, lorsqu'aucun autre remède n'avoit pu le faire. J'ajouterai que, dans tout ulcère accompagné de beaucoup de douleurs, les fangfues, appliquées fur les bords de la plaie, ou immédiatement sur les parties affectées, produisent souvent les meilleurs effets; ce qui m'a déterminé à m'en servir habituellement toutes les fois que l'ulcère est si enflammé & si douloureux, qu'il résiste à l'action des bouillies & des autres moyens que j'ai recommandés.

Dans tous les ulcères de ce genre, il faut, dès que l'on a enlevé les parties cariées, traiter la plaie qui reste comme nous l'avons indiqué pour l'espèce d'ulcère à laquelle il paroît qu'on

SU MANAGERIA CONTRACTOR SOLL CONTRACTOR SOLL CONTRACTOR

doit alors le rapporter.

SECTION VIII.

Observations sur l'ulcère cancéreux.

S. I. Des symptomes & du diagnostic de l'ulcère cancéreux.

L'ON divise, en général, les cancers en occultes & en ouverts. L'on comprend sous la première dénomination les tumeurs dures squirrheuses, accompagnées de fréquentes douleurs lancinantes, qui se terminent, en général, par le cancer ouvert.

L'on appelle cancer ouvert l'espèce d'ulcère qui fuccède communément aux tumeurs dures des glandes, quoiqu'elle ne soit, dans quelques cas, précédée d'aucune dureté. Les bords de cet ulcère font durs, ridés, remplis d'inégalités, trèsdouloureux & renversés, suivant différentes directions; quelquefois ils sont relevés, d'autres fois tournés en arrière, & dans d'autres cas reployés en dedans; toute sa surface est communément fort inégale; il se forme dans quelques endroits des élévations confidérables, & dans d'autres de profondes excavations ; il rend communément une matière tenue, d'une couleur noire & fétide, qui est souvent tellement âcre, qu'elle excorie & même détruit les parties voifines : quand la maladie est plus avancée, les vaisseaux sanguins sont corrodés, & il en sort quelquesois une grande quantité de sang pur.

N 2

196 OBSERVATIONS

Les malades attaqués de véritables affections cancéreuses, se plaignent de ressentir, suivant leur expression, une chaleur brûlante sur toute la surface de l'ulcère; & ce symptome est, de tous ceux qui caractérisent la maladie, celui qui tourmente le plus; les douleurs lancinantes, accompagnées de pulsations, qui étoient déjà insupportables dans le temps même où le cancer caché commençoit à se sormer, le deviennent alors beaucoup plus.

Tels sont les symptomes les plus fréquens du cancer ulcéré; mais on y observe tant de variétés, qu'il est presque impossible d'en donner une description qui les comprenne toutes. Néanmoins, lorsque deux, trois, ou même un plus grand nombre des symptomes dont nous venons de faire l'énunération, se trouvent réunis dans le même ulcère, l'on peut, en quelque sorte,

toujours affurer qu'il est cancéreux.

La situation de ces ulcères contribue aussi à établir le diagnostic; aucune partie du corps n'en est exempte; mais le plus grand nombre des cancers affecte évidemment la substance d'une ou de plusieurs glandes, ou bien les endroits où les glandes sont très-nombreuses. Ainsi, je crois que l'on voit six sois plus d'affections cancéreuses sur les lèvres & sur les mamelles des semmes, que sur toute autre partie du corps.

S. II. Des causes des maladies cancéreuses.

Les Auteurs citent un grand nombre de circonstances qui contribuent à produire le cancer; & les remèdes qu'ils ont recommandés pour en obtenir la guérison, ne sont pas moins nombreux. Mais le peu de succès dont a été suivi jusqu'ici le traitement ordinaire de la maladie, prouve évidemment que les idées que l'on a adoptées, & que les remèdes que l'on a proposés, sont plutôt fondés uniquement sur la théorie, que sur la pratique & l'observation; car aucune des maladies auxquelles l'homme est sujet, ne résiste davantage à toutes les ressources de l'art, que

Une bonne théorie de cette maladie pourroit probablement jetter quelque lumière sur la méthode curative. Mais tout ce qu'on a proposé jusqu'ici, ou peut-être même tout ce qu'on a découvert sur cet objet, semble se réduire à de pures spéculations nullement étayées de l'expérience; & je crois ne pas devoir m'en occuper ici, parce que je ne pourrois en rien dire d'intéressant ni d'instructif. Néanmoins, il est important, avant d'aller plus loin, d'examiner avec soin les dissérentes opinions des praticiens qui considèrent le cancer comme une maladie générale du système, ou comme une affection purement locale.

Cet objet est très-essentiel pour la pratique, parce que s'il est une sois prouvé que les cancers ne sont originairement que des affections locales, l'on ne peut condamner la méthode de les guérir par l'opération, comme le sont aujourd'hui plusieurs praticiens qui prétendent que les cancers tirent toujours leur origine de quelque désordre général du système, & qu'en conséquence on ne peut jamais les enlever sans que la maladie reparoisse dans la même partie ou dans quelque autre. Le peu de succès que l'on retire communément de l'opération, d'après ce qu'ils ont

observé, contribue beaucoup à les confirmer dans cette opinion; car ils prétendent qu'en général l'on voit revenir le plus grand nombre des cancers

opérés.

Si cette objection étoit réellement fondée sur l'expérience, elle mériteroit certainement quelque attention; mais elle ne suffiroit pas dans ce cas même pour faire rejetter l'opération, comme on le verra plus évidemment par la suite. Je vais démontrer, & plusieurs praticiens savent déjà qu'il y a beaucoup plus de malades qui se rétablissent & recouvrent la santé après l'opération du cancer; il est même très-probable que le nombre de ceux qui guérissent seroit beaucoup plus grand qu'on ne l'a observé jusqu'ici, si les Chirurgiens ou les malades ne disséroient pas trop, en général, l'opération.

Cette question est très-importante à décider, car le détail seul que l'on a publié depuis peu sur les suites de l'opération dans cette contrée, donne si peu d'espoir de guérison, que je ne doute point qu'il n'ait suffi pour empêcher plusieurs malades de se déterminer, dans le temps convenable, à se soumettre à l'opération, qui est le seul de tous les remèdes connus jusqu'à présent sur lequel on puisse compter dans les af-

fections cancéreuses.

Il est même très-probable que l'écrit dont il s'agit, qui est publié par un homme d'un grand poids, n'a pas peu contribué à rendre les praticiens plus timides sur l'opération des cancers, qu'ils ne l'auroient été sans cela.

L'ouvrage dont je veux parler est du docteur Alexandre Monro, homme justement estimé, qui, dans le volume des Essais de Médecine d'Edim-

SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 199

bourg, dit : « Sur environ soixante cancers que » j'ai vu opérer, il ne restoit que quatre ma-» lades entiérement guéris au bout de deux ans;

" trois de ces sujets heureux avoient eu des can-

» cers occultes au sein, & le quatrième portoit

» un cancer ulcéré fur la lèvre ».

Le même docteur observe encore que, chez le petit nombre de ceux qu'il a vu affectés de nouveau, la maladie a toujours été plus violente & a fait des progrès plus rapides qu'elle n'en fait communément chez les personnes qui n'ont pas été opérées. Il n'ose, en conséquence, décider " si l'on doit enlever les tumeurs cancéreuses » qui ne peuvent se résoudre, ou bien unique-» ment s'en tenir à la méthode palliative ». Il conclut, en général, contre l'opération, excepté dans les cas de cancers occultes qui attaquent les jeunes gens d'ailleurs bien portans, & qui font occasionnés par des chûtes ou d'autres causes externes. Il ajoute que, dans tous les autres cas, le Chirurgien ne doit entreprendre l'opération que quand le malade la demande vivement, & qu'après lui avoir exposé le danger qu'il y a de la rechûte.

Il n'est pas étonnant que le docteur Monro ait adopté cette opinion, puisqu'il a vu cette ma-ladie revenir si fréquemment; car il suffiroit que l'opération ne sût pas, en général, suivie d'un succès plus heureux pour la faire rejetter, surtout si toutes les rechûtes étoient accompagnées de symptomes plus difficiles à détruire & plus douloureux que ceux qui existoient avant, ou qu'ils ne l'auroient probablement été si l'on n'avoit pas extirpé les tumeurs.

Mais les opérations faites par plusieurs Chi-

N4

rurgiens, depuis l'écrit du docteur Monro, ont été beaucoup plus heureuses que celles dont il a été le témoin. Un ouvrage récemment publié sur cet objet, dont je donnerai une notice par la suite, met hors de doute qu'un beaucoup plus grand nombre de malades affectés de cancers, ont guéri par le moyen de l'opération, que ne l'a remarqué le docteur Monro sur ceux qu'il a traités de la même manière. Je crois en conséquence convenable de rechercher la raison du peu de succès qu'a éprouvé ce professeur, en comparaison de celui que les autres ont eu dans ces cas; & je présume qu'elle ne sera pas dissircile à découvrir.

L'on admettra, je pense, comme une chose certaine que moins il y a de temps que le cancer a commencé à se manisester, plus l'on doit compter sur l'opération; & que, au contraire, plus le cancer est ancien, moins il y a à espèrer (1). Or, il est fort probable que le doc-

⁽¹⁾ Cette règle n'est vraie que pour les cancers qui sont de nature à pouvoir être opérés; car il y en a un très-grand nombre qui, quoique récens, sont absolument incurables. C'est ce que l'on observe sur-tout à l'égard du cancer des mamelles. L'on doit peu compter sur l'opération. 1º. lorsque le cancer succède à des pertes de sang considérables, qui indiquent un état squirrheux de la matrice chez les femmes dont les règles sont sur le point de cesser, ou chez celles où elles ont cesse depuis quelque temps; 2°. lorsqu'il est accompagné d'engorgemens des viscères du bas-ventre, ou d'ulcère de la matrice, fur-tout chez les personnes très-pléthoriques, où la diathèse inflammazoire domine; 3°. lorsque la poitrine est affectée, & qu'il y a lieu de foupçonner une disposition écrouelleuse, qui, s'étant manifestée dans l'enfance par des engorgemens des glandes du col & du mésentère, a disparu vers l'âge de

SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 2

teur Monro, qui jouissoit d'une grande réputation comme anatomiste & comme chirurgien, a dû traiter un beaucoup plus grand nombre de cancers & d'autres maux anciens & de mauvaise qualité, que tout autre praticien de son temps. Les habitans de la campagne font, en général, enlever par leurs Chirurgiens les cancers légers; mais lorsque cette maladie devient d'une nature plus fâcheuse par sa durée ou autrement, ceux qui en sont affectés cherchent toujours des secours à la ville, particuliérement à la capitale, lorsqu'ils le peuvent; & alors ils s'adressent à celui qui a le plus de célébrité dans fa profession. En admettant ce fait, on ne doit pas être furpris que la plupart des opérations de cancer qu'a vu faire le docteur Monro dans de semblables cas,

puberté; car ce vice reste alors souvent sans action jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, & reparoît de nouveau à la ceffation des règles, ou à la fuite de quelque maladie aiguë. Ses fymptomes, quoique différens alors de ceux qui le caractérisent dans l'enfance, n'en sont pas moins rebelles à tous le remèdes connus; 4°. lorsqu'il prend un accroissement très-prompt, & qu'il acquiert un volume énorme en peu de temps; ce qui indique toujours des embarras dans le bas-ventre; 5°. lorsqu'il y a des fignes de cacochymie, ou d'une atonie générale, comme on l'observe à la suite des maladies aigues, & même des peines de l'esprit; 6°. lorsqu'il succède à des squirrhes anciens qui se sont enslammés tout-à-coup sans aucune cause évidente, & qu'il est d'une couleur livide, accompagnée de vaisseaux variqueux considérables, & d'élancemens violens qui se font sentir jusques dans les aisselles. Il est très-probable que les succès de James Hill, dont l'Auteur donne le détail dans cette section, étoient particulièrement dus à la précaution qu'il a eu de ne pas opérer les cancers de la nature de ceux dont je viens de parler,

aient été suivies d'aussi peu de succès; car, en raison de ce que nous venons de dire, le plus grand nombre de ces cancers devoit être du plus mauvais genre; ce qui sussit pour rendre raison du mauvais succès de l'opération, & de l'opinion que le docteur Monro a adoptée en

conséquence sur cet objet.

Il est probable, d'après cet exposé, que ce docteur doit avoir rencontré, le plus souvent, dans sa pratique particulière, des cas tels que ceux dont je viens de faire mention, & qu'il en a observé de semblables dans son hôpital; car l'on ne voit communément dans les hôpitaux que les cancers les plus fâcheux, parce que l'on consulte toujours, avant de s'y rendre, les Chirurgiens particuliers, qui, quand l'opération peut avoir lieu, se chargent en général du malade, lorsque le cas ne paroît pas désespéré, & qu'il y a apparence qu'ils pourront se faire par-là que lque réputation : lorsqu'il est évident, au contraire, que la maladie est de mauvaise nature, & que l'opération pourroit être très-dangereuse, l'on envoie toujours le malade à un hôpital. C'est pourquoi l'on ne peut pas porter un jugement convenable d'après le réfultat de semblables expériences, sur-tout dans les cas d'affections cancéreuses, à moins qu'on ne fasse en même temps attention à ces différentes circonstances, & que I'on n'en tienne compte.

Je pense que l'on ne peut expliquer autrement le peu de succès qu'a éprouvé M. Monro dans le cours des observations qu'il a faites sur l'opération du cancer; & l'on peut uniquement conclure de cette partie de l'ouvrage que j'ai cité ci-dessus, qu'il y a peu d'espoir de succès lors-

SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 203

qu'on fait l'opération trop tard; ce qui doit nous déterminer à y recourir, dès que le cancer commence à se manisester, qui est le temps où l'on peut, en général, espérer qu'elle réussira le plus souvent.

Quelques personnes regarderont peut-être ces espérances comme exagérées; elles le seroient certainement si l'on ne pouvoit pas attendre de l'opération plus de succès que l'on n'en obtient communément; mais si elle réussit ordinairement si peu, on ne doit nullement l'attribuer à la nature de la maladie ou à la faute du remède, mais uniquement à ce que, dans le plus grand nombre de cas, l'on se décide trop tard à l'opération, & on ne la fait que quand le système est tellement insecté, que l'on devroit plutôt être étonné de ce qu'elle réussit aussi fréquemment qu'on l'observe même dans le cours de la pratique ordinaire.

Pour confirmer l'opinion que j'ai entrepris de foutenir, je crois devoir donner ici un extrait trèscourt d'un ouvrage nouveau sur les cancers, que j'ai déjà cité; il a été publié par seu James Hill, chirurgien célèbre de Dumfries, qui, dans le cours d'une pratique très-étendue, a eu plus d'expérience sur les cancers, que n'en a communément un seul homme : il est, en conséquence, probable que ceux qui n'ont pas encore lu son livre ne trouveront pas inutile l'extrait court que je vais donner de ses observations sur cette maladie.

En 1772, qui est l'année où M. Hill publia son ouvrage, il avoit extirpé de dissérentes parties du corps quatre-vingt-huit cancers bien caractérisés, tous ulcérés, à l'exception de quatre; & tous les malades ont guéri, excepté deux.

Sur les quarante-cinq premières opérations; une seule n'a pas réussi; il y en eut trois, après lesquelles le cancer reparut de nouveau dans différentes parties; & l'on craignoit, après une cinquième, qu'il ne survint quelques tumeurs à une certaine distance de la maladie primitive. Néanmoins, ces tumeurs ne parurent que trois ans après l'opération, & une fièvre enleva la malade avant qu'elles eussent fait quelques progrès. Les quarante autres malades continuèrent à se bien porter tant qu'ils vécurent, ou sont encore bien portans à ce jour, dit M. Hill. L'un furvécut à l'opération plus de trente ans; & il y en a encore quatorze de vivans, dont le dernier a été opéré en mars 1761.

Parmi les trente-trois autres, il y en eut un qui ne vécut que quatre mois; & cinq chez lefquels le cancer reparut après la guérison. On peut expliquer, de la manière suivante, pourquoi, sur quarante-cinq opérations, il n'y en eut que quatre ou cinq qui ne réussirent pas, tandis qu'il y en a eu six de malheureuses sur trente-trois.

" Le succès extraordinaire que j'eus, continue » notre Auteur, m'attira de toutes parts des ma-» lades attaqués de cancer, dont plusieurs qui » étoient venus après avoir tellement retardé » qu'il restoit peu de probabilité de les guérir » par l'extirpation ou par d'autres moyens, me » forcèrent de les opérer, malgré le jugement » que j'avois porté, & contre mon inclination ».

Je fis en avril 1764, la recherche de ceux que j'avois traités, dans la vue de donner mon ouvrage, & j'eus le résultat suivant. Le total de ceux qui avoient été guéris depuis l'âge de quatre_vingts ans, & à différens âges au-dessous,

montoit à soixante-trois, sur lesquels il y en avoit alors trente-neuf de vivans, dont vingt-huit auxquels on avoit fait l'opération plus de deux ans avant, & onze qui avoient été opérés dans le cours des deux dernières années.

Ainsi au bout de trente ans de pratique, il restoit en tout trente-neus malades vivans & bien portans, sur soixante-trois qui avoient été opérés; ce qui donne lieu à M. Hill d'observer que les malades vécurent aussi long-temps, suivant les bills mortuaires, qu'ils auroient vécu s'ils n'avoient eu aucun cancer, ou subi aucune opération.

Les vingt-cinq autres malades, qui complètent les quatre-vingt-huit, furent opérés depuis l'année 1764. Vingt-deux fur ce nombre étoient guéris depuis deux ans au moins; & il est bon de remarquer que quelques - uns avoient soixante-dix ans, & que l'un même étoit âgé de quatre-

vingt-dix.

En 1770, sur quatre-vingt-huit cancers opérés au moins deux ans avant, il y en eut deux qui ne surent pas guéris, neuf qui reparurent de nouveau, un qui menaçoit d'une rechûte; ce qui sait en tout douze, c'est-à-dire, moins que le septième du total. Dans le temps où M. Hill écrivoit, il y avoit encore environ quarante malades vivans & bien portans, dont les cancers avoient été opérés plus de deux ans avant.

J'ai cru devoir donner ces détails des succès de M. Hill dans les affections cancéreuses, parce que l'on n'a pas d'observations plus récentes & peut-être plus considérables, pour le nombre même : je m'y suis engagé avec d'autant plus de plaisir, que j'ai été présent à un grand nombre

des opérations qu'il rapporte : je sais d'ailleurs que le récit en est très-vrai, parce que M. Hill te-noit un registre très-exact de tous les cas impor-

tans qu'il avoit à traiter.

Ces faits bien constatés, & quantité d'autres que je pourrois rapporter, s'il étoit nécessaire, pour prouver le succès dont est suivie l'opération du cancer, donnent lieu de présumer que l'on peut, avec beaucoup de fondement, considérer, en général, cette maladie comme une affection locale, qui ne dépend originairement d'aucun vice du système, & que le vice cancéreux général n'a que rarement ou peut-être jamais lieu, à moins que la matière du cancer ne soit absorbée, & portée dans la masse des humeurs, en conséquence de quelque affection locale. Cela doit certainement nous déterminer à recourir à l'opération le plutôt possible, dans tous les cas de véritable cancer, ou plutôt dans tous les cas de squirrhosités, que l'on sait être de nature à se terminer généralement par des cancers. Si l'on prenoit ce parti dès que de semblables affections commencent à se manisester, ou avant que la matière se forme, il est probable, comme nous l'avons déjà observé, que le retour de la maladie seroit très-rare.

Je ne prétends pas connoître la nature particulière du virus cancéreux, peut-être même ne la découvrira-t-on jamais; mais l'on est fondé à croire que les accidens externes seuls peuvent produire, sur certaines parties, un effet tel qu'il se forme alors une matière qui devient même aussi âcre que paroît l'être celle des cancers.

Ainsi, nous voyons tous les jours des ulcères viciés produire des matières très-âcres & même

SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 207

corrosives; &, d'après ce que nous avons remarqué dans quelques-unes des sections précédentes, il n'est pas probable que ces matières existoient antérieurement dans la masse du sang. Or, si cela est ainsi, pourquoi l'affection particulière d'une partie ne contribueroit-elle pas à former la matière cancéreuse? Ces deux essets paroissent aussi probables l'un que l'autre, & je

pense que cela arrive réellement.

La fituation ordinaire des cancers peut aussi fervir à expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi la matière qu'ils rendent est d'une nature plus âcre & plus virulente que celle de toute autre espèce d'ulcère; ils affectent, en général, des glandes, que l'on fait ne jamais produire, même dans les affections les plus simples, une bonne suppuration; il n'est pas, en conséquence, dépourvu de probabilité que l'irritation particulière de ces glandes y peut occasionner une disposition capable d'engendrer une matière du plus mauvais genre, & des plus difficiles à dompter, telle que la matière cancéreuse. En admettant la présence de cette matière & son absorption, toute la masse des humeurs doit, avec le temps, en être en quelque forte saturée; & ce qui n'étoit originairement qu'un ulcère local, produit enfin, de cette manière, une affection générale, ou bien ce qu'on peut appeller diathèse cancéreuse.

Nous avons ainsi tâché de prouver qu'un accident externe seul pouvoit produire le cancer, sans admettre l'existence d'une affection interne. Ceux qui prétendent que la dernière a toujours lieu dans ces cas, objectent que « les causes mexternes sont, à la vérité, quelquesois suivies " de cancer; mais que cette maladie ne survien" droit jamais dans ces circonstances, s'il n'exis" toit déjà une disposition dans le système. En
" admettant même, ajoutent-ils, qu'une cause
" externe pût sussire, dans quelques cas, pour
" déterminer les cancers à se manisester, l'on ne
" peut nier qu'il y en a un beaucoup plus grand
" nombre qui surviennent sans être précédés
" d'aucune violence externe ".

Aucun praticien ne niera ce fait; mais on peut l'expliquer par des principes fort différens de ceux qui sont communément adoptés, & même d'une manière plus propre à démontrer que les cancers sont, en général, produits par une affection locale.

Les glandes sont évidemment, comme nous l'avons déjà observé, le siège de la plupart des cancers; d'où il est probable que ces organes sont primitivement affectés dans toutes les maladies de ce genre; & que les parties molles voisines de ces glandes ne souffrent, par la suite, qu'en raison de leur proximité; il se peut même que, dans un petit nombre de cas, il se forme des ulcères cancéreux dans des parties qui ne sont pas glandulaires, lorsque tout le système est infecté à un degré considérable par l'absorption de la matière morbifique, comme il arrive quand une glande cancéreuse a subsisté long-temps dans une partie.

Cela étant, il est très-aisé de concevoir comment une seule glande peut fréquemment être affectée, sans le concours d'aucune cause externe évidente; car la circulation se faisant dans les glandes par le moyen d'un ordre de vaisseaux beaucoup plus petits que ceux des autres parties, SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 209

les obstructions doivent s'y former beaucoup plus facilement & beaucoup plus promptement; & il est probable, lorsqu'une glande est une sois obstruée, que le stimulus & l'irritation qui en résultent produisent à-peu-près des essets semblables à ceux qui résultent communément d'un coup ou d'une contusion, & qu'ils sont suivis des mêmes

conséquences.

L'on peut encore, sans avoir recours à aucune disposition cancéreuse particulière, préexistante dans le système, rendre raison de cette manière de tous les cancers qui surviennent à la suite d'abcès mal traités aux mamelles des nourrices & des accouchées. L'on voit aussi pourquoi les cancers sont si fréquens chez les semmes vers le temps où leurs règles cessent de paroître, & même pourquoi ils surviennent quelquesois à la suite des sièvres & d'autres maladies, dont ils pa-

roissent être en quelque sorte la crise.

Toute affection produite par l'une de ces causes est toujours accompagnée d'une congestion de fang, ou de quelque autre fluide dans la partie malade; d'où il résulte un abcès, si la congestion se fait dans le tissu cellulaire : si elle a lieu dans la plèvre, les membranes de l'œil, ou quelques autres parties peu favorables à l'extravafation des fluides, en raison de leur texture ferme, il survient des inflammations violentes; & si elle se forme dans la substance d'une glande, il en resulte une tumeur dure, indolente, appellée squirrhe, parce que les glandes ne sont pas aussi propres à la formation du pus que le tissu cellulaire, & que leur mollesse les rend moins susceptibles d'inflammation que les membranes, comme le prouve l'expérience. Le squirrhe survient alors très-naturellement par l'obstruction seule, & la distension des dissérens vaisseaux de la glande. Lorsqu'une tumeur de cette nature est une sois sormée, elle reste, en général, quelque temps dans son état primitif d'indolence, jusqu'à ce qu'en augmentant de volume, ou peut-être à la suite de quelque coup, il y survienne une irritation capable d'exciter un degré considérable d'inslammation, & cette dernière ne pouvant, en raison de la nature de la partie assectée, produire de suppuration, se termine, en général, par ce qu'on appelle cancer (1); de même que dans d'autres parties molles, l'inslammation se termine par la gangrène, lorsqu'elle ne peut se résoudre ou suppurer.

L'objection que les cancers surviennent plus fréquemment sans être précédés d'aucun accident externe, me paroît, en conséquence, d'après un examen sérieux, n'être d'aucun poids; & je crois pouvoir conclure de tout ce qui a été dit, que les cancers sont très-rarement, & peut-être même jamais, produits par une affection générale du système; & qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire, ils sont presque toujours, dans leur origine, une affection générale du système qu'au contraire qu'au contra

tion purement locale.

Si nous étions mieux instruits que nous ne

⁽¹⁾ L'on voit fréquemment des inflammations des seins & des autres parties glanduleuses se terminer par une suppuration louable, suivie d'une bonne cicatrice. Ce qui me porte à croire que le cancer ne dépend pas uniquement de la nature de la partie affectée, mais d'une affection locale particulière, qui tient souvent à la constitution générale. Ainsi, le cancer survient fréquemment lorsqu'il y a une disposition écrouelleuse, ou une atonie générale produite par l'âge, les peines de l'esprit, les maladies antécédentes, &c.

le sommes de la nature de la maladie, il est très-probable que cette conclusion paroîtroit sondée sur le fait. Les raisons de l'adopter me paroissent beaucoup plus sortes que celles que l'on a apportées pour soutenir l'opinion contraire; mais quelle que soit sa valeur, elle ne sera jamais aussi nuisible, si elle est généralement reçue, que peut l'être celle que nous combattons, qui, étant adoptée, peut détourner les malades affectés de cancers d'avoir recours à l'opération, & leur saire négliger l'unique remède sur lequel on puisse, à ce que je crois, compter pour obtenir la guérison.

Il arrive, à la vérité, quelquesois, comme l'observe le docteur Monro dans l'ouvrage que j'ai cité, que les cancers sont toujours beaucoup plus violens & sont des progrès plus rapides lorsqu'ils reviennent après l'opération, que quand ils n'ont pas été opérés; mais l'expérience m'a appris que cela étoit rare; & quand même il seroit démontré que cet accident sût fréquent, il ne suffiroit pas pour faire rejetter l'opération; ce seroit uniquement une raison de plus d'y avoir recours dès le commencement de la maladie, asin d'en prévenir, autant qu'il seroit possible, le retour.

S. III. De la curation des affections cancéreuses.

IL est évident, par tout ce qui a été dit jusqu'ici, qu'il faut peu compter sur les remèdes internes pour la curation des affections cancéreuses: l'on ne doit même regarder les applications externes que comme propres à pallier les symptomes particuliers.

0 2

L'on a recommandé, dans différens temps, un grand nombre de remèdes pour le cancer : la ciguë est probablement celui sur lequel on a le plus compté; néanmoins elle n'a nullement répondu, dans notre climat, à l'idée que l'on en

avoit conçue.

Son peu d'efficacité est même aujourd'hui si généralement reconnu, qu'il me paroît inutile d'en parler ici; j'observerai seulement que j'ai vu administrer, dans un grand nombre de cas, la ciguë préparée avec tout le soin possible; & que je ne connois aucune guérison, d'un véritable cancer, opérée par ce remède ou par tout

autre.

J'ai néanmoins fréquemment vu la cigue produire de très-bons effets dans les fimples cas de glandes endurcies; quelquefois même j'ai remarqué, dans des périodes avancés de cancer, que l'on ne croyoit pas devoir extirper, que la cigue avoit modéré la douleur, & procuré un écoulement de meilleure qualité & moins âcre que celui que l'on avoit obtenu jusqu'alors. Mais l'opération est le remède le plus certain, & il faut y avoir recours presque dès l'instant que la maladie est reconnue, à moins que l'on n'ait de fortes raisons de s'en abstenir.

On trouvera des détails suffisans, sur la manière de pratiquer l'opération du cancer, dans les Auteurs qui ont donné des traités complets de chirurgie. Néanmoins, je crois devoir ajouter ici quelques observations générales à ce sujet.

I. Le bistouri est toujours présérable au caustique pour opérer les cancers, même les plus légers & les plus ordinaires. Quelques Auteurs anciens ont fort recommandé le caustique, &

SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 213

plusieurs praticiens l'adoptent encore; mais on doit l'abandonner entiérement, pour des raisons aisées à saissir.

L'irritation que produit, en général, l'application de toute espèce de caustiques, la douleur & l'inflammation, qui en sont les suites ordinaires, forment toujours des objections trèsfortes contre leur usage, particuliérement dans
le cas de cancer. Le remède de Plunket est évidemment d'une nature caustique; & il y a lieu
de croire que l'arsénic y domine: on l'a extraordinairement vanté, de même que tous les autres
secrets; mais en examinant sérieusement tous les
cas dans lesquels on l'a employé, il n'y a pas
de probabilité que l'on puisse prouver qu'il ait
jamais produit aucun avantage que l'on n'eût pu
obtenir plus promptement, & avec plus de cer-

titude, par l'usage du bistouri.

II. Dans quelque partie du corps que soit situé le cancer, il faut toujours enlever les parties qui portent les moindres indices de la maladie; & si, dans le cours même des pansemens qui suivent l'opération, l'on s'apperçoit qu'il est resté quelques portions cancéreuses, il faut les enlever fur le champ, autrement le cancer reviendra avec autant de facilité que si l'on n'en avoit pas emporté une partie : je suis très-persuadé que, dans beaucoup de cas, l'opération n'a pas réuffi, faute d'avoir fait une attention suffisante à cette circonstance; il faut même absolument emporter toutes les glandes endurcies que l'on découvre dans le voisinage de l'ulcère cancéreux; car il est rare, quand on les laisse, que l'on puisse beaucoup compter sur le succès de l'opération.

Lorsque le cancer est situé sur la mamelle, il

faut toujours entiérement enlever cette dernière; quoiqu'il n'y en ait même qu'une partie d'affectée; car la portion que l'on épargne non-feulement ne produit aucun avantage, mais devient même, par la fuite, très-nuisible à la ma-

lade, comme je l'ai fouvent observé.

Il est toujours essentiel d'enlever toutes les parties qui sont réellement affectées; néanmoins, on ne doit pas détruire, sans nécessité, les tégumens externes, il ne saut en emporter que ce qui est absolument nécessaire; car plus la cicatrice qui reste après la guérison, est médiocre, plus l'irritation qui s'ensuit est modérée; peutêtre même que cette circonstance seule suffit pour diminuer, en quelque sorte, le danger de la rechûte.

Au moins l'extirpation du cancer des lèvres a été suivie, depuis peu, d'un succès beaucoup plus marqué qu'on ne l'avoit observé jusqu'alors dans l'hôpital d'Edimbourg; & l'on ne peut l'attribuer qu'à ce que, depuis ce temps, l'on a, le plus fouvent, pratiqué l'opération de la manière communément usitée pour la guérison du bec-de-lièvre : non-seulement on laisse, par ce moyen, une très-petite cicatrice, mais même la difformité qui en résulte est très-légère : le malade en retire de plus l'avantage très-agréable de retenir sa salive, ou tout autre liquide, aussi facilement qu'avant; avantage qu'il n'est jamais possible de lui procurer lorsque l'on enlève, suivant la méthode ordinaire, une portion confidérable de la lèvre inférieure.

Il est encore à propos d'observer ici que l'on peut traiter de cette manière les cancers sort étendus des lèvres; car elles sont composées de SUR L'ULCÈRE CANCÉREUX. 215

parties qui prêtent singuliérement, & l'expérience seule peut faire concevoir jusqu'à quel point elles peuvent s'alonger. Dans quelques cas où il y avoit plus de la moitié de la lèvre inférieure d'enlevée, je suis parvenu à faire prêter les parties qui restoient, au point d'obtenir la guérison de la même manière que pour le bec-delièvre, & il en est résulté une très-légère difformité. On peut de même, dans les cancers de la mamelle, lorsque les tégumens externes ne font pas entiérement détruits par la maladie, en conferver, en général, autant qu'il est nécessaire pour recouvrir une grande partie de la plaie qui reste après l'opération. Cette circonstance rend toujours la guérison beaucoup plus prompte & plus certaine.

Il faut, toutes les fois que cela est pratiquable; retenir dans leur situation la peau & les tégumens que l'on a conservés. On peut y parvenir en y appliquant, d'une manière convenable, le bandage unissant, ou quelques morceaux de l'emplâtre aglutinatif; mais en général l'on réussit mieux à contenir les portions slottantes des parties qui ont été divisées, par le moyen des sutures entrecoupées ou enchevillées. Cette méthode augmente peu la douleur, & l'on est toujours plus certain de contenir la peau par ces sutures

que par tout autre moyen.

La plaie qui reste, en suivant la méthode ordinaire d'opérer le cancer des mamelles, est toujours sort étendue; elle paroît même, en raison de la rétraction des parties de la peau divisée, avoir le double au moins du diamètre de la tumeur immédiatement après l'opération; d'où il résulte une suppuration très-abondante, toujours

0 4

très-préjudiciable aux constitutions foibles : la guérison est longue, & la cicatrice qui se forme étant d'une étendue confidérable, les parties sont, par la suite, très-sujettes à être blessées. Il est préférable de n'enlever que les portions de la peau qui sont réellement malades; l'on fait ensuite une simple incision entre la peau & le tissu cellulaire le long de la tumeur, pour en Téparer toutes les parties faines des tégumens qui recouvrent la tumeur; & après avoir enlevé la dernière, on contient dans leur fituation les tégumens que l'on a replacés, de la manière que nous avons indiquée plus haut, soit par les sutures, soit par le bandage unissant, ou par le secours des emplâtres aglutinatifs. J'ai ainfi, dans différentes occasions, obtenu la guérison complète de plaies qui restoient après l'opération du cancer des mamelles, dans l'espace de trois semaines ou un mois; & en suivant la méthode ordinaire, on n'auroit pu les guérir en moins de huit ou dix semaines.

III. Après avoir enlevé toutes les parties cancéreuses, si l'on ne peut entiérement recouvrir l'ulcère avec les portions de la peau que l'on a conservées, & que les petits vaisseaux rendent une quantité considérable de sang, on pansera la plaie, suivant la méthode ordinaire, avec de la charpie sèche; mais, dans le cas contraire, rien ne réussit mieux que les plumaceaux recouverts de quelque onguent doux, comme nous l'avons déjà recommandé. Dès que la suppuration est établie de manière à pouvoir facilement lever l'appareil, la plaie ressemble alors exactement à un ulcère simple produit par toute autre cause: on la traitera, en conséquence, de même, & on accélérera la guérison autant qu'il sera

possible.

IV. Mais lorsque la plaie est sur le point de se guérir, il saut ouvrir un cautère, & parfaitement y établir la suppuration, avant que la cicatrice soit entiérement formée. Le cautère est sur-tout nécessaire lorsque la maladie est ancienne, & paroît être l'effet de quelque congestion particulière, produite par la surabondance des sluides dans le système, comme il arrive à la suite de la suppression des règles ou de quelque autre cause. Je ne doute pas que, dans ce cas, le cautère ne soit & n'ait fréquemment été un moyen le prévenir le retour du cancer après l'opération.

L'on a quelquefois conseillé de conserver une Overture dans la partie qu'occupoit la tumeur carcéreuse, comme le moyen le plus convenable de procurer l'égout dont je viens de parler; mais je crains beaucoup que l'irritation produite par un cautère, établi directement sur la partie même qui étoit situé le cancer, ne soit quelquesois pernicierse. Il est probable que l'on retire les mêmes atantages du cautère, dans quelque partie qu'il soit situé; c'est pourquoi je conseille toujours de giérir sur le champ la plaie même, & d'établir l'eutoire, de la manière que j'ai indiquée, dans quelque autre endroit convenable. Il est assez généralement d'usage, dans l'hôpital royal d'Edimlourg, après l'opération du cancer des mameles, de placer un séton sur le côté, près du siège primitif de la maladie. Ce féton a paru produire de grands avantages; & comme le côté est peut-être une place aussi convenable que toule autre pour un exutoire, je crois que l'on peut toujours adopter cette partie. Telles sont, en général, les différentes circonstances qui exigent l'attention du Chirurgien
dans l'opération du cancer. Il paroît, d'après
ce qui a été dit, que l'unique remède efficace
dans ce cas, consiste à enlever les parties malades, & que très-peu de circonstances peuvent
en détourner : telles sont, en général, les suivantes.

temps, & qu'il est survenu des ulcères cancéreux & des glandes squirrheuses dans différentes parties du corps, il est probable qu'on ne retireroit aucun avantage d'enlever une ou plusieurs de ces glandes, & il est également à présumer qu'l'on ne doit pas alors recommander l'opératios.

2. L'opération ne convient jamais lorsque la tumeur cancéreuse adhère tellement aux paties qui sont au dessous, qu'on ne peut l'extirger en entier, & qu'il seroit d'ailleurs dangereux d'enlever en même temps les parties auxqueles elle est unie. Ainsi, les cancers adhérens à la trachée artère, ou aux tuniques des grosses artères, ne peuvent s'opérer sans le plus grand denger.

Un Chirurgien ayant été, à ce que s'ai appris, assez téméraire pour faire une opération dans de semblables circonstances, la mort s'ensuivit sur le champ. Il voulut enlever une ameur squirrheuse considérable, située sur l'arrère sémorale, & immédiatement contiguë à cette artère : cette tumeur étoit tellement placée au haut de la cuisse, qu'il ne sut pas possible d'y appliquer le tourniquet; le Chirurgien ouvrit malheureusement l'artère, & le malade mourut entre ses mains.

Néanmoins, l'adhérence des tumeurs cancéreuses aux muscles & aux tendons voisins, n'est jamais un obstacle absolu à l'opération; car l'on sait que l'on peut enlever des portions considérables de muscles, sans beaucoup d'inconvéniens. J'ai quelquesois été obligé d'emporter de grandes portions du muscle pectoral avec les tumeurs cancéreuses des mamelles, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient.

On trouve dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris, une differtation sur les cancers du célèbre M. le Cat de Rouen, dans laquelle l'auteur déclare évidemment que l'amputation est l'unique remède sur lequel on puisse compter, & il la conseille dans les cas les plus désespérés. Il va même, relativement à l'objet dont il s'agit ici, beaucoup plus loin que je n'oserois le faire d'après mon expérience; mais indépendamment de l'autorité d'un Auteur aussi respectable, & des exemples qu'il rapporte pour prouver le succès de sa pratique, je pense qu'on doit, sans hésiter, suivre son avis, plutôt que d'abandonner le malade attaqué de cancer à une mort certaine & trèsdouloureuse, sans tenter l'unique remède que l'art nous offre (*).

Telle étoit mon opinion, il y a quelques années, lorsque je publiai la première édition de cet ouvrage: depuis ce temps, j'ai vu plusieurs cancers très-fâcheux, particuliérement à la mamelle, dont quelques-uns étoient adhérens au

^(*) M. le Cat s'exprime ainsi à ce sujet, dans la disfertation citée ci-dessus. « L'adhérence d'un cancer aux » muscles pettoraux, aux côtes même, ne sera pas une excuse » valable, si ces muscles, si ces attaches de la tumeur aux » côtes peuvent être emportés, de saçon qu'il ne reste » rien que de sain au-delà ».

périoste des côtes; d'autres fois la maladie s'étendoit jusqu'à la clavicule du côté opposé, & elle se prolongeoit fréquemment, par une chaîne de glandes endurcies, jusqu'au-dessous de l'aisselle. Dans presque tous ces cas l'on a enlevé entiérement les parties malades, en les disséquant avec précaution; & toutes les fois que cela a été pratiquable, on en a retiré un avantage fenfible.

Je n'ai pas encore vu la maladie revenir dans la plupart de ces cas : chez ceux même qui avoient éprouvé des rechûtes, l'opération a procuré beaucoup de soulagement; elle a diminué, pour quelque temps, les douleurs & l'état fâcheux du malade; & jamais les symptomes qui suivirent le retour du cancer, ne furent plus violens que ceux qu'avoit éprouvés le malade avant de subir l'opération.

3. On ne doit jamais conseiller l'opération lorsque la fituation des parties malades empêche de les extirper entiérement, comme il arrive dans les cancers de l'utérus, du foie, du rec-

tum, &c.

Lorsque l'une de ces causes ou toutes s'opposent à l'opération du cancer, il faut tenter d'en pallier les symptomes de manière à rendre la maladie aussi supportable qu'il est possible.

L'objet principal que l'on doit avoir en vue pour remplir cette indication, est de modérer ou de dissiper la douleur. On évitera de donner à l'intérieur, ou d'appliquer extérieurement, tout ce qui pourroit irriter ou exciter une inflammation légère. Ainfi, l'on préférera les végétaux les plus légers & le lait à tout autre aliment; on ne permettra aucune nourriture animale, ni

221

les spiritueux, ni le vin ou toute autre liqueur fermentée; l'on évitera avec soin tout exercice violent, & en un mot, tout ce qui peut échauffer, ou, comme on s'exprime communément,

enflammer le fang.

L'odeur fétide qui accompagne les ulcères cancéreux est communément très-désagréable, & la matière qu'ils rendent est d'ordinaire très-tenue & très-âcre : il est toujours important de changer ces qualités, & de procurer un écoulement de meilleure nature. La ciguë, donnée intérieurement ou appliquée extérieurement, est souvent utile dans cette vue. Il y en a deux préparations communément adoptées pour l'usage interne, savoir la poudre & l'extrait : la première, convenablement préparée, paroît posséder toutes les vertus de l'extrait, & sa préparation n'est pas sujette à tant varier : l'on doit en conséquence, en général, la préférer. On ne peut régler la dose de ce remède, & le nombre de fois qu'il faut le réitérer, que par l'expérience; il y a des malades qui en supportent trois fois plus que d'autres; de manière que l'on doit se déterminer fur ces objets d'après les forces du malade & l'état où se trouve alors l'estomac.

Une certaine quantité de suc de ciguë, quand on peut en avoir de nouvelle, mêlé avec les cataplasmes émolliens ordinaires, sorme une application très-convenable & très-essicace dans les ulcères cancéreux: l'hiver, où il n'est pas possible d'obtenir le suc-de cette plante, la poudre sèche, réduite, de la même manière, en bouillie, remplit assez bien l'objet que l'on se propose.

La ciguë, appliquée extérieurement, procure, en général, plus promptement une bonne suppuration que son usage interne; elle est même communément plus efficace dans cette vue que la bouillie de carotte, qui a été si vantée pour remplir cette indication dans dissérentes espèces d'ulcères.

Lorsque l'on a une fois obtenu un écoulement de bonne qualité, le cérat ordinaire est le remède le plus doux & le plus simple que l'on puisse appliquer : l'on fera des pansemens plus ou moins fréquens avec cet onguent, suivant que l'écoulement sera plus ou moins abondant; & l'on y mettra assez de promptitude pour éviter, autant qu'il sera possible, l'accès de l'air; car, dans tous les ulcères, & particuliérement dans les ulcères cancéreux, l'air produit toujours des essets désagréables, tant par l'irritation qu'il excite, que parce qu'il altère la nature de l'écoulement.

L'usage suivi de la ciguë modère fréquemment les douleurs lancinantes, qui tourmentent toujours si cruellement les malades affectés de cancer; mais lorsqu'on n'en obtient pas cet effet, il est nécessaire de recourir aux narcotiques donnés à grandes doses, & réitérés plus ou moins fréquemment, suivant que l'indiquent la violence & le retour de la douleur. Les somentations émollientes chaudes modèrent aussi quelquesois ces douleurs.

Il sussit d'apporter une attention convenable aux dissérentes circonstances dont nous venons de faire mention, & sur-tout d'entretenir un écoulement de bonne qualité, pour pallier quelquesois des cancers d'une très-mauvaise nature, & les rendre même, en quelque sorte, supportables. Néanmoins on ne peut jamais tellement les pallier, que les malades puissent s'empêcher de regretter journellement de ne pas avoir eu recours à l'opération dans le temps convenable.

L'on a proposé, en différens temps, pour la guérison des cancers, plusieurs remèdes, dont nous n'avons que peu ou point fait mention dans le cours de ce traité. Ceux que l'on a le plus fréquemment employés, sont la ciguë dont nous venons de parler, la belladone, & différentes préparations d'arfénic. La ciguë a été, comme nous l'avons observé plus haut, dans quelques cas, un moyen de rendre louable l'écoulement des ulcères cancéreux. Néanmoins, ni ce remède, ni aucun autre, n'ont jamais produit, autant que j'ai pu m'en affurer, aucun avantage permanent dans le véritable cancer. J'ai oui dire que l'arfénic, appliqué non-seulement à l'extérieur, mais même donné intérieurement, avoit été utile dans les cancers : je l'ai en conféquence employé plusieurs fois; mais le résultat de mes essais n'a nullement répondu au récit que l'on a fait de ce remède (1).

M. Justamond de Londres a nouvellement publié un écrit sur les cancers, dans lequel il recommande beaucoup l'application externe d'un escharotique qui a été long-temps employé à Vienne & dans d'autres parties de l'Allemagne. Les éloges que fait de cet escharotique M. Justamond, qui a eu occasion de voir un grand nombre de maladies cancéreuses, doivent rendre, à ce que je crois, ce remède digne de l'attention

⁽¹⁾ L'arsénic, appliqué même extérieurement, produit toujours des effets terribles, & doit être absolument banni de la médecine.

des praticiens. Je l'ai néanmoins employé dans différens cas, sans avoir remarqué jusqu'ici qu'il ait produit aucun avantage réel; mais, persuadé que l'on ne doit jamais rejetter trop précipitamment aucun remède, j'ai résolu d'en faire des essais sérieux, & sans aucune partialité. Ce topique est composé d'acier & de sel ammoniac infusé dans l'esprit de vin, avec une certaine quantité d'huile de tartre & d'acide vitriolique. Cette liqueur, employée suivant la méthode de M. Justamond, entretient dans un état constant d'humidité les bords des ulcères cancéreux, ainsi que les tumeurs dures ou les excroissances qui surviennent souvent dans les ulcères de ce genre. Il recommande en même temps l'usage interne de l'acier & du sel ammoniac, sous la forme des fleurs martiales.

J'ai plusieurs fois fait usage des fleurs martiales avec succès dans d'autres espèces d'ulcères qui rendoient une matière aqueuse fétide, & où les toniques paroissoient être indiqués; mais, comme je l'ai déjà observé, ce remède, ni aucun autre, n'ont jamais produit, dans tous les essais que j'en ai faits, aucun avantage essentiel dans les cas de cancer.

Les fleurs martiales se donnent sous forme de pilules, ou en poudre : il est rare qu'elles produisent du mal-aise : on peut, en conséquence, en prescrire de beaucoup plus grandes doses qu'on ne le fait communément. Les premières doses ne doivent jamais excéder douze ou quinze grains; mais on les augmente par degrés, jusqu'à un gros & plus, que l'on réitère trois, quatre ou cinq sois le jour. Dans tous les cas où l'on juge les ferrugineux convenables, l'on devroit peutêtre

sur l'ulcère cancéreux. 225 être préférer à toute autre préparation de ce genre les fleurs martiales, parce qu'elles sont un moyen de donner ce remède extrêmement divisé (*).

(*) Ceux qui n'ont pas eu occasion de lire le traité de M. Justamond sur cet objet, seront peut-être charmés d'avoir la recette de la liqueur dont il recommande avec tant de chaleur l'application externe dans les affections cancéreuses. L'Auteur s'exprime de la manière suivante:

1 4. Ramentorum ferri lotorum & supra ignem in vase aperto siccatorum & minutissime contusorum, salis armoniaci in pulverem redacti aa unc. iv; mixta dentur in retortam terream optime in fundo & circumferentia lege artis minutam, imponatur hac eapella, admoveatur vas vitreum recipiens. quod bene lutetur : detur ignis in gradu digestionis; & dum retorta calefieri incipit, augeatur successive ad sublimationis, finitaque sublimatione ad calcinationis, gradum. Hoc facto successivæ refrigerationi committatur retorta, & ex refrigerata fractaque accipiatur calcinatum in fundo hærens, caput morwum teratur, & subigatur minutissime in mortario lapideo ; dein subactum imponatur in vas vitreum, & affundantur spiritus vini rectificatissimi empyreumaticum odorem non redolentis lib. ij. Agitentur sæpius primis octo horis : post vigenti quatuor horas agitatis denuo instilletur tribus quatuorve interstinis observatis, acerrimi, ut vulgo vocatur, olei vitrioli nigri unc. 1. - Ad quamvis instillationem semper mixta agitando; deinde in quiete permittantur per viginti quatuor horas, his elapsis decantetur tinctura, residuo verò in fundo affundantur prioris spiritus vini lib. ij. Agitentur iterum pluries, dein extractio de novo relinquatur per viginti quatuor horas; his transactis instilletur iterum, ut prius, olei vitrioli supra dicti unc. 1. Effervescentia finita verò infundantur spiritus tartari simplicis unc. iv. Agitentur & finita agitatione faliquoties repetita relinquantur in vafe per viginti quatuor horas; his elapsis secunda hac solutio misceatur priori decantata & optime fimul agitentur, tunc parata est ad usum PANACEA NOSTRA ANTI-CANCROSA.

Ce remède sut originairement publié par François-Xavier de Mare, dans un traité qu'il sit imprimer, il y a quelques années, à Vienne. Il sit long-temps un secret de cette liqueur, mais il le rendit ensin public en 1767.

SECTION IX.

Observations sur l'ulcère cutané.

S. I. Remarques générales sur les maladies de la peaux

Peu de maladies sont moins connues que les dissérentes affections de la peau : ce qui est vrai, jusqu'à un certain point, de celles qui sont accompagnées de sièvre & de celles qui ne le sont pas; mais sur tout des dernières, dont je parlerai uniquement ici, parce que les autres, qui portent le nom d'exanthêmes, sont plus particuliérement

l'objet de la médecine.

Les symptomes de ces affections sont tellement varies, & les descriptions des différens Auteurs fi contufes & si embrouillées, qu'il n'est guère posfible d'offrir un réfultat satisfaisant de tout ce que l'on a écrit sur ce sujet. L'on a désigné sous différentes dénominations les mêmes symptomes; les anciens ont parlé de plusieurs maladies de ce genre, que l'on n'observe plus aujourd'hui; & les modernes ont réguliérement décrit des maladies de nature semblable, à quelques différences près, qui ne paroissent pas avoir été connues autrefois. Il seroit, en conséquence, fort à desirer que quelque praticien habile voulût s'occuper de faire des recherches particulières fur cet objet, car il ne paroît pas qu'il existe aucune partie de la médecine plus défectueuse

que celle qui regarde l'histoire, la théorie & la curation des maladies cutanées.

Le détail exact de toutes les variétés qu'offrent ces maladies, exigeroit seul un gros volume, & seroit d'ailleurs etranger à mon objet; car je me propose uniquement de donner ici quelques observations générales sur les éruptions de ce genre, capables de produire des ulcères fâcheux

lorsqu'elles sont négligées ou mal traitées.

L'on a décrit un grand nombre de maladies éruptives sous le nom de dartres ou d'herpes (1): on leur a donné la dernière dénomination, parce que communément elles s'étendent, en quelque sorte, d'une partie à l'autre avec beaucoup de facilité. Les modernes ont désigné sous cette même dénomination plusieurs maladies qui ressemblent beaucoup à la lèpre des Grecs, & aux différentes espèces d'impetigo (2) dont parle

⁽¹⁾ Herpes vient de épas, qui signifie avancer, s'étendre, parce que la maladie désignée par les Grecs sous ce nom, forme des ulcères prosonds sur la peau, & pénètre jusqu'aux muscles même.

⁽²⁾ J'ai tâché d'éclaircir, dans les notes que j'ai ajoutées aux Elémens de Médecine pratique de M. Cullen, t. II, p. 697 & suivantes, la signification que les Latins ont donnée au terme impetigo. Il me paroît qu'ils ont ainsi désigné les disférentes espèces de lèpres des Grecs, qui sont exactement des affections du même genre que les dartres des modernes. Toutes sont caractérisées par les écailles qui succèdent aux pustules; ce qui ne s'observe pas dans la gale; d'ailleurs, elles sont beaucoup moins contagieuses, et peut-être même ne le sont elles jamais; car il paroît que l'éléphantiasis même, qui est la plus terrible des maladies chroniques de la peau, n'est pas contagieuse. Un Journaliste, qui a rendu compte de l'ouvrage cité plus haut, a trouvé cette opinion si étrange, que, loin de

228 OBSERVATIONS

Celse, sans cependant être exactement les mêmes. Mais comme l'on ne voit aujourd'hui aucune de ces maladies sous leur véritable sorme, au moins dans nos climats, il n'est pas nécessaire d'en faire ici l'énumération particulière; d'ailleurs on en trouve des descriptions très ex cles dans plusieurs Auteurs anciens, & il est probable que l'on ne peut rien offrir de neuf sur cet objet.

S. II. Des différentes espèces d'herpes ou de dartres.

J'AI remarqué que l'on comprenoit communément sous la dénomination de dartres, un grand nombre de maladies éruptives; mais plusieurs de leurs caractères sont fondés sur des circonstances très-peu importantes & qui ne peuvent

l'examiner férieusement, il a pensé qu'il suffisoit de la combattre par des plaisanteries & des comparaisons triviales. Je n'ai pas cru devoir lui répondre, parce qu'une opinion fondée sur l'observation, ne peut être détruite que par des observations contraires; & que quiconque s'érige en Aristarque des ouvrages nouveaux, se rend digne de mépris, & prouve qu'il manque absolument de bonnes raisons, lorsqu'il n'a d'autres ressources que les plaisanteries ou les comparaisons : personne n'ignore que les dernières sont toujours déplacées lorsqu'il s'agit de sciences abstraites; c'est au moins la première règle de la logique. & un Journaliste ne devroit pas l'ignorer. Je crois cependant devoir remarquer ici que M. Vidal, médecin à Martigues, le seul peut-être capable de décider cette question, puisqu'il a observé depuis long-temps plusieurs malades affectés d'éléphantiafis, regarde comme une chose certaine que cette maladie n'est pas contagieuse. Voyez les Mémoires de la Société royale de Médecine, années 1782 & 1783, & publiés à Paris, chez Théophile BARROIS, en 1787.

SUR L'ULCÈRE CUTANÉ. 229

nullement influer sur le traitement : il suffit d'examiner cet objet de près, pour se convaincre que toutes ces variétés peuvent se rapporter aux quatre espèces suivantes; savoir, la dartre farineuse, la pustuleuse, la miliaire & la rongeante.

La première de ces espèces, c'est-à-dire, la dartre farineuse, que l'on peut aussi nommer dartre seche, est la plus simple de toutes, tant par fa nature que pour le traitement qu'elle exige : elle affecte indifféremment différentes parties du corps, mais plus communément le vifage, le col, les bras & les poignets; elle se manifeste fous la forme de taches affez larges, formées par la réunion de pustules rouges extrêmement petites. Ces pustules excitent, en général, beaucoup de démangeaisons, & n'ont d'ailleurs rien de fâcheux : après avoir subsisté un certain temps, elles tombent enfin sous la forme d'une poudre blanche, semblable à du son fort fin, & laissent la peau qu'elles recouvroient dans un état parfait de santé : elles reparoissent ensuite sous la forme d'une efflorescence rouge, tombent, & se renouvellent de même qu'avant (1).

La seconde espèce, savoir la dartre pustuleuse, se maniseste sous forme de pustules, originairement séparées & distinctes, mais qui se réunissent ensuite par placards. Ces pustules ne paroissent d'abord renfermer qu'une sérosité tenue, aqueuse, qui jaunit ensuite, & sorme, sur toute la surface de la partie affectée, une espèce de

⁽¹⁾ Cette espèce est le reixn, leichen: tant qu'elle n'est que supercielle; lorsqu'elle est plus considérable, elle constitue le Japa ou l'affection psorique.

fuintement qui, en se desséchant, laisse une croûte épaisse ou une gale : lorsque cette dernière tombe, la peau qui étoit au-dessous paroît fréquemment saine, & l'on n'observe qu'une légère rougeur sur sa surface; mais, dans quelques cas, probablement lorsque la matière est plus âcre, la croûte étant tombée, la peau paroît être légérement excoriée. Ce genre d'éruption s'observe fréquemment sur le visage, derrière les oreilles & sur d'autres parties du corps; & les ensans y

sont particulièrement sujets (1).

La troisième espèce de dartre, c'est-à-dire, la miliaire (2), affecte indifféremment tout le corps; néanmoins on l'observe sur les hanches, la poitrine, le périnée, le scrotum & les aines, plus fréquemment que fur les autres parties. Elle paroît, en général, par placards, quelquefois cependant elle forme des cercles féparés, composés de pustules très-petites, qui ressemblent à la graine de millet, d'où vient la dénomination de cette espèce. Les pustules, quoique petites, sont d'abord parfaitement séparées les unes des autres, & ne contiennent qu'une lymphe claire, qui, dans le cours de la maladie, transude sur la surface de la peau, & y forme de petites écailles féparées les unes des autres : ces écailles tombent enfin, & laissent un degré considérable d'inflammation fur les parties qu'elles recouvroient, lesquelles continuent à fournir une nou-

⁽¹⁾ Cette espèce a été désignée par les Grecs sous le nom de λέπρα, & les Latins l'ont nommée impetigo.

⁽²⁾ C'est l'éporns reyxplus des Grecs. Voyez Gal. XIV, Therap. & Paul d'Egine.

SUR L'ULCÈRE CUTANÉ. 231

velle matière, qui forme également des croûtes,

qui tombent comme avant.

La démangeaison que produit cette espèce de dartre est toujours sort incommode; & la matière que rendent les pustules est si épaisse & si visqueuse, que tout ce qu'on y applique y adhère tellement, qu'on ne peut l'enlever qu'avec

beaucoup de peine & de douleur (1).

La dartre rongeante (2), ainsi appellée parce qu'elle corrode ou détruit les parties qu'elle attaque, se maniseste communément par de petits ulcères douloureux, qui sont tous assemblés par larges plaques, de grandeurs & de sormes dissérentes, & approchent toujours plus ou moins de l'inflammation érysipélateuse. Ces ulcères rendent une grande quantité d'une matière tenue, âcre & séreuse, laquelle sorme quelquesois de petites croûtes, qui tombent au bout de peu de temps; mais le plus souvent l'écoulement est si tenu & si âcre, qu'il s'étend le long des parties voisines, où il produit bientôt le même genre d'ulcère.

Ces excoriations ou ces ulcères ne pénètrent pas, en général, au-delà de la peau proprement dite : néanmoins la matière qu'elles rendent est quelquesois si âcre & si corrosive, qu'elle détruit la peau, le tissu cellulaire, &, dans quelques cas, même les muscles. L'on pourroit proprement appeller cette espèce de maladie ulcère ron-

⁽¹⁾ L'Auteur donne, à la suite de ce paragraphe, les dénominations angloises de plusieurs espèces de dartres, dont la traduction ne peut être d'aucune utilité.

⁽²⁾ C'est l'épans éodiousses, ou l'herpe rongeante des Grecs.

geant ou phagédénique, à raison de la destruction considérable des parties qu'elle produit sort sréquemment. L'on suppose communément, trèsmal à propos, que les ulcères dartreux dépendent d'un vice scorbutique; & les praticiens les distinguent, en général, sous le nom d'ulcères scorbutiques. Cependant la dartre est très-certainement une maladie qui tient généralement, pour ne pas dire toujours, à un état du système probablement plus opposé qu'aucun autre à celui qui a lieu dans le véritable scorbut; car la dartre dépend de l'état pléthorique & inflammatoire; & il est reconnu que le plus haut degré de putridité constitue, au contraire, le véritable scorbut.

D'ailleurs, les symptomes du véritable ulcère scorbutique, dont je donnerai la description par la suite, dissèrent totalement de ceux qui caractérisent la maladie dont je m'occupe présentement; de manière qu'il n'est guère possible de prendre l'une pour l'autre; & les remèdes propres à chacune sont précisément aussi opposés entre eux, que le sont les symptomes & les phénomènes qui caractérisent ces deux maladies (1).

⁽¹⁾ Les distinctions que l'Auteur établit ici entre les ulcères scorbutiques & les ulcères dartreux, sont essentielles. L'ouvrage de Lind sur le scorbut ne paroît pas avoir encore dessilé les yeux des praticiens à cet égard; ce qui prouve qu'il faut des siècles pour détruire des préjugés accrédités. Les anciens, qui ne paroissent pas avoir connu le scorbut, ont décrit plusieurs espèces d'ulcères rongeans, qui exhaloient une odeur très-sétide, dont ils regardoient la guérison comme très-difficile: tels étoient ceux qu'ils ont désignés sous les noms de dysépuloriques, de chironiens, de cacoëthes, &c. & ils ont reconnu que tous étoient caractérisés par une instammation plus ou

SUR L'ULCÈRE CUTANÉ. 233

Cette espèce se maniseste, à des intervalles dissérens, sur toutes les parties du corps; mais plus fréquemment autour des lombes, où elle s'étend souvent au point d'occuper toute la circonsérence de la ceinture. Elle paroît se communiquer facilement (1) par la contagion, c'est-à-dire, par l'application du virus déposé sur les vêtemens, les cuillers, ou d'autres ustensiles de table. Toutes les dartres sont contagieuses à un certain degré: j'ai même vu quelquesois la première espèce, c'est-à-dire, la dartre farineuse, se communiquer, quoique au premier abord on ne puisse pas facilement la soupçonner de produire cet esset.

S. III. De la curation de l'ulcère cutané.

J'AI déjà remarqué que les descriptions que l'on a données de ces maladies, étoient très peu exactes. L'on rencontre la même confusion & la même incertitude dans la méthode curative.

L'on a cru jusqu'à ce jour que les maladies éruptives de cette nature dépendoient toujours de quelque affection morbifique générale du système. Presque tous les Auteurs qui ont écrit sur cet objet ont, en conséquence, recommandé un grand nombre de remèdes internes. L'on s'est même communément imaginé qu'il étoit téméraire & dangereux de tenter la guérison de ces

moins considérable : ce que l'on ne doit pas perdre de vue dans le traitement.

pèce de dartre, sans la communiquer à ceux avec qui alles vivoient; & l'on voit journellement des exemples semblables dans les grands hôpitaux.

éruptions avant de s'occuper de corriger le vice primitif des fluides, que l'on supposoit être la

première cause de la maladie.

Il est néanmoins un peu singulier que les meilleurs praticiens aient été si long-temps avant d'élever aucun doute sur cette opinion; car il paroît, par les écrits de plusieurs auteurs anciens, que les maladies de ce genre se guérissoient constamment, & avec facilité, par les applications externes locales (1), comme le pratiquent encore tous les charlatans.

Cette observation auroit dû, à ce que je m'imagine, promptement détruire l'opinion généralement admise sur la nature de cette maladie; opinion qui ne paroissoit d'ailleurs sondée que sur son antiquité. Néanmoins, les praticiens modernes qui ne se sont pas laissé entraîner par une telle autorité, ont hasardé, dans plusieurs cas, de mettre cet objet en question, & de s'écarter hardiment des idées de ceux qui les avoient précédés. Les avantages qui ont résulté de cet esprit libre de recherches, ne leur ont pas encore donné lieu de se repentir d'en avoir agi ainsi.

Cette hardiesse n'a jamais été plus remarquable, ni suivie de plus heureux essets, que dans le traitement des assections cutanées; & il y a lieu d'espérer que ces maladies, si peu connues & si embarrassantes jusqu'à ce jour, deviendront

⁽¹⁾ Les anciens, comme on le voit dans Dioscorides, appliquoient communément sur les dartres un remède composé de deux parties de chalcitis & d'une de cadmie, que l'on trituroit avec du vinaigre. Gallien se contentoit des sucs de plantain & de morelle, mêlés avec l'oxycrat.

bientôt une occupation très-simple & très-aisée

pour le praticien.

Loin d'affujettir les malades à un traitement long & affoiblissant, comme cela se pratiquoit autresois, & auquel on ne les oblige peut-être encore que trop fréquemment de se soumettre, il est prouvé aujourd'hui que l'on dissipe le plus grand nombre de ces affections plus certainement & plus promptement par l'usage seul des remèdes locaux, que par un traitement opposé. C'est probablement une des raisons qui ont déterminé notre professeur Cullen, justement célèbre, à mettre toutes les affections de ce genre dans la classe des maladies locales (*): son autorité suffiroit, quand même nous n'en aurions pas d'autre, pour nous décider à considérer ici comme telles ces affections (1).

Il n'est cependant pas douteux que les remèdes internes sont quelquesois utiles & même néces-faires dans plusieurs éruptions de la peau; mais il n'est nullement probable qu'ils agissent de la manière dont on le croit communément, c'est-à-dire, en corrigeant certaines espèces d'acri-

^(*) M. Cullen donne le caractère suivant de la classe des maladies locales. « Partis, non totius corporis, affectio ». Vide synop. Nosolog. Method. Edimburgi.

⁽¹⁾ Hippocrate, dans le livre de affectionibus, regarde la lèpre, les démangeaisons, les affections psoriques, plutôt comme des difformités que comme des maladies réelles. Λέπρη, καὶ κνησμος, καὶ ψώρη, καὶ λειχῆνες, καὶ ἀλφος, καὶ ἀλώπεκες — Έςὶ αισχος μᾶλλον ἢ νεσήμαλα. Dans toutes ces affections, il se contentoit d'appliquer le vinaigre à l'extérieur, comme on peut le voir dans le livre de Humidorum usu; & il a été suivi en cela de tous les anciens.

monie que l'on suppose exister dans la masse des fluides : car malgré les bons effets que procurent quelquesois les médicamens internes dans ces affections de la peau, il n'en est pas moins certain qu'elles ne sont, en général, que des maladies locales.

Ainsi, les antimoniaux que l'on donne fréquemment avec beaucoup d'avantage dans plufieurs maladies cutanées, paroissent uniquement, dans ces cas, déterminer les humeurs vers la peau, & entretenir la liberté de la transpiration; car il est probable que l'humeur de la transpiration seule, long-temps retenue sur la surface du corps par le désaut de propreté ou par quelques autres causes, peut acquérir de l'âcreté, & donner naissance à plusieurs des affections cutanées dont nous parlons. C'est pourquoi l'essicacité de tous les remèdes de ce genre est toujours proportionnée à la vertu dont ils jouissent, d'entretenir la liberté de la transpiration.

Ceux qui regardent l'âcrimonie des fluides comme la cause la plus commune de ces maladies, supposent que les effets avantageux des antimoniaux & des autres diaphorétiques, sont uniquement dus à ce qu'ils évacuent ou entraînent au-dehors la matière morbifique, dont ils s'imaginent que les fluides sont surchargés dans ces

maladies.

Néanmoins, cette opinion est peu probable pour plusieurs raisons; & principalement en ce qu'il est difficile, ou plutôt impossible, de démontrer comment ces matières morbisiques, en supposant qu'elles existent réellement, pourroient être entraînées par les sudorisiques présérablement aux autres parties du sang, avec lesquelles elles doivent être intimément mêlées dans le cours de la circulation; mais ce qui prouve indubitablement que ces médicamens n'agissent qu'en entretenant la liberté de la transpiration, & non en évacuant certains sluides morbissques, c'est que, dans toutes ces maladies, l'on obtient fréquemment les mêmes avantages de l'usage seul des bains tièdes souvent répétés, pourvu que l'on ait d'ailleurs soin d'entretenir la propreté (1).

Cette théorie des maladies de la peau sert à expliquer plusieurs circonstances qui leur sont relatives, beaucoup plus clairement qu'on ne peut le faire en admettant toute autre hypothèse. Je ne puis ici m'étendre sort au long sur ces circons-

⁽¹⁾ Les maladies de la peau succèdent très-fréquemment aux hémorrhagies habituelles, aux douleurs de rhumatisme; elles affectent les pléthoriques, & les jeunes gens disposés à la diathèse inflammatoire; elles se manifestent particuliérement au printemps, qui est la saison la plus favorable aux maladies inflammatoires : la moindre irritation suffit pour les déterminer chez ceux qui sont d'un tempérament sanguin : le régime végétal , long - temps continué, les dissipe fréquemment; d'où je crois pouvoir conclure que ces affections doivent être, en général, considérées comme des inflammations locales, & être traitées en conséquence. Les faignées, les bains, les jus d'herbes, les acides appliqués à l'extérieur ou donnés intérieurement, & les autres remèdes de ce genre, ne réussissent que comme antiphlogistiques, & sont ceux sur lesquels on doit particulièrement compter; &, si on les néglige, les applications externes n'agissent que soiblement. Les antimoniaux même ne guérissent qu'autant qu'on prescrit en même temps une grande quantité de boissons délayantes; bien plus, ces dernières seules suffisent souvent pour opérer la guérison, comme le prouvent les effets du petit-lait, & particulièrement de la scabieuse, dont l'infusion, quoique dépourvue de sout principe actif, réussit quelquefois, lorsque l'on a inutilement employé les antimoniaux.

tances; mais je me contenterai d'observer que l'on voit, d'après cette théorie, pourquoi ces éruptions ne sont très-souvent que partielles, & ne se manifestent, comme on l'observe fréquemment, que dans un seul endroit peu étendu, sans affecter toute autre partie de la surface du corps. Ces éruptions partielles seroient beaucoup moins communes si elles étoient toujours produites par une affection générale du système; mais elles peuvent très-facilement survenir par une suppression locale de la transpiration, occasionnée par quelques-unes des causes que nous savons être généralement suivies de cet effet, lorsqu'elles agissent sur certaines parties. L'on explique aussi plus facilement, d'après ce principe, comme je l'ai déjà remarqué, la manière

d'agir de différens remèdes.

Dans le traitement de toutes les maladies de ce genre, la première & la principale circonftance à laquelle il faut faire attention, est d'entretenir dans un état de propreté, & de rendre transpirables, autant qu'il est possible, non-seulement les parties affectées, mais même toute la furface du corps. Rien n'est plus important pour remplir cette indication que l'usage fréquent des bains tièdes, auxquels on joindra de douces frictions & du linge propre. Dans la dartre fèche, on peut faire les frictions fur la partie malade même; mais dans les autres cas, sur-tout lorsqu'il y a des ulcérations confidérables, il ne faut les faire que sur les parties qui ne sont pas affectées. En faisant une attention convenable à l'article de la propreté, il ne faut que peu ou point de remèdes internes dans l'espèce de dartre la plus légère.

Quant aux applications externes que l'on emploie communément, tant dans les espèces légères de dartres que dans les plus fâcheuses, il n'y en a point sur lesquelles on doive plus compter que sur les remèdes desséchans & astringens, dont le plus simple est l'eau de chaux; elle suffit souvent dans les cas légers de dartres sèches, mais elle est rarement esficace dans les autres

espèces.

Les différentes dissolutions de plomb par l'acide végétal, sont souvent très-efficaces dans les affections de ce genre; mais la dissolution aqueuse du sucre de saturne, employée comme je l'ai indiqué dans le traité de l'inflammation, est celle sur laquelle on doit toujours le plus compter. On peut la mêler aux cataplasmes, ou en imbiber des linges doux, dont l'on recouvre immédiatement les parties. La dernière méthode est peut-être la plus convenable, & on doit toujours la présérer dans ces maladies, parce qu'elle est accompagnée de plus de propreté que les bouillies.

Cette application est, en général, très-utile dans les éruptions légères de ce genre; mais j'ai fréquemment observé qu'une foible dissolution de sublimé corross dans l'eau, étoit plus utile dans les éruptions plus fâcheuses. Dix grains environ de sublimé sur une livre d'eau, forment une lotion très-aisée à préparer, & très-essicace

dans toutes ces affections.

Dans les cas légers, l'on emploie quelquefois avec avantage les différentes espèces de terres bolaires & astringentes en décoction : mais les préparations de plomb que nous avons indiquées plus haut, & la dissolution aqueuse du sublimé corross, sont, en général, beaucoup plus efficaces,

& rendent presque inutile toute autre appli-

L'on a aussi fait fréquemment usage, avec succès, dans ces maladies, des onguens préparés avec le sucre de saturne & le sublimé corrosis; mais on ne peut employer ces médicamens sous cette sorme, sans les combiner avec des substances onchueuses; ce qui fait qu'ils ne sont pas accompagnés d'autant de propreté que les solutions aqueuses de ces remèdes : d'ailleurs, ils ne sont, à aucun égard, plus efficaces étant ainsi préparés; ce qui suffit pour ne leur jamais donner la présérence.

En faisant une attention convenable aux différentes circonstances dont nous avons parlé, on détruit souvent plusieurs affections dartreuses légères; mais lorsque la maladie est d'une plus mauvaise nature, & subsiste depuis long-temps, lorsqu'il s'est établi sur-tout un écoulement habituel d'une grande quantité de matière, comme il arrive fréquemment dans la dartre rongeante, il est nécessaire de recourir à d'autres remèdes.

Plus ces maladies sont rebelles & de mauvaise nature, plus il est essentiel de s'occuper de favoriser la transpiration: l'on unira, pour cet esset, aux bains que nous avons recommandés plus haut, les boissons tièdes délayantes, que l'on fera prendre abondamment. Le petit-lait récent remplit très bien la même indication, & peut être même utile comme un doux laxatis. L'on a aussi recommandé, dans la même vue, les décoctions de salsepareille & de mézéréon, donnés séparément sous dissérentes sormes, ou combinés ensemble. Néanmoins, je connois des cas où l'on y a eu recours, sans pouvoir dire qu'ils qu'ils aient jamais produit des avantages supérieurs à ceux que l'on retire de la décoction ordinaire des bois sudorisiques, qui, convenablement administrés, sont toujours de puissans diaphorétiques. L'on peut augmenter à volonté la vertu de cette décoction, en ajoutant sur chaque verre quinze ou vingt gouttes de teinture d'antimoine.

Deux ou trois livres de ce remède, prises de cette manière, à des intervalles convenables dans l'espace de vingt-quatre heures, entretiennent communément une transpiration très-abondante.

J'ai souvent remarqué que l'antimoine crud, convenablement préparé, étoit utile, comme doux diaphorétique, donné à la dose de deux gros environ par jour, soit en poudre ou sous sorme d'électuaire. Il réussit communément assez bien seul; néanmoins, lorsqu'il est uni à une petite portion de gomme de gayac, il semble non-seulement agir plus sûrement comme sudorisique, mais même passer plus facilement par les selles; ce qui rend, dans quelques cas, la combinaison de ces deux remèdes utile.

Les pléthoriques sont très-sujets à ces maladies; & les laxatifs leur sont fréquemment utiles, pourvu que l'on n'emploie que les remèdes de ce genre qui sont rafraîchissans. L'eau de mer se donne très-communément, dans les mêmes cas, comme laxatif, & elle réussit souvent trèsbien; mais elle est si rebutante & si désagréable pour un grand nombre de malades, qu'on ne peut leur en faire prendre une dose convenable: dans ce cas, on lui substitue la crême de tartre, qui est beaucoup plus agréable : elle a néanmoins l'inconvénient de ne pouvoir se donner

en dissolution, en raison de la grande quantité d'eau qu'elle exigeroit pour cet effet : il n'y a pas, en conséquence, de manière plus commode de la prescrire, que sous forme d'électuaire : six ou huit gros de ce remède en poudre, mêlés avec une égale quantité de sucre, & réduits en consistance de looch ou d'électuaire, avec le mucilage de gomme arabique, forment un laxatif fort agréable, que l'on fera facilement prendre en une fois.

Il est toujours nécessaire, dans les espèces de dartres les plus rebelles, de joindre à ces remèdes internes un cautère; c'est même un des premiers remèdes que l'on doit prescrire; car, dans ce cas, de même que dans les anciens ulcères qui ont, en quelque forte, tenu lieu de cautères, on rend la guérison plus certaine & plus facile, en établissant des égouts convenables pour évacuer les fluides superflus; sans quoi les ulcères, quoique cicatrifés, sont très-sujets à re-

paroître au bout de peu de temps.

Les éruptions de ce genre, fur-tout la dartre rongeante, sont fréquemment accompagnées d'une inflammation très-confidérable. L'on emploie communément pour la dissiper des bouillies & des fomentations chaudes; mais l'on n'en retire que rarement ou jamais quelque avantage; & il n'y a pas d'affections inflammatoires où la supériorité des préparations de plomb fur les émolliens quelconques, foit plus évidente que dans ce cas; car les derniers favorisent presque conftamment la disposition que l'humeur âcre qui coule des ulcères a à s'étendre, & semblent par-là augmenter l'inflammation, au lieu de la dissiper : les préparations de plomb, au contraire, corrigent

sur l'ulcère cutané. 243 non-seulement l'acrimonie de cette humeur, mais même contribuent beaucoup à l'empêcher de s'étendre.

Les dissolutions de plomb & de sublimé corrosif que nous venons de recommander, sont, en général, efficaces dans tous les ulcères dartreux superficiels; mais dans les cas où ces ulcères pénètrent profondément dans la substance des muscles & des autres parties, comme il arrive assez fréquemment, j'ai souvent remarqué qu'un onguent préparé avec le zinc calciné réuffissoit mieux : deux gros de zinc environ, réduits en poudre fine, sur six de graisse de porc, semblent être, en général, une proportion convenable pour former un onguent. Ce remède diminue l'inflammation qui survient communément; souvent même il contribue beaucoup à changer la nature de l'écoulement, & à former, d'une sanie âcre tenue, une matière purulente épaisse.

L'onguent ordinaire de faturne nouvellement préparé, est aussi très-convenable dans ce cas; mais il ne faut jamais employer celui qui a été gardé long-temps, parce que le plomb perd alors non-seulement de son activité, comme il arrive toujours en quelque sorte aux préparations onctueuses; l'onguent est en outre beaucoup plus disposé à rancir que la plupart de ceux dont l'on fait communément usage; ce qui vient probablement de ce qu'il entre dans sa composition beaucoup de graisse de porc, ou de cire & d'huile, sans aucune addition de gommes & de résines antiseptiques.

J'ai encore quelquefois vu faire usage, dans ces cas, d'un onguent préparé avec la graisse de porc & le précipité blanc; mais on ne peut

Q 2

employer cet onguent que rarement, parce qu'il produit communement beaucoup de douleur & d'irritation.

Les remèdes que nous venons d'indiquer, continués un temps convenable, & réunis à beau-coup de propreté, dissipent, en général, entiérement les espèces les plus fâcheuses de dartre. Néanmoins quelquesois, malgré l'usage de ces remèdes, & de tous ceux que l'on emploie communément, les maladies de ce genre persistent toujours, sans que l'on y observe aucune diminution, & fréquemment même elles semblent

devenir d'une plus mauvaise nature.

L'on est alors communément sondé à soupconner qu'il y a complication de maladies; & en saisant les recherches convenables, l'on découvre fréquemment qu'il existe un vice vénérien, dont les dartres sont souvent un symptome. L'on peut communément s'assurer de l'existence de ce vice par l'histoire de la maladie (1) & le siège des éruptions; car toutes les éruptions de ce genre, qui dépendent du vice vénérien, se manisestent constamment sur quelques-uns des os durs & peu recouverts de chairs, tels que ceux du crâne, du sternum & du tibia: au moins ces parties sont principalement affectées dans le commencement de la maladie, quoique l'on ne puisse douter que, dans les périodes plus avan-

⁽¹⁾ Voyez, à ce sujet, les notes que j'ai ajoutées aux Elémens de Médecine pratique de M. Cullen, tome II, page 616 & suivantes; l'on verra que le diagnostic est très-dissicile dans ces cas, & qu'il faut prendre garde de juger avec trop de précipitation, comme cela se pratique souvent au détriment des malades.

sur l'ulcère cutané. 245 cés, toute la surface du corps en soit aussi plus ou moins affectée.

Dès que l'on s'est assuré que la maladie est entretenue par un vice vénérien, sa guérison doit dépendre, en grande partie, du traitement général nécessaire pour détruire ce vice; de manière que l'on peut espérer de dissiper entièrement, dans le temps requis, toutes les affections de ce genre, par l'usage convenable du mercure, en continuant en même temps les remèdes que je viens de recommander contre les dartres.

Il arrive aussi quelquesois que, sans avoir lieu de soupçonner aucun vice vénérien, les dartres les plus légères réfistent à tous les remèdes ordinaires, tant internes qu'externes, & deviennent même d'une nature plus fâcheuse. Elles sont alors fréquemment réunies avec la gale, dont je vais parler. Lorsque cela arrive, comme je l'ai vu quelquefois, il en résulte une affection très-désagréable & très-fâcheuse, que l'on peut regarder comme le produit des deux premières. Elle offre un aspect extrêmement dégoûtant; cependant elle l'est un peu moins que la lèpre des anciens, à en juger par les descriptions qu'ils en ont données; mais lorsqu'on laisse subsister long-temps cette espèce de dartre, elle devient quelquefois presque aussi fâcheuse que la lèpre (1).

⁽¹⁾ Il paroît que l'Auteur veut parler ici de l'éléphantiasis, ou de la lèpre des Hébreux & des Arabes, car les Grecs ont désigné, sous le nom de lèpre, nos dissérentes espèces de dartres, comme je l'ai dit plus haut. Voyez les notes que j'ai ajoutées à la suite de ce que dit M. Cullen sur le scorbut, tome II des Elémens de

La gale est une maladie tellement connue, que sa réunion avec les dartres est communément fort aifée à reconnoître : lorsque l'on s'est une fois assuré de son existence, il faut la traiter avec les remèdes que j'ai recommandés pour les dartres, & y réunir ceux qui sont les plus actifs pour la guérison de la gale : l'on en a recommandé un grand nombre; mais il n'y en a aucun dont l'efficacité soit mieux constatée que celle du soufre: souvent le mercure guérit aussi des maladies de ce genre, & même la gale, à quelque période qu'elle foit : néanmoins, comme il ne produit aucun effet dans plusieurs cas où le soufre, convenablement administré, réussit presque toujours, il faut, en général, donner la préférence au dernier.

Le soufre, prescrit sous une forme quelconque, est communément plus efficace que tout autre remède dans toutes les éruptions dartreuses des enfans; & il faut toujours en faire usage, lorsque les remèdes communément usités dans ces maladies ne réussissent pas. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer aux praticiens qui ont de l'expérience, que le soufre vif, comme on le nomme vulgairement, réduit en poudre sine, est toujours beaucoup plus essicace que les sleurs de soufre : il est évident que ce remède perd beaucoup de sa force par la sublimation; & on ne doit par conséquent jamais employer cette préparation dans aucune éruption cutanée.

Certaines constitutions, & sur-tout les femmes,

Médecine pratique. Dans le cas où l'éléphantiasis se trouveroit réunie avec la gale, la dernière seule seroit contagieuse.

font très-sujettes à une espèce de dartre qui affecte le visage, & qui est la plus disgracieuse de toutes pour les malades, ou la plus embararassante pour les prasiciens. Les préparations ordinaires de sousre, les onguens & les lotions dans lesquels entre le mercure, ne sont communément d'aucune utilité dans ce cas, mais j'ai vu souvent réussir, dans quelques espèces de dartres de ce genre des plus rebelles, la combinaison suivante du sousre avec le sucre de saturne.

Prenez lait de foufre deux gros, fucre de faturne un fcrupule, eau de rofes huit onces.

Mêlez.

L'on bassinera l'éruption matin & soir avec cette eau, en prenant soin de bien remuer la bouteille avant de s'en servir.

Je ne sais de quelle manière agit ce remède; mais j'ai vu plusieurs sois son usage fréquent guérir parsaitement des dartres très-rebelles.

Néanmoins, lorsque, dans des cas semblables, ainsi que dans toute autre espèce de dartres, l'on juge convenable, pour quelque raison que ce soit, de préférer le mercure au sousre, il m'a paru qu'un onguent semblable à l'onguent citrin des dispensaires réussissoit souvent très-bien. Mais comme on y fait entrer communément une trop grande quantité de mercure, il agit souvent comme caustique, & occasionne beaucoup d'irritation; il est aisé de prévenir cet esset, & de conserver en même temps tous les avantages du remède, en diminuant la quantité de mercure. Une demi-once de mercure, dissout dans une once de fort

acide nitreux, & une livre de graisse de porc ou de beurre frais, m'ont paru, d'après les essais que j'en ai saits, être des proportions très-convenables: ou bien, comme cet onguent est trèssujet à se durcir, on peut d'abord le saire avec le double de mercure & d'acide nitreux (1), & y ajouter, quand on en sera usage, partie égale de graisse de porc; par ce moyen on conservera toute la sorce du remède, & l'on obtiendra un

onguent qui aura plus de confistance.

Cet onguent est très-efficace, & peut s'employer, en toute sûreté, dans toutes les éruptions qui tiennent du virus vénérien, ou qui dépendent légérement même de la gale ordinaire; il est même, dans le dernier cas, préférable à toute autre préparation mercurielle, lorsque les malades resusent de faire usage du sousre, à cause de son odeur désagréable, ou pour d'autres raisons. Je n'ai jamais trouvé, dans le cours de ma pratique, aucune préparation mercurielle plus utile que cet onguent, non-seulement dans les cas de véritables dartres, mais même dans la gale ordinaire. Il mériteroit uniquement d'être plus généralement connu, asin de devenir d'un usage universel dans toutes les affections de ce genre.

L'on détruira la plupart des affections dartreuses, en continuant un temps suffisant les remèdes que j'ai recommandés; mais pardessus tout, en s'occupant d'entretenir la propreté (2).

⁽¹⁾ Cette manière est celle qui se trouve dans la plupart des dispensaires, qui mettent une livre de graisse & deux onces d'acide nitreux sur une once de mercure.

⁽²⁾ Il n'est pas moins essentiel d'interdire, pendant long-temps, tout ce qui est capable d'accélérer le mou-

SUR L'ULCÈRE CUTANÉ. 249

Je crois devoir ajouter aux observations que je viens de faire sur ces maladies, que les enfans sont sujets à différentes éruptions qui peuvent se rapporter à l'une des espèces de dartres dont j'ai parlé, & que l'on doit, en conséquence, traiter par la même méthode curative générale.

Ainsi, l'on regarde communément la teigne & la croûte de lait (1) comme deux maladies distinctes, & entiérement indépendantes l'une de l'autre. Néanmoins, il y a lieu de présumer qu'elles peuvent assez convenablement se rapporter à la même espèce de dartre; il est même évident qu'elles appartiennent à la seconde, c'est-à-dire, à celle que nous avons appellée pustuleuse (2);

vement du fang. J'ai vu des personnes qui, étant guéries, ont eu des rechûtes en reprenant l'usage du vin, & qui ont été obligées de s'en abstenir toute leur vie, pour se délivrer entiérement de ces affections de la peau. J'obferverai aussi que la décoction des sudorissques, l'antimoine & les autres diaphorétiques légers que l'Auteur a recommandés plus haut, ont toujours été nuisibles aux personnes de cette constitution. J'ai consu un malade d'une constitution sèche & irritable, qui ne put jamais prendre l'insusion d'un demi-gros de squine sur une pinte & demie d'eau, sans avoir des démangeaisons insupportables. Je tentai plusieurs sois ce remède, & il produisit toujours le même effet.

(1) Les anciens ont désigné sous les mêmes noms ces deux maladies : elles paroissent en esset ne dissérer entre elles que par leur siège, leur degré & l'âge des malades. La croûte de lait n'assecte communément que les enfans à la mamelle. Elle ne se borne pas à la tête; elle commence par le front, & elle occupe souvent la moitié du visage; elle se communique aux oreilles, au menton, au nez, quelquesois à tout le corps, & me produit point de crevasses ni d'ulcères, comme la teigne.

(2) Plusieurs Médecins anciens, & sur-tout Criton, ont

car elles paroissent être exactement de la même nature, & ne dissérer que par leur situation, la teigne étant pour le cuir chevelu, ce que la croûte de lait & les autres éruptions de ce genre sont

pour le visage.

Les différens moyens curatifs que nous avons indiqués pour les dartres en général, font, comme nous l'avons observé, également applicables à ces deux espèces; mais, dans la teigne, il y a une circonstance particulière, qui dépend du fiège de la maladie, à laquelle il est fréquemment nécessaire de faire attention dans le traitement. Dans cette affection, les cheveux, en opposant à la matière qui transude un obstacle beaucoup plus considérable que celui qui se rencontre dans toute autre espèce de dartre, y occasionnent un plus grand degré d'acrimonie; ce qui donne quelquefois naissance à des tumeurs bulbeuses autour de la racine des cheveux : l'on a cru, en conséquence, que ces tumeurs, qui sont peut-être les premières parties affectées, contribuoient à produire & à entretenir tous les autres symptomes de la maladie : c'est pourquoi l'on recommande communément de commencer le traitement de la teigne par enlever tous les cheveux jusqu'à leur racine, soit par le moyen des emplâtres de poix, ou de quelqu'autre aglutinatif.

rapporté la teigne aux dartres, & l'ont traitée à-pen-près de la même manière. Sagar, dans sa nosologie, regarde aussi la teigne comme une maladie entièrement semblable aux dartres. Néanmoins, je ne crois pas que l'on puisse la rapporter à la seule espèce que désigne ici l'Auteur, comme je tâcherai de le prouver dans les recherches sur cette maladie, que j'ai cru devoir ajouter à la suite de cette section.

Cette méthode est néanmoins toujours très douloureuse; il en résulte quelques ois des inslammations très-sâcheuses; & d'ailleurs elle n'est jamais nécessaire dans les premiers périodes de la maladie. Il est vrai que les tubérosités qui surviennent à la racine des cheveux dans la teigne invétérée, augmentent quelquesois au point de rendre la guérison beaucoup plus difficile qu'elle ne le seroit sans cela; mais en prenant uniquement la précaution de tenir les cheveux très-courts, & les parties affectées le plus proprement possible, les dissérens remèdes dont j'ai parlé suffiront presque toujours pour obtenir la guérison, sans qu'il soit nécessaire d'emporter les cheveux.

J'ai déjà recommandé l'application externe de la diffolution du sublimé corrosif dans l'eau, contre les différentes éruptions dartreuses; mais il n'y en a aucune espèce où ce remède produise des avantages plus marqués que dans la teigne; & l'on peut, en général, en obtenir la guérison par ce moyen seul, excepté dans quelques cas de très-mauvaise nature (1).

Les cautères sont très-utiles dans toutes les maladies éruptives de ce genre; mais ils paroissent encore plus nécessaires & plus avantageux dans ces affections, qui sont beaucoup plus communes, sur-tout dans l'enfance, que dans les périodes plus avancés de la vie; car les enfans qui sont sujets à ces éruptions, ont communément beaucoup de corpulence & sont très-plétho-

⁽¹⁾ Je crois que l'usage de ce remède exige toujours la plus grande circonspection, comme on pourra en juger par ce que je dirai à la suite de cette section.

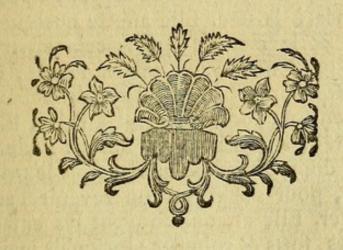
riques : c'est pourquoi il n'est guère possible d'obtenir une guérison durable sans établir d'abord un égout artificiel proportionné à l'état de pléthore.

Les cautères seuls, joints à la propreté, guérissent même très-souvent, dans les premières années de la vie, ces sortes de maladies, sans le fecours d'aucun autre remède; & il s'en faut de beaucoup qu'ils foient aussi préjudiciables pour la constitution, que l'usage fréquent des purgatifs que l'on prescrit si communément dans ces cas. Ces derniers font, fans doute, fouvent utiles, en diminuant la surabondance des fluides dont le système est surchargé; mais ils n'agissent jamais d'une manière aussi peu fatigante & aussi insen-

fible que les cautères.

On objecte communément contre l'usage des cautères en général, qu'ils sont sujets à devenir tellement habituels, qu'on ne peut plus les guérir fans courir de grands risques. Mais cette objection ne peut être d'un grand poids pour les enfans; car vers l'âge de cinq ou fix ans, qui est le temps où ils sont en état de faire un exercice plus régulier & plus fatigant, & où le système ayant acquis plus de ton, devient plus capable de conserver la balance convenable entre les solides & les différens fluides qui y sont contenus; les derniers n'étant plus réellement aussi abondans que dans les années qui ont précédé, la nécessité de ces sortes d'écoulemens cesse d'être la même, & il pourroit être quelquefois préjudiciable de les continuer plus long-temps. C'est pourquoi l'on observe que plusieurs maladies éruptives qui avoient subsisté jusqu'alors, disparoissent entiérement vers ce période de la vie :

parce que la nature a besoin d'une plus grande quantité de fluides pour sournir aux différentes secrétions, & se débarrasse, par leur moyen, des humeurs qu'elle poussoit avant au-dehors, en excitant différentes éruptions sur la surface du corps.



SUR LA TEIGNE.

LA teigne a été ainsi appellée, à ce que l'on croit, parce qu'elle corrode les parties qui en sont affectées, de même que l'insecte qui porte le même nom ronge les étoffes (1). Elle se distingue des autres maladies de la peau, en ce qu'elle est bornée à la tête. Elle affecte quelquefois les fourcils & le menton; mais cela est très-rare. Elle est particulière aux enfans sevrés, & continue fréquemment jusqu'à l'âge de puberté. Les adultes en sont communément à l'abri. Elle suit, en général, les variétés des faifons : elle se modère ou disparoît même quelquesois le printemps & l'été, pour s'aggraver ou revenir l'automne ou l'hiver. Elle attaque souvent les enfans pléthoriques, forts & robustes: lorsqu'ils maigrissent & ont une espèce de fièvre lente, il y a lieu de foupçonner un vice particulier, fur-tout un vice écrouelleux. Il n'est pas absolument rare de la voir se dissiper avec l'âge, particuliérement chez les pauvres, qui font beaucoup d'exercice.

La teigne offre un grand nombre de variétés. Il paroît, d'après Alexandre de Tralles (2), que les Grecs en ont reconnu six espèces. Mais je

(2) Voyez Βίβλιον ά, κεφ. δ' έ 5' ζ' ή θ'.

⁽¹⁾ Etienne d'Antioche, qui traduisit en 1127 les ouvrages de Haly de l'Arabe en Latin, est, à ce que l'on croit, le premier qui s'est servi du terme tinea.

pense que l'on peut les réduire à quatre. Je conviens qu'elles ne sont, en quelque sorte, qu'autant de degrés dissérens de la même maladie. Néanmoins, comme elles exigent des variétés dans le traitement, je crois qu'il est essentiel au praticien d'y faire attention, & que les modernes ont

eu tort de les négliger.

La première espèce a été appellée des Grecs mitupiaris, la pityriase; les Latins l'ont désignée sous les noms de furfures, farrea, porrigo, teigne porrigineuse, farineuse ou furfuracée. Elle est caractérifée par une matière furfuracée, ou par de petites écailles semblables à du son grossier, qui se forment à la racine des cheveux, & se détachent de la peau quand on se gratte. Ces écailles excitent une démangeaison plus ou moins considérable; elles font rarement accompagnées d'humidité & d'ulcères (1). Quand cela arrive, on doit la regarder comme le prélude des autres espèces. Elle attaque communément les enfans; néanmoins les jeunes gens, les adultes, & les vieillards même n'en font pas exempts. Chez ces derniers, elle est, en général, sèche, & ne fait que très-rarement des progrès. Elle survient quelquesois à la suite des maladies aigues, comme l'observe Hippocrate, livre II des Epidémiques. Je l'ai vue dans ce cas être précédée de maux de tête violens, & d'une exudation considérable d'une matière rougeâtre, qui, étant desséchée entre les cheveux, ressembloit à du sang coagulé. L'ardeur du soleil, quand on y reste long-temps exposé, ou certaines poudres dans lesquelles se trouvent des substances

⁽¹⁾ Χωρίς έλκώσεως κατά το πλείστου. Alexand. loco citato.

acres & corrosives, suffisent quelquesois pour la produire. Cette espèce est la plus bénigne de toutes. Astruc s'écarte du sens que les anciens ont donné au mot porrigo, en la mettant au rang

des espèces les plus fâcheuses.

La seconde espèce pourroit s'appeller en François teigne miliaire, parce qu'elle commence communément par de petits boutons rouges, semblables à la dartre miliaire, auxquels succèdent de petites tumeurs, semblables à des vésicules ou à des ampoules médiocres. Ces vésicules sont légérement dures, leur sommet est blanchâtre; elles croissent par pelotons, en un ou plusieurs endroits de la tête; elles excitent de la démangeaison, & forment des ulcères superficiels légérement rouges, qui produisent des inégalités légères sur la peau (1), que l'on pourroit comparer aux effets d'une brûlure. L'humeur qui suinte de ces ulcères est limpide, peu âcre, & n'exhale presque pas d'odeur; elle forme, en se desséchant, de petites croûtes, qui tombent facilement lorsqu'on les gratte. Cette espèce est toujours humide. Les Grecs l'ont désignée sous le nom de Juspania; d'où les Latins ont fait (2) celui de psydracia.

La troisieme espèce peut se nommer teigne écailleuse, en raison des écailles qu'elle produit à mesure qu'elle fait des progrès. Elle s'annonce par des vésicules plus grosses que celles dont nous avons parlé dans l'espèce précédente : ces

⁽¹⁾ Ἐπιπόλαιαι έλκώσεις ὑπέρυθροι καὶ τραχεῖαι. Alex: loco citato.

⁽²⁾ Voyez Galen. de facile parabilibus, lib. V. Alexand. lib. I, cap. 5. Paul. lib. III, cap. 3. Celf., lib. IV, cap. 28.

vésicules sont fort rapprochées les unes des autres, & peu étendues; quelquefois elles n'occupent que quelques parties de la tête, & y forment comme des pelotons; elles sont rouges à leur fommet, & ressemblent, suivant Alexandre, à des petits mamelons; elles creusent plus ou moins profondément; & lorsqu'elles s'ouvrent, il en fort une humeur légérement épaisse & visqueuse, qui produit des démangeaisons vives, excorie l'épiderme, & en détache des plaques plus ou moins grandes. La couleur de cette humeur approche tantôt de celle du ferum, & est blanchâtre; d'autres fois elle est jaunâtre, tire sur le brun, ou est même rougeâtre, & semblable à de la lavure de chair. Cette humeur s'épaissit, fe dessèche, & se change en croûtes plus ou moins épaisses, d'un blanc sale, jaunes, cendrées, noires ou livides, dont les bords font légérement humides : ces croûtes s'accumulent les unes fur les autres, se multiplient en peu de temps, renaissent à mesure qu'elles tombent, & occupent une étendue plus ou moins confidérable, tant que les bulbes d'où naissent les cheveux ne sont pas détruits. Après la chûte de ces croûtes, la peau qu'elles recouvroient paroît polie, reluifante, légérement rouge & tuméfiée, mais comme percée de petits trous dont suinte l'humeur dont je viens de parler. Cette humeur acquiert, avec le temps, plus d'acrimonie, devient fétide, irrite les parties voisines, & forme quelquefois comme une excoriation éryfipélateuse sur une grande partie de la tête. Néanmoins, cette espèce de teigne est généralement peu étendue (1); elle

⁽¹⁾ Les Grecs l'ont, pour cette raison, appellée άχωρ, achores, du mot της χώρας, & de l'a privatif.

est communément humide lorsqu'elle est récente (1), mais en vieillissant elle se change en teigne sèche, & devient plus sâcheuse. Nous avons compris sous cette espèce la troissème, la

quatrième & la cinquième d'Alexandre.

La quatrième espèce est la plus grave de toutes; elle occupe une furface plus étendue que la précédente; la peau est percée de trous plus grands; mais elle est particuliérement caractérisée par des fillons ou des crevasses profondes qui se forment dans différens endroits de la tête, & dont il fort une humeur épaisse, qui a presque la consistance du miel, d'où les Grecs lui ont donné le nom de appior, que les Latins ont rendu par celui de favum; & les Auteurs françois l'ont désignée sous le nom de teigne faveuse. La fétidité qu'exhale cette humeur est extrême; les démangeaisons sont bientôt suivies de douleurs vives; quelquefois toute la peau de la tête se tuméfie, devient rouge, s'enflamme, & produit un érysipèle des plus graves, capable de produire le délire, les convulsions & la mort même, comme il arrive fréquemment dans l'éryfipèle ordinaire de la tête, lorsque l'inflammation se communique aux parties internes. Car je crois qu'il est inutile de recourir, pour rendre raison de ces symptomes, à la répercussion de la matière morbifique, quoique l'humeur que rendent les crévasses cesse de couler peu de temps avant qu'ils se manifestent. L'on fait que l'effet de la fièvre, portée au dernier degré, est de dessécher toute espèce d'ulcère. Il y a encore souvent une douleur de tête vio-

⁽¹⁾ C'est pourquoi elle se nomme en Latin ulcera capitis manantia ou emanantia.

259 thàsa

lente, qui indique la pléthore & la diathèse inflammatoire, l'hémorrhagie du nez dissipe ou

modère fréquemment cette douleur.

La sièvre lente survient, dans quelque cas, & les ulcères sont de tels progrès, qu'ils affectent les os même, & y produisent la carie. Les capsules, d'où naissent les racines des cheveux, sont fréquemment détruites; ce qui donne lieu à l'alopécie, quand tous les cheveux tombent, & à l'ophiase, quand ils manquent par des espèces de traînées, ou qu'il ne croît que quelques cheveux blanchâtres, semblables à un léger duvet.

L'engorgement des glandes lympathiques du col, de l'occiput & des aisselles, que l'on observe quelquesois, est toujours d'un mauvais augure; il indique communément un vice écrouelleux, sur-tout lorsque la marge des paupières est rouge & enslammée, & que les ensans ont un appétit vorace, quoique attaqués de la sièvre lente.

Cette espèce a reçu dissérens noms, en raison de la diversité des croûtes qu'elle produit. Ainsi, on la nomme lupineuse, lorsque ces croûtes grossissement & forment des espèces de callosités semblables à des lupins ou à de gros pois. Lorsqu'il survient dans les ulcères des excroissances semblables aux graines de sigues, & rouges à leurs extrémités, elle s'appelle tinea sicosa, teigne sigueuse.

L'on peut rapporter à cette espèce celle dont parle Hippocrate, livre II de prorrhétiques; espèce qui attaque les adultes, & qu'il dit être très-grave. Elle a, en général, peu d'étendue; elle survient particuliérement au sommet de la tête, & ressemble à une escarrhe blanchâtre, dure, fongueuse, qui rend peu de matière, &

a communément deux ou trois pouces de dia-

La teigne diffère des dartres par le lieu qu'elle occupe & par son siège; car elle réside dans les bulles ou capsules d'où naissent les cheveux; c'est pourquoi elle affecte quelquefois la barbe & les sourcils, dont la structure est à-peu-près la même. Murray (1) dit néanmoins avoir examiné avec attention ces bulbes, & les avoir trouvés dans cette maladie, parfaitement fains, quant à leur confistance & leur couleur : il croit, en conséquence, qu'elle réside particuliérement dans le tissu cellulaire de la peau, les glandes adipeuses & le tissu muqueux, qui forment le cuir chevelu de la tête. La maladie paroît, en effet, commencer par ces parties, comme le prouvent les petites tumeurs rouges que l'on apperçoit alors fur la peau. Mais elle ne devient grave qu'autant que les bulbes dont il s'agit sont affectés; & il paroît qu'ils agissent alors comme autant de corps étrangers qui irritent les parties environnantes, puisque la maladie cesse dès qu'ils sont détruits. Cette irritation augmente la secrétion du mucus huileux & épais que fournissent les glandes sébacées dans l'état de santé, pour lubréfier la surface de la tête; ce mucus acquiert de l'âcreté, & fort en plus ou moins grande

⁽¹⁾ Dans sa dissertation intitulée: de Medendi tinea capiùs ratione. Gothing, 1782, in-4°. Je n'ai pu me procurer cette dissertation, & je ne la connois que par
l'extrait qu'en ont donné MM. Penchienati & Brugnone,
p. 197 du volume IV des ouvrages de Bertrandi, imprime
à Turin en 1787, sous le titre de Opere Anatomiche, à
Cerusiche.

quantité, en raison du degré d'irritation; il devient fétide, épais, & ne peut jamais former de bon pus : l'accès de l'air, au contraire, en augmente l'acrimonie au point qu'il excorie l'épiderme, dont il détache des parties plus ou moins larges, & forme dans la peau des crévasses profondes. Alors la maladie devient très-grave & très-dangereufe. 2009 Mil movuol dao 2000000

Tous les Médecins anciens, Hippocrate même, ont regardé cette maladie comme locale; & les moyens que l'on a employés de tout temps pour la guérir, prouvent qu'elle l'est réellement. Les accidens qui surviennent quelquefois lorsqu'elle se supprime, sont ou l'effet du spasme général qui furvient par une caufe quelconque, ou de la pléthore qui fuccède à l'écoulement abondant que

produisoient les ulcères de la tête.

La teigne differe de la croûte de lait nonseulement en ce qu'elle n'affecte que la tête, les ulcères qu'elle produit sont plus secs, les croûtes sont cendrées ou brunes, la démangeaison est plus considérable, & l'humeur en est plus fétide : elle n'est que peu ou point contagieuse.

Quoique la teigne paroisse être une maladie locale, il faut, pour la traiter convenablement, faire attention au tempérament, à l'âge & au genre de vie de ceux qui en sont affectés, comme l'observe Alexandre, liv. I, ch. 8. Elle attaque communément les enfans pléthoriques, & est accompagnée de signes qui indiquent que la diathèse inflammatoire domine. Les hémorrhagies fpontanées & la chaleur de l'été ou du printemps l'ont souvent dissipée, ou au moins modérée. Il paroît en conséquence que les indications générales pour obtenir la guérison, consistent à

détruire la pléthore, & à rendre la peau plus

perspirable.

L'on ne doit employer les remèdes locaux, comme l'observe Alexandre (1), qu'après avoir rempli ces indications. L'on commencera, en conséquence, par la saignée, les purgatifs & les bains. Ces moyens, généralement recommandés par les anciens, ont souvent suffi pour arrêter les progrès de la maladie, & il y a toujours beaucoup

à craindre lorsqu'on les néglige (2).

Il est quelquesois nécessaire, chez les pléthoriques, de réitérer la saignée, ou au moins d'appliquer les sangsues, comme le pratiquoit Eustache Rudius: si la maladie résiste à tous les
remèdes, il est bon de faire des scarifications
légères sur la partie malade, comme le prescrit
Hippocrate (3). Dans ce cas, Haly faisoit ouvrir
deux veines derrière les oreilles; & il observe
que ce remède convient particuliérement lorsque
le mal n'est que local, c'est-à-dire, lorsqu'il n'y
a pas un état de pléthore général; car alors la
saignée du bras seroit présérable.

Les purgatifs ne sont pas moins nécessaires que la saignée pour modérer la pléthore & produire une espèce de révulsion; mais il faut particuliérement se borner aux laxatifs, qui entretiennent la liberté du ventre sans exciter d'irritation. Les vomitifs agissent à-peu-près de la même manière; mais ils débarrassent en outre

⁽¹⁾ Όλε ποιείσθαι πρόνοιαν τε σώματος, επειτα επὶ τὰ κατὰ μέρος ερχεσθαι βοηγείας.

⁽²⁾ Voyez Hippocrate, lib. II, de morbis, Alexandre, Oribase, Aërius, Rhases, Avicenne, Haly, &c.

⁽³⁾ Lib. II, de morbis.

l'estomac de la saburue dont il est fréquemment surchargé chez les enfans, & jouissent de la vertu de dissiper le spasme des vaisseaux capillaires, & d'augmenter la transpiration insensible. C'est pourquoi Hippocrate commençoit par donner un vomitif, & le réitéroit trois sois le mois : il pur-

geoit aussi fréquemment (1).

Les bains, les délayans & les antiphlogiftiques, long-temps continués, sont aussi essentiels dans cette maladie, que dans les autres affections chroniques de la peau. Hippocrate ne les négligeoit jamais, il recommandoit sur-tout le petit-lait & le lait d'ânesse, & vouloit que le malade ne prît que des alimens faciles à digérer: Archigène & les autres Médecins grecs ont généralement adopté cette méthode.

L'exercice est encore un moyen très-sûr d'abréger le cours de la maladie : c'est pour cette raison que les enfans des pauvres guérissent souvent avec beaucoup de facilité. Archigène vouloit que l'on fît promener les malades tous les jours ma-

tin & foir.

Quoiqu'il soit avantageux d'augmenter la transpiration insensible, il faut se garder de recourir, pour remplir cette indication, aux sudorisiques & aux préparations mercurielles ou antimoniales, parce qu'ils irritent & aggravent l'état inslammatoire; les délayans seuls & les antiphlogistiques suffisent.

Ce traitement général a peu varié, & je pourrois prouver qu'il a été universellement adopté par les Médecins grecs & arabes les plus célèbres;

⁽¹⁾ Lib. II, de morbis.

mais on ne trouve pas la même uniformité relativement aux applications externes : les uns fe font bornés aux irritans, & d'autres aux adoucissans visqueux; il est néanmoins certain que ces moyens ne peuvent convenir dans tous les cas. Rhases observe avec raison, après avoir fait l'énumération d'un grand nombre de remèdes de ce genre, que les irritans rendent la teigne plus rebelle, & que les visqueux augmentent extrêmement la sécheresse : d'où il conclut qu'il est préférable d'oindre fréquemment la tête avec de l'huile, & de la laver avec de l'eau (1). Ce traitement convient toutes les fois qu'il y a beaucoup d'irritation, dans quelque espèce de teigne que ce foit; mais il faut abfolument le varier suivant la nature de la maladie, comme le recommande expressément le même Auteur quelques lignes plus bas, où il en admet trois degrés. " Lorsque la teigne est, dit-il, au premier degré » & par conféquent légère, le traitement le plus » convenable confiste à employer l'huile la nuit, » le bain le jour, & à oindre la partie avec » quelque mucilage; lorfqu'elle est au second » degré, il faut des médicamens légérement dé-» tersifs, tels que la farine de pois & la dé-» coction de poirée, unies à un peu de moutarde » & de favon; le troisième degré exige des dé-» tersifs plus actifs; l'on fera en conféquence » un liniment avec le borax, le soufre & le » vinaigre, que l'on ne laissera sur la partie » qu'autant de temps qu'il en faut pour qu'il

^{(1) &}quot; Sed radere caput frequenter, ungere cum oleo & lavare, ocum aqua aliis melius erit ». Voyez Continens, fol. 524, b.

» puisse pénétrer, & on la lavera ensuite (1) ». Aucun Auteur n'a mieux indiqué les variétés qu'exige cette maladie dans son traitement; il faisoit non-seulement attention à ses différens degrés, mais même au tempérament de ceux qui en étoient affectés. Il veut que chez les phlegmatiques, c'est-à-dire, chez ceux où il n'y a ni pléthore ni diathèse inflammatoire, l'on fasse des lotions avec la décoction de coloquinte, de lupins & d'abrotanum; dans le cas contraire, favoir chez les bilieux, il recommande de s'en tenir à l'eau de guimauve, au vinaigre & aux mucilagineux (2).

Cette maladie ne fait souvent des progrès rapides & ne devient funeste que parce qu'on néglige les préceptes que nous ont laissés les anciens fur la manière de la traiter; il paroît même qu'ils font, en général, peu connus; ce qui m'a déterminé à donner ici le résumé de leur pratique, & à indiquer les principaux moyens dont on a fait usage depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, dans chacune des espèces dont j'ai donné la defcription. Je pense que les détails dans lesquels

^{(1) &}quot; Impetigo capitis habet ordines : sed prima quæ est levior, » curatur competenter per oleum in nocte, balneum in die & » unctionem factam cum mucilaginibus; tamen secunda indiget » co quod abstergit cum æqualitate, admodum farinæ cicerum, » aquæ blitarum & modici sinapis & saponis : tertia indiget » medicinis fortioribus ad abstergendum caput : deinde illini-» tione cum baurach, sulphure & aceto, sed dimittatur super » locum dum vestigia sequatur, deinde lavetur ». Voyez Con-

tinens, fol. 524, b. (2) " Tollit furfura capitis flegmatici lotio cum coloquinti, » lupinis & abrotano armenico: sed cholerici lotio cum malp vavisco, aceto & mucilagine olerum frigidorum n. Id. ibid.

je vais entrer seront non-seulement curieux, mais

même utiles pour les praticiens.

Dans la première espèce, où il y a des démangeaisons & une inflammation légère, Hippocrate observe que « la maladie se guérit promp-» tement dès que l'inflammation est dissipée (1) ». Il faut, en conséquence, joindre, à son exemple, aux remèdes généraux capables de produire cet effet, les lotions faites avec l'eau chaude, fi l'air est froid, ordonner en outre le petit-lait, & oindre la tête d'huile. Cette pratique a été généralement suivie de tous les Médecins grecs & arabes. Archigène préféroit de faire les lotions ou les douches avec l'eau froide, parce qu'il craignoit que l'eau chaude ne rendît les malades plus sensibles à l'action de l'air; c'est pourquoi il recommandoit à ceux qui aimoient mieux faire usage de l'eau chaude, de ne pas rester long-temps exposés à l'air.

Les remèdes précédens étoient employés par les mêmes Médecins dans la feconde espèce; mais lorsque l'irritation étoit vive, ils avoient recours aux adoucissans & aux mucilagineux. Ainsi Archigène employoit la décoction de poirée & de fénugrec; il y ajoutoit quelquesois le vinaigre, qu'il mêloit avec quelque substance minérale d'abord très-soible, telle que la terre cimolée, la terre de Lemnos, le pompholyx, la cadmie ou la tutie, la céruse, la litharge. Dioscorides recommande la décoction de seuilles de saule, l'huile d'amandes

⁽¹⁾ Αποφλεγμήναντα δε , ταχέως ύγιξα γίνονται. Ubi verò inflammatione liberata funt cito sana fiunt. Ce prècepte important est applicable à toutes les maladies cutanées de ce genre.

lorsqu'elle est plus avancée.

Les feuilles de saule paroissent être un des remèdes fur lesquels les anciens ont le plus compté dans cette espèce de teigne; non seulement les Grecs l'ont recommandé, mais Gaber dit n'avoir rien trouvé de supérieur au suc de ces feuilles. Avicenne regarde leur décoction comme le remède le plus certain & le plus facile que l'on puisse employer; il en lavoit la tête, & la faisoit oindre ensuite avec l'huile de violette & l'huile rosat; d'autres fois il se contentoit d'appliquer les feuilles fraîches de faule, après avoir oint la tête d'huile. Il est inutile d'observer que l'huile seule contribuoit beaucoup, dans ce cas, à la guérison; car il est constant, par l'usage général qu'en faisoient les anciens, & par les effets que je lui ai vu produire, qu'elle favorife la résolution des parties inflammées, en diminuant la constriction spasmodique des fibres, qui est le principal obstacle qui s'oppose au mouvement libre des parties rouges du fang dans les extrémités des vaisseaux, & leur donne lieu de s'y accumuler souvent à un tel point, que la résolution devient impossible. On a objecté que l'huile bouchoit les pores de la peau; mais quand cet effet seroit démontré, il ne pourroit empêcher la résolution de se faire, puisqu'elle n'a lieu qu'autant que la constriction spasmodique des

⁽¹⁾ J'observerai ici en passant que les capillaires me paroissent avoir été ainsi nommés à cause de l'usage qu'en faisoient les anciens pour empêcher la chûte des cheveux ou les faire croître.

fibres est distipée. Je crois donc que l'on doit attribuer à l'huile seule la guérison des maladies de la peau, & sur-tout des teignes invétérées, opérées par les huiles, dans lesquelles on avoit fait infuser ou bouillir des substances, soit végétales, soit animales, dépourvues d'action. Ainsi, quand Baricelli dit avoir vu guérir, par l'huile de crapauds, des teignes rebelles à tous les remèdes, en admettant ce fait, on croît à la vertu de l'huile, & non à celle des crapauds que l'on y a fait bouillir; & cela confirme que les irritans; dont l'on fait si communément usage, prolongent ou aggravent le mal lorsqu'on les emploie sans jugement, & qu'il suffit souvent d'y substituer des adoucissans pour dissiper tous les accidens.

Plus l'on étudie les anciens, plus l'on admire la prudence qu'ils ont apportée dans le traitement de la maladie dont il s'agit : ils infistoient très-long-temps sur les remèdes les plus doux ou les moins irritans. Ainsi Ruffus, dans les livres ad vulgus (1) & de medicinis inventis, cités par Rhases, recommande uniquement de raser la tête, & de la laver avec une forte décoction de poirée, à laquelle il ajoutoit la farine de fénugrec & le borax. Galien a fuivi la pratique des Médecins qui l'ont précédé : c'est pourquoi nous n'en dirons rien ici; mais Alexandre de Tralles paroît y avoir fait quelques additions : ainfi, outre la terre cimolée, qu'il délayoit dans l'eau, & mêloit au suc de poirée, il faisoit usage de l'huile & du vin avec l'encens pulvérifé; & il

⁽¹⁾ Il paroît, d'après le titre de ce livre, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, ainsi que le suivant, que les anciens avoient donné des Avis au Peuple sur sa Santé.

dit s'être bien trouvé, lorsque la teigne dont il s'agit étoit fort humide, de lotions faites avec l'eau salée & une décoction de lupins : quelquefois il mêloit un peu de staphisaigre avec l'huile; mais ce remède ne doit être employé qu'avec

la plus grande réserve.

L'on retrouve chez les Arabes tous remèdes du même genre, comme le prouve l'énumération qu'en donne Rhases. Ainsi Tabri commencoit par la diète & les laxatifs, & lavoit la tête pendant quatre jours avec des pois écrasés dans l'eau de guimauve & le vinaigre. Aaron se servoit de la décoction de poirée, qu'il mêloit avec l'huile d'amandes douces & le borax; il faisoit ensuite des douches avec l'eau froide. Elkindi dit avoir guéri en trois jours la teigne porrigineuse, en frottant une seule fois la tête avec une décoction de guimauve, dans laquelle il avoit écrafé des mûres. Lorsque la maladie étoit au second degré, il faisoit des lotions avec le mucilage de psyllium ou de gomme arabique, auquel il ajoutoit un peu de natrum. Mais Rhafes observe à ce sujet que les semences de guimauve cuites dans l'huile, ou le mucilage de gomme arabique, suffisent pour remplir cette indication. Alors il faisoit recouvrir la tête, pendant la nuit, de pâte d'amande, & recommandoit de faire la lotion le matin dans le bain : d'autres fois il se contentoit d'appliquer sur la tête rasée des feuilles de poirée. Il paroît néanmoins, par ce qu'il dit dans son Traité des Maladies des Enfans, qu'il se bornoit à ce remède, particuliérement pour la croûte de lait; car il recommande, dans son continent, le cresson contre la teigne porrigineuse; il lui attribue même la vertu de faire

croître les cheveux, lorsqu'on en lave fréquemment la tête. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs modernes d'employer le cresson pilé & frit dans la graisse de porc. Ainsi Roderigue à Fonseca dit que ce remède a souvent sussi pour obtenir la guérison.

Bimmassui regardoit le natrum comme supérieur à tous les autres remèdes; néanmoins, dans les affections légères, il se contentoit de moyens moins actifs, tels que la décoction de poirée ou de feuilles de fésame, à laquelle il ajoutoit un peu de vinaigre lorsque la teigne étoit inflammatoire; il lavoit en outre la tête une fois la femaine avec le vinaigre, dans lequel il écrasoit des pois pour en modérer l'activité; car il paroît que les anciens redoutoient d'employer le vinaigre feul; c'est pourquoi ils le joignoient toujours à un absorbant, à un alkali, ou à l'huile. Il est certain qu'il agit, de même que tous les acides, comme fédatif, & qu'il modère singuliérement les démangeaisons. Les modernes le regardent comme répercussif, & redoutent son usage : néanmoins, l'expérience ne paroît pas confirmer leurs craintes: il semble, au contraire, agir souvent comme résolutif. Sérapion comptoit aussi beaucoup sur les relâchans, tels que la décoction de feuilles de poirée, de graine de lin, &c. Mais il croyoit devoir modérer leur vertu par l'addition d'un peu de fel & de vinaigre.

Avicenne (1) se contentoit, dans la teigne surfuracée légère, de l'huile de roses & de celle de violettes, qu'il unissoit avec quelques mucilages; mais dès que la maladie paroissoit s'aggraver, il avoit recours à la saignée & aux laxatifs,

⁽¹⁾ Voyez lib. IV, fen. 7, Tract. I. cap. 24 & 25.

il lavoit la tête avec la décoction de poirée. de fénu-grec, de pois, de lupins, ou avec le mucilage de semences de coing & d'althæa, auxquels il ajoutoit la craie ou la terre cimolée; il faisoit aussi beaucoup de cas du jus de poirée, qu'il ne laissoit qu'une heure, en raisons de l'irritation légère qu'il produit; ensuite il avoit recours aux feuilles fraîches de faule. Il employoit aussi la décoction de tamarins, celle d'ache & son suc, le vinaigre & la plupart des remèdes dont nous avons parlé plus haut. Plusieurs ont eu recours à d'autres acides, tels que celui du citron, mais tous, en général, s'en font tenus aux mucilagineux, ou aux décoctions adoucifsantes, comme celle de violettes ou autres, toutes les fois que les malades se plaignoient de ressentir une douleur vive sur toute la tête, & qu'ils étoient bilieux ou disposés à l'inflammation.

Plusieurs entre les modernes ont suivi la méthode des Grecs & des Arabes. Panarole employoit un onguent composé de soufre, d'axunge & de suc de limon, qu'il faisoit mettre le soir sur la tête de deux jours l'un; il appliquoit trois fois ce remède, restoit cinq jours sans rien faire, & lavoit ensuite la tête avec une décoction de mauve. De Sauvages dit qu'il suffit communément pour guérir la teigne humide, légère, de raser la tête, & d'y appliquer du miel en forme de cataplasme, que l'on renouvelle toutes les six heures, & les croûtes tombent après avoir fait trois fois usage de cette application. Si l'épiderme est rouge & irritée, on y applique du beurre frais ou de la crême pour dissiper l'inflammation.

Je crois qu'il est inutile d'accumuler un plus

grand nombre de citations, pour prouver que les anciens & plusieurs des modernes ont regardé la teigne commençante comme une maladie inflammatoire, dont ils se sont occupés de procurer la résolution. Il n'y a pas de moyens plus certains pour en arrêter les progrès, que de suivre les indications qu'ils nous ont tracées: c'est pourquoi l'on insistera particuliérement sur les antiphlogistiques, les bains & le régime. Il faut n'appliquer sur la tête, après l'avoir rasée, que les remèdes les plus doux, tels que la crême, le cérat de Galien, les feuilles de cresson cuites dans le fain-doux, les feuilles de poirée, de choux, de vigne, de mûrier ou autres du même genre, enduites d'huile ou de beurre frais; laver fréquemment la tête avec une décoction de quelques plantes émollientes & adoucissantes, à laquelle on ajoutera un peu de vinaigre : par ces moyens on obtiendra en général la guérifon en quinze jours, comme l'observe Avicenne.

Dans les deux dernières espèces, il saut s'occuper, 1°. de procurer une suppuration louable des petits ulcères qui ont succédé à l'inflammation; 2°. s'il y a excès d'humidité sans inflammation, il saut tâcher de resserrer les conduits excréteurs des glandes sébacées qui sont trop relâchés, & leur donner du ton; 3°. si la teigne est sèche, il saut savoriser la chûte des croûtes, décomposer, s'il est possible, la terre absorbante animale, dont l'excès semble les sormer; 4°. procurer ensin, comme l'observe Astruc, une espèce d'exsoliation des capsules des cheveux, qui, étant altérées, agissent comme autant de corps étrangers irritans, qui s'opposent à la formation de la versie cienties.

de la vraie cicatrice.

149

La première indication exige que l'on ne perde jamais de vue l'usage des adoucissans, en même temps que l'on emploiera les remèdes convenables pour remplir les autres indications; car toute irritation constante & long-temps continuée est toujours nuisible : c'est pourquoi l'on trouve dans plusieurs Auteurs des exemples de teignes de mauvaise nature, qui, ayant résisté aux remèdes irritans, ont guéri par les adoucissans & les huileux.

On remplira la seconde indication par les mucilagineux, les absorbans & les astringens légers, que l'on emploiera avec précaution.

La troisième indication demande que l'on unisse les relâchans aux substances alkalines & aux caus-

tiques légers.

Il faut, pour remplir la quatrième indication, des escharotiques ou des caustiques plus actifs; mais ne les appliquer, en général, que momentanément, & en modérer l'action par d'autres remèdes; il faut ensin ne les employer qu'autant qu'il est nécessaire pour détruire les capsules ulcérées qui s'opposent à la guérison, & former en quelque sorte un seul ulcère de plusieurs; car dès que l'on y est parvenu, les remèdes propres à modérer l'inslammation sont les seuls convenables.

Cette marche paroît avoir été, en général, celle des Médecins anciens, comme il tera aifé d'en juger par l'exposé que je vais faire de leur pratique.

Hippocrate, après avoir fait usage des remèdes généraux dont nous avons parlé plus haut, appliquoit extérieurement les astringens & les alkalis sixes, unis à la graisse & à l'huile:

ainsi il faisoit un liniment avec la lie de vin brûlée, mêlée avec l'écorce de gland de chêne pulvérisée; d'autres sois il mêlangeoit la noix de gale, la myrrhe, l'encens & la litharge pulvérisés, avec le fain-doux & l'huile de laurier : si le mal résistoit à ces remèdes, il avoit ensin recours aux scaristications, appliquoit ensuite la laine grasse trempée dans le vin, & faisoit des onctions avec l'huile, après avoir saupoudré la tête de poudre de cyprès, qui est un caustique léger, auquel les modernes ont substitué la poudre

de sabine, qui est plus active.

Cette pratique paroît avoir été généralement adoptée jusqu'au temps d'Archigène, qui employa le vitriol verd, qu'il regardoit comme le plus efficace des astringens. Lorsque ces remèdes étoient insuffisans, il appliquoit la cendre de papyrus délayée dans le vinaigre, dont il modéroit l'activité par l'addition de la litharge; & Galien dit avoir guéri une teigne invétérée en appliquant une seule fois ce remède (1). Il paroît, par ce que rapporte Rhases dans son Continent, que Archigène faisoit aussi usage du borax & du fiel de vache : il laissoit le tout deux heures sur la tête, la lavoit ensuite avec de l'eau, & la couvroit de nouveau avec un liniment composé de vitriol & de horax triturés dans l'huile: il rasoit la tête, & appliquoit ce liniment quatre fois le mois.

Dioscorides recommande, dans ces deux espèces, l'huide d'amandes amères, mêlée avec le vin, le fiel de taureau, les feuilles de chanvre

⁽c) De compositione medicam. secundum locos.

broyées, la mauve, le vinaigre ancien avec un

peu de sel.

Ruffus (1) lavoit la tête avec une forte décoction de poirée, ou avec fon suc, mêlé avec la farine de fénu-grec & le borax; faisoit ensuite un liniment avec la bouse de vache; au bout d'une heure, il lavoit la partie avec une décoction de poirée & la moutarde, qu'il dit être admirable, ou avec le savon & le mucilage de psyllium.

Alexandre employoit la rhue & l'alun triturés avec le miel; ce qui emportoit l'épiderme : il appliquoit ensuite un cataplasme de feuilles d'oli-

vier cuites dans le miel.

Oribale employoit, dans la teigne invétérée & rebelle, le vitriol & le soufre délayés dans

le vin, & battus avec l'huile de mastic.

Lorsque l'alopécie succédoit à la teigne, Héliodore commençoit par raser la tête, la frottoit ensuite avec un linge rude, jusqu'à ce qu'elle devint rouge, & avoit recours à l'emplâtre de poix, qu'il regardoit comme le moyen le plus certain de détruire la cause de l'alopécie (2): il unissoit à la poix la cendre d'écorces de calamus, le natrum & le cardamomum brûlés; il faisoit des scarifications légères avant d'appliquer l'emplâtre; & afin que ce dernier ne pût agir que

⁽¹⁾ Dans son livre de Medicinis inventis, cité par Rhases dans son Continent.

⁽²⁾ Προς έππριστυ τε της . Γιλώσεως ωίτις. Vid. Græcor. Chirurgic. lib. edente Cocchi. Flor. 1754, in-fol. p. 126. J'ajouterai qu'il faut lire à la ligne 10, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, ἐπίδεσίντε την οἰπείαν περιλαμβανεται.

fur l'endroit dont les cheveux étoient tombés, il mettoit un plumaceau chargé de substances propres à modérer l'inflammation, au milieu duquel il laissoit une ouverture proportionnée à la grandeur de la partie affectée; c'est sur cette ouverture qu'il posoit un peu d'emplâtre, & il vouloit qu'on le recouvrit d'une carte plutôt que d'un linge, de crainte qu'en se fondant il ne pût affecter les parties voifines : il laissoit communément cet emplâtre trois jours; si pendant ce temps il ne s'étoit pas formé de cloches, il l'appliquoit de nouveau pour deux jours; lorsque la cloche étoit formée, il enlevoit l'épiderme, se servoit de quelque détersif actif, tel que les crottes de souris mêlées à l'encens & au vinaigre; il continuoit ces remèdes lorsque la cicatrice paroissoit se former facilement; mais dans le cas contraire, il se servoit d'un cérat composé d'huile & de céruse. Il paroît, par les détails que donne Galien, que les Grecs substituoient quelquesois l'huile de laurier à la poix, qu'ils y mêloient quelquefois l'euphorbe, l'ellébore noir ou blanc, la renoncule & autres remèdes de ce genre. Ce que je viens de rapporter, d'après Héliodore, suffit pour donner une idée de leur pratique: j'ajouterai qu'ils n'avoient recours à ces moyens que lorsque la maladie étoit fort invétérée, & qu'elle avoit résisté aux remèdes les plus simples & les plus doux, sur lesquels ils insistoient fort long-temps, comme on peut le voir dans Galien & Alexandre de Tralles (1). Il est aussi trèscertain, d'après ce dernier Auteur, que ces remedes s'employoient dans la teigne, quoique

⁽¹⁾ Voyez pages 1 & 5.

les autres les indiquent particuliérement pour l'alopécie. Antillus, médecin grec, cité par Rhases, préséroit, dans ce cas, les scarisications, les ven-

toufes & les fanglues aux corrolifs.

Les Arabes ont peu ajouté, dans le traitement de cette maladie, à ce que les Grecs avoient tenté. Ainsi, Kritim (1) employoir, comme Hippocrate, le marc de lie de vin, le favon, le borax, dont il faisoit un liniment, qu'il laissoit deux heures sur la tête; il la lavoit ensuite avec la décoction de poirée mêlée avec la farine de pois, & l'oignoir avec l'huile de mirthe. Lorsque la teigne étoit ancienne, il se servoit d'un liniment composé avec parties égales de soufre, de vitriol & de borax, qu'il mêloit avec le ladanum dissout dans l'huile, & qu'il laissoit une nuit: d'autres fois il avoit recours à l'ellébore blanc, au natrum, au vitriol & au soufre, dont il faisoit un mêlange; il lavoit ensuite la tête, & l'oignoit toujours avec le ladanum & l'huile de mastic.

Sérapion se contentoit, lors même que la maladie étoit invétérée, du siel de taureau & du borax, dont il faisoit un liniment; il appliquoit ensuite la terre cimolée, délayée dans le vinaigre & l'huile rosat, qu'il ne laissoit qu'une heure sur la partie malade, après quoi il la lavoit.

Rhases employoit, outre les moyens dont il a été question plus haut, un onguent composé

⁽¹⁾ Je crois que cet Auteur, cité par Rhases, pourroit bien être Criton, médecin grec qui vivoir dans le premier siècle de l'ere Chrétienne, que Galien dit avoir beaucoup écrit sur les maladies de la peau, mais dont il ne rapporte aucun passage, parce que ses sivres étoient entre les mains de tout le monde.

de litharge, de céruse, de sousre & de mercure, mêlés avec l'huile rosat & le vinaigre:
mais il commençoit par raser la tête, & la faisoit laver tous les jours avec la décoction de
mentastrum, de marjolaine & de sariette, comme
on peut le voir dans son Traité des Maladies des
Enfans. J'observerai en passant que cet Auteur
vivoit vers la sin du neuvième siècle, & qu'il
est le premier qui ait recommandé l'usage externe
du mercure.

Quelques Arabes, dont Rhases ne cite pas les noms, ont employé des remèdes très irritans, tels que l'huile de condisium (1), que l'on mê-loit avec le vinaigre, & que l'on laissoit toute la nuit sur la tête, que l'on lavoit le matin dans le bain : ce liniment, réitéré tous les trois jours, guérissoit en très-peu de temps. Lorsque la teigne étoit vive, s'étendoit & produisoit beaucoup d'irritation, l'on commençoit communément par saire une friction avec un linge un peu rude, ou quelque substance âcre & sèche, tels que les oignons, jusqu'à ce que la peau en devînt rouge; & quand elle rougissoit facilement, on regardoit cela comme un bon signe : on lavoit ensuite la tête avec l'eau de savon chaude, & l'on appli-

⁽¹⁾ Le condiss ou le condes est une plante qui croît en Syrie, qui étoit sort en usage chez les Arabes, & dont la racine approche, par son âcreté, de celle de l'ellébore blanc. Néanmoins elle n'est pas du même genre. Elle étoit inconnue aux Grecs. Isacheben-haran dit que l'intérieur de cette racine est d'une couleur légérement citrine, & que l'écorce en est noire. La plante approche, suivant cet Auteur, de l'arases, qui est une espèce d'anacarde, dont l'huile est également âcre, & s'emploie pour détruire les cors & les verrues.

quoit un liniment composé d'hyssope, de graisse de canard, d'huile de chiri (1), de fuc de tapfie & de ladanum : au bout de vingt-quatre heures. on lavoit & on frottoit la tête de nouveau, & on remettoit le même liniment.

L'on voit, d'après cet exposé, que l'on a de tout temps fait utage des substances âcres & irritantes contre la teigne & les dartres : les modernes qui ont récemment recommandé des remèdes du même genre, tels que la dentelaire, la clématite, &c. en obtiendroient certainement des fuccès plus prompts & plus certains s'ils y réunissoient les bains & les adoucissans, & s'ils usoient des mêmes précautions que les Grecs & les Arabes. Tous les caustiques agissent à-peuprès de la même manière; & c'est faute d'avoir connu l'usage que l'on en a fait de toute antiquité, que l'on a cru trouver dans la dentelaire un spécifique qui portoit l'humeur à la peau, & la faisoit sortir au dehors : cette plante, appliquée sur la peau des personnes saines, y excite des petites tumeurs inflammatoires, ou une efpèce d'érysipèle, de même que toutes les substances âcres & corrosives; elle n'attire donc pas la matière morbifique, mais elle agit de la même manière que les cantharides, qui irritent d'abord & enflamment la parcie, mais dissipent ensuite le spasme des parties voisines, par l'évacuation de sérosité qui suit leur action. Les cantharides, convenablement appliquées, produiroient les mêmes effets; & les Arabes les ont recommandées dans cette vue, contre l'alopécie & la

⁽¹⁾ Espèce de pétrole.

teigne rebelle. Ils les réduisoient en poudre, après en avoir ôté la tête & les ailes; ils les mêloient avec la semence de moutarde, & faisoient cuire le tout dans l'huile jusqu'en consistance de liniment. Ce remède, appliqué sur la tête, y produisoit des cloches & une suppuration abondante, qu'ils modéroient par les adoucissans, tels que la cire, les graisses & sur-tout les huiles, qu'ils regardoient comme le remède le plus efficace que l'on pût employer, tant pour prévenir que pour guérir les affections inflammatoires de la peau (1). Il faut observer que les anciens n'employoient ces irritans qu'à la dernière extrémité, qu'ils ne les appliquoient que sur l'endroit malade même, & qu'ils avoient grand soin que leur action ne se portât pas sur les parties saines. Il faut les imiter en cela.

Les recettes que l'on trouve chez les Arabes contre la teigne, sont en trop grand nombre pour entreprendre d'en donner ici un plus grand détail; j'observerai qu'ils ont fréquemment employé les cendres de dissérens végétaux, particulièrement celles des capillaires & du papyrus, les cendres des animaux, tels que le hérisson; ils mêloient toujours ces cendres avec l'huile; ils faisoient aussi cas de la siente de pigeon, de la bouse de vache, de l'urine de chameaux, que Avicenne regarde comme un excellent remède: ils recommandoient les vitriols & l'orpiment, qu'ils unissoient à la poix liquide. Ils n'ont négligé aucune plante âcre : ils prescrivoient fré-

⁽¹⁾ On lit dans le Continent de Rhafes, chap. XV:

Obstaculum impetiginis est oleum. Dicitur in proverbio quod
impetigo dicit: Nolo sieri in domo in qua suerit oleum ».

quemment l'asphodèle, l'eupatoire, l'ache, la racine de narcisse, les sucs de tithymale, d'euphorbe, de cyclamen, de laserpitium, de tapsie, de coloquinthe, & quantité d'autres caustiques à peine connus aujourd'hui; mais le plus actif de tous étoit la résine de tassia (1), dont ils n'usoient que très-rarement, parce qu'elle produisoit souvent une inflammation érysipélateuse terrible, quoique mêlée avec l'huile & la cire.

Il paroît que les anciens avoient tout tenté pour obtenir la guérison de la maladie dont il s'agit, & l'on a depuis marché, en général, sur leurs traces. L'on a quelquefois voulu faire usage de remèdes plus actifs, mais les malades en ont été les victimes : ainsi, l'un périt en une nuit par l'application d'un emplâtre dans lequel entroient quelques grains d'arfénic (2); d'autres ont employé des dépilatoires composés avec l'orpiment & la chaux vive, qui ne sont guère moins dangereux. L'on s'est, en conséquence, communément borné à des remèdes moins violens, souvent même à la fiente desséchée de différens animaux, telle que celle de pigeon, de canard, de vache, &c. que l'on mêloit avec le fain-doux, en faisant fondre le tout ensemble : l'on mettoit un jour ce liniment, & un autre le fain-doux fimple : l'on continuoit ainsi jusqu'à parfaite guérifon.

⁽¹⁾ Cette plante a été décrite par quelques Auteurs sous le nom de ruta sylvestris; mais j'ignore à quel genre on doit la rapporter. Les espèces auxquelles les Modernes ont donné ce nom, me paroissent beaucoup disserer de la plante dont il s'agit ici.

⁽²⁾ Voyez Valescus de Taranta, Philonium

282 RECHERCHES DU TRADUCTEUR

Quelques Médecins célèbres ont, à l'exemple de Rhases, mêle le mercure aux substances, dont ils composoient des linimens contre la teigne, & ce moyen leur a généralement réussi. Ainsi, Forestus dit avoir gueri des teignes qui étoient regardées comme incurables, en employant un remède composé de la décoction de patience fauvage, de poirée, d'enula campana, de racine de chélidoine, de petite centaurée, de senné, de coloquinte, d'agaric, à laquelle il ajoutoit un peu de vitriol crud; il lavoit le matin la tête avec cette décoction, & appliquoit ensuite un liniment fait avec une once de beurre falé, autant de sain-doux, une demi-once de soufre, un gros de mercure éteint avec la falive, & un fcrupule de vitriol crud. Il faut remarquer que les Anciens unissoient toujours le soufre au mercure, lorsqu'ils l'appliquoient extérieurement, afin d'en modérer l'activité: en effet, il se forme alors une espèce d'æthipos minéral, qui pénètre difficilement la peau, & ne porte pas à la bouche : mais ce moyen, qui est avantageux dans les affections dartreuses, ne conviendroit pas dans les cas où l'on veut que le remède pénètre & agiffe fur la masse du sang.

L'on s'est fréquemment contenté des dessicatifs & des astringens. Ainsi Plempius recommandoit un onguent sait avec la chaux vive & l'huile rosat; ou il faisoit sondre une once de la pierre médicamenteuse dans une livre d'eau de pluie ou de rivière, dont il lavoit la tête. Mais lorsque la teigne étoit légère, il se bornoit à un onguent sait avec la céruse & l'huile rosat (1).

⁽¹⁾ Vide Tractatus de affectibus capillorum.

Bertrandi dit s'être très-bien trouvé d'un liniment composé avec la pierre calaminaire, l'ivoire brûlé, l'encens & de fort vinaigre (1). L'on s'est aussi servi quelquesois, avec avantage, de l'huile de staphisaigre unie à un peu de savon noir, ou d'un emplâtre sait avec les seuilles de rhue écrasées & mêlées avec le miel, & l'on saupoudroit le tout d'alun.

Ces derniers remèdes peuvent fouvent produire des effets funestes, & leur usage demande beaucoup de prudence : il est plus sûr d'employer, comme on le fait communément dans le peuple, une toile enduite de cire, de céruse & d'une grande quantité de verd-de-gris. Mais il est souvent essentiel de laver la tête avec quelque substance âcre capable de détruire les capsules des cheveux, fur tout lorsque les croûtes sont fort épaisses, & qu'elles renaissent à mesure qu'elles tombent. Amstrong faisoit, dans ce cas, frotter la partie avec le fuc de glayeul, ou flambe de rivière; il appliquoit ensuite les feuilles de choux matin & foir, & employoit l'eau végétominérale lorsque les tumeurs avoient disparu (2). Underwood lavoit la tête avec une forte décoction de feuilles de tabac, jusqu'à ce que les croûtes fussent tombées (3). Je ne doute pas de l'efficacité de ces remèdes; néanmoins je crois que les lessives alkalines leur sont supérieures :

(1) Opere, tom. IV, ulcere, pag. 194.

⁽²⁾ Voyez son Traité des Maladies des Enfans, dont les principaux articles se trouvent dans la traduction suivante de Underwood.

⁽³⁾ Voyez son Traité des Maladies des Enfant, qui se trouve chez Théophile BARROIS.

284 RECHERCHES DU TRADUCTEUR

l'on peut adopter quelques-unes de celles qui étoient en usage chez les Anciens, telles que les lessives de cendres de sarment, de genièvre, de cendres gravelées, de natrum, de borax & autres, dont on modère l'activité suivant les circonstances, en y ajoutant plus ou moins d'eau: l'on peut aussi faire des lotions avec une forte eau de favon ou de chaux, ou avec l'urine même de l'enfant. Mais aucun remède n'est plus efficace que l'huile de tartre ou l'alkali volatil délayés dans une plus ou moins grande quantité d'eau, & tempérés par l'huile de manière à ne produire qu'une irritation légère. S'il furvenoit inflammation, l'on s'en tiendra à quelques-unes des décoctions adoucissantes dont il a été fait mention; car alors les remèdes précédens feroient nuisibles, & prolongeroient la guérison. On n'appliquera fur les parties médiocrement rouges & qui paroissent se guérir, que le beurre frais & la poirée. Les remedes vulgairement connus fous le nom de digestifs, augmenteroient encore trop l'irritation : quelquefois même l'inflammation parvient à un tel point, que l'on est obligé de recourir à la faignée, aux antiphlogistiques, aux scarifications, aux cataplasmes émolliens, & enfin d'appliquer les vésicatoires à la nuque, ou les sangsues derrière les oreilles.

Lorsque la chimie a commencé à influer sur la pratique de médecine, & à faire espérer des remèdes plus actifs que ceux qui avoient été employés par les Anciens, l'on a eu recours au beurre d'antimoine, à la pierre infernale, aux précipités rouge & blanc, au sublimé corrosif & autres du même genre; mais l'expérience a prouvé que ces remêdes n'étoient pas plus sûrs que ceux qui

avoient été adoptés jusqu'alors, & que leur usage

exigeoit beaucoup plus de précaution.

Aucun Auteur ne paroît avoir plus compté sur l'efficacité du sublimé corrosif dans la teigne, que Acrel, célèbre médecin & chirurgien de Stockholm. Il commençoit par emporter les cheveux, & lavoit ensuite les ulcères avec la décoction de petite centaurée, dans laquelle il faifoit dissoudre du sublimé corrosif; il administroit en même temps intérieurement l'æthiops minéral; & la dissolution même de sublimé. Duncan trempoit de la croûte de pain dans cette dissolution, & l'appliquoit sur les parties affectées jusqu'à ce qu'elle fût fèche. Je remarquerai que l'on doit peu compter sur l'usage interne de l'æthiops minéral, & que, dans ces deux cas, le sublimé étant décomposé par les substances auxquelles on l'unissoit, devoit produire peu d'effet. C'est ce que l'expérience a appris à Murray, qui a été obligé de renoncer à ce moyen, & de recourir aux deux méthodes suivantes, dont il dit avoir éprouvé de grands avantages (1).

La première méthode, qu'il regarde comme convenable dans la teigne écailleuse, consiste à oindre les parties malades avec l'onguent rosat, sur une once duquel il met un gros de précipité blanc. Il commence d'abord par mettre gros comme un pois de cet onguent une seule sois tous les soirs, & continue ainsi une semaine ou deux; lorsque la maladie résiste à ce remède, il en applique matin & soir, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, suivant l'état des croûtes & des ulcères; il continue ainsi une semaine ou deux de

⁽¹⁾ Voyez Bertrandi, dans l'ouvrage cité ci-deffus.

286 RECHERCHES DU TRADUCTEUR

plus, lors même que la maladie paroît détruite, & il recommence le même traitement lorsqu'elle se manisse de nouveau. Il assure n'avoir jamais vu ces onctions produire le moindre accident, & avoir presque toujours guéri radicalement les malades. Il n'a aucune confiance dans les remèdes externes, excepté dans les purgatifs, qu'il prescrit deux sois la semaine; & il présère la racine de jalap unie au sel de glauber, ou ce sel seul à

tout autre purgatif.

Il n'est pas douteux que le précipité blanc, appliqué sur les parties ulcérées, peut procurer la guérison lorsque la maladie n'est pas encore fort avancée, & que les croûtes sont petites & séparées les unes des autres : Underwood l'a aussi employé avec fuccès, & il le mêloit avec l'onguent de soufre pour en modérer l'action. Mais il est très-avantageux, lorsque l'on fait usage de ce remède, de ne pas négliger de faire des lotions avec quelques-unes des décoctions émollientes dont nous avons parlé plus haut, & d'infister sur l'usage des rafraîchissans pris intérieurement. Le précipité rouge, employé de la même manière, produira les mêmes effets. L'onguent mercuriel est aussi efficace & moins redoutable. Souvent les lotions alkalines, l'eau de chaux ou l'eau phagédénique, suffisent dans ces circonstances, & agissent très-promptement.

La seconde méthode de Murray, est celle qu'il recommande dans la teigne saveuse, dont la guérison est toujours plus difficile. Il conseille, dans ce cas, de faire prendre au malade intérieurement l'extrait de ciguë, avec la décoction de racine de patience sauvage, & de laver deux sois par jour la tête avec la décoction même de

ciguë coupée avec le lait. Il commence par donner deux grains d'extrait de ciguë deux fois le jour, & parvient, par degrés, à en faire prendre jufqu'à un scrupule trois fois le jour. Il fait en même temps usage des purgatifs dont il a été question ci-dessus.

Les lotions que recommande Murray peuvent être fort utiles pour modérer l'inflammation, rendre la suppuration des ulcères plus louable, - & procurer la chûte des croûtes; car il est constant, comme on le voit dans Alexandre, Rhases, Avicenne, & autres anciens, que ces moyens feuls ont souvent suffi pour obtenir une guérison parfaite. Mais je ne puis dissimuler que je n'ai pas grande confiance dans l'extrait de ciguë dans la teigne faveuse ancienne, dont les ulcères sont très-profonds, étendus, & ont des bords calleux, fur-tout lorsque les cheveux tombent dans différens endroits, & qu'il se forme de nouvelles crevasses, des croûtes & des excroissances considérables. Il faut nécessairement enlever ces dernières avec la pointe des cifeaux, & les toucher ensuite légérement avec la pierre infernale, plutôt qu'avec la pierre à cautere ou le beurre d'antimoine, parce que l'on est plus maître de son action; mais l'on en usera avec la plus grande modération, afin de ne pas endommager les parties voifines. L'on appliquera en même temps sur les ulcères un peu de précipité rouge ou blanc, incorporé dans quelque onguent, ou quelqu'autre cathérétique léger, tel que l'onguent egyptiac, le baume verd de Metz ou autres, dont l'on fera usage jusqu'à ce que les crevasses se remplissent, & prennent une couleur rouge vermeille : alors l'on se contentera d'appliquer

des feuilles de poirée avec le beurre frais, & de laver matin & soir la tête avec la décoction de ciguë ou autre capable de modérer l'inflammention.

Ces remèdes suffisent fréquemment pour dissiper entiérement la maladie; mais il y a des cas où toutes ces tentatives sont inutiles, & où il est absolument nécessaire de recourir à l'application de l'emplâtre de poix. Ce remède paroît trèscruel de la manière dont en font communément usage les semmes ignorantes qui se chargent souvent du traitement de cette maladie; mais s'il étoit appliqué avec précaution par des perfonnes instruites, il seroit beaucoup plus efficace & moins douloureux. Il faut toujours appliquer cet emplâtre par bandelettes fur les parties malades, à l'exemple d'Héliodore, dont nous avons rapporté plus haut la méthode. Non-seulement il est dangereux d'en couvrir toute la tête, mais les bandes s'appliquent plus commodément, irritent moins, & ne produisent presque jamais d'inflammation confidérable. On laisse ces bandes sept ou huit jours, & en les enlevant, on entraîne en même temps les croûtes & les bulbes des cheveux. Il faut, avant d'en faire usage, tenter de faire tomber le plus de croûtes qu'il est possible par les moyens indiqués plus haut, afin que chaque bande puisse mieux s'appliquer, & oindre la partie pendant quelques jours avec le beurre frais, la crême, le cérat de Galien & autres adoucissans. L'on peut préparer cet onguent avec partie égale de poix & de graisse de mouton, comme le prescrivent les Médecins de Londres dans leur nouvelle Pharmacopée. Quelques Auteurs recommandent d'y ajouter du verd-de-gris ou d'autres escharotiques

escharotiques légers; mais cette addition n'est utile que quand l'on a appliqué la première emplâtre inutilement. L'on traitera l'inflammation & les ulcères qui resteront après l'usage de ce remède, par les moyens que j'ai déjà indiqués. La maladie guérie, il sera bon de faire longtemps des lotions avec une eau légérement chargée d'alkali sixe, ou volatil; l'on continuera les bains, les rasraîchissans, & l'on entretiendra un cautère perpétuel pendant un an au moins.



SECTION X.

Observations sur l'ulcère vénérien.

JE me suis suffisamment occupé, dans les sections précédentes, des ulcères que l'on peut proprement regarder comme des affections purement locales; je vais maintenant parler de ceux d'une nature opposée, qui sont rensermés, comme je l'ai remarqué, dans la seconde classe.

Cette classe, dont j'ai déjà donné le caractère, comprend les ulcères qui sont réunis avec quelque vice général du système, ou qui en dépendent : les genres de cette classe sont l'ulcère vénérien, le scorbutique & le scrophuleux.

Après m'être aussi étendu sur les différentes espèces d'ulcères locaux, il sussira d'indiquer, le plus briévement & le plus clairement possible, les caractères distinctifs, ainsi que les remèdes propres à chacun des ulcères de la seconde classe; & de renvoyer aux observations que j'ai faites dans les sections précédentes, pour tout ce qui se trouvera de commun entre deux genres de dissérentes classes.

S. I. Variétés de l'ulcère vénérien.

On entend, en général, par ulcères vénériens, ceux qui dépendent d'un vice vénérien univerfellement répandu dans le système. L'on peut néanmoins donner ce nom aux chancres, & à quelques autres espèces d'ulcères qui surviennent dans le cours de la maladie vénérienne, quoiqu'ils ne dépendent pas toujours de l'infection générale: c'est pourquoi, afin d'éviter toute espèce d'ambiguité, j'ai cru convenable de m'en occuper aussi ici.

On peut, en conséquence, admettre deux variétés d'ulcères vénériens: les premiers se manifestent comme symptomes primitifs de la maladie; & les autres doivent être spécialement

confidérés comme symptomatiques.

Les ulcères de la première espèce sont les chancres, qui se manisestent sur les parties de la génération à la suite de l'acte vénérien, ou sur les bouts des mamelles & la gorge des semmes qui nourrissent des ensans insectés (1), ou sur

⁽¹⁾ Ce figne me paroît être le feul auquel on puisse reconnoître si un nourrisson est né avec le vice vénérien. Il faut même, dans ce cas, ne porter son jugement qu'avec la plus grande circonspection; car l'expérience m'a appris que l'on accusoit, en général, trop légérement les enfans de communiquer le virus vénérien, comme je l'ai déjà observé dans les notes que j'ai ajoutées aux Elémens de Médecine pratique de M. Cullen, tome II, p. 618. L'expérience dément les fignes que l'on prétend indiquer la présence de cette maladie, quand elle est héréditaire. Ainsi Nisber, chapitre VIII de son Traite des Maladies vénériennes, assure qu'elle se maniseste toujours, chez les enfans, sur les parties génitales & les fesses, qui se couvrent de pustules couleur de cuivre, semblables à celles qui caractérisent le second degré de la maladie constitutionnelle chez l'adulte. Ces pustules s'étendent, le corps se couvre de plaques qui approchent des taches scorbutiques. Il ajoute que l'affection des yeux est le signe caractéristique de la maladie; ce qui paroît indiquer qu'il n'a pas une confiance absolue dans les signes précédens. Mais aucun ne suffit pour pouvoir se décider. Les pustules

système soit affecté.

les lèvres & les parties adjacentes, à la suite des baisers lascifs. Tous ces ulcères, quoique situés sur dissérentes parties, sont d'une seule & même nature. L'on peut aussi quelquesois considérer comme primitifs les ulcères qui subsistent après l'ouverture spontanée ou artificielle des bubons produits par une infection récente, & avant qu'il y ait aucune probabilité que tout le

L'on met au nombre des ulcères symptomatiques ceux qui sont l'effet d'un vice général

& les taches livides dont il parle ne sont pas absolument rares: Rhases les a observées il y a huit cens ans, comme on peut le voir dans son Traité des Maladies des Enfans; & il les regarde comme une maladie légère, à moins qu'elles ne soient accompagnées de sièvre. J'en ai quelquesois vu de semblables aux environs des parties génitales; il en est même assez fréquemment résulté des ulcères dissiciles à guérir. Les bains, les rasraîchissans, le cérat de Galien simple ou mêlé avec un peu de vitriol blanc, ou de sleurs de zinc & de poudre de lycopodium, ont toujours sussi pour les détruire parsaitement, sans qu'il en soit résulté aucune suite sâcheuse, dans des cas même où des personnes instruites avoient décidé que l'on ne pouvoit, à ces signes, douter de l'existence du virus vénérien.

Je ne crois pas non plus que des ensans naissent tous les jours avec des signes de vérole consirmée, lorsqu'il n'y a jamais eu le moindre signe d'infection du côté de la mère, comme l'assure M. Nisbet. La comparaison qu'il donne de la petite-vérole, qui peut affecter le sœtus sans que la mère la soit, ne me paroît pas applicable ici. Les avortemens sans cause évidente, la cessation du mouvement de l'ensant dans la matrice, vers les derniers mois de la grossesse, les signes d'éthisse ou de rachitis, n'indiquent pas davantage la maladie vénérienne. — Je suis sâché de trouver de pareilles puérilités dans un livre rempli d'ailleurs d'observations très-intéressantes.

de la constitution, tels que les ulcères qui succèdent aux anciens bubons, & ceux qui paroissent en même temps que d'autres symptomes vénériens, fort long-temps après la communication du virus. Ces ulcères affectent le plus communément la gorge, le palais, le nez, les parties qui recouvrent immédiatement le crâne, le tibia, l'humérus, & les autres os durs peu couverts de chairs.

Souvent il n'est pas aisé de distinguer les ulcères vénériens : on peut néanmoins y parvenir fréquemment : ils exigent toujours l'attention la plus scrupuleuse; car le traitement de ces deux espèces est, à quelques égards, fort dissérent, comme je l'indiquerai particuliérement par la suite.

Les principaux moyens propres à établir la distinction convenable, se tirent des indices que donnent les malades, ou de l'aspect des ulcères même.

Si, très-peu de temps après s'être exposé à l'infection, l'on apperçoit un ulcère sur la partie qui a reçu l'action immédiate du virus, & un gonslement de quelques-unes des glandes qui suivent le cours des vaisseaux lymphatiques, l'on peut être presque convaincu que ces affections sont purement locales, & on doit en conséquence les considérer comme symptomes primitifs. L'on nomme, en général, chancres, les ulcères ainsi produits par l'application immédiate du virus vénérien. Ils se manifestent d'abord comme des pustules miliaires, qui bientôt s'élèvent & forment de petites vésicules, qui, en s'ouvrant, rendent quelquesois un sluide aqueux, tenu, & d'autre sois une matière jaune plus

épaisse. Les bords de ces ulcères sont, en général; durs & douloureux, & communément accompagnés de plus ou moins d'inflammation, de même que les tumeurs des glandes que je viens de décrire.

Telles font les apparences que présentent généralement les ulcères vénériens produits par une infection récente; mais ceux qui se manifestent comme symptomes d'une affection ancienne, font, en général, plus fâcheux. On les distingue de ceux que je viens de décrire, de même que de toute autre espèce d'ulcère, 1º. par le rapport du malade, 2°. par leur siège, &

3°. par leur aspect.

Toutes les fois que l'on soupçonne un ulcère d'être vénérien, on peut fréquemment en connoître la véritable nature par le récit du malade. Ainfi, quand une personne qui a eu longtemps d'autres symptomes d'infection, est attaquée, à la suite de quelque injure externe, d'un ou de plusieurs ulcères, qui résistent aux méthodes curatives ordinaires, on ne peut guère douter que la constitution ne soit infectée d'un

vice général.

Il arrive néanmoins quelquefois que l'on ne peut obtenir ces éclaircissemens; car ceux qui sont attaqués de ces fortes de maladies en font fort fouvent un secret; & lors même qu'on les questionne à ce sujet, ils resusent de reconnoître la vérité; d'autres fois, ils ne sont pas même certains d'être infectés, parce qu'ils n'ont peut-être pas eu d'autres symptomes que ces ulcères, que I'on n'aura probablement pas considérés d'abord comme vénériens.

Lorsque cela arrive, il faut tâcher d'établir le

sur L'ULCÈRE VÉNÉRIEN. 295 diagnostic d'après la situation & les caractères de l'ulcère même.

La plus grande partie des ulcères vénériens produits par une infection ancienne, se manifestent, comme nous l'avons déjà remarqué, immédiatement au-dessus des os, & sur-tout audessus de ceux qui sont le moins couverts de muscles. Ils paroissoient d'abord sous la forme d'une efflorescence rouge & légérement pourprée; cette efflorescence n'est pas circonscrite, mais est plutôt, en général, fort étendue. Il en résulte bientôt un certain nombre de petites pustules, dont il suinte un serum subtil & irritant. En examinant ces pustules avec un microscope, elles paroissent d'abord distinctement séparées les unes des autres; mais elles se réunissent toutes bientôt, & forment un large ulcère, dont les bords font communément ridés & légérement calleux; elles sont généralement d'une couleur rouge légère, qui s'étend beaucoup au-delà de l'ulcère fur toute la peau, qui ne paroît pas d'ailleurs être affectée.

Ces espèces d'ulcères portent fréquemment un caractère très-remarquable; ils paroissent, en quelque sorte, creusés en sorme de coupe, dont le sond est généralement étroit & resserré, & les bords s'étendent par degrés jusqu'à la circonférence externe de l'ulcère. Telle est, au moins en général, l'apparence qu'offrent ces ulcères, excepté quand il se trouve des os cariés dans leur sond; alors ils se remplissent très-souvent

d'excroissances fongueuses très-fâcheuses.

Les ulcères vénériens ne sont pas communément accompagnés de beaucoup de douleur; ou au moins la douleur est rarement aussi considérable qu'on devroit s'y attendre, d'après l'aspect

T 4

qu'ils présentent. Néanmoins, l'on observe quesquesois le contraire; & l'écoulement de ces ulcères, qui est d'abord très-limpide, prend ensuite un caractère très particulier & très-propre à le caractériser; il devient plus épais & plus visqueux que le pus louable; il est en même temps d'une odeur très-désagréable, qui n'a pas cependant la fétidité ni la putridité des ulcères ordinaires: la couleur de ce pus est aussi d'un jaune grisâtre très-particulier.

Tels sont les caractères les plus communs des anciens ulcères vénériens: lorsqu'on les obferve tous, ou en partie, sur quelques-uns des endroits dont nous avons fait l'énumération, l'on peut presque toujours assurer, sans craindre de se tromper, que la maladie est vénérienne.

La distinction que nous avons proposée des ulcères vénériens en primitifs & en symptomatiques, est d'une grande importance pour le traitement de la maladie; car en faisant attention aux ulcères du premier genre, dès qu'ils commencent à paroître, & avant que l'absorption de la matière ait lieu, il n'est pas douteux qu'il est souvent possible de les détruire sans le secours d'aucun médicament interne; il sussit de convertir le chancre naissant en un ulcère simple; ce que l'on peut saire en brûlant ou en détruisant avec le caustique le virus vénérien qui y est contenu (*).

L'on peut quelquesois obtenir ainsi la guérison avec assez de sûreté; mais comme nous n'avons aucun moyen d'acquérir une certitude absolue qu'il ne soit pas entré de virus dans la consti-

^(*) Voyez D. Monro pralectiones.

séquence d'une ancienne infection générale.

La distinction que j'ai proposée indique encore une autre circonstance importante pour le traitement. Dans les ulcères qui surviennent à la suite d'une ancienne vérole, il ne saut jamais employer, pour les pansemens, de préparations mercurielles & d'autres remèdes, dans la vue de cicatriser & de dessécher promptement ces ulcères; il saut plutôt compter entiérement sur le mercure donné à l'intérieur, & n'appliquer en même temps que les remèdes nécessaires pour entretenir la propreté des ulcères & empêcher la douleur.

Cette méthode de cicatrifer les différens ulcères uniquement par l'usage des remèdes internes, donne la meilleure & peut-être l'unique preuve convainquante que la maladie est radicalement détruite : c'est l'indice la plus sûre que le praticien puisse suivre pour guide, la seule qui prouve évidemment qu'il ne faut plus employer qu'une très-petite quantité de mercure : circonstance dont il n'est pas possible de s'assurer par d'autres moyens.

Plusieurs praticiens ont coutume de traiter de cette manière les chancres, & tous les ulcères vénériens, qu'ils nomment primitifs; mais ils n'ont pas cru convenable d'appliquer cette méthode

aux ulcères anciens, ou qui sont l'effet d'une infection générale. L'on s'appercevra néanmoins, en y apportant un peu d'attention, qu'il faut directement suivre l'inverse de cette pratique; & l'on en retirera communément des avantages considérables.

J'ai déjà exposé les raisons pour lesquelles il faut tenir les anciens ulcères vénériens ouverts pendant l'usage des remèdes internes. Mais les chancres récens, produits uniquement par l'application d'une matière corrosive, ne sont que des affections purement locales, qui ne dépendent d'aucun vice du système, le mercure, donné intérieurement, n'est pas, en conséquence, à beaucoup près, aussi efficace pour les détruire; & il arrive souvent qu'après en avoir fait prendre de très grandes quantités, l'on est ensin obligé de recourir à quelque application externe.

Ce n'est cependant pas encore là, à beaucoup près, le plus grand inconvénient de cette méthode. Tant que le chancre ou l'ulcère reste ouvert, il y a tout lieu de soupçonner que la constitution pourra être plus facilement infectée, que si le chancre, qui est la source de cette matière, eût été cicatrisé dès l'instant où il s'est manifesté.

L'on objectera peut-être qu'il n'est pas sort important qu'il y ait peu ou beaucoup de virus introduit dans le système, parce que la moindre parcelle peut aussi facilement produire tous les symptomes de la maladie, qu'une portion beaucoup plus considérable.

Ceci peut être vrai à quelques égards; car le virus vénérien est d'une nature très-pénétrante, & très-propre à s'assimiler, en peu de temps, à une grande quantité d'humeurs; mais tant qu'il n'y a qu'une très-petite portion de virus qui produit, comme il arrive fréquemment, des obfiructions d'une ou plusieurs glandes, ou même qui de là se porte vers quelques-uns des émunctoires, il est probable qu'il sera plus aisé de prévenir l'infection générale, & d'arrêter ses progrès, que de mettre, par quelque moyen que ce soit, les malades à l'abri du danger qui résulte de l'absorption constante de la même espèce de matière répandue dans tout le système.

Il est dissicile de ne pas regarder au moins comme très-probable l'opinion que nous proposons ici; mais l'on prétend encore que la méthode de traiter les chancres par les remèdes internes seuls, ne peut produire aucun danger, parce que le mercure que l'on prescrit, ou que l'on doit toujours prescrire dans ces cas, agissant comme un antidote certain sur le virus vénérien, doit insluer assez promptement sur le système, pour empêcher que l'action de ce virus s'étende

plus loin.

L'on ne doit nullement compter sur de semblables raisonnemens dans la pratique; car premiérement le mercure, qui guérit, en général, très certainement les affections vénériennes, lorsque la constitution est déjà infectée, ne prévient cependant pas une nouvelle infection, lorsque l'on en donne d'avance une très-grande quantité. J'ai vu plusieurs exemples de ce que j'avance; & il est probable qu'en y faisant attention, on en observeroit beaucoup plus fréquemment.

Quand même l'on feroit certain que les fluides étant une fois chargés d'une quantité convenable de mercure, l'infection ne peut plus être augmentée par l'introduction d'une plus grande portion de virus, l'on ne pourroit jamais être sûr, dans le cas de chancre, que le remède eût passé assez promptement dans le torrent de la circulation pour produire cet esset prophylactique: il est même évident que l'on ne doit pas y compter, en voyant combien les praticiens sont fréquemment trompés lorsqu'ils tentent d'introduire une quantité sussissante de mercure, soit par le désaut de la préparation qu'ils emploient, soit parce que ce remède prend son cours par les selles, ou qu'il se porte trop promptement à la bouche, ou ensin par quelque autre cause.

Il résulte de tout ce que je viens de dire, que l'on doit accélérer, autant qu'il est possible, la guérison des chancres, & de tous les ulcères vénériens du même genre, non-seulement par l'usage des médicamens internes, mais même par les applications externes.

S. II. De la curation de l'ulcère vénérien.

IL est probable que la méthode la plus efficace pour obtenir la guérison des chancres, seroit, comme nous l'avons indiqué, de toucher la partie affectée avec quelque caustique actif dès l'instant que l'on s'apperçoit de la maladie : on détruit ainsi tout-à-coup le virus vénérien totalement, & l'on réduit l'ulcère presque à l'état d'un ulcère simple produit par toute autre cause, qu'il est très-aisé de guérir en suivant la méthode ordinaire. Mais il est rare que l'on soit appellé d'assez bonne heure pour obtenir cet avantage; souvent même on ne l'est que quand les ulcères sont augmentés à un tel point qu'il n'est pas aisé que

sur l'ulcère vénérien. 301 cette pratique réussisse. Les parties communément affectées de chancres sont d'ailleurs si sensibles, qu'il pourroit être quelquesois dangereux d'en couvrir une surface considérable avec des remèdes aussi irritans que le sont les caustiques les plus actifs.

J'ai généralement observé, dans tous les cas de chancres ulcérés, accompagnés de peu d'inflammation, qu'il étoit utile de les nettoyer d'abord le mieux qu'il étoit possible, de les bien saupoudrer ensuite de précipité rouge, réduit en poudre très-sine, & de les recouvrir de plumaceaux enduits de quelque onguent ordinaire. Ce remède, qui n'est communément ni fort douloureux, ni fort irritant, produit une espèce d'escharre qui tombe généralement après un pansement ou deux, & laisse la plaie parsaitement nette.

Lorsque les chancres sont réduits à cet état, il est probable qu'ils pourroient se cicatriser promptement, en ne les pansant même qu'avec du cérat ordinaire : mais dans la crainte qu'il ne reste encore un peu de virus vénérien, j'ai coutume de faire succéder à l'usage du précipité l'onguent mercuriel double de la Pharmacopée d'Edimbourg, & de m'en servir pour les pansemens, jusqu'à ce que l'ulcère soit cicatrisé.

Ces ulcères se guérissent, en général, facilement de cette manière, en donnant même beaucoup moins de mercure à l'intérieur, que si on

les laissoit ouverts fort long-temps.

Les chancres qui ont subsisté long-temps, & qui même ressembloient d'abord à de simples plaies, prennent, lorsqu'on néglige d'y appliquer les remèdes convenables, toutes les apparences

des ulcères qui dépendent d'une infection générale. L'on doit, en effet, les considérer comme tels, & varier en conséquence leur traitement.

Les ulcères de ce genre, sur-tout ceux qui affectent la verge, sont très-sujets à s'enflammer lorsqu'ils subsistent long-temps; & alors ils deviennent souvent très-incommodes par la douleur qu'ils occasionnent. La saignée est quelquesois nécessaire lorsque l'inflammation devient considérable; mais il est, en général, assez aisé de modérer ces symptomes, en continuant uniquement l'usage des bouillies & de l'extrait de saturne administrés à propos.

Dès que l'inflammation est entiérement dissipée, on ne peut rien appliquer de mieux sur ces ulcères que le cérat dont nous avons parlé, dont il faut continuer l'usage jusqu'à ce que l'on ait donné une quantité suffisante de mercure; car alors les ulcères se guérissent communément sans que l'on soit obligé de recourir à d'autres re-

mèdes externes.

L'on a adopté deux manières d'introduire le mercure : la première consiste à le donner intérieurement par la bouche; & la seconde à le faire passer à travers les vaisseaux absorbans de la peau par les frictions. La dernière de ces méthodes est beaucoup plus embarrassante & sujette à plus d'inconvéniens que l'autre, sans paroître, d'après l'expérience, être plus avantageuse; ce qui, à ce que je crois, fait donner, en général, aujourd'hui, la présérence à la première.

L'on a imaginé différens moyens de donner le mercure intérieurement; mais je pense que l'on doit, en général, préférer ceux qui sont préparés par la simple trituration, telles que les pilules SUR L'ULCÈRE VÉNÉRIEN.

mercurielles de la Pharmacopée d'Edimbourg (1). Ces pilules sont communément plus efficaces, & rarement sujettes aux inconvéniens qui résultent souvent de l'usage des différentes chaux mercurielles.

Quelles que soient les préparations mercurielles dont l'on fasse usage, il faut toujours les continuer jusqu'à ce que la bouche soit légérement affectée : c'est l'unique signe qui puisse assurer que le remède a pénétré dans la masse du sang; & on ne doit jamais en donner qu'autant qu'il est nécessaire pour exciter cette affection légère de la bouche; l'expérience a démontré qu'elle fuffisoit pour produire tous les avantages que I'on pouvoit attendre d'une falivation abondante sans être sujette à aucun des inconvéniens qui résultent communément de la dernière; car la quantité de falive que l'on rend n'influe nullement sur la guérison des maladies vénériennes: cette derniére dépend de la quantité de mercure en action réellement introduite dans le cours de la circulation.

Il n'est cependant pas toujours aisé d'empêcher le mercure de se porter très-promptement à la bouche, & de produire quelquesois des salivations très-disgracieuses. Afin d'éviter cet inconvénient, & déterminer particuliérement ce remède vers la

⁽¹⁾ Ces pilules font composées d'une once de mercure, & d'autant de miel, sur deux onces de mie de pain; on triture le mercure avec le miel dans un mortier de verre, jusqu'à ce que les globules disparoissent; & l'on y verse, s'il le faut, un peu de syrop; l'on ajoute ensuite la croûte de pain, & l'on bat le tout avec de l'eau pour en faire une masse, que l'on divise en quatre cens quatre-vingts pilules égales.

peau, l'on a fréquemment recommandé le bain chaud comme un préparatif nécessaire, & un moyen que l'on doit employer avec le mercure. J'observerai que l'on peut, jusqu'à un certain point, obtenir les mêmes effets, & risquer moins d'exposer le malade à l'action du froid, en lui recommandant de porter fur la peau une chemise de flanelle, & de boire abondamment une décoction de false-pareille ou de bois sudorifiques : l'on aura soin en même temps de tenir le corps dans une température convenable, & de ne jamais l'exposer à un degré considérable de froid. Néanmoins toutes les fois que l'on peut se procurer convenablement & à propos le bain chaud, il faut y avoir recours; car il est communément utile pour entretenir la souplesse de la peau & la liberté de la transpiration; ce qui empêche le mercure de se porter avec trop de violence à la bouche; & contribue d'ailleurs, plus que tout autre moyen, à empêcher que ce remède n'agisse sur les intestins, & ne produise des tranchées & d'autres symptomes de coliques.

L'usage du mercure ainsi continué plus ou moins de temps, suivant le degré d'infection & la violence des symptomes, suffit le plus communément pour opérer la guérison de toutes les

affections de ce genre.

Dans quelques cas cependant, les pilules mercurielles que j'ai recommandées plus haut, ne produisent pas tous les effets que l'on desire, ou n'en produisent même aucun. Le sublimé corrosif réussit alors fréquemment; on peut le donner en pilules, ou dissout dans une liqueur spiritueuse; mais la première préparation n'étant jamais jamais aussi rebutante que la dernière, l'on peut communément en donner une plus grande quantité de cette manière. Lon a vu le mercure rouge calciné, guérir souvent d'anciens ulceres vénériens qui avoient résisté aux méthodes ordinaires sous lesquelles on emploie le mercure. Ce remède donné à grandes doses, comme de trois, quatre ou cinq grains, opère vivement, tant comme émétique que comme purgatif; mais il est rare que de petites doses soient suivies d'effets semblables, sur-tout quand elles sont unies aux narcotiques; & on peut, en général, en faire usage fort long-temps sans exciter de salivation.

Les ulcères vénériens très-rebelles exigent quelquefois que l'on essaie toutes les disférentes préparations mercurielles; &, dans quelques cas, une seule produit les plus grands avantages, quoique les autres aient paru n'avoir aucune in-

fluence fur la maladie.

Il faut, quoique les symptomes qui ont déterminé à recourir à l'usage du mercure aient disparu, le continuer toujours un temps proportionné à la gravité de ces mêmes symptomes, à la durée de la maladie, & aux autres circonstances. Cette règle est la plus certaine que l'on puisse établir pour déterminer la quantité de mercure que l'on doit faire prendre au malade. C'est d'ailleurs au jugement de celui qui en est chargé qu'il appartient de décider positivement cette circonstance essentielle dans le traitement de toutes les affections de ce genre.

L'usage du mercure donné ainsi intérieurement, & réuni au traitement externe que nous avons prescrit plus haut, suffit, en général, comme nous l'avons observé, pour guérir presque tous

les ulcères de cette nature. Néanmoins, il y a un petit nombre de cas particuliers où le contraire arrive, c'est-à-dire, où l'on ne peut parvenir à cicatrifer les ulcères, lors même que l'on a continué l'usage du mercure très-long-temps après la diparition de tous les autres symptomes, & que cette circonstance, réunie à la quantité du remède que l'on a administré, donne tout lieu de croire que le virus vénérien est entiérement détruit.

Lorsqu'un ulcère est réduit à cet état, l'on ne peut plus convenablement le confidérer comme une affection vénérienne; & l'on espéreroit en vain d'obtenir la guérison par l'usage d'une préparation mercurielle quelconque. Toutes les fois que des ulcères de ce genre sont plus rebelles qu'on ne devoit s'y attendre d'après leurs apparences, & fur-tout lorsqu'ils ne cèdent nullement au mercure, il y a lieu de soupçonner qu'il existoit probablement quelqu'autre maladie réunie au virus vénérien, & que l'une & l'autre auront contribué à produire les ulcères.

Dès que la nature de la maladie compliquée avec le virus vénérien est reconnue, il est, en général, facile, en mettant en usage les remèdes convenables pour la détruire, d'obtenir la gué-

rison des ulcères.

Les ulcères vénériens font néanmoins quelquefois très-rebelles, quoique la constitution ne paroisse nullement affectée de toute autre maladie. Dans ces circonstances, si les ulcères sont fitués fur les os ou dans leur proximité, furtout s'il survient des excroissances fongueuses. l'on peut communément soupçonner que la guérison est prolongée par quelque carie cachée;

sur l'ulcère vénérien. 307 fi un examen attentif en démontre l'existence, & que le malade soit d'ailleurs d'une bonne santé, il est presque certain que l'on obtiendra enfin la guérison, en suivant les préceptes que j'ai donnés pour le traitement des os cariés, & en conti-

nuant l'usage du mercure.

Dans quelques cas, au contraire, la situation des ulcères ne permet pas de soupçonner que la carie soit la cause qui retarde leur guérison; & quoiqu'il n'y ait aucune apparence d'écrouelles ni de scorbut, ou de quelqu'autre maladie de la constitution, ces ulcères ne montrent aucune disposition à se cicatriser, & empirent même quel-

quefois.

Si, dans pareils cas, l'on a long-temps entretenu une salivation considérable, il est assez ordinaire que la constitution soit fort assoiblie par le désaut d'exercice & l'usage long-temps continué du mercure; & il n'y a pas, en général, de remède plus avantageux ni plus essicace, qu'un régime légérement nourrissant, aidé de l'air frais & d'un exercice modéré; ce régime sortisse la constitution, & contribue plus à accélérer la guérison que tous les médicamens & toutes les applications externes dont l'on fait communément usage.

Les effets que produit, dans ces circonstances, un changement de cette nature, sont souvent étonnans. J'ai plusieurs sois vu des ulcères de très-mauvais genre, qui avoient résisté à tous les remèdes ordinaires, parfaitement guérir, uniquement par les moyens que je viens d'indiquer. Le quinquina, donné à une dose convenable, est encore souvent très-utile, lorsque les ulcères sont situés de manière que l'on ne peut soupçonner carie.

V 2

Quant au traitement externe des ulcères invétérés de ce genre, les escharres dont ils sont communément recouverts exigent toujours que l'on y applique un léger stimulant: le basilicum ordinaire, uni à une grande quantité de précipité rouge, remplit très-bien cette indication: deux gros de précipité sur une once d'onguent, sont de très-bonnes proportions, & donnent un des meilleurs remèdes que l'on puisse appliquer sur tous les ulcères de cette nature. Lorsque l'on a fait tomber, par ce moyen, toutes les escharres, & que l'on a procuré un écoulement d'une matière louable, il faut diriger le traitement suivant les dissérentes circonstances que j'ai indiquées dans les Sections précédentes sur les ulcères locaux.

Lorsque les glandes sont le siège des ulcères vénériens, il est toujours difficile d'y établir une suppuration l'ouable; ce qui oblige, en conséquence, quelquefois, pour obtenir la guérison, de détruire en entier, ou en grande partie, celles qui font fort endurcies. Il n'y a pas de moyen plus convenable & plus facile pour y parvenir, que d'y appliquer fréquemment le caustique. En touchant légérement la surface de la glande affectée, tous les trois ou quatre jours, avec la pierre infernale, l'on parviendra à détruire promptement toute la portion malade; il suffira de faire une attention convenable aux autres circonstances du traitement, pour favoriser, dans ce qui reste, l'accroissement des points grainus, & obtenir promptement, sans être arrêté par aucun obstacle, la cicatrifation des ulcères.

L'on guérira, en général, presque tous les ulcères vénériens, en faisant attention à toutes ces circonstances, suivant les indications qu'offriront sur l'ulcère vénérien: 309

les différens symptomes. Néanmoins dans les véroles invétérées & habituelles, qui ont été souvent réitérées, sans avoir jamais été convenablement traitées, toute la constitution est tellement
infectée, qu'il en résulte quelques des ulcères
qui résistent à tous les efforts de la nature & de
l'art, & sont ensin périr les malades après des
tourmens extrêmes. J'ai vu quelques exemples de
ce genre dans les hôpitaux; & ce sont peut-être
les seuls endroits où l'on ait occasion d'observer
des cas aussi sâcheux.



ent of mostly cores pleated a later bull society

and for a serious consider demonstration for

SECTION XI.

Observations sur l'ulcère scorbutique.

S. I. Remarques générales sur le scorbut.

J'AI observé, dans une des Sections précédentes, que l'on avoit, en général, compris sous la dénomination d'ulcère scorbutique un grand nombre des maladies éruptives auxquelles la peau est sujette, telles que la gale, d'flérentes espèces de lèpre, &c.; mais la véritable nature du scorbut est aujourd'hui mieux connue, & l'on sait qu'il n'y survient jamais de symptomes qui ressemblent aux éruptions de ce genre : d'où il est trèsévident que c'est très-improprement que l'on a appliqué le terme de scorbutique à ces affections, ou qu'on les traite comme des symptomes de cette maladie.

Jai déjà remarqué que les ulcères produits par quelques-unes des maladies éruptives dont j'ai parlé plus haut, étoient probablement les effets d'un état du système fort opposé à celui qui a lieu dans les affections véritablement scorbutiques. Je crois que les premiers dépendent, en général, ou même toujours, d'une diathèse inflammatoire; & que dans le véritable scorbut, au contraire, les fluides parviennent au plus haut degré de dissolution & de putréfaction dont ils soient susceptibles dans le corps vivant. Je sais que l'on a élevé quelques doutes sur cet objet;

mais je pense qu'ils ne pourront guère arrêter ceux qui ont eu occasion d'observer le véritable scorbut.

Il paroît, d'après les écrits de plusieurs Auteurs anciens, que le scorbut étoit très-bien connu il y a quelques siècles; mais sa véritable cause, ses symptomes, & la méthode curative qu'il exige, n'ont jamais été développés avec beaucoup d'exactitude avant l'ouvrage que M. Lind

a publié fur ce sujet.

Les différentes espèces de scorbut dont les Auteurs sont mention, telles que la muriatique, l'alkaline, &c. ainsi nommées en raison des causes que l'on supposoit capables de les produire, sont aujourd'hui reconnues pour des distinctions entiérement fausses & impropres. Le véritable scorbut est toujours de la même nature; il est constamment produit par les mêmes causes, dans quelque endroit & dans quelque climat qu'elles se rencontrent, tant sur terre que sur mer.

S. II. Des symptomes & des causes de l'ulcère scorbutique.

ENTRE les différens symptomes du scorbut dont M. Lind fait l'énumération dans l'excellent traité qu'il a publié sur cet objet, l'on trouve une description particulière des ulcères qui sont si communs dans cette maladie; & l'idée qu'il en donne est si claire & si exacte, que je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de transcrire ici ses propres paroles.

" Les caractères distinctifs des ulcères scor-" butiques sont les suivans : ils ne sournissent " pas de bon pus, mais une espèce de sanie menue, fétide, mêlée de sang, qui enfin resultant le semble réellement à du sang corrompu coampué, lequel s'amasse sur la surface de l'ulcère; s'enlève ou se détache très-difficilement des

parties qui font au-deflous.

" La chair qui est au-dessous de cette matière paroît, en y introduisant la sonde, être molle ou spongieuse, & est très-putride. Les détersifs & les escharotiques ne sont ici d'aucune uti- lité; car, après avoir enlevé ces espèces d'espectation charres avec beaucoup de douleurs, on les retrouve au pansement suivant, & ils ont tou- jours la même apparence putride sanguinolente; leurs bords sont généralement d'une couleur livide, & hérisses d'excroissances charnues & fongueuses, qui prennent leur origine au-des- sous de la peau.

"Lorsque l'on fait une compression trop forte pour empêcher les fongosités de s'élever, ces ulcères sont sujets à prendre une disposition gangréneuse, & le membre qui en est affecté devient toujours œdémateux, douloureux, &

» se couvre, en grande partie, de taches.

» A mesure que la maladie augmente, ces » ulcères produisent une substance songueuse, » molle, sanguinolente, que les marins désignent » sous le nom de foie de veau, & qui ressemble, » en esset, tant par sa couleur que par sa consistance, au soie de veau bouilli. Souvent elle » acquiert un volume énorme en une nuit; & » si on la détruit par le cautère actuel ou postentiel, ou si on la coupe avec le bistouri, il » en résulte, en général, une hémorrhagie abon- » dante, & on retrouve, au pansement suivant, » cette substance aussi volumineuse qu'ayant.

SUR L'ULCÈRE SCORBUTIQUE. 313

» Néanmoins ces ulcères subfissent long-temps

» dans cet état fans affecter les os.

"Les contusions & les plaies les plus légères dégénèrent, chez les scorbutiques, en ces sortes d'ulcères. Quelle que soit la partie du corps où se manisestent ces ulcères, leur aspect est tellement singulier & tellement unisorme, & ils se distinguent si facilement de tous les autres par leur état de putridité très-remarquable, par l'humeur sanguinolente qu'ils rendent, & par leurs songosités, que nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici combien il est peu convenable de rapporter au scorbut les ulcères des jambes les plus fâcheux & les plus rebelles, dont les apparences sont sort dissé-

» rentes » (*).

Cette description exacte de l'ulcère scorbutique renserme presque tous les symptomes qui s'observent dans les affections de ce genre. J'ajouterai seulement que l'on ne rencontre guère sur terre des symptomes aussi fâcheux que ceux dont
Lind donne la description, à moins que les malades ne se trouvent dans des situations très-particulières, & qu'ils n'aient été constamment
exposés à toutes les causes les plus actives du
scorbut : mais l'on rencontre très souvent, dans
tous les pays, & peut-être plus fréquemment
dans quelques parties de l'Ecosse qu'ailleurs, des
degrés légers des ulcères du même genre qui
constituent ce que les praticiens appellent, en
général, ulcères malins.

L'on voit fréquemment, dans l'hôpital royal

^(*) Voyez le Traité de Lind sur le scorbut,

d'Edimbourg, des ulcères de ce genre qui sont même quelquefois accompagnés des symptomes les plus caractéristiques du scorbut, tels que les gencives molles spongieuses. Néanmoins, je n'ai jamais apperçu, dans les cas même les plus fâcheux, que le système sût affecté d'un degré de putridité aussi considérable que celui que l'on dit avoir fréquemment lieu dans les voyages de longs cours fur mer.

Cela peut venir de ce que les affections scorbutiques que l'on observe dans ce Royaume attaquent généralement la dernière classe du peuple, & viennent plutôt du défaut de nourriture, que de l'usage d'une seule espèce d'aliment, que l'on puisse vraiment considérer comme particulièrement septique, ou propre à disposer au scorbut.

La diathèse putride domine rarement, chez ces sortes de malades, au point de produire des ulcères dans les parties qui étoient saines avant; mais elle ne manque jamais de se manifester dans les ulcères qui existoient déjà, ou dans les plaies qui surviennent pendant que cet état des fluides subsiste. Plusieurs des ulcères qui affectent les jambes & d'autres parties, chez la plupart de nos pauvres, tiennent souvent plus ou moins du véritable vice scorbutique, comme le prouvent les apparences de ces ulcères, leurs causes, & fur-tout la méthode curative que l'on a trouvée la plus efficace; car des alimens sains & nourrissans contribuent davantage à la guérison, que tous les remèdes que l'on applique communément fur ces ulcères.

L'on peut rapporter la cause immédiate ou prochaine de ces ulcères, de même que de tous les autres symptomes scorbutiques, à un certain

degré de putridité des fluides, qui peut être produit par différentes causes, dont les principales sont l'usage habituel des provisions salées, & le manque absolu de végétaux, réunis à un air froid humide. Je pourrois citer plusieurs autres causes éloignées du scorbut; mais cela m'entraineroit dans une discussion plus longue que ne le comporte l'objet que je me suis propoté: l'on peut consulter, pour s'instruire davantage sur cette matière, Lind, Pringle, Huxham & d'autres Auteurs qui s'en sont occupés plus particuliérement.

S. III. De la curation de l'ulcère scorbutique.

IL est évident qu'il faut, pour obtenir la guérison des ulcères scorbutiques, particulièrement s'occuper de corriger la diathèse putride qui domine. L'on a observé que les végétaux de toutes espèces, mais sur-tout ceux qui sont acescens, ainsi que le lait & le petit lait, étoient des remèdes presque certains pour remp'ir cette indication. On aidera modérément les différentes fecrétions, & en particulier celles de la peau & des reins : car la transpiration est presque entiérement obstruée, d'une manière particulière, dans tous les cas de scorbut, & son rétablissement contribue beaucoup à la guérison, en entraînant probablement au dehors quantité des molécules putrides qui, dans ces cas, abondent toujours dans la masse des sluides. L'on fait aussi usage, pour la même raison, des doux laxatifs, tels que les tamarins & la crême de tartre unis à la manne.

Ces moyens, réunis à l'abstinence totale des

alimens salés, & à l'attention convenable d'éviter toutes les autres causes capables de déterminer la maladie, suffisent le plus souvent pour guérir tous les symptomes de scorbut, & entre autres, les ulcères dont il s'agit. Les antiseptiques les plus puissans sont les meilleurs remèdes que l'on puisse appliquer extérieurement. Lind recommande l'onguent égyptiaque, & le miel rosat acidulé avec

l'acide vitriolique.

Tels sont, en général, les remèdes les plus efficaces que l'on emploie communément dans les cas les plus fâcheux du scorbut; mais il est rare que, dans les ulcères putrides que l'on obferve le plus fréquemment dans cette contrée, l'état de putridité des fluides parvienne, comme nous l'avons dit plus haut, à un tel degré qu'il soit absolument nécessaire d'astreindre les malades à ce que l'on appelle proprement traitement anti-

scorbutique.

Les ulcères malins ou scorbutiques que l'on observe communément dans cette contrée, paroissent, comme nous l'avons déjà remarqué, être plus souvent l'esset d'un désaut réel de nourriture, que de toute autre cause: c'est pourquoi il n'y a pas de moyen plus essicace pour rétablir les malades, que de les mettre, par degré, à une nourriture plus forte, & de leur permettre de boire tous les jours, avec modération, une certaine quantité de bon vin.

Cet objet est plus important, dans le traitement de ces ulcères, qu'on ne l'imagine communément, & les praticiens doivent y apporter plus d'attention qu'ils ne le font en général. Au lieu de prescrire des médicamens pour guérir ces ulcères, l'on retirera beaucoup plus d'ayantage d'un régime nourrissant bien réglé, sur-tout en y joignant, comme nous l'avons dit, du vin pris modérément. L'on pourroit aussi permettre l'usage convenable du porto, ou de la forte bière, que je crois avoir fréquemment vu mieux réussir.

Les anciens ulcères de mauvaise qualité, qui affectent les pauvres dans tous les pays, sont le plus fréquemment produits par l'indigence, & entretenus par le défaut réel de nourriture. C'est pourquoi il est probable qu'il seroit plus avantageux, dans tous ces cas, d'abandonner presque entiérement l'usage des médicamens internes dans les hôpitaux, & d'employer les épargnes qui en résulteroient à donner des alimens tels que ceux que nous avons recommandés.

Le quinquina est cependant un remède fréquemment utile dans les ulcères de ce genre; il y est même communément plus avantageux que dans toute autre espèce d'ulcère. Donné à une dose convenable, que l'on doit toujours régler d'après l'état de l'estomac, il est rare qu'il ne produise pas, en peu de jours, un mieux évident. Le quinquina est presque l'unique remède interne nécessaire pour les ulcères scorbutiques que l'on

observe dans cette contrée.

Quant à l'usage du mercure, il ne saut jamais perdre de vue, que loin d'être un remède pour les ulcères réellement scorbutiques, il y est toujours extrêmement nuisible, donné à grande dose. Lind, qui a beaucoup observé, dit à ce sujet: « Le mercure est le médicament le plus perni- » cieux que l'on puisse employer dans l'ulcère » vraiment scorbutique » (*). Il paroît donc qu'il

^(*) Voyez son Traite du Scorbut, part, II, chap. 2.

est de la plus grande importance pour le traitement d'établir une distinction convenable entre les ulcères de ce genre & les dissérentes maladies éruptives que l'on appelle communément scorbutiques. Dans les dernières, non-seulement on peut, en général, donner le mercure impunément, mais il y est même avantageux dans quelques cas; dans les ulcères véritablement scorbutiques, au contraire, on ne peut jamais l'admi-

nistrer sans courir de grands risques.

L'application externe du quinquina réussit aussi très-bien dans tous les ulcères de ce genre; il suffit, en général, de les recouvrir de plumaceaux trempés dans une forte décoction de ce remède, pour corriger considérablement la fétidité & la putridité de l'écoulement : mais aucun remède n'est plus propre à remplir cette indication, que la bouillie de carotte : ce moyen, réuni à l'usage interne du quinquina, & à un régime convenable, corrige, en général, si efficacement & si promptement la putridité qui domine, qu'il suffit ensuite de panser quelques jours les plaies avec des plumaceaux couverts de bafilicum & de précipité rouge, pour procurer la chûte des escharres qui restent. Il sera ensuite, en général, a sé d'obtenir la guérison, en suivant les préceptes que j'ai donnés plus haut pour le traitement des ulcères. L'on établira fur tout un cautère, fans négliger d'exercer en même temps une compression modérée par le moyen du bandage roulé.

Ce que j'ai dit jusqu'ici du traitement des ulcères scorbutiques, est, en grande partie, applicable à toutes les espèces d'ulcères qui sont, même légérement, unies à un état de putridité des fluides, quelles que soient les causes qui y aient

donné lieu. Ainsi, les ulcères qui surviennent à la suite des abcès critiques qui terminent les sièvres putrides, exigent, en général, la même méthode curative. Il est très-probable qu'elle sera aussi très-essicace dans ceux même qui sont l'esset des maladies pestilentielles; mais comme je n'ai jamais eu occasion d'observer la véritable peste, je n'en puis rien dire d'après l'expérience.



tont suffi, en general aplas molies, et ratement

corrected from pour encore denner comme tignes corrected friques de cette maladie, une modieffo remaremble de la pean, une espece de plantude de fluvriage, reunir, en ganéral, à se resunsyeurs.

combined to be a suppured

Entracticities de nouveauldans quelqu'auten

de à une compignion nes-densate.

SECTION XII.

Observations sur l'ulcère scrophuleux.

S. I. Des symptomes & des causes de l'ulcère scrophuleux.

ON donne le nom d'ulcère scrophuleux à ceux qui subsissent après l'ouverture des tumeurs qui se sont manifestées dans dissérentes parties du corps

comme symptomes des écrouelles.

Les écrouelles sont une maladie si connue, en raison de sa fréquence, que je crois qu'il est presque inutile d'en donner ici la description. Cette maladie commence par des tumeurs indolentes, légérement dures, sans couleur, qui affectent d'abord particuliérement les glandes conglobées du col; mais à mesure que le mal fait des progrès, il affecte le tissu cellulaire, les liga-

mens des articulations, & les os même.

Les tumeurs écrouelleuses sont beaucoup plus mobiles que celles qui sont squirrheuses; elles sont aussi, en général, plus moltes, & rarement fort douloureuses; elles suppurent lentement, sont très-sujettes à disparoître tout-à-coup, & à se manisester de nouveau dans quelqu'autre partie du corps. L'on peut encore donner comme signes caractéristiques de cette maladie, une mollesse remarquable de la peau, une espèce de plénitude du visage, reunis, en général, à de grands yeux, & à une complexion très-délicate.

Les

SUR L'ULCÈRE SCROPHULEUX. 321

Les ulcères qui se manifestent dans les écrouelles donnent rarement une bonne suppuration; ils rendent d'abord une matière visqueuse, glaireuse, & quelquesois légérement blanchâtre, qui sorme des grumelots: cette matière se change ensuite en une sanie aqueuse plus tenue. Les bords de ces ulcères sont fréquemment douloureux; mais cela ne s'observe pas toujours, & ils sont constamment très-élevés ou tumésiés. Tant que la diathèse scrophuleuse subsiste dans la constitution, ces ulcères sont très-souvent fort longtemps sans montrer aucune disposition à se cicatriser ou à empirer; d'autres sois ils se cicatrisent très-promptement, & reparoissent de nouveau dans quelque autre partie du corps.

L'on cite plusieurs causes qui tendent à produire les écrouelles, particuliérement les alimens cruds indigestes, l'eau de mauvaise qualité, les logemens humides & bas; on les croit une maladie héréditaire & endémique dans quelques

contrées.

Les Auteurs admettent encore plusieurs autres causes des écrouelles; mais ce seroit nous écarter de notre plan que d'entreprendre ici de les examiner en détail. L'on peut néanmoins observer que quelles que soient, dans différentes circonstances, les causes prédisposantes des écrouelles, la maladie même dépend d'une soiblesse de la constitution en général, & probablement du système lymphatique en particulier, ou au moins elle a une connexion intime avec cette soiblesse, car elle commence toujours à se manifester par quelque affection du système lymphatique. Il est probable que cette soiblesse influe beaucoup sur les écrouelles, non-seulement par la nature évidente

322 OBSERVATIONS

de plusieurs des causes capables de les produire, mais même par les remèdes les plus efficaces pour obtenir la guérison, qui sont tous toniques & fortifians.

S. II. De la curation de l'ulcère scrophuleux.

L'ON a long-temps cru que les écrouelles dépendoient d'une acrimonie acide des fluides: c'est probablement ce qui a donné lieu à l'usage de l'éponge brûlée, des différentes espèces de savons, & des autres substances alkalines, que l'on regarde comme les plus propres à corriger l'acidité. Il est vrai que les aigreurs de l'estomac & des premières voies sont un symptome fréquent des écrouelles; mais on ne doit nullement l'attribuer à l'acescence générale des fluides; il est plutôt l'esset seul du relâchement qui domine si universellement dans cette maladie; car ces aigreurs s'observent souvent dans d'autres affections, où l'on n'a jamais soupçonné une semblable acrimonie.

L'on peut encore donner pour preuve qu'il n'existe jamais aucune espèce d'acrimonie dans les écrouelles, la longueur du temps que sub-siste la matière amassée dans les différentes tumeurs qui surviennent dans cette maladie, sans occasionner beaucoup de douleur, ou sans montrer beaucoup de tendance à corroder les parties environnantes: l'on a vu de pareils amas de matière subsister des années, sans produire aucune espèce de mal-aise; & dans le fait, les remèdes les plus recommandés pour corriger l'acrimonie que l'on a supposé exister dans les écrouelles,

ne m'ont jamais paru avoir aucune influence sur

la guérison.

Les doux mercuriaux sont quelquesois avantageux, comme résolutifs (1), dans les tumeurs écrouelleuses; mais aucun remède n'y est plus essicace que l'usage fréquent du quinquina donné à grandes doses. Les eaux ferrugineuses & sulphureuses y ont aussi été souvent utiles: les doux apéritifs salins, continués long-temps, contribuent un peu à résoudre les tumeurs qui surviennent dans cette maladie. Le bain froid, particulièrement celui de mer, joint à un exercice fréquent & modéré, y est souvent d'une utilité singulière, de même que le changement d'air, sur-tout si l'on passe dans un climat sec.

Il est communément inutile de tenter la guérison des ulcères scrophuleux, tant que la diathèse morbifique générale subsiste dans le systême; il seroit même quelquesois dangereux d'y parvenir, parce que les ulcères étant desséchés dans un endroit, reparoissent très-communément dans quelque autre, & se portent avec autant de facilité sur les poumons, ou sur quelqu'organe essentiel à la vie, que sur toute autre

partie.

Les exemples de ce genre sont très-fréquens; soit que les ulcères de cette espèce se guérissent naturellement ou par le secours de l'art. Il saut en conséquence être très-circonspect sur l'application des répercussifs & des dessicatifs, & particuliérement s'occuper de corriger la diathese générale, en faisant usage des remèdes sorti-

⁽¹⁾ Le mercure m'a, en général, paru aggraver le

fians, communément reconnus pour être les plus utiles.

Tant que la diathèle générale de la constitution n'est pas détruite, l'on ne peut guère saire autre chose pour les ulcères, que de donner, autant qu'il est possible, une libre issue à la matière, de manière à s'opposer essicacement à la

formation des clapiers.

Les meilleurs remèdes que l'on puisse appliquer sur les ulcères scrophuleux, sont les préparations de saturne, parmi lesquelles la dissolution du sucre de saturne dans l'eau, le cérat de Goulard & l'onguent de saturne, sont celles qui paroissent le mieux réussir : elles contribuent beaucoup à empêcher ces ulcères de s'étendre, comme il arrive fréquemment, & même à dissiper l'état inflammatoire qui survient si souvent lorsqu'on insiste long-temps sur les applications relâchantes.

Tant que le vice de la constitution subsisse, on ne peut, en général, tenter autre chose que les pansemens simples que nous venons de recommander. Dans quelques cas cependant les ulcères se gonssent & deviennent douloureux; ils rendent une matière âcre & corrosive, & prennent un caractère si fâcheux, qu'il est né-

cessaire de recourir à d'autres moyens.

Dans ces circonstances, l'on peut fréquemment soupçonner qu'il y a dans le fond de l'ulcère un os carié; alors il faut aider la nature, autant qu'il est possible, à se débarrasser des parties lés plus malades, & qui commencent à se détacher. Souvent les ulcères sont situés de manière que cela est facilement pre tiquable; mais lorsqu'ils sont sixés sur quelqu'une des grandes articulations.

SUR L'ULCÈRE SCROPHULEUX. 325

Il est rare que l'art puisse sournir beaucoup de secours; l'on ne peut pas même toujours conseiller l'amputation du membre dans ces circonstances, parce qu'il est tort à craindre que la
m ladie ne reparoisse dans quelque autre partie;
l'on est, en conséquence, réduit à abandonner,
en géneral, la guériton à la nature seule.

L'opération ne pouvant pas, dans ce cas, heaucoup modérer le mal, il taut mettre en usage
les moyens les plus efficaces pour aider la nature
à se débarrasser heureusement des parties affectées de carie. L'usage continuel des bains de mer
est souvent très utile dans cette vue; mais pour
en obtenir un esset considérable, il faut les continuer, en y mettant des intervalles convenables,
plusieurs années, au lieu d'y recourir pendant
quelques semaines chaque année, comme on le
croit communément suffisant.

Il faut, comme je l'ai déjà recommandé, continuer en même temps le quinquina. J'ai observé quelquesois qu'étant uni à la cigue, il produisoit de tres bons effets, & particulièrement qu'il rendoit l'écoulement des ulcères scrophuleux d'une

meilleure qualité.

Lor que, avec le temps, & en faisant une attention convenable aux dissérentes circonstances dont j'ai parlé, l'on a heu de croire, par la disposition que les ulcères montrent à se cicatriser, que la diathète morbifique générale est, en grande partie, détruite, on aidera toujours beaucoup la nature à accomplir la guérison, & on la rendra même plus certaine en établissant un cautère en quelque sorte proportionné à la quantité de matière que sournissoient les dissérens ulcères; il

326 OBSERVAT. SUR L'ULCÈRE SCROPHUL.

faudra même absolument garder ce cautère toute la vie, si ces ulcères ont subsisté long-temps.

L'on a recommandé, dans les sections précédentes, une légère compression pour les différens genres d'ulcères; mais il n'y en a aucun où elle soit aussi évidemment indiquée, & d'une utilité plus réelle, que dans les ulcères scrophuleux; car le gonslement & l'œdême qui affectent les bords de ces ulcères sont souvent si considérables, qu'ils opposent plus d'obstacle à la guérison que toute autre circonstance; mais une compression légère suffit pour vaincre facilement & sans aucun danger cet obstacle, toutes les sois qu'il y a peu d'inflammation.

Tel est, en général, le traitement qui réussit le mieux dans les ulcères scrophuleux; mais les écrouelles étant une de ces maladies contre lesquelles l'art n'a encore découvert aucun remède essicace, je me suis contenté d'indiquer, le plus briévement qu'il m'a été possible, les moyens les plus propres à aider les essorts que sait la nature pour opérer la guérison.



of the second section of the second transfer of the second transfer

The let bein a town of the Property was a man in the

i. cotooki metalka est an rollaraunt suprotess

one by running of the country to by

SECTION XIII.

Corollaires généraux relatifs au traitement des ulcères.

A PRÈS m'être occupé, dans les Sections précédentes, de chaque point important relatif aux différentes espèces d'ulcères, l'on ne pourra pas, je crois, trouver mauvais que j'ajoute ici, par forme de conclusion, les corollaires généraux qui résultent de ce que j'ai dit.

I. Il paroît que, excepté un petit nombre de cas, tels que ceux de virus vénérien, d'écrouelles & de scorbut, l'on doit toujours considérer les ulcères comme des affections purement locales.

II. Abstraction faite des circonstances dont je viens de parler, les matières variées que rendent les ulcères dépendent toujours d'une affection particulière des solides de la partie malade, & non d'un état morbifique du sang ou des autres fluides.

III. Les ulcères paroissent être utiles ou préjudiciables à la constitution, non en raison de la qualité de la matière qu'ils fournissent, mais en raison de sa quantité: c'est pourquoi l'on peut guérir, sans aucun risque, les ulcères même les plus anciens en établissant & en entretenant un cautère tel qu'il puisse rendre une quantité de fluide égale à celle dont le système avoit coutume de se débarrasser par le moyen de l'ulcère.

IV. Il faut, avant d'entreprendre le traitement

X 4

des ulcères, décider si l'on doit les considérer comme des affections générales ou locales. Ceux du premier genre exigent les remèdes que l'on sait être les plus efficaces pour détruire la maladie avec laquelle ils sont compliqués; &, à tout autre égard, leur traitement est à-peu-près le même que celui de ceux qui sont originairement simples & sans complication.

V. Le principal objet que l'on doit avoir en vue, dans le traitement local de tout ulcère, est de les réduire, autant qu'il est possible, à l'état des ulcères simples purulens. J'ai indiqué, dans chacune des Sections précédentes, les remèdes convenables pour remplir cette indication.

VI. Lorsque les ulcères sont réduits à l'état simple dont je viens de parler, le reste du traitement est, en général, sort aisé; car l'on peut les guérir alors en faisant une attention convenable aux trois circonstances suivantes.

Premiérement, on ouvrira, comme je viens de l'observer, un cautère suffisamment large pour qu'il puisse entraîner une quantité de fluides à-peu-près égale à celle dont le système avoit coutume de se débarrasser par le moyen de l'ulcère.

Secondement, l'on entretiendra l'écoulement de la matière dans un état purulent, en faisant usage des différens moyens que nous avons déjà indiqués amplement; mais je remarquerai que les principaux consistent à éviter toute espèce d'irritation, en ne se servant pour les pansemens que des médicamens les plus doux; & en entretenant, dans les parties assectées, un degré convenable de chaleur.

Troisièmement, l'on comprimera légérement,

non-seulement l'ulcère, mais même les parties saines voisines.

Nous avons faifi, dans le cours de cet ouvrage, les différentes occasions de recommander l'usage de la compression pour la guérison des ulcères. Je crois nécessaire d'ajouter à ce que j'ai déjà dit sur cet objet, que ce remède n'est pas encore suffisamment connu, autrement il seroit plus généralement employé. Ceux qui ne l'ont pas vu mettre en usage auront peine à ajouter foi aux récits que l'on pourroit faire de fon utilité générale pour obtenir la guérison des ulcères. Mais je puis affurer, d'après l'expérience réitérée que j'ai de ses effets dans presque toutes les espèces d'ulcères, que ceux qui n'ont pas eu recours à ce remède ont privé leurs malades de l'application la plus utile que l'on ait inventée jusqu'ici pour la guérison des ulcères.

Telles sont, en peu de mots, les principales circonstances que l'on doit avoir en vue dans le traitement des ulcères : circonstances que nous avons plus amplement développées dans dissérentes parties des Sections précédentes.



CONTROL OF SHEET OF S

TROISIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS sur les Tumeurs blanches des Articulations.

SECTION PREMIÈRE.

Des symptomes & des causes des tumeurs blanches.

S. I. Remarques générales sur les tumeurs blanches.

DE toutes les maladies auxquelles le corps humain est sujet, il y en a probablement peu dont les conséquences soient plus fâcheuses pour ceux qui en sont affectés, ou qui soient moins connues des praticiens, que les tumeurs blanches des articulations; au point que quand elles sont entiérement sormées, on les regarde, en général, comme incurables.

Ce motif est assez puissant pour engager tout homme de l'art à porter ses recherches aussi loin qu'il est possible sur cet objet; & sussira, à ce que je crois, pour faire l'apologie des observations suivantes, dans lesquelles je ne fais qu'indiquer les erreurs que l'on a commises, sans

suggérer aucun nouveau moyen curatif essentiel; mais ces mêmes observations pourront en engager d'autres à faire des recherches plus utiles; & il me suffira qu'il puisse en résulter une partie même de cet esset, pour que je ne regrette pas le temps

que j'y ai employé.

L'on donne communément le nom de tumeur blanche aux gonflemens des jointures qui ne font point accompagnés d'inflammation externe, & où la peau & les tégumens confervent leur couleur naturelle; l'on n'y observe le plus souvent, dans les commencemens, d'autres symptomes qu'une tumeur plus ou moins considérable, & une douleur profondément située. A mesure que la maladie fait des progrès, toutes les parties environnantes sont tellement affectées, que l'inflammation se communique ensin à la peau même; mais lorsque cette inflammation se termine par des abcès suivis d'ulcères, il n'est pas rare de trouver un grand nombre d'ouvertures qui environnent toute l'articulation qui est ainsi affectée.

Plusieurs Auteurs ont donné quelques observations détachées sur cette maladie (1); mais il n'en existe encore aucune histoire régulière, si l'on en excepte ce que l'on trouve dans les dissertations générales sur les maladies des os, que l'on a toujours considérés comme le siège

principal de ces maladies.

^(*) Voyez Monro's Works, in-4°, Edim. 1781, p. 460; & une Differtation du docteur Simpson, qui se trouve dans le quatrième volume des Essais de Médecine d'Edimbourg. Voyez aussi un Mémoire sur ce sujet, inséré dans la Collection des Recherches pathologiques & d'Observations de Chirurgie, de Richard Brown Cheston, chirurgien de l'hôpital de Glocester.

S. II. Des différentes espèces de tumeurs blanches.

IL y a évidemment deux espèces de tumeurs blanches, qui different parfaitement entre elles: l'une est d'une nature beaucoup plus bénigne que l'autre; on peut très-touvent la pallier, & quelquetois même la guérir complétement; ce qui n'arrive jamais à l'autre. Il est en conséquence important de caractériser ces deux variétés de manière à pouvoir les distinguer aisément & avec certitude l'une de l'autre.

Il arrive souvent, dans cette ma'adie comme dans plusieurs autres, que l'on n'a recours aux perfonnes de l'art, que quand elle subsisse depuis long-temps: ce qui jette dans l'embarras; car il est, en général, assez aisé de reconnoître la véritable nature de cetté maladie lorsqu'elle commence à se manisester, & qu'elle parcourt ses premiers périodes: mais lorsqu'elle est fort avancée, & que les malades eux-mêmes ne peuvent faire l'histoire exacte de ses symptomes, il est souvent impossible de distinguer précisément ou avec certitude les deux espèces, parce que leurs symptomes se ressemblent communément beaucoup dans les derniers temps.

Néanmoins, lorsque l'on est appellé avant que ces symptomes aient fait un progrès considérable, il est communément possible, en y faisant un peu d'attention, de porter un jugement presque certain sur la nature de la maladie. Les occa-sions fréquentes que j'ai eu d'observer les dissérens degrés de chaque espèce, me mettent à même de donner d'abord une histoire exacte des symptomes qui les caractérisent, & de parler ensuite

des changemens que l'on observe, par la dissection des parties, dans les articulations, à la suite de chaque espèce. Je m'occuperai en même temps des causes déterminantes & prédiposantes les plus communes de la maladie; & je terminerai cette dissertation par indiquer les remèdes qui ont été mis en usage, & leurs esfets.

Aucune articulation n'est à l'abri de ces tumeurs; mais elles affectent beaucoup plus souvent les grandes articulations que les petites; ainsi elles sont au moins deux sois plus fréquentes au genou & à la hanche, que sur toutes les autres

articulations.

S. III. Des symptomes de la première espèce de tumeur blanche, ou de l'espèce rhumatisante.

La première espèce, que l'on peut considérer comme la plus simple, s'annonce par une dou-leur violente, qui s'emble répandue dans toute l'articulation, & qui souvent même s'étend le long des expansions aponévrotiques tendineuses des muscles qui y sont unis. Il y a, dès le commencement de la maladie, un gonslement uniforme de tous les tégumens environnans, dont les degrés varient beaucoup, suivant les malades; mais ce gonslement est toujours sussissant pour produire une dissérence sensible de volume entre l'articulation malade & celle du côté opposé qui est saine. La tension est, en général, considérable; mais il est rare qu'à ce période la couleur naturelle des tégumens soit altérée.

Le malade touffre beaucoup, dès le commencement de la maladie, lorsqu'il veut mouvoir l'articulation; il se trouve toujours mieux lors-

334 SYMPTOMES ET CAUSES

qu'elle est dans un état de relâchement; ce qui l'oblige de la tenir constamment sléchie : c'est pourquoi, dans quelque endroit que soit située la tumeur, & particuliérement quand elle occupe le genou, il en résulte, en général, une roideur ou une espèce de rigidité dans tous les tendons sléchisseurs du membre.

Plusieurs Auteurs ont considéré cette rigidité des tendons comme le symptome primitif de la maladie; mais en y faisant une attention convenable, on verra qu'il en est plutôt la conséquence, & qu'il est l'esset de la cause dont j'ai parlé ci-dessus. Le désaut total de mouvement, qui résulte toujours de cette circonstance, rend aussi généralement, en très-peu de temps, l'articulation roide & immobile; souvent même elle paroît être dans un état complet & réel d'ankylose.

Alors, lorsque la maladie ne peut être détruite ni par la nature, ni par l'action des remèdes convenables, la tumeur, qui pouvoit être originairement peu considérable, augmente par degrés, & s'accroît quelquesois au point d'acquérir le double ou le triple du volume naturel de la

partie.

Les veines de la peau se gonssent & deviennent variqueuses; la substance charnue musculaire, qui est au-dessous de la tumeur, dépérit considérablement, & fréquemment le membre n'en est pas moins épais, parce qu'il devient œdémateur; la douleur est plus insupportable, sur-tout lorsque le malade est échaussé par la chaleur du lit ou d'une autre manière; il se forme enfin des abcès dans différentes parties de la tumeur, qui ont tous différentes directions, & qui souvent ne paroissent pas néanmoins communiquer entre eux.

En comprimant ces abcès, on y apperçoit, en général, évidemment la fluctuation d'un fluide, de même que dans le cas de tout amas de matière qui n'est pas situé fort profondément. Toutes ces tumeurs produisent, indépendamment de la fluctuation, une sensation d'élasticité trèsparticulière: elles cèdent à la pression; mais au lieu de conserver la marque du doigt, de même que les tumeurs œdémateuses, elles se relèvent à l'instant dès que la pression cesse.

Lorsque ces abcès percent d'eux-mêmes, ou que l'on en fait l'ouverture, il en sort une grande quantité de matière, qui d'abord est, en général, purulente, & d'une assez bonne consistance; mais elle dégénère promptement en une sanie tenue sétide de mauvaise qualité, & elle ne paroît nullement contribuer, en raison au moins de sa quantité, à diminuer le volume des tumeurs, qui conservent à-peu-près leurs premières dimensions.

Les ouvertures d'où coulent ces matières se ferment très-promptement, lorsqu'on ne les entretient pas artificiellement; & il se forme dans différentes parties de nouveaux abcès, qui se font jour & se cicatrisent de même qu'avant; de manière que, dans les maladies longues de ce genre, tous les tégumens qui environnent l'articulation sont souvent entiérement couverts de cicatrices qui subsistent après la guérison de ces ulcères.

Long-temps avant que la maladie soit parvenue à ce degré, la santé du malade est, en général, sort altérée; premiérement par la violence de la douleur, qui est souvent telle qu'elle ôte entiérement le sommeil & l'appétit; secondement par l'absorption, qui a toujours lieu à un certain point, dès que la matière a commencé à

336 SYMPTOMES ET CAUSES

fe former dans ces abcès; mais cette absorption n'est jamais si évidente que quand le pus amassé s'est tait jour spontanément, ou que l'on a recours au bistouri pour le faire sortir; alors le pouls est toujours vif; il survient des sueurs nocturnes, & une diarhée colliquative, qui enlèvent, en général, le malade, fi l'on ne fait pas l'amputation du membre, ou si l'on n'obtient pas la guérison d'une autre manière.

Tels sont les différens symptomes qu'offre cette espèce de tumeur blanche, suivant ses degrés. Nous allons maintenant exposer, suivant le plan que nous avons formé, les changemens que l'on obierve dans les articulations ainfi gonflées, en les difféquant après l'amputation du membre.

S. IV. Des changemens que l'on observe par la dissection, dans l'espèce rhumatisante de tumeur blanche.

IL arrive quelquefois que la douleur est si violente dès le commencement dans cette espèce même, que l'on est porté à la considérer sur le champ comme des plus fâcheuses & absolument incurable; & les malades préférent souvent l'amputation prompte du membre affecté, à la longueur des tourmens qu'ils éprouvent communément, & à l'incertitude où on les laisse d'ailleurs fur la guérison.

J'ai vu faire plusieurs fois l'opération dès les premiers temps de la maladie : dans tous ces cas, le seul état contre nature que l'on a observé après avoir ouvert les tumeurs, étoit un épaiffissement confidérable des ligamens qui les environnoient, sans aucune affection quelconque de

l'articulation:

l'articulation: l'on trouve toujours les os & les cartilages parfaitement sains, & la synovie dans son état naturel, tant pour sa quantité que pour sa consultance.

Cet épaissifissement des ligamens est, en général, plus ou moins considérable en raison de la durée de la maladie; cependant cela n'est pas toujours ainsi, car dans quelques cas où le mal étoit récent, l'on a trouvé les ligamens plus affectés que dans d'autres où la maladie subsission depuis plus long-temps. Mais dans les premiers cas, les

fymptomes étoient toujours fort violens.

Dans les périodes plus avancés de la maladie, lorsqu'il s'est formé des abcès dans dissérentes parties, lorsque la douleur a subsisté long-temps avec beaucoup de violence, & que le gonslement est considérablement augmenté, l'on trouve, en mettant les parties à découvert, les ligamens beaucoup plus épaissis, & il y a, en général, je pourrois même dire toujours, un épanchement, dans le tissu cellulaire environnant, d'une substance glaireuse épaisse, qui paroît être la cause de cette sensation d'élassicité particulière à ces tumeurs, dont nous avons déjà parlé dans la description de la maladie.

Les abcès ou amas de matière prennent différentes directions à travers cette congestion glaireuse semblable au blanc d'œuf, sans paroître cependant se mêler avec elle. Dans quelques cas rares l'on trouve aussi un grand nombre de petites hydatides mêlées avec le pus. Lorsque la maladie est plus avancée, toutes ces substances différentes sorment une masse tellement consuse, qu'il est presque impossible de s'en procuret, par la dissection, une idée plus distincte que

338 SYMPTOMES ET CAUSES celle qu'offre d'abord la seule ouverture de la tumeur.

J'ai observé tous ces changemens sans aucune affection des os de l'articulation; & les cartilages qui les environnoient paroissoient parfaitement sains, après avoir coupé les ligamens

capfulaires.

Néanmoins, lorsque la maladie a subsissé fort long-temps, & que les dissérens amas de matière ont corrodé ces ligamens, les cartilages & les os sont affectés très-promptement. Les derniers se carient, dès que les cartilages ont été corrodés, par l'acrimonie de la matière.

Les tendons des muscles sléchisseurs sont toujours, comme je l'ai déjà dit, dans cette maladie, tres-roides, & dans un état de contraction considérable, & n'offrent jamais, étant disséqués, aucune apparence morbisque, quant à leur dureté & leur largeur. Je vais maintenant donner, comme je l'ai promis, la description de la seconde espèce de maladie de ce genre.

S. V. Des symptomes de l'espèce de tumeur blanche la plus difficile à détruire, ou de la scrophuleuse.

LA douleur est, en général, plus aigue dans cette espèce que dans l'autre, &, au lieu de se répandre, elle est plus bornée à un point détermine, qui est le plus souvent au milieu même de l'articulation. J'ai quelquesois entendu des malades dire qu'ils pourroient couvrir toute la partie douloureuse avec un écu de trois livres & même moins.

La tumeur est d'abord communément trèslégere; de manière que, dans quelques cas, lors

même que la douleur est extrêmement violente, on observe peu de différence, quant au volume, entre l'articulation malade & celle du côté op-

polé qui est saine.

Dans cette espèce, de même que dans la précédente, le moindre mouvement produit toujours une douleur extrême; & le malade est également obligé de tenir presque constamment l'articulation dans l'état de flexion; d'où résultent aussi, en peu de temps, la roideur & la rigidité des tendons.

A mesure que la maladie fait des progrès, la douleur devient plus vive, & le gonssement augmente; le volume des extrémités des os qui composent cette articulation, s'accroît en même

temps d'une manière fensible.

La tumeur acquiert, avec le temps, cette sensation élastique dont j'ai déjà parlé; on observe
des veines variqueuses sur toute sa surface, &
il se forme des amas de matières dans plusieurs
de ses parties. Lorsque ces abcès percent, ou
qu'on en fait l'ouverture, il en sort une grande
quantité de matière quelquesois purisorme, mais
qui est le plus fréquemment une espèce de sanie
tenue sétide: si l'on y introduit une sonde, &
que l'on puisse la faire pénétrer jusqu'au sond
des ulcères, l'on trouve les os cariés, & souvent il en sort des esquilles.

Lorsque la maladie subsiste encore plus longtemps, la constitution est affectée, de même que dans la première espèce; & lorsque la diarrhée commence à se manisester avec les sueurs nocturnes, le malade, même le plus fortement constitué, est réduit, par la perte des parties

musculaires, à une foiblesse extrême.

§. VI. Changemens observés par la dissection dans l'espèce scrophuleuse de tumeur blanche.

Lorsque l'on dissèque ces articulations après la mort, ou après l'amputation du membre dans les premiers périodes de la maladie, l'on trouve les parties molles très-peu altérées; mais dans tous les cas, dans les plus légers même que j'ai eu occasion de voir, les extrémités des os ou leurs épiphyses m'ont constamment paru être fort augmentées de volume; souvent il n'y avoit que les os d'un côté de l'articulation de tumésiés; d'autres fois, au contraire, les os des deux côtés étoient affectés.

Cette augmentation du volume des extrémités des os n'est quelquefois accompagnée d'aucune autre maladie évidente. Néanmoins, dans les périodes plus avancés de ces tumeurs, l'on trouve, en général, & même toujours, les parties molles spongieuses de ces os dissoutes & réduites en une matière tenue, fluide & fétide; quelquefois même cela arrive sans que les cartilages qui les environnent paroissent fort affectés : mais, avec le temps, ces cartilages se dissolvent aussi; & alors le mêlange des différentes matières, sur-tout des os & des parties molles en dissolution, offre, lorsque l'on met ces tumeurs à découvert, un amas encore plus confus que celui que l'on observe, en général, dans les périodes même les plus fâcheux de la première espèce.

J'ai remarqué que, dans les premiers temps de la maladie, les parties molles qui environnent l'articulation ne paroissoient pas toujours fort

affectées; mais elles le sont presque constamment à mesure que le mal a fait des progrès; les ligament s'épaissiffent, & le tissu cellulaire contigus se remplit de cette matière visqueuse glaireuse, dont nous avons fait mention en parlant de la première espèce.

S. VII. Des causes des tumeurs blanches des articulations.

Après avoir ainsi donné l'histoire particulière des symptomes généraux qui caractérisent les deux espèces de tumeurs blanches, nous allons passer à l'examen des causes qui contribuent à les produire. Je suivrai l'ordre que j'ai adopté en décrivant chaque espèce, & je commencerai, en conséquence, par faire l'énumération des causes qui ont une connexion particulière avec l'espèce que j'ai mise au premier rang, ou avec la rhumatisante.

L'on peut mettre au nombre de ces causes tous les efforts, & en particulier ceux qui affectent les ligamens des articulations de manière à y produire inflammation, telles que les contusions, les luxations, & en un mot tout désordre capable d'exciter l'inflammation même la plus légère.

La disposition au rhumatisme, ou la diathèse rhumatisante, paroît être la principale cause de cette espèce de tumeur; car les parties le plus communément affectées dans tout rhumatisme, sont les ligamens des articulations, & les autres membranes prosondément situées. Les maladies qui s'observent le plus fréquemment dans les grandes articulations, & sur-tout dans celle du

342 SYMPTOMES ET CAUSES

genou, sont aussi une sorte preuve que la disposition au rhumatisme contribue beaucoup à produire ces tumeurs. Personne n'ignore que le rhumatisme le mieux caractérisé, attaque en esset plus fréquemment les grandes articulations qu'aucune des petites; & cette espèce de tumeur blanche est réellement plus commune chez les jeunes gens pléthoriques, où la diathèse rhumatisante domine, que chez ceux qui sont d'un tempéra-

ment opposé.

Il est évident, d'après les dissections, que les ligamens des articulations sont les feules parties premiérement affectées dans cette maladie, puifque ce sont presque les seules que l'on trouve dans un état morbifique dans les premiers périodes de cette tumeur. La matière glaireuse épaisse dont nous avons parlé, qui s'épanche dans le tissu cellulaire, est probablement produite par l'exudation des vaisseaux de ces ligamens qui étoient primitivement enflammés; car l'on fait que ces parties ne fournissent jamais un fluide propre à engendrer la matière purulente : il est vrai qu'il se forme toujours, dans le cours de la maladie, des abcès qui renferment un véritable pus; mais cela n'arrive jamais que quand l'inflammation s'est communiquée aux parties environnantes, qui fournissent plus facilement un fluide propre à la formation du pus.

Je serois en conséquence porté à conclure de tout ce que je viens de dire, que cette espèce de tumeur blanche est toujours produite d'abord par une affection inflammatoire ou rhumatisante des ligamens de l'articulation qu'elle attaque, quelle que soit la cause primitive de cette inflam-

mation.

Tous les symptomes dont j'ai fait l'énumération, & les changemens qu'offre la dissection, indiquent que la seconde espèce de tumeur blanche est évidemment une affection originelle des os; car les parties molles qui les environnent ne souffrent que dans la suite de la maladie, en raison de leur proximité & de leur connexion avec les os.

Cette espèce de tumeur blanche succède rarement à quelque accident externe; elle commence, en général, sans que les malades puissent en rendre raison. Les effets qu'elle produit communément sur les os pourroient la faire considérer comme une véritable espèce de spina ventosa; & il est très-probable que cette dernière est pour les os une maladie de la même nature que les écrouelles pour les parties molles; car, abstraction faite de leur situation, qui est différente, ces deux maladies se ressemblent singuliérement; l'une & l'autre commencent par une augmentation confidérable de volume, ou par la tuméfaction des parties qu'elles attaquent; tuméfaction qui généralement dégénère ensuite, dans l'un & l'autre cas, en un ulcère : ces deux maladies se trouvent aussi réunies chez le même individu.

J'ajouterai que cette espèce de tumeur blanche est communément accompagnée d'autres symptomes qui indiquent évidemment que les écrouelles existent, ou que le malade y a été sujet les premières années de sa vie; ou, ce qui est à-peuprès la même chose, qu'il est né de parens écrouelleux, & qu'il est en conséquence trèsprobable que le germe de la maladie restoit caché chez lui.

344 SYMPTOMES ET CAUSES

L'on peut, je crois, conclure avec probabilité de toutes ces circonstances, que cette espèce de tumeur blanche est au moins communément, si elle ne l'est pas toujours, de nature écrouelleuse; & j'ai prouvé que l'autre espèce devoit être considérée comme une affection inflammatoire ou rhumatisante. Comme il est d'une très-grande importance pour le traitement de bien distinguer ces deux espèces, je crois devoir faire ici une courte énumération des symptomes les plus propres à caractériser chaque espèce, ou à en assurer le diagnostic.

S. VIII. Du diagnostic.

J'At déjà observé que dans la tumeur blanche produite par une disposition rhumatisante, la douleur étoit toujours, dès qu'elle commençoit à se faire sentir, répandue dans toute l'articulation, & s'étendoit quelquesois même sort loin se long des muscles qui y sont attachés. Dans l'autre espèce, au contraire, la douleur est constamment circonscrite dans un très-petit espace, non-seulement lorsque la maladie commence, mais même lorsqu'elle a déjà subsisté sort longtemps.

Dans la première espèce, la tumeur est toujours bornée aux parties molles, & est trèssensible dès les commencemens; mais dans la dernière, il est rare d'appercevoir, pendant quelque temps, aucune tumeur; & lorsqu'elle est plus apparente, les os sont évidemment les principales parties assectées; les tégumens qui les environnent ne commencent à soussir que quand le mal a fait de plus grands progrès.

Telles sont les principales différences locales des deux espèces de tumeurs blanches; mais l'on peut encore tirer quelques lumières, pour les distinguer plus sûrement, de la constitution générale du malade, & de la manière dont la maladie paroît s'être formée.

Ainfi, lorsque ces tumeurs attaquent les jeunes gens forts & pléthoriques, sur-tout ceux qui ont été sujets aux rhumatismes, il est toujours trèsprobable qu'elles font de l'espèce la plus bénigne ou de la rhumatisante, soit qu'elles succèdent à

des accidens externes ou non.

Dans le cas contraire, ces tumeurs affectent ceux qui ont d'ailleurs des dispositions évidentes aux écrouelles, & chez lesquels, outre une peau fine & une complexion foible, on observe, d'après un examen attentif, des glandes endurcies sur le col, sous les aisselles, ou dans les aînes; ou bien l'on découvre qu'ils ont été sujets dès leur naissance à quelques affections semblables. Il suffit qu'une partie de ces circonstances ou toutes se trouvent réunies, pour en conclure avec assez d'assurance, que ces tumeurs sont d'une nature écrouelleuse, sur-tout si la maladie a commencé de la manière que j'ai décrite plus haut, fans aucune cause externe évidente.

La nécessité de distinguer convenablement les deux espèces de tumeurs blanches n'est jamais plus évidente que lorsqu'il s'agit d'en entreprendre le traitement : dans l'une, il y a quelque espoir de pouvoir être utile aux malades, en faisant usage des remèdes convenables; dans l'autre, au contraire, c'est-à dire dans la scrophuleuse, il n'est pas probable que l'art puisse jamais être d'un grand

lecours.

SECTION II.

De la curation des tumeurs blanches.

S. I. Des effets des antiphlogistiques dans l'espèce rhumatisante de tumeur blanche.

L'ESPÈCE de tumeur blanche rhumatisante est toujours évidemment d'une nature inslammatoire dans son commencement : c'est pourquoi l'on obtient communément de grands avantages du régime antiphlogistique convenablement administré.

Le premier remède que l'on doit employer dans cette vue, est la saignée; mais au lieu de faire des saignées générales du bras & ailleurs, il est toujours plus essicace de tirer immédiatement le sang de la partie affectée. Les ventouses scarissées sont ici le principal remède : on doit les appliquer sur chaque côté de l'articulation malade, par exemple, sur chaque côté de la rotule, lorsque le genou est affecté : il saut au moins tirer huit ou dix onces de sang, & réitérer cette opération à des intervalles convenables, une ou deux sois & même plus, suivant la violence des symptomes & les forces du malade.

L'usage ordinaire de ne tirer qu'une ou deux onces de sang ne produit, en général, que peu ou point d'effet; mais l'on en obtient le plus souvent de très considérables en tirant la quantité dont je viens de parler, & ceux qui sont

accoutumés à pratiquer cette opération parviennent communément, avec facilité, à tirer autant

de fang.

Les ventouses sont bien supérieures, dans ces cas, à l'application des sangsues; non-seulement il faut beaucoup plus de temps pour obtenir la même quantité de sang par cette dernière méthode, mais en outre le gonslement que produit l'application d'un grand nombre de sangsues est fréquemment très-incommode, & oblige souvent d'interrompre quelque temps l'usage des autres remèdes; ce qui est encore plus sâcheux. Néanmoins, la tumeur des jointures est quelquesois si considérable, qu'il est dissicile ou même impossible d'obtenir une suffisante quantité de sang par le moyen des ventouses: alors l'on est obligé de recourir aux sangsues, & il est rare qu'elles ne tirent pas autant de sang que l'on en desire.

L'on peut mettre directement sur la partie antérieure de l'articulation, où l'on n'a appliqué ni ventouses ni sangsues, un petit vésicatoire, dont l'on entretiendra la suppuration par un onguent convenable, jusqu'à ce que les plaies que l'on a faites pour tirer le sang soient suffisamment cicatrisées, pour que l'on puisse appliquer encore un vésicatoire sur un des côtés de l'articulation; & dès que celui-ci sera presque guéri, on en mettra un autre sur le côté opposé.

Les vésicatoires appliqués ainsi alternativement, d'abord sur un côté, & ensuite sur l'autre, entretiennent une irritation presque constante, qui semble être plus efficace dans les inflammations prosondément situées, que l'évacuation même

que produisent les vésicatoires.

Les doux laxatifs rafraîchissans, donnés à des

348 DELACURATION

intervalles convenables, sont également utiles dans ce cas; & le malade doit observer, à tout égard, un régime antiphlogistique exact, tant pour la manière de vivre, que pour les autres circonstances. J'ai observé fréquemment que, en persévérant dans le traitement local que j'ai recommandé, l'on tiroit de très-grands avantages de ce régime, & qu'il étoit même supérieur aux autres remèdes dont j'ai eu occasion de faire usage dans cette maladie.

Il est néanmoins probable que ce traitement ne peut être fort utile que dans les premiers périodes de la maladie; & l'expérience m'a convaincu qu'il avoit fréquemment procuré la guérison dans des cas de ce genre, où l'on avoit tout lieu de craindre que la tumeur ne parvînt à son dernier période.

Lorsque l'affection inflammatoire primitive est détruite, les évacuations de ce genre paroissent ne produire que peu ou point d'effet; & l'on ne doit pas alors y insister long-temps, parce qu'ils contribuent à empêcher l'usage d'autres remèdes communément plus efficaces dans l'état plus avancé de la maladie.

§. II. Des effets du mercure, des frictions & des autres remèdes dans les périodes plus avancés des tumeurs blanches.

Lorsque l'inflammation est en grande partie dissipée, & que la matière ne paroît pas encore formée, l'on fait quelquesois usage du mercure, que l'on ne donne pas au point de faire saliver, mass d'affecter seulement la bouche légérement.

& d'y entretenir un peu de douleur pendant

quelques femaines.

Il n'y a pas alors de meilleure manière de l'administrer que les frictions; le frottement seul qu'elles exigent peut être, jusqu'à un certain point, confidéré, dans toutes ces tumeurs, comme un remède. Il faut, pour cet effet, composer un onguent avec le mercure & la graisse de porc, dans lequel on met une affez petite quantité du premier pour faire, sans rien craindre, trois frictions par jour avec deux gros d'onguent. Mais afin que cette dose puisse pénétrer par une douce friction, & pour retirer tous les avantages que l'on peut espérer de cette pratique, l'on frottera au moins une heure à chaque fois; car quelque utiles que puissent être les frictions dans ces cas, lorsqu'on les fait convenablement, il n'est pas probable qu'elles puissent produire beaucoup d'effet lorsque l'on n'applique le remède que quelques minutes, comme cela se pratique communément.

Les doux mercuriaux, donnés intérieurement, sont aussi quelquesois utiles : mais il vaut mieux préférer les frictions, parce qu'elles procurent les mêmes avantages, & qu'elles jouissent, en outre,

de celui qui résulte du frottement.

Le Dran & d'autres Ecrivains françois recommandent beaucoup les douches d'eau chaude dans les tumeurs de cette nature : l'usage long-temps continué & réitéré de ce remède produit souvent de très-bons effets dans les premiers périodes de cette maladie, comme j'ai eu plusieurs occasions de m'en convaincre; mais la vertu relâchante généralement reconnue de l'humidité réunie à la chaleur, donne lieu de croire que les vapeurs, sur-tout chaudes émollientes, convenablement administrées, pourroient être un remède plus utile que tout autre dans les affections de ce genre,

fi on les employoit plus généralement.

Il est probable que, dans les cas de tumeur blanche, le frottement qu'occasionne l'eau chaude par sa chûte sur la partie malade peut être trèsessicace, indépendamment de toute autre circonstance : au moins je crois que c'est le principal esset de l'eau froide, que j'ai fréquemment vu employer de cette manière, &, dans quelques

cas, avec avantage.

Ces moyens, & en particulier ceux dont j'ai recommandé l'usage externe dans le premier degré ou dans l'état inflammatoire de la maladie, suivis, avant la formation du pus, de l'usage des mercuriaux, des frictions, &c. ont souvent guéri entiérement plusieurs affections de ce genre. Néanmoins, lorsque la tumeur & la douleur sont presque entiérement ou même parfaitement dissipées par l'usage des médicamens, ou par les efforts de la nature, il arrive fréquemment, en raison de la flexion dans laquelle le membre est resté sort long-temps, que l'usage de l'articulation est entiérement perdu, quelquesois même elle se contracte tellement & devient si roide, que toutes les tentatives que l'on fait pour la mouvoir excitent beaucoup de douleur.

L'on a malheureusement, dans tous ces cas, attribué constamment ces affections des articulations à deux causes incurables de leur nature; l'on a cru, 1°. que les extrémités des os qui composent l'articulation se froissoient mutuellement, & s'unissoient enfin très-étroitement, parce que les cartilages qui les environnent s'enlevoient par

le frottement; 2°. que la synovie qui se trouve dans les articulations s'épaississis de manière à remplir entièrement leurs cavités, & à ne laisser

aucun espace pour le mouvement.

Je puis affurer, d'après un grand nombre de faits, que ces deux opinions sont, au moins en général, très mal fondées : lorsque les cartilages qui recouvrent les articulations sont détruits, les extrémités des os peuvent très-facilement s'unir; & il n'est pas douteux que cette cause produit quelquefois cet effet. Néanmoins, je suis convaincu, par un grand nombre de dissections, que cela arrive très-rarement, & ne s'observe jamais dans les cas de tumeur blanche, à moins que la maladie ne soit extrêmement avancée. La roideur des articulations dépend alors uniquement de cet état de contraction des tendons des muscles fléchisseurs, dont j'ai parlé dans la description de la maladie; au moins cela arrive dix-neuf fois sur vingt affections de ce genre.

Rien n'induit plus en erreur que le toucher, dans ces occasions; car lorsque la maladie est ancienne, la roideur & l'immobilité de l'articulation sont, en général, telles, qu'au premier coup-d'œil il paroît très-probable, ou même presque certain, qu'il y a réellement union des deux os. J'ai vu ainsi plusieurs cas que l'on regardoit comme de véritables ankyloses du plus mauvais genre, que la dissection a constamment prouvé n'être que l'esset de l'état de contraction

des muscles & des tendons fléchisseurs.

La seconde opinion a été autrefois universellement admise; quelques modernes même pensent encore que les affections de ce genre sont, en

352 DELACURATION

général, produites par l'épaississement de la fynovie : plusieurs Anatomistes ont néanmoins révoqué en doute que ce fluide pût jamais acquérir cette qualité; & je suis très-convaincu, par les différentes occasions que j'ai eues de disséquer des articulations ainsi affectées, que cet état n'a jamais lieu, ou au moins qu'il est extrêmement rare; car, dans tous les cas de ce genre, dans ceux même où la maladie avoit été fort longue, j'ai observé que la synovie conservoit sa couleur & sa consistance naturelles, tant que le ligament capsulaire de l'articulation n'étoit pas divisé, de manière qu'il ne pouvoit s'introduire aucune matière des parties molles environnantes, & que les extrémités des os n'étoient pas cariées. Il est donc très-probable que plusieurs causes des maladies des articulations, que l'on a rapportées à des affections de ce genre, étoient plutôt fondées sur de simples hypothèses, que sur les faits & l'expérience.

La roideur des articulations, qui a toujours lieu, jusqu'à un certain point, dans les tumeurs blanches, n'est, en conséquence, que rarement ou jamais produite par l'une des causes dont je viens de parler, qui peuvent toutes deux être regardées comme incurables; mais la contraction contre nature des muscles & des tendons, est l'unique cause de cette roideur; ce qui donne lieu de compter beaucoup sur l'action des remèdes que l'on emploie pour la dissiper. Plusieurs affections de ce genre, qui subsistent souvent après que les autres symptomes de tumeurs blanches ont disparu, se guérissent en effet uniquement par l'usage long-temps continué des émolliens:

l'ai vu des exemples de semblables guérisons dans plusieurs cas, dont quelques-uns étoient considérés comme l'espèce la plus sâcheuse d'ankylose.

Le meilleur émollient, & probablement le moins dangereux, est l'huile d'olive pure appliquée chaude; il faut en employer autant que l'on pourra en consumer dans une légère friction d'une heure, & réitérer cette friction réguliérement trois fois le jour au moins : mais au lieu de la borner aux tendons qui font dans un état de rigidité, comme on le pratique ordinairement, il faut la faire sur tous les muscles, même jusqu'à l'insection de leur extrémité opposée, & frotter fur-tout leur partie charnue, où il est probable que réfide la principale cause qui entretient ces maladies; car ces parties jouissent particulièrement, pour ne pas dire uniquement, de la puissance contractile, & sont, par conséquent, celles qui opposent la plus grande résistance.

J'ai vu aussi employer souvent avec avantage; comme émollient, dans cette maladie, une huile extraite des substances animales, connue sous le nom d'huile de pieds de bœus : mais comme elle est plus sujette à se rancir que l'huile d'olive, son application n'est point aussi agréable; elle ne jouit pas d'ailleurs d'une vertu plus relâchante; ce qui probablement sera préférer communément

la dernière.

Il est si évident que la maladie dont je m'occupe présentement, c'est-à-dire, la roideur de l'articulation, est une de celles qui exigent particulièrement l'usage des émolliens, qu'il n'y a guère de vieille semme qui ne les recommande sous la forme de quelque recette particulière. Je ne puis m'empêcher d'en siter ici une que j'ai

354 DELACURATION

vue fréquemment mettre en usage, sur-tout dans deux circonstances, avec un avantage très-sensible: c'est la coësse ou l'épiploon d'une brebis, ou de tout autre animal nouvellement tué, que l'on applique directement sur les parties malades

dès qu'on l'a tiré du corps de l'animal.

Dans l'un des deux cas dont je veux parler, il y avoit roideur du genou, & dans l'autre roideur de la main: le mouvement des articulations étoit entiérement perdu, & fut presque parfaitement rétabli par ce moyen. Il faut renouveller cette application le plus fréquemment possible, au moins une sois le jour, & même plus souvent lorsqu'on le peut, parce qu'au bout de quatre ou cinq heures elle devient désagréable, & même, comme elle se dessèche communément au bout de ce temps, il est probable qu'on ne peut plus en tirer beaucoup d'utilité. Lieutaud, célèbre médecin François (*), recommande un remède de ce genre, mais d'une manière un peu disférente.

Je me suis particuliérement étendu sur cet objet, parce que je me suis souvent imaginé qu'avec un peu d'attention l'on pourroit rétablir le mouvement de plusieurs articulations, dont l'on avoit jusqu'ici généralement regardé les affections comme incurables, parce que l'on s'étoit formé une idée fausse de la cause qui gênoit le mouvement.

^(*) M. Lieutaud dit, en parlant de ces affections: Obvolvitur etiam pars affecta pelle calida vervecis, vituli, alterius ve pecudis, recens mactati, vel immittitur in imum ventrem bovis, vitali calore haud defraudata n. Synopis universa praxeos medica, vol. I, p. 400.

J'ai supposé jusqu'ici que la maladie n'étoit pas assez avancée pour que le pus sût formé; car lorsqu'elle est parvenue à ce degré, l'on ne peut espérer tirer de grands avantages des remèdes que nous avons recommandés. Néanmoins si, dans ce cas même, la fanté du malade n'exige pas absolument l'amputation du membre, il ne faut pas la faire sur le champ, comme on le pratique communément. En prenant la précaution d'ouvrir les abcès dès qu'ils sont sormés, l'on est presque assuré d'empêcher que la matière n'affecte ou n'altère essentiellement les ligamens capsulaires des articulations, dont la destruction rendroit l'am-

putation absolument indispensable.

Le séton, employé de la manière que j'ai indiquée pour les autres abcès, est un moyen fûr & facile de procurer l'évacuation de ces amas de pus; il n'est sujet à aucun inconvénient; il a été quelquefois, & peut-être fréquemment, une ressource pour conserver des articulations ainsi affectées. Au moins lorsque le membre est dans un état qui laisse peu d'espoir, il est bon, dans tous les cas, de tenter la pratique que j'ai recommandée; & je crois qu'on ne peut jamais la blâmer, à moins que la constitution du malade ne soit tellement affoiblie, qu'il n'y ait beaucoup de risque à différer plus long-temps l'amputation: alors il n'est pas douteux qu'il faut y recourir sur le champ. Néanmoins, en ouvrant ces abcès dès qu'ils commencent à se former, l'on aura toujours assez de temps pour observer les avantages que l'on pourra retirer de l'évacuation que produit le séton.

Je crois devoir observer ici que je ne prétends recommander l'usage du séton que dans les cas

356 DELACURATION

où le pus est formé. Dans les affections rhumatisantes des grandes articulations, il se fait fréquemment un épanchement considérable de sérosité, dont on peut communément procurer l'absorption entière, en faisant seulement des frictions légères sur les parties affectées. Mais cela arrive rarement dans les abcès qui renserment une véritable matière purulente. Toutes les sois qu'il se fait des amas de cette nature dans une articulation, il saut leur donner une issue; & on ne peut le faire plus sûrement qu'en introduisant un séton.

Il n'y a pas de temps plus convenable pour faire, même avec succès, l'amputation des membres ainsi affectés, que celui où la maladie est portée à son plus haut période. L'on ne doit jamais conseiller l'opération que dans ce cas seul. L'on pourroit croire, au premier abord, que plus le mal est récent, plus l'on doit espérer de succès de l'amputation du membre. L'on s'étaie communément de cet argument pour la faire de très-bonne heure dans tous les cas de tumeur blanche. Néanmoins, quelque plausible que paroisse cette observation, je suis persuadé que l'expérience démontrera qu'elle n'est pas juste.

J'ai observé constamment, sur-tout dans cette affection, que les malades qui étoient extrêmement affoiblis avant l'opération par les diarrhées & par les autres symptomes capables d'abattre les forces, guérissoient plutôt que ceux qui jouissoient encore de leur embonpoint, & qui étoient

dans un état de pléthore.

Pourvu que la constitution des premiers ne soit pas trop épuisée, ce que l'on peut toujours prévenir, les symptomes de sièvre hétique qui

DES TUMEURS BLANCHES. 357

s'étoient manifestés, se dissipent communément très-peu de jours après l'amputation du membre : il ne survient jamais d'affection inflammatoire violente; la santé du malade se fortisse de jour en jour, & l'on obtient, en général, très-promptement une guérison complète, s'il n'est pas extraordinairement affoibli. Chez les derniers, au contraire, qui jouissoient de la meilleure santé avant l'opération, tous les symptomes sont totalement opposés : il survient, en général, une sièvre inslammatoire vive, que l'on peut trèssouvent, il est vrai, dissiper; mais elle emporte fréquemment le malade sur le champ, ou elle produit des essets dont il se ressent toujours.

Ainsi l'on ne doit, dans aucun cas, recourir à l'amputation que quand l'on a tenté inutilement tous les moyens qui paroissoient propres

à fauver le membre malade.

Tous les moyens que nous avons recommandés jusqu'ici conviennent particuliérement dans l'espèce rhumatisante de tumeur blanche, & réus-sissent fréquemment lorsqu'on y a recours à temps, & que l'on y insiste autant que l'exige la nature du mal : mais lorsque la tumeur est tellement avancée que les ligamens capsulaires de l'articulation, & peut-être même les cartilages & les os sont détruits, il n'est pas douteux que l'amputation est l'unique ressource.

Je ne puis donner ici rien de fatisfaisant sur l'espèce la plus suneste de tumeur blanche, c'està-dire, sur la scrophuleuse, parce que je ne connois aucun remède certain contre les écrouelles, même lorsqu'elles affectent, de la manière la plus

bénigne, les parties molles.

Quand les petites articulations sont attaquées,

& que les portions malades de l'os commencent à se détacher, l'on peut contribuer à la guérison en aidant les efforts de la nature; mais toutes les fois que les grandes articulations, fur-tout celles du genou & de la hanche, sont affectées, il n'y a pas d'apparence que tout autre moyen que l'amputation puisse procurer beaucoup de soulagement; il est rare même que ses effets soient durables; car tant que la disposition scrophuleuse générale de la constitution subsiste, il est probable que la maladie se manifestera de nouveau dans quelque autre partie : néanmoins il est quelquefois nécessaire d'en courir les risques dans les périodes avancés de la maladie; car fouvent la douleur est tellement aiguë, que le malade aime mieux s'expofer aux plus grands dangers que de la supporter plus long-temps.

Néanmoins, lorsqu'on ne croit pas devoir pratiquer l'amputation, pour quelque raison que ce soit, & que l'on est presque certain que la maladie reparoîtra bientôt, parce que la disposition scrophuleuse paroît portée au plus haut degré, il est alors nécessaire de recourir aux palliatifs, asin de modérer le mal autant qu'il est possible: les narcotiques, donnés à grande dose, sont, en général, le principal remède que l'on peut prescrire dans cette vue, parce qu'ils modèrent la

douleur & procurent le sommeil.

L'on doit d'ailleurs prescrire les médicamens & le régime reconnus pour être utiles dans les écrouelles; mais leur énumération m'écarteroit du but que je me suis proposé en donnant ce Traité: l'on peut consulter la douzième Section de la seconde partie de cet Ouvrage, & les Auteurs qui ont traité particuliérement ce sujet.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

Combadana Ladala and Alexandra Andrea (Combadan Com	
ABCES. Signes qui indiquent qu'ils sont parvenus à	leur
état de maturité, page	40
- Quand doit-on les ouvrir,	42
- (Observation sur un) dont la mort a été la suite, p	arce
qu'il a été mal traité,	43
- Différentes manières de les ouvrir,	44
- L'accès de l'air leur est toujours nuisible;	46
- Manière de les ouvrir par le caustique, ibid. par	l'in-
cision, 45; par l'introduction d'un séton, Ache (1'). Sa décoction & son suc ont été employés co	49
la teigne,	
'Acide végétal. Sa vertu s'édative,	271
- Manière d'en faire ufage,	22
- A été employé extérieurement contre la teigne,	27 E
Acide vitriolique. Son usage dans la gangrène,	70
Æthiops minéral. Observations sur son usage dans la tei	gne,
our many charged and bearing of the bearing	285
Air. Son accès nuisible aux abcès qui sont ouverts,	46
- Son changement souvent utile dans les écrouelles,	
Alkali volatil. Convenable dans la gangrène,	67
dans la teigne,	284
Alkalis. Leurs effets dans la teigne,	
dans les ulcères scrophuleux,	
Aloës. Sa teinture a été recommandée dans la carie,	
Alopécie. Ce que c'est,	259
- Son traitement, Alun trituré avec le miel. Recommandé dans la tei	275
	The second second
Hog complete the against summer 2750	20,

DES MATIÈRES.	36x
Bandage serré. Utile dans les ulcères de mauvais genre,	-
Bandage spiral. Son usage dans les ulcères calleux,	170
Bandage unissant. Convient pour contenir les tégumens a	près
L'opération du cancer,	215
Bandages trop serrés. Donnent fréquemment lieu à l'ul	and the same of the same of
fiftuleux,	161
Bandes de flanelle: Recommandes dans le traitement	
ulcères,	115
- Manière de les appliquer,	134
Bas-lacès. Leur usage dans le traitement des ulcères,	
dans les ulcères des extrémité	114
férieures,	137
dans les ulcères calleux,	170
Bafilicum. Convenable dans les ulcères scorbutiques,	
Belladone. Observations sur son usage dans les ulcères	
cereux,	223
Beurre frais. Convenable dans la teigne, 271,	284
Bistouri. Cas où il faut y recourir dans les ulcères	
leux,	170
- Son usage a été recommandé dans l'ulcère	fon-
- Préférable au caustique pour opérer les cancers,	155
Bois sudorifiques. Usage de leur décoction dans les affects	
cutanées,	241
- Leur décoction est utile avec le mercure,	304
Borax. Recommandé dans la teigne, 264, 268, 274	
Bubons vénériens. Se guérissent difficilement quand o	n les
ouvre,	12
- Manière de les ouvrir,	53
todies at legal madice a server	
C. strouping madificial	4
on the common of absorbate and such dates all the	100
CADMIE. Recommandée dans la teigne,	265
Camphre. Diffous dans l'eau-de-vie, est propre à mode	rer la
fétidité qui accompagne la carie,	189
fétidité qui accompagne la carie, Cancer. Ses causes, — Ses espèces,	196
— Ses especes,	195
- Ses fymptomes,	196
- Sa curation, - Peut être généralement confidéré comme une affe	
locale,	206
	CONTRACTOR OF A

302 IADLE
Cancer des mamelles. Cas où l'on doit peu compter sur son
opération, 200, 202
Cantharides. On peut les mêler quelquefois aux cata-
-1-Compa - unmura & Comparison la Comparadion
- Ont été recommandées contre la teigne rebelle, 279
1, 1
Capillaires. Recommandés dans la teigne, 267 Carie. Elle est aux os ce qu'est le sphacèle aux parties
有用。这是一个一个一个,我们就可以不同的人们的一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个一个
molles, Ses causes, ibid.
The control of the co
- Ses fymptomes,
Carotte. Sa bouillie a été recommandée contre les can-
cers, 222
- Sa bouillie est convenable dans l'ulcère scorbutique, 318
Cataplasmes. Quels sont les plus convenables, 38
Cataplasmes émolliens chauds. Leurs effets dans le trais des ulcères,
- Recommandés dans l'ulcère simple vicié,
- Leur utilité dans les ulcères calleux,
Caustiques. Cas où l'on doit les employer dans ulcères cal-
leux,
- Ne conviennent pas dans le cancer, 213
- Quand on peut les employer dans la teigne, 273
- Cas où l'on doit les employer dans les ulcères véné-
riens,
Cautère. Nécessaire à la suite de l'opération du can-
cer, 217
- Nécessaire à la suite de la teigne, 289
Cautère astuel. Observations sur son usage, 186
- A été recommandé dans l'ulcère fongueux, 155
Cautères. Leurs effets dans le traitement des ulcères, 89, 91
- Quelle est leur manière d'agir,
- Affoiblissent fréquemment,
- Leur efficacité dans les ulcères de la peau, 242
- Souvent nécessaires dans l'ulcère simple vicié, 149
- Sont très-utiles dans les affections cutanées, 251
- Leur utilité dans les ulcères simples scrophuleux, 325
Cendres. Celles des végétaux & des animaux ont été re-
commandées contre la teigne, 280
Cendres gravelées. Leur application externe convient dans
la teigne, 284
Cérat. Convenable dans l'ulcère simple purulent, 126
dans les chancres, 301, 302

DES MATIÈRES.	363
Cérat de Galien. Convient dans la teigne commençante,	272
Cérat de saturne de Goulard. Recommandé dans les ulce	
fimples purulens,	126
	135
dans la teigne, 266, 282,	283
	276
Chancres. Sont des symptomes primitifs de la maladie	
国在2004年 - 金属 10 JB 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10	291
	296
	300
- Quelle est la meilleure manière de l'appliquer,	-
- Son influence sur l'écoulement des ulcères,	38
- (Un degré convenable de) nécessaire pour la guér	
des ulcères,	131
Chanvre. Ses feuilles pilées ont été recommandées dans	ıs la
teigne,	267
Charbons. (Observations sur les),	58
- Leurs causes,	59
Charpie seche. Irrite toujours beaucoup les ulcères,	129
- Cas où elle convient,	135
Chaux (eau de). Son application est utile dans les	
cères,	135
- Utile dans les ulcères avec carie, dans les ulcères de la peau,	189
dans la teigne, 282,	239
Chiri (huile de). Recommandée contre la teigne,	279
Chou. L'application de ses feuilles convenable dan	
teigne,	272
Ciguë. Observations sur son usage dans les cancers,	Committee of the last of the l
dans la teigne,	286
dans les écrouelles,	
	22I
- Manière d'en faire usage, tant à l'intérieur qu'à l'e	
rieur,	221
Cicatrice. Moyens de favorifer sa formation,	123
Cicatrifans. Remèdes que l'on a considérés comme tels, Clématite. Convenable dans les dartres,	
Coloquinte. Cas où sa décoction convient dans la teigne,	279
Compression. Son utilité dans la curation des ulcères en	
neral,	
- Son utilité dans la curation des ulcères des jambes,	

364 TABLE	
Compression. Son utilité dans la curation des ulcères	cal-
leux,	171
- Convenable dans les ulcères écrouelleux,	326
Condisium. Son huile a été recommandée dans la teigne	278
Cordiaux. Cas où l'on peut les prescrire dans la	
grène,	65
Craie. A été recommandée dans la teigne,	271
Crême. Convenable dans la teigne, 271,	
Crême de tartre. Recommandée dans les ulcères d	
peau,	241
Cresson. A été recommandé contre la teigne po	
neufe,	269
Croûte de lait. Sa description,	249
Cutanées (Remarques générales sur les affections),	226
Cyprès. Sa poudre employée contre la teigne,	274
	38.16
D. D. Branch and S. A. D. Branch and S. D. Branch	Color.
· 通知 · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	
D. and Carlos and the design of the last	0
	228
- farineuse,	229
- miliaire,	230
- puffuleufe,	229
— rongeante,	231
Délayans. Conviennent dans la teigne,	263
Dentelaire. N'est pas le spécifique des dartres;	279
Dépilatoires. Ont été recommandés contre la teigne,	281
Dessicatifs. Leur usage dans les ulcères de la peau,	2419
dans la teigne	
dans la teigne,	282
- Exigent des précautions dans les écrouelles,	282 323
- Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères,	282 323 101
- Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne,	282 323 101 264
- Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire,	282 323 101 264 8
— Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire, Digestifs. Ont été recommandés dans les ulcères,	282 323 101 264 8
- Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire,	282 323 101 264 8
— Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire, Digestifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne,	282 323 101 264 8
— Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire, Digestifs. Ont été recommandés dans les ulcères,	282 323 101 264 8
— Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire, Digestifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, E.	282 323 101 264 8 101 284
- Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire, Digestifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, E.	282 323 101 264 8 101 284
- Exigent des précautions dans les écrouelles, Détersifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne, Diathèse inflammatoire, Digestifs. Ont été recommandés dans les ulcères, dans la teigne,	282 323 101 264 8 101 284

DES MATIÈRES.	365
Eau froide. Ses douches ont été recommandées dans	Street Street
teigne par Archigene, meiornes basic	
par Aaron,	269
- Ses effets dans les tumeurs blanches, A	350
Eau de mer. Recommandée dans les affections de	
Eau salée. A été employée en lotion dans la teigne,	241
F J C C 1 1	1122
Eau végéto-minérale. Recommandée dans la teigne,	283
Eaux ferrugineuses & sulphureuses. Leurs effets dans les	
cères (crophuleux	222
Ecrouelles. Cas où il ne faut pas y toucher,	12
- Manière d'ouvrir les tumeurs qu'elles forment,	
Ellébore blanc ou noir. A été recommandé contre la teig	
Emolliens. Leur usage dans les tumeurs blanches;	
- Ne conviennent pas pour réfoudre l'inflammation,	
- Relâchent quelquefois trop, and statib ab (al)	129
Voyez Fomentations & Applications douces.	
Emplatres composés de gommes chaudes. Cas où l'on peut	les
employer, some selection and and assessment as house	
- Ne conviennent pas dans les ulcères dont les bords extrêmement durs,	
Emplatres de poix. Recommandés dans la teigne,	
Encens pulvérisé. Appliqué dans la teigne, 268,	
Epiploon des animaux nouvellement tués. Appliqué chai	
ment, utile dans les tumeurs blanches,	354
Eponge brûlée. A été en usage contre les écrouelles,	
Erysipèle. Sa description,	13
Escharotiques. Nécessaires pour la guérison de l'ulcère s gueux,	154
- Conviennent quelquefois dans l'ulcère fistuleux,	162
- Quelquefois necessaires dans les ulcères,	135
- Circonstances où ils ne conviennent pas dans l'ule	
fongueux,	159
- Observations sur leur usage dans la teigne, 273,	278
dans les affections car reuses, 213,	
reuses, 213, Enumération de ceux qui ont été employés par	
	280
par les Modernes,	284
- Ne sont d'aucune utilité dans les ulcères scorbutique	
en tol 6 /5	312

DES MATIÈRES.	367
Gangrène. Sa terminaison toujours incertaine,	62
- Son pronostic,	ibid.
- Manière de la traiter,	64
- La saignée y est quelquesois utile,	ibid.
Les grandes évacuations y sont nuitables;	65
Gangrène blanche,	57
Gangrène sèche. Ses symptomes,	56
Gayac. Sa gomme recommandée dans les ulcères	
peau, Gland de chêne. Son écorce recommandée contre la t	eione.
Giana de enene. Son ecoree recommandee contre la l	274
Glayeul. Son suc a été recommandé dans la teigne	
Gomme arabique. Recommandée dans la teigne,	
Gommes échauffantes. Observations sur leur usage,	185
Gonflement qui accompagne les ulcères calleux. Sa d	escrip-
tion,	00171-
- Manière d'y remédier,	ibid.
Gorge (la). Pourquoi très-sujette à l'inflammation	, 10118
	10119
	126
Guimauve. Ses semences & sa décoction ont été	The second secon
mandées dans la teigne,	
Committee of the commit	463
Contract Crusian or ches and the	N. Carlotte
H.	
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	
HUILE. Considérée par les Anciens comme le	remède
le plus efficace des affections inflammatoires de la	peau,
The property of the same of the same of the same of	280
dela dela dela dela dela dela	iteigne,
Comment of the Comment of the Control of the Contro	264
Observations sur son usage dans les affection nées.	THE RESERVE THE PARTY OF THE PA
- On l'a unie avec le vin contre la teigne,	267
Huile d'amandes amères & douces. Recommandée co	
	7, 268
Huile de laurier. Recommandée contre la teigne,	274
Huile de pieds de bouf. Convenable dans les tumeu	rs blan-
ches,	353
Hypersarcose. Sa description	

I.

The state of the s	The state of the s
IMPÉTICO. Les Latins ont désigné par ce terme le	es diffé-
rentes espèces de lèpre des Grecs,	227
Inflammation. Aucune partie du corps n'en est exen	npte. 2
- Ses causes prédisposantes,	1
- Ses causes déterminantes,	ibid.
- Sa cause prochaine,	6
- Plus fréquente chez les jeunes gens que chez l	es vieil-
lards, miles of and all all and all and all and all all and all and all all all and all all all all all all all all all al	ibid.
- Plus fréquente chez les hommes que chez les fe	emmes,
ASE TO SELECT ASSESS AND STRUCTURE DESCRIPTION OF THE PROPERTY OF	ibid.
- Manière dont se forment ses symptomes,	9
- Son pronostic,	10
- Il n'est pas toujours convenable d'en tenter la	résolu-
Stion, consulation 1 5	13
Son influence sur l'écoulement des ulcères,	. 97
Irritans (les). Peuvent produire des callosités dans	
cères,	168
- Rendent la teigne plus rebelle,	264
- Preuve de leurs mauvais effets dans la teigne,	
- Cas où ils conviennent dans la teigne, 27	9, 280
L.	
	1000000
character at semion energies and series is remeded	
LADANUM. A été employé contre la teigne,	277
Lait. Utile dans les ulcères scorbutiques,	315
Lait d'ânesse. Utile dans la teigne,	263
Laurier. Son huile a été recommandée contre la	teigne.
	4, 276
Laxatifs. Utiles pour favoriser la résolution de l	'inflam-
mation,	23
- Utiles dans les affections cutanées,	241
dans la teigne, 262, 26	
dans l'ulcère scorbutique.	315
dans les tumeurs blanches.	347
- Leurs effets dans la gangrène,	65
Lèpre des Grecs. Son caractère,	227
	Ligature.

DES MATIERES.	369
Ligature. Cas où elle convient pour détruire les excre	oif-
	57
- Manière de la pratiquer lorsque la base des excr	
	158
Litharge. A été recommandée dans la teigne, 266,	274
Lupins. Les Anciens ont employé leur décoction con	
	269
Lymphe coagulable. Son influence dans la formation	Making Committee or
pus,	DESCRIPTION OF THE PERSON OF T
the remaining of the question with a section of the section of	33
M.	9/9/
The total sheet of the by	
7/	
Mastic. Son huile a été employée dans la teigne	in-
veteree,	275
Mauve. Convenable dans la teigne commençante, 267,	
Mercure. Son usage externe a été recommandé par Rha	CONTRACTOR OF THE PARTY OF
	278
dernes dans la teigne, par les M	-
Manufacture of the control of the co	MENT DOWN
表现在分数的图像中 网络克尔特尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼尔斯尼	30E
	245
	348
- Ne produit souvent aucun effet dans des cas où le soi	318
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	246
- Dissous dans l'esprit de nitre, est un caustique for	
0 0 0	156
- Calciné, guérit souvent d'anciens ulcères vé	Charles Co. Co. Co.
	305
- précipité blanc. Son usage dans l'ulcère cutané,	
rouge. Son usage dans les ulcères vénérie	The second second
301,	
- sublimé corrosif. Son usage dans les affections cu	ita-
	339
- Trituré, est la meilleure manière de le donner,	
Mercuriaux. Leurs effets dans les ulcères scrophuleux,	323
- Donnés intérieurement, ne conviennent pas dans	
teigne,	263
Mézéréon. Usage de sa décoction dans les affections ci	uta-
nées,	240
Miasmes putrides. Leur influence délétaire,	63
Aa	

Miel. A été appliqué en forme de cataplasme dans la teigne humide, 271, 275 Miel rosat. Son usage dans les ulcères scorbutiques, 316 Moutarde. Recommandée dans la teigne, 275, 280 Mucilagineux. Recommandés dans la teigne, 265, 266, 273 Mûres écrasées, appliquées sur la teigne, Murier. L'application de ses feuilles convient dans la teigne., 272 Myrrhe. A été recommandée contre la teigne, 274 - Sa teinture quelquefois utile dans la curation des ulceres, dans le cas de carie, 185

N.

NARCOTIQUES. Leur usage interne est utile dans l'inflammation, dans les plaies, ibid. - Leur usage interne est recommandé dans les maladies cancereules, dans les ulcères carieux, 194 dans les tumeurs blanches, 358 - Sont quelquefois utiles dans l'ulcère fimple vicié, 146 - Pourquoi on les blâme communément dans l'inflamma-Natrum. Convenable dans la teigne, 269, 270 Nure. Observations sur son usage dans le traitement des ulceres, Noix de gale. Entroit dans les linimens contre la teigne, Noyer. Ses feuilles font utiles dans les ulcères avec carie, 189

les certiff for the dens

Olivier. Ses feuilles ont été recommandées contre la teigne, 275
Onguens. Amortissent l'action du plomb, 22, 240
Ceux dans lesquels il entre une grande quantité de résine, irritent toujours beaucoup, 125

DES MATIERES:	371
Onguens. Convenables dans les ulcères avec carie,	190
- Ne conviennent pas après l'application des	
tiques,	157
Onguens doux. Recommandés dans l'état purulent si	mple
des ulcères,	130
Onguent de céruse. Son usage dans les ulcères, Onguent de saturne. Son usage dans l'ulcère cutané,	135
Onguent citrin. Recommandé dans les affections	243
nées,	247
Onguent cerat. Recommandé dans le traitement de	
cères,	
à la fuite de l'opération	
cancer, 216,	222
Onguent égypitac. Son usage dans les ulcères scorbution	
Ophiase. Ce que c'est,	316
Opium. Son usage externe ne convient pas quelqu	259 efois
dans l'inflammation,	15
Voyez Narcotiques.	
Orpiment. A été employé contre la teigne invétérée,	280
P.	
the superior of the managers of more accountages not	100
PANSEMENS fréquens. Généralement condamnés;	127
Papyrus. Sa cendre, délayée dans du vin, a été empl	oyée
contre la teigne,	274
Perforateur. Cas où on peut l'employer,	187
PARK (M.). Observations sur sa méthode d'ampute	
Paris le Thile dere les effections extendes	192
Petit-lait. Utile dans les affections cutanées, dans la teigne,	240
dans les ulcères scorbutiques,	315
Phlegmon. Sa définition,	2
- Ses terminaisons,	
- Sa resolution,	ibid.
- Cas où l'on ne doit pas en tenter la résolution, 11	
- Remèdes que l'on doit employer pour en obten	
réfolution,	13
- Se termine plus facilement par la suppuration quelques parties, que dans d'autres,	LI SECTION AND ADDRESS OF THE PARTY OF THE P
	20
Aa a	

DES MATIÈRES.	373
Poumons. Pourquoi très-sujets à l'inflammation; Precipité blanc & rouge. Ont été recommandés dans la teig	8
285,	
Voyez Mercure.	1
Propreté (la) est sur-tout nécessaire dans les ulcères e peau, 238,	
Psyllium. Son mucilage recommandé dans la teigne,	269
Purgatifs. Ne conviennent point dans l'ulcère simple	pu-
rulent, Leur usage fréquent est préjudiciable dans les affect	140
de la peau,	252
- Conviennent dans la teigne, 262,	286
Pus. Sa définition, — Différentes opinions sur sa formation,	ibid.
- N'est pas l'effet de la dissolution des parties solides	
	, 29
- Est formé du sérum, - Expériences de Pringle sur sa formation,	ibid.
de Gaber,	31
- Symptomes qui indiquent sa parfaite maturité;	40
Q.	
QUINQUINA. Ses effets dans la gangrène;	67
- Souvent nécessaire dans l'ulcère simple vicié, - Utile dans les ulcères carieux, 189,	146
	307
dans les ulcères scorbutiques,	317
dans les ulcères scrophuleux, 323, Quelle est la meilleure manière de le donner,	3 ² 5 68
- Son usage externe dans les ulcères scorbutiques,	
Quinquina rouge. Ses effets,	69
Andrew Marie Marie Control	7 10
R.	13

Régime, Règles qu'il exige dans le traitement des ulcères, 120, 139

TABLE	-
Régime. Règles qu'il exige dans les ulcères avec carie,	193
- Cas où il convient dans les ulcères vénériens,	307
- Attention qu'il exige dans le traitement de l'ule	STEWN CARE
	146
	263
Régime nourrissant. Son utilité dans les ulcères scon	
tiques, 314,	315
Remèdes internes. Leur usage dans les ulcères de la pe	au,
140,	235
Répercussifs. Leur usage exige des précautions dans	
écrouelles, Repos. Toujours nécessaire pour la guérison des ulcès	323
	136
- Utile dans les cas d'inflammation,	23
dans les ulcères des jambes, 86,	137
Résolutifs. Circonstances qui exigent d'en continuer lo	
Résolution. Ses symptomes,	26
Cas où il ne faut pas la tenter,	3
- Remèdes convenables pour l'obtenir,	183
- Temps qu'elle exige pour avoir lieu,	24
Rhue. A été recommandée dans la teigne,	275
S	
SABINE. Sa poudre a été substituée à celle du cypres,	274
Saignée. Est quelquesois nécessaire dans la teigne, 262,	270
dans les ulcères ve	
	302
Saignée générale. Cas où elle convient dans l'inflam	A STATE OF THE PARTY OF
Saignée locale. Ses effets dans les tumeurs blanches,	25
- Son utilité dans les cas de phlegmon,	23
	262
Saindoux. Faisoit la base de la plupart des onguens rece	om-
mandés contre la teigne, 270, 274,	
Salsepareille. Sa décoction s'emploie dans les ulcères d	100 100
peau, est utile conjointement avec	240 c le
	304
Age	

DES MATIÈRES.	375
Sangfues. Observations sur leur usage dans les tum	THE PARTY OF THE PARTY OF
blanches,	346
- Utiles dans les inflammations,	23
dans les ulcères avec carie,	194
dans la teigne, 264,	27I
Saule. La décoction & le suc de ses seuilles ont été	Marie Contract
commandés dans la teigne,	267
- Ses feuilles fraîches ont été employées contre la tei	AND RECEIPTION
Savan A hid recommenda contre la teigne and and	271
Savon. A été recommandé contre la teigne, 274, 276, les écrouelles,	322
Savon noir. Convenable dans la teigne invétérée,	283
Scarifications. Conviennent dans les ulcères avec carie	
quelquefois dans la teigne,	262.
274, 275,	10.51 00.392
- Ne sont pas nécessaires dans la gangrène,	72
Scie à ressori. Observations sur son usage pour détrui	re la
carie,	191
Scorbut (Remarques générales sur le),	310
Sédatifs. Leur usage externe dans l'inflammation, Sel ammoniac. Utile dans la gangrène,	15
- Non purifié, détruit les excroissances fongueuses,	75
Sel commun. Recommandé contre la teigne,	275
Serum pur. Ce que c'est,	31
Sésame. Ses feuilles ont été employées contre la teigne,	270
Sétons. Manière de les introduire,	53
- Sont souvent nuisibles dans l'hydrocèle,	54
- Recommandés pour la guérison de l'ulcère fistuleux	Section 1
Leur utilité dans les tumeurs blanches,	359
Soufre. Son efficacité dans les éruptions cutanées,	246
dans la teigne, 264, 271, 275, Son lait utile dans les affections eutanées,	
Spasme. Est la cause prochaine de l'inflammation,	247
Spiritueux. Leur usage externe est utile dans les ulcères,	
- Cas où l'on doit les employer,	136
Squirrhe. Manière dont il se forme,	209
- N'est pas une suite ordinaire de l'inflammation,	4
Staphisaigre. Mêlée avec l'huile, a été employée cont	The state of the s
teigne,	269
avec le favon noir,	283
Stimulans. Leurs effets dans la gangrène, 71	, 74
Quelquefois nécessaires pour favoriser la suppuration	, 39
A24	

7 ABLE	
Sublime corrosif. Son usage dans les affections cutanées,	120
dans les ulcères vénériens,	304
dans la teigne, 251,	ACCOUNT OF THE PARTY OF THE PAR
Sucre de saturne. Est la meilleure préparation de plon	nb,
19,	
Manière d'en faire usage,	20
- Combiné avec le lait de soufre, est utile dans les	af-
fections cutanées,	247
Suppuration. Ses symptomes,	3
- Sa définition,	27
- Moyens de la favoriser,	34
Sutures (les) entrecoupées. Cas où elles conviennent,	215
THE PARTY OF THE P	
And the property of the state o	
The care and the second	
Tines La désaction de les favilles a été recommend	Lit
TABAC. La décoction de ses seuilles a été recommandans la teigne	age
dans la teigne, Tamarins. Leur décoction a été employée pour faire	283
lotions dans la teigne,	
Tapsie. Son suc a été recommandé contre la teigne,	271
Tassia. Sa réfine a été recommandée contre la teigne,	
Tégumens. Il faut en emporter le moins possible dans l'e	
ration du cancer,	214
Teigne. Peut se rapporter aux dartres,	249
En quoi elle diffère des dartres, 250, 254,	260
de la croûte de lait,	261
	254
- Est particulière aux enfans,	ibid.
- Ses espèces ou variétés,	ibid.
	260
- Indications à suivre dans son traitement,	261
- Pourquoi elle fait souvent des progrès rapides,	265
- Remedes recommandés par les Grecs & les Ar	
dans la première espèce, 266,	THE RESERVE AND ADDRESS OF THE PARTY OF THE
dans la feconde espèce,	266
大型 (a) 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10	272
	256
	255
Tayonic,	258
	259
	256
4 4 A	

DES MATIÈRES.	377
Teigne Lupineuse,	259
- Miliaire,	256
Thiringue Son wage overene dans la gangrone	255
Thériaque. Son usage externe dans la gangrène, Terre cimolée. Recommandée dans la teigne, 266,	73 268
Terre de Lemnos. Recommandée dans la teigne,	266
Terres bolaires. Leur usage dans les affections cutanées,	
dans la teigne,	266
Toniques (les) font les remèdes les plus utiles dans	
écrouelles, Topiques (les) sont les seuls remèdes convenables	dans
l'ulcère purulent simple,	141
dans les affections cutanées,	The second second second
- Ne doivent être employés, dans la teigne, qu'a	and the second second
les remèdes généraux, 262,	264
Trépan. Son usage dans les ulcères carieux, 188,	191
Transpiration. N'est pas nécessaire pour la résolution	TO 100 100 100 100 100 100 100 100 100 10
Tumeurs critiques. Ne doivent pas être repercutées,	22
Tumeurs blanches. Remarques générales sur ces tumeurs	220
- Leur diagnostic,	344
- Leurs fymptomes & leurs causes,	341
- Leurs espèces,	332
- Symptomes de l'espèce rhumatisante;	333
- Symptomes de l'espèce scrophuleuse,	338
- Leur curation,	3,46
Tubercules grainus. Manière dont ils se forment dan	
ulcères, Moyens de favoriser leur développement,	106
- Obstacles qui s'opposent à leur formation,	121
- Croissent assez promptement dans les cas de carie	1 7 3
Tutie. Recommandée dans la teigne,	266
V-U.	
nontento	
TT	11/11/13
VACHE. Sa bouse a été recommandée contre la te	igne;
The second of th	275
Vegetaux. Leur usage dans l'ulcère scorbutique,	315
Veines variqueuses. Surviennent dans les ulcères calleux	The Late of the La
- Moyens de les faire disparoître, Ventouses. Ont été recommandées contre la teigne,	170
the state of the s	277

DES MATIÈRES.	379
Vleere fistuleux. Son pronostic,	161
- Sa curation,	162
- Manière ordinaire de l'ouvrir, & ses inconvén	
	163
Ulcère fongueux (observations sur l'),	152
- Ses symptomes,	ibid.
- Ses caufes,	153
- Sa curation,	154
Ulcère scorbutique (observations sur l'),	310
- Ses symptomes & ses causes,	311
- Sa curation,	315
Ulcère scrophuleux (observations sur l'),	320
- Ses symptomes & ses causes,	ibid.
- Sa curation,	322
Ulcère simple purulent (observations sur l');	104
- Ses symptomes,	ibid.
— Ses caufes,	105
- Son pronoftic,	106
- Sa curation,	124
- Les gommes chaudes, les baumes, &c. y font	
fibles,	125
- Dégénère en espèces du plus mauvais genre, q	
il affecte certaines parties,	144
Ulcère simple vicié (observations sur l'),	142
- Ses fymptomes,	ibid.
- Ses caufes,	
- Son pronoftic,	144
- Sa curation, Ulcère vénérien (observations sur l');	145
- Ses variétés,	290 ibid.
- Ses apparences,	291
- Son diagnostic,	295
- Sa curation,	300
- Parties où il se maniseste le plus communément,	
Ulcères. Leurs variétés,	79
- Manière de les classer,	80
- Leurs causes,	82
- Leur pronostic,	83
- Peuvent toujours se guerir sans danger; 87	, 88
- Sont dangereux pour la constitution, lorsqu'ils	fub-
fistent long-temps,	99
- Effets de la compression pour les guérir.	114

380 TABLE DES MATIÈRES.	
Ulcères. Ceux des parties charnues se guérissent plus	faciles
ment que les autres,	85
- Leurs différentes classes,	102
Ulcères simples. Leurs espèces,	ibid.
Ulcères compliqués. Leurs espèces,	103
- (Remarques fur l'accroissement des nouvelles	parties
dans les),	106
- Corollaires généraux relatifs à leur curation,	327
Ulcères dartreux. Ne dépendent pas d'un vice scorb	
	232
Ulcères malins. Leur caractère,	313
Vomitifs. Conviennent dans la teigne,	262
Urine de chameau. Recommandée dans la teigne,	280
Urine d'enfant,	284
	10 TO
7.	-
	200

Charleson Harban all the

Zinc. Son usage dans les ulcères de la peau,

FIN.

ERRATA.

Page 20, ligne 18, le, lisez les.

Page 37, L. 23, Farenheirt, lifez Farenheit.

Page 40, l. 15, ôtez le point qui est après suppuration.

Page 67, avant-dernière ligne de la note, Pharmacie, lis. Pharmacie, copée.

Page 73, avant-dernière ligne de la note, mettez une virgule après

Ibidem. ligne dernière, dobà, lisez doba.

Page 100, l. 15, les, lifez le.

Page 112, l. 12, pénétrant, lifez pénétrante.

Page 225, l. 9 de la note, minutam, lisez munitam.

Page 262, t. première de la note, và, lifez vàs.

Ibidem , L. 2, BonTeias , lifez Bondeias.

Page 274, avant-dernière ligne, l'huide, lifez l'huiles

Page 334, l. 30, œdémateur, lifez œdémateux.

Page 348, l. 22, qu'ils, lisez qu'elles.

APPROBATION.

Novs, Commissaires nommés par la Compagnie, avons lu un Ouvrage qui lui a été présenté par M. Bosquillon, notre Confrère. Cet Ouvrage a pour objet la Théorie & le Traitement des Ulcères. Il a été publié en Auglois par N. Bell, Chirurgien d'Edimbourg très-distingué. M. Bosquillon a cru devoir le traduire en notre Langue; & comme cet Ouvrage est très-intéressant & par les vues théoriques & par les bons préceptes curatifs qu'il contient, on doit lui savoir gré de son travail. M. Bosquillon y a aussi ajouté plusieurs notes qui rendent l'Ouvrage plus complet. Nous avons cru qu'il méritoit l'Approbation de la Compagnie, & d'être imprimé sous son Privilège. Paris, le 26 juillet 1788.

Signé, PORTAL, D'ARCET.

Vu le Rapport ci-dessus, je soussigné Doyen de MM. les Lesteurs & Professeurs Royaux, certifie que la Compagnie a accordé à M. Bosquillon son Privilège en commandement pour l'impression dudit Ouvrage. Le 30 août 1788.

POISSONNIER, Doyen,





M F. fait voir : 1º qu'il se compose du demil'appareil qui détermine cette réjection, différens moutons; et, alors, il a point essentiel est donc de savoir quel est us artificiels à chacun des 4 estol tes par portions reglées et détachées. Le uminées, il a successivement eta | m rejetés, mais, de plus, ils sont rejeref 't, non seulement les alimens sont vopas analogue à celui des animaux ordinaile vomissement des animaux ruminans de l'est que chacun d'une manière distincte. Mais premiers concourent à la rumination, quoi-Quant aux estomacs, il fait voir que les deux l'empèche encore de manger et de boire. ment l'animal de ruminer, mais qu'elle -sinse sed suppodus a sentines pas seniela rumination; et 3º que la section des nerfs ment des muscles abdominaux, abolit aussi costale, laquelle section abolit le mouvela moelle épinière, vers la sixième vertèbre rumination; 2º que la section transversale de me, affaiblit aussi, ou rend plus penible, la quelle affaiblit le mouvement du diaphragsection des nerfs diaphragmatiques, la Quant aux premiers, il apprend : 1º que la les autres immédiats, tels que les estomacs. muscles abdominaux et le diaphragme; et ce mécanisme; les uns médiats, tels que les que deux ordres d'organes concourent à Jet du 2º mémoire. M. F. montre d'abord retour à la bouche des alimens, a été l'obcanisme par lequel s'effectue la réjection, ou les conduit dans les deux derniers.-Le méjours, du moins en partie, la seconde, qui les alimens atténués ou stuides prennent toudans les deux premiers estomacs; comme nent toujours la première voie, qui conduit alimens grossiers ou d'un certain volume prensophage et celle du demi-canal; 2º que les voies distinctes de déglutition : celle de l'œet stuides, M. F. montre : 12 qu'il y a deux grossiers et d'un certain volume, ou atténués plus generalement selon qu'ils sont ou no 'sour nou no sour munines on nou rumines on détermine cette route diverse des alimens, alimens rumines. Quant au mécauisme qui moins à peu près, la même route que les boissons ou alimens liquides suivre, du partie, dans les deux derniers; et 3º les aussi immédiatement, et pour la plus grande core dans les deux premiers, mais passer 2º les alimens ruminés passer en partie enquement dans les deux premiers estomacs; non rumines passer immédiatement et unique déglutition. Il a vu ainsi : 1º les alimens

re trouvé : 1º la plus grande pares animaux immédiatement après. olume, à différens moutons; et il ger des alimens de toute espèce, r résondre la 1re question, M. F. rties qui déterminent leur réjecsconde déglutition; et 3º quelles quels sont ceux où ils vont lors salimens lors de leur 1re déglut-il: 1º quels sont les estomacs ve déglutition. Il s'agit donc de bouche; et celui de leur seconde imens; celui de leur réjection ou distincts: celui de la 11º déglutiination se compose de trois phéntre que le phénomène général distinct: mais quel est ce role? Yon peut conclure que chacun ont i estomacs à structure propliquée des organes. Les animaux Clles tiennent surtout à la disportante, attendaient encore une e selon lequel s'opère cette foncprésente la détermination du première. La plupart des diffiis qu'ils avaient déjà mâchés et acher et avaler une seconde fois, nimaux de ramener à la bouche, nation désigne la faculté qu'ont M. FLOURENS (1). -On sait que le -imur al sh smecanisme de la rumidead. Scienc. Nov.) tous elle n'arrive qu'au bas de cet | dû voir ce qui s'y passe au moment de cha-

es lus à l'Acad. des Sciences, les 28 novembre et

tiennent, les matières ruminées parmi l'amas confus de matières

tomacs, et surtout dans les deux

le pouvoir distinguer dans les dif-

ère toute nouvelle d'expérimen-

I. F. a été obligé d'avoir recours à

20 déglutition, ou après la rumi-

els sont les estomacs où ils vont

rant la rumination. Pour déter-

nacs seuls, lors de la 1re dégluti-

alimens vont done dans les deux

eux derniers (le feuillet et la cail-

net); et 3º il n'en a jamais trouve

de aussi une partie notable dans le

li ostomac (la panse); mais 2º il

mens que l'animal venait d'avaler,

